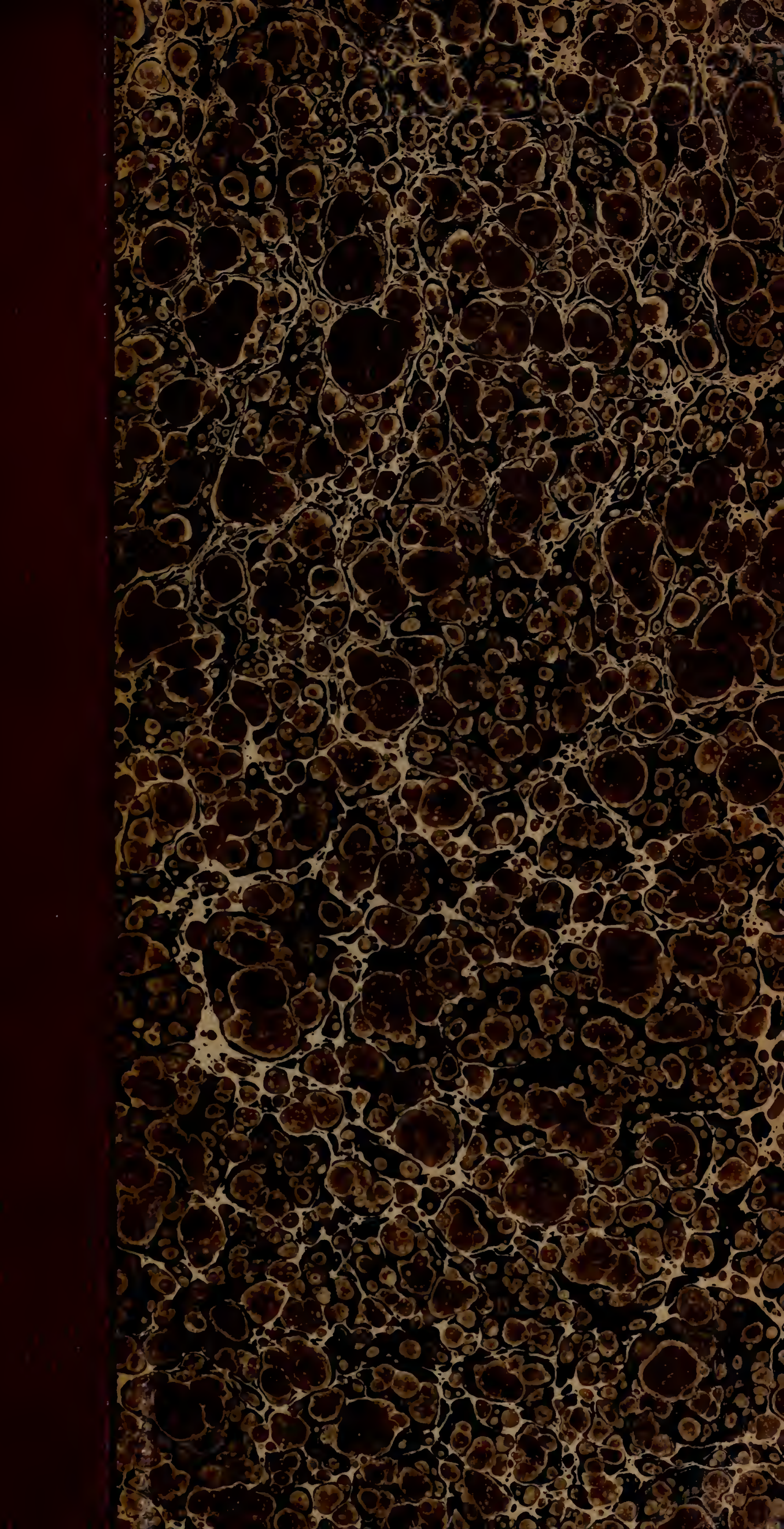
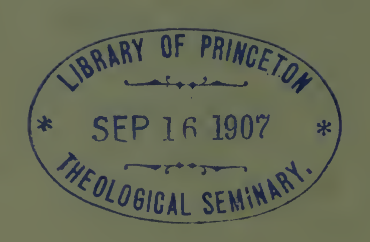




JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toutes la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

(Matthieu, XXIV, 14.)



CINQUANTIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE

—

1875

Paris. — Imp. Ch. Maréchal, cour et passage des Petites-Écuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE COMITÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS AUX AMIS ET SOUTIENS DE L'ŒUVRE.

Bien-aimés frères en Jésus-Christ,

Dans sa dernière séance, le Comité des missions a été vivement ému de l'état financier de la Société.

D'après les comptes du 31 mars 1874, les dons reçus pendant l'exercice de 1873-1874 s'étaient élevés à 188,500 fr. et les dépenses à 198,000.

Cette année-ci, les dépenses atteindront ou même dépasseront ce chiffre et les rentrées ne sont encore que de 92,000 fr., dont il convient de déduire 12,000 fr. reçus pour le fonds spécial du Jubilé. C'est donc une somme de 108,500 fr. qu'il faut trouver d'ici à deux mois et demi pour arriver au chiffre des recettes du précédent exercice.

Cette situation est alarmante. Attesterait-elle un manque d'intérêt, une sorte de tiédeur pour l'œuvre excellente de l'évangélisation des païens?

En quel temps l'Eglise de Jésus-Christ a-t-elle cessé de s'émouvoir du sort des âmes étrangères à la foi chrétienne? Ne sommes-nous pas les disciples de Celui qui a dit : « Allez et instruisez toutes les nations? »

Outre que l'œuvre des missions est une des gloires de nos Eglises, leur couronne d'honneur, elle est aussi pour

elles un puissant moyen de développement spirituel. Qui de nous n'a été souvent consolé, réjoui, saintement édifié par les succès de nos missionnaires, par les récits touchants de ces païens arrachés tout à coup à leurs ténèbres, mis en possession des richesses du salut?

Ce sont les désastreuses suites de la guerre qui ont le plus contribué à détruire l'équilibre de nos finances. Au moment de nos malheurs, quand la France était couverte de sang et de ruines, des amis chrétiens de la Suisse, de l'Angleterre, de l'Ecosse, de la Hollande, etc, inquiets du sort de notre Société, prirent, en grande mesure, à leur charge l'entretien de nos missionnaires. Sans avoir complètement cessé, ces secours ont considérablement diminué. On s'est attendu à nous voir, nous, chrétiens français, redevenir les premiers patrons, les plus efficaces protecteurs des missions françaises du sud de l'Afrique, du Sénégal et de Taïti. Nous ne saurions manquer à ce devoir, qui est aussi un privilége.

De grandes calamités ont fondu sur nous; des désastres sans nom ont appauvri notre pays; mais est-ce un motif pour restreindre nos contributions chrétiennes, pour diminuer l'impôt du Seigneur? Si les maux de l'heure présente nous forcent à réduire nos dépenses, ces réductions doivent-elles porter sur le budget de nos charités, sur les dons qui appartiennent à Dieu? Les épreuves qui ont si profondément ému nos cœurs, doivent aussi les élargir.

Bien-aimés Frères, sachez répondre aux intentions de Dieu par de larges sacrifices. N'oubliez pas que vous êtes les disciples d'un Maître qui « s'est fait pauvre pour nous enrichir. » Prenez souci de l'état de notre Société des missions. Elle ne pouvait pas fermer la porte aux nouveaux élèves qui lui demandaient la préparation nécessaire pour être un jour d'utiles ministres de Jésus-Christ parmi les païens. Elle ne pouvait pas non plus retarder le départ de M. Dieterlen et refuser à nos ouvriers du sud de l'Afrique

un précieux collaborateur. Elle ne pouvait pas enfin tarder plus longtemps à diriger sur Taïti un nouvel instituteur, instamment réclamé, qui donnera aux enfants de cette île, avec le pain de l'intelligence, le pain de l'âme. Venez donc en aide au Comité de Paris ; il sollicite, il attend vos dons ; ou plutôt le Dieu qu'il s'efforce de servir vous demande, par cet appel, de soutenir efficacement une œuvre sur laquelle repose visiblement sa bénédiction.

Je vous avertis, dit saint Paul, que celui qui sème peu, moissonnera peu, et que celui qui sème abondamment, moissonnera aussi abondamment. (2, Cor.: IX, 6.)

Pour le Comité :

Baron L. DE BUSSIERRE, président; L. VERNES, vice-président; Dr G. MONOD, vice-président; A. GOUT ; E. CASALIS, directeur.

DÉPART DE M. ET Mme ALLARD POUR TAÏTI.

Il y a quelques mois nous vîmes arriver du département des Hautes-Alpes (1), un jeune instituteur, plein du désir d'aider nos frères de Taïti dans leurs écoles. Depuis quelque temps, et surtout à partir du moment où il a groupé autour de lui quelques indigènes pour les former à l'enseignement, M. Viénot ne suffisait plus à sa tâche. Il y a même eu un moment où des travaux excessifs ont porté atteinte à sa santé, et, sans le secours de M. Vernier, les écoles eussent été forcément interrompues. Le directeur de cette partie de l'œuvre se porte mieux, grâce au Seigneur, mais sa tâche est toujours accablante. Nous désirions vivement lui envoyer un aide; celui qui s'est offert l'a fait spontanément. M. Allard, tout en cultivant le patrimoine de sa famille, éprouvait un vif désir de faire quelque chose pour l'œuvre de Dieu. Il consacrait à s'instruire tous les mo-

(1) De Saint-Laurent-du-Cros, canton de Saint-Bonnet.

ments dont il pouvait disposer. En 1870, la guerre l'arracha à ses travaux des champs et à ses lectures favorites. Il dut prendre les armes pour la patrie, mais au milieu de la lutte et pendant les jours où il fut interné en Suisse, avec le corps dont il faisait partie, il ne perdit pas un instant de vue l'appel qu'il croyait avoir reçu de Dieu. Il voulait entrer dans une école normale. Après sa libération, il fut encore arrêté par des devoirs de famille, mais tout finit par s'arranger conformément à ses prières et il alla suivre l'enseignement donné à l'école normale de Mens par M. le pasteur Louitz. Il ne tarda pas à obtenir à Gap son brevet d'instituteur, après quoi son directeur de Mens nous écrivit en son nom pour nous offrir ses services.

M. Allard a passé quelque mois à la Maison des missions pour compléter sa préparation. Devant, à Taïti, donner des leçons aux enfants des deux sexes, il la lui fallait une compagne capable de le seconder. Dieu lui a fait trouver dans la personne de Mlle Roth, jeune alsacienne, résidant, depuis quelques années à Versailles avec ses parents, qui dirigent une école industrielle.

M. et Mme Allard se sont embarqués le 7 de ce mois, à Saint-Nazaire.

Le premier dimanche de janvier, au service des missions qui se tient à l'Oratoire, notre frère avait pris congé des amis de notre œuvre et s'était recommandé à leurs prières. Son allocution pleine d'élan et de simplicité lui avait gagné tous les cœurs. M. Appia, qui présidait la réunion, et MM. les pasteurs Gout et Paul avaient profité de cette circonstance pour plaider chaleureusement devant l'assemblée la cause des missions et celle des missionnaires.

Une autre allocution, non moins touchante et plus inattendue, avait été adressée aux jeunes époux par un magistrat *catholique*, chargé de présider à l'acte civil. Nous cédons

avec plaisir à la demande qui nous a été faite de reproduire ici ces excellentes paroles.

« Madame et Monsieur,

Avant de vous inviter à la signature de l'acte de l'état civil, permettez-moi de vous adresser quelques mots. Bien que je vous sois inconnu, je m'estime heureux d'être près de vous l'humble mandataire de la loi, dont vous venez d'entendre l'austère et saisissant langage. Je n'essaierai pas de le développer, vos esprits et vos cœurs sont trop bien disposés à en pressentir tous les développements possibles. La loi d'ailleurs, vous le savez, c'est la sagesse du pays qui parle, et l'observance de la loi, c'est le devoir et la dignité de tout citoyen.

Par une résolution admirable, résolution qui est déjà votre première récompense, vous vous préparez, unissant vos cœurs et vous donnant la main, à instruire et à évangéliser de lointaines contrées. Certes, pour la part qui vous revient, vous y porterez la Parole de Dieu, cette semence toujours féconde, mais vous y porterez aussi, j'en réponds, l'amour et le souvenir de la patrie. A ceux là-bas qui l'ignorent, vous apprendrez que notre France bien-aimée est encore plus grande que ses fautes et plus grande que ses malheurs; vous direz aux enfants de ces lointaines écoles que parmi nous, bien que les passions de la politique, triste maladie, amortissent quelquefois les bruits de la conscience publique, on sent toujours, à un moment donné, quand il le faut, se réveiller et battre le cœur de la nation. Vous ferez donc aimer et respecter le nom de notre cher pays et la cordiale sympathie de vos concitoyens vous suivra et vous soutiendra sur la terre étrangère.

Madame, vos jeunes élèves à qui votre sollitude avait mérité médaille et prix (1), ont voulu, avec l'exquise

(1) Aux concours des écoles de la ville de Versailles.

délicatesse de jeunes âmes vouées au bien, que ces livres devinssent la base de votre bibliothèque. C'est là une charmante idée, et on ne sait en vérité qui elle honore le plus, des enfants qui l'ont eue ou de l'institutrice qui l'a inspirée.

Si jamais quelque défaillance improbable menaçait votre affectueuse association, cette touchante bibliothèque vous rendrait vos forces rien qu'en y jetant les yeux.

Au nom de mes concitoyens, au nom de la mère-patrie, à vous qui allez la quitter sans l'oublier, je souhaite du fond du cœur tout le bonheur possible.

Un dernier mot : Vous vous êtes voués et consacrés au soulagement des pauvres, dans la mesure de vos forces et de vos ressources ; veuillez y songer encore aujourd'hui !

Louis Penard, adjoint.

Versailles, 10 décembre 1874.

LESSOUTO.

Le Comité a reçu de M. Germond la lettre suivante :

Messieurs les Membres du Comité de la Société des missions évangéliques de Paris.

Thabana-Morèna, 10 novembre 1874.

Messieurs et honorés frères,

C'est une vie bien complexe que celle d'un missionnaire au Lessouto; l'Eglise, l'école, l'atelier le réclament à leur tour. A mon arrivée à Thabana-Morèna, j'ai trouvé plus d'une brèche et je suis allé de l'une à l'autre, attendant pour vous écrire que la poussière du premier travail se fût un peu abattue.

Mon séjour en Europe n'a pas été très long et cependant j'ai été étonné des changements qui se sont opérés dans le

sud de l'Afrique durant mon absence. La découverte des mines de diamants a fait affluer les capitaux; le colon, tout surpris de voir enfin le vent de la prospérité enfler ses voiles en a hissé le plus qu'il a pu, au risque, je le crains, de faire chavirer sa barque; on creuse des ports, on construit des ponts et des chemins de fer, le parlement du Cap vient de voter dans ce but un crédit de 140 millions. En un mot, il y a du nouveau sous le soleil d'Afrique..... Qui l'aurait cru?

Les Bassoutos, bien que placés à l'écart du grand mouvement, ont cependant eu leur part à la prospérité générale. Le prix des céréales a doublé, les troupeaux multiplient et la laine se vend bien, l'argent se gagnant aisément on s'habille mieux, la hutte traditionnelle fait place à des demeures plus confortables; ceux qui n'en demandent pas davantage doivent être contents. Ceux, en revanche, qui croient que la terre est avant tout une école pour le ciel remarquent avec tristesse que l'indifférence gagne du terrain, que l'Eglise est moins fréquentée, que la jeunesse devient orgueilleuse, que l'école même est regardée avec moins de faveur, sans doute parce qu'on y parle trop de religion et pas assez des prix courants, et ils pensent à la parole d'Osée : « Je leur ai multiplié l'argent et l'or dont ils ont fait un Bahal. »

Il va sans dire que ce que j'écris là se rapporte aux Bassoutos inconvertis, mais on ne peut nier que le mauvais esprit qui règne n'ait gagné quelque peu les membres de nos Eglises. La conduite extérieure est encore bonne, mais la piété de plusieurs s'est refroidie, et l'on voit moins d'intérêt pour l'avancement du règne de Dieu, Je reçois un jour la visite d'une femme qui avait été convertie quelques mois avant mon départ : « Comment vas-tu? — Bien, je te remercie, mais l'âme est bien fatiguée; je ne pense pas que je puisse continuer à cheminer avec vous. » Je lui parlai, je priai avec elle, elle me quitta en disant : « Tes paroles

sont bonnes, je sens toutefois qu'elles ne serviront à rien.» Hélas ! je crains que plus d'un membre du troupeau n'en soit là, à la franchise près. Elle se trompait cependant, la pauvre femme; un plus puissant que le missionnaire de Thabana-Morèna a trouvé le chemin de cette conscience endormie. Le mauvais moment passé, et bien qu'elle ait une position très difficile, que dans le village tout païen qu'elle habite, les insultes et les mauvais procédés soient son pain quotidien, elle a repris courage et retrouvé la paix.

Ce qui a aussi beaucoup contribué à amener ce fâcheux état de choses, ce sont les querelles survenues, à Thabana-Morèna même, entre les anciens habitants du village et les membres du troupeau de Carmel qui sont venus s'établir ici après la mort de notre vénéré frère M. Lemue. Les habitudes des uns ne sont pas celles des autres ; de part et d'autre on veut tenir le haut du pavé et faire entendre raison à autrui. Le missionnaire s'efforce de tenir la balance égale et se trouve en butte aux critiques des deux partis. J'espère que ces dissensions fâcheuses ne dureront pas, mais elles nous auront fait bien du mal. Les païens ont été enchantés d'avoir un prétexte pour fuir la chapelle : « Comment ! » m'ont-ils dit, « prier Dieu ensemble le dimanche pour aller en justice le lundi ! Si c'est là votre religion, nous n'en voulons pas! » Ils auraient dû ajouter, comme je leur en fis la remarque, qu'il ne leur déplaisait point que les choses allassent ainsi et qu'ils ne s'étaient pas fait faute de verser de l'huile sur le feu.

Mais, s'il y a des misères dans notre Eglise, combien d'âmes fidèles qui n'ont pas fléchi le genou devant l'idole du jour ! Et ne forment-elles pas la majorité du troupeau? L'autre jour, quatre vieilles femmes viennent me voir : « Eh bien! mes bonnes amies, avez-vous une querelle en poche? — Oh ! non; ce ne sont que tes vieilles qui viennent te dire encore combien elles sont heureuses d'avoir retrouvé leur missionnaire. — Et la santé, comment va-t-elle? — La

santé, elle va mal, nos années ne se comptent plus, tu le sais bien, mais souffrir quand on ne sait pas prier et souffrir quand on a cru sont deux choses. Le corps s'en va, mais le cœur est libre et heureux. » Elles ne sont pas les seules, je le sais, à pouvoir en dire autant.

Nous avons eu à Thabana-Morèna, à Siloé et sur les annexes des fêtes religieuses qui laisseront des traces, nous aimons à le croire. Au nombre des personnes reçues au baptême à Thabana-Morèna est un pauvre muet, converti il y a deux ans. Infirme, pauvre, méprisé, avant sa conversion il ne connaissait d'autre plaisir au monde que celui de boire de la bière lorsqu'on voulait bien lui en donner. Il y a complètement renoncé et sa régularité à suivre les services est admirable, d'autant plus qu'il habite assez loin de la station. Le jour du baptême, les candidats firent, selon la coutume, leur profession de foi. Quand je demandai à Kaba s'il promettait de servir le Seigneur, son épaisse fi-figure s'éclaira d'un joyeux sourire et de la main il montra le ciel. Aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, Dieu choisit les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes.

Un fait réjouissant que je dois signaler est l'augmentation progressive du produit des collectes en faveur de la mission. J'en ai été frappé hier en feuilletant mon registre. (Je réunis celles de Siloé à celles de Thabana-Morèna, car ces deux stations ne forment qu'une Eglise.)

En 1870	je reçus	550	francs.
Én 1871	—	850	—
En 1872	—	1,525	—
En 1873	—	2,525	—

Les chiffres, dit-on, ont leur éloquence, mais cette éloquence est parfois trompeuse.

Les Bassoutos prospèrent, l'Eglise s'est accrue, il est donc naturel que le produit des collectes s'élève à proportion. Cette année, toutefois, la récolte a été mauvaise, aussi

je m'attendais à un chiffre inférieur à celui de l'année passée. Au contraire, nous le dépasserons de 300 fr. Je crois être donc en droit de me réjouir du fait et de le présenter comme le produit de la foi. « Je craignais de n'avoir pas de blé cette année, » me disait un jeune homme, « Dieu m'a donné de quoi vivre, il est juste que je l'en remercie, » et il me remit 25 francs. Plusieurs ont donné autant, mais Salomon est pauvre et ce ne fut pas sans émotion que je reçus son offrande. Je mentionnerais aussi nos braves évangélistes et maîtres d'école, Pierre Dumo, Ezéchiel Gédéon, aucun d'eux n'est fort à son aise et cependant ils ont apporté, qui la dixième, qui la septième partie de leur chétif salaire, comme pour nous prouver que, s'ils travaillent à l'œuvre du Seigneur ce n'est pas par l'amour du gain.

C'est un grand sujet de satisfaction pour moi que d'avoir toujours pu faire face aux besoins de l'évangélisation indigène et des écoles de notre quartier sans recourir à l'assistance de la Société. Nous avons actuellement sept écoles et six annexes, et nous espérons pouvoir en fonder une de plus prochainement. Lorsque les dépenses sont allées en augmentant, les recettes ne sont pas restées en arrière. Il est vrai que nos aides indigènes se contentent de bien peu, 250 fr. en moyenne. Lorsque nous le pourrons, nous augmenterons leur salaire.

Je rends grâce à Dieu d'avoir, à tout prendre, d'excellents Anciens, qui font de leur mieux pour se rendre utiles. Les tournées d'évangélisation continuent sur quelques points ; il y a eu des résultats encourageants, à Mogalinyane par exemple, et dans les environs de Siloé. Je ne dois pas négliger cette occasion de rendre témoignage aux efforts de mon collègue, M. Maeder, qui, malgré son âge, ne craint pas d'entreprendre à pied de longues courses pour visiter les villages et les annexes autour de sa station de Siloé. L'évangéliste qui dirigeait la station de Siloé ne

me satisfaisait qu'à moitié, aussi je le priai de résigner sa charge et le fis d'ailleurs avec tous les égards convenables. Je n'ai pas eu à regretter cette décision, car un progrès très marqué en a été le résultat. Ce qui me fit surtout plaisir, fut la joie qu'en éprouva l'évangéliste remplacé. Il vint lui-même m'annoncer la nouvelle : « Sache que l'annexe de Mogalinyane va maintenant très bien depuis que c'est Jérémie qui la dirige ; vingt-cinq personnes se sont converties ces jours derniers ! »

Nous avons décidé, en conseil d'Eglise, d'avoir des réunions de prières plus fréquentes. Dimanche dernier, j'étais allé prêcher sur une annexe ; la pluie ayant modifié mes plans, je revins sur la station plus tôt que je ne l'avais pensé. J'entrai à la réunion de prières ; un Ancien la présidait. Je pris place au milieu des fidèles, je fus frappé de la ferveur, du sérieux des prières prononcées, même par les humbles du troupeau. En les entendant, je me sentis bien encouragé. Une Eglise qui sait prier comme cela doit avoir encore de beaux jours en réserve ; le Seigneur ne lui répondra jamais qu'il a épuisé pour elle les bénédictions de son bon trésor.

Le pays soufffre de la sécheresse, les travaux que j'avais commencés pour l'établissement d'une petite école manuelle sont forcément arrêtés. Les outils que j'attendais n'arrivent pas, et je ne puis me procurer du bois de charpente. Je remercie encore les chers amis qui ont bien voulu s'intéresser à mon entreprise; sitôt qu'elle sera en voie de progrès, je les en informerai.

Recevez, Messieurs et chers frères, mes salutations bien affectueuses.

P. GERMOND.

DES RÉUNIONS DE TRAVAIL EN FAVEUR DES OEUVRES CHRÉTIENNES (1).

Faire le bien est une chose si douce et un privilége si grand que rien assurément ne doit être plus cher au cœur de l'enfant de Dieu. Aussi toute sa joie et le but de toute son ambition doit-il être de se dépenser pour les autres et de travailler à l'avancement du règne de Dieu. Ainsi agissait Jésus. Les Evangiles nous disent qu'il allait de lieu en lieu en faisant du bien. Mais tous ne sont pas appelés à imiter le Seigneur en cela ; beaucoup, au contraire, n'ont jamais l'occasion de sortir de la localité qu'ils habitent, souvent même du cercle restreint de la famille et de quelques connaissances.

Ce rôle est, en général, réservé à la femme dont la sphère d'activité ne dépasse ordinairement pas les bornes du foyer domestique. C'est aux siens qu'elle doit se consacrer avant tout. Si elle négligeait un devoir de famille indispensable, pour s'occuper d'autre chose, nous n'hésitons pas à déclarer qu'elle faillirait à sa tâche et n'accomplirait plus la volonté de Dieu.

Que l'on ne se méprenne donc pas sur ce que nous allons dire. Nous ne voulons nullement proposer à la femme chrétienne une œuvre qui serait incompatible avec la mission que Dieu lui a confiée; il s'agit, au contraire, d'une tâche qu'elle peut accomplir à côté de ses autres devoirs pour la gloire de Dieu et le bien des âmes : nous voulons parler des réunions de travail en faveur des œuvres chrétiennes.

Ces réunions se composent des femmes et des jeunes

---

(1) Les missions tiennent parmi les œuvres chrétiennes une place trop considérable pour que nous hésitions à publier ici le travail qu'on va lire. Une circonstance indépendante de notre volonté nous a seule empêchés de le faire paraître dans notre livraison de décembre dernier. (*Note des Réd.*)

filles chrétiennes d'une localité, qui sontdésireuses de faire quelque chose pour le Seigneur. A un jour donné elles se réunissent pour travailler ensemble : l'une tricote, l'autre coud, une troisième brode, chacune s'occupe selon ses aptitudes, et le produit de leur travail est consacré, soit aux pauvres de l'Eglise, soit à d'autres œuvres chrétiennes qui, sous des formes diverses, répandent la bonne semence de l'Evangile dans le monde.

Que les femmes chrétiennes d'une Eglise s'assemblent seulement une fois par semaine pendant deux heures, soit l'après-midi, soit le soir, et l'on verra quelle somme de travail sera déjà réalisée au bout d'un mois. Non-seulement il y aura de quoi vêtir les pauvres de la paroisse, mais l'on pourra souvent, avec ce qui restera, former le fond d'une vente pour la Société des missions ou pour toute autre Société religieuse. Ce dernier but pourra être encore plus facilement atteint si, quelques mois avant l'époqua fixée pour la vente, l'on adresse un appel spécial à tous les dévouements féminins, en leur représentant le but élevé qui pourrait être atteint si chacun apportait à l'œuvre projetée toute la bonne volonté désirable et un esprit de sacrifice réel. Pour confirmer ce que nons avançons, il nous suffira de citer un fait bien propre à encourager : Dans plusieurs Eglises de campagne des ventes viennent d'être faites, soit pour la Société des missions, soit pour celle de l'instruction primaire ou pour les deux à la fois, qui ont rapporté 150 fr., 300 fr., 500 fr., 800 fr., 1,000 fr., 2,000 fr. et 2,300 fr.

L'on voit par cette simple donnée tout ce qui pourrait être accompli en faveur des œuvres chrétiennes, si toutes nos Eglises entraient dans ce mouvement. Tandis qu'aujourd'hui la plupart d'entre elles ne font rien pour les œuvres d'évangélisation, ou du moins ne donnent que des sommes dérisoires, il n'y aurait, avec l'institution des réunions de travail et des ventes, pas d'Eglise où le produit

des efforts des femmes chrétiennes ne s'élevât à une somme fort respectable. Aussi, nous n'hésitons pas à l'affirmer, si au sein de notre protestantisme français, l'on se mettait résolûment à cette œuvre, nos Sociétés religieuses pourraient bientôt doubler, tripler et même quadrupler leur budget, et chaque année elles seraient en mesure d'étendre le cercle de leur activité.

Toutefois, si le profit matériel de telles réunions est relativement considérable, le profit moral qui en résulte est plus grand encore. D'abord, elles sont une école de dévouement où l'on apprend à se dépenser pour les autres, chose si étrangère au cœur naturel et à laquelle on ne s'accoutume qu'en imitant Jésus-Christ. Ensuite, si, lorsque les doigts travaillent et que l'esprit est inactif, un membre de la réunion fait la lecture d'un journal religieux ou d'une biographie chrétienne, l'on voit immédiatement toutes les bonnes semences qui pourront être déposées dans le cœur de celles qui font l'œuvre du Seigneur. Aussi n'est-il pas rare d'entendre des membres de telles réunions confesser que les heures qu'ils y passent sont d'entre les plus heureuses et les plus bénies de leur vie.

Viennent maintenant des objections : « Tout cela peut-être très vrai, » nous dira-t-on ; « mais pour fonder de telles réunions il faut avoir des éléments qui ne se trouvent que dans quelques paroisses privilégiées ; aussi sont-elles impossibles au milieu de nous, ou du moins attendrons-nous à plus tard pour chercher à en organiser. »

Nous répondons : « Cette manière de juger les réunions de travail dont nous parlons, est le résultat d'une grave erreur. Que la femme du pasteur ou toute autre âme qui voudra faire quelque chose pour le règne de Dieu, adresse seulement un appel à quelques personnes dévouées qu'elle convoquera dans sa maison ou ailleurs, et, avec le secours de Dieu, l'on ne tardera pas à s'apercevoir que la chose était plus facile qu'on ne l'avait cru d'abord, et que même

la plus petite Eglise de notre pays pourrait avoir chaque année une vente en faveur des œuvres chrétiennes. »

En tous cas, la femme désireuse de travailler de ses mains pour le Seigneur, fût-elle seule, ne se laissera pas arrêter par cet obstacle. Elle imitera plutôt Dorcas, la faiseuse de robes de l'Eglise de Joppe (Actes, IX, 36-42), et le peu qu'elle fera ainsi au nom du Seigneur ne manquera pas de lui être agréable et de porter des fruits à la gloire de Dieu.

Nous dirons donc en terminant ces lignes : Quelque chose que l'on fasse pour l'extension du règne de Dieu sur la terre, l'on peut être assuré de la bénédiction du Seigneur. L'on est néanmoins en droit d'affirmer que ce qui lui est agréable par dessus tout, c'est le travail personnel, celui que l'on accomplit au prix d'efforts et de sacrifices en rapport avec la position que l'on occupe. Or, le travail que nous venons d'indiquer fournit à toutes nos sœurs un précieux moyen d'agir dans cet esprit.

A l'œuvre donc, avec le secours de Dieu !

E. Banzet, pasteur.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Persécutions en Turquie.

Vers la fin de l'année dernière, le bruit s'était répandu en Europe qu'en vertu d'un ordre venu de Constantinople, toutes les écoles protestantes de Syrie venaient d'être ermées. Cette nouvelle n'avait d'autre fondement que quelques abus de pouvoir commis par des magistrats

subalternes; le gouvernement turc la fit démentir officiellement, et, rappelant lui-même les principes posés dans le célèbre firman (Hatti houmayoun) de 1856, déclara que les protestants restaient parfaitement libres de fonder des écoles dans l'empire, pourvu qu'ils se conformassent aux prescriptions sous le régime desquelles avaient été fondées les premières.

Ces déclarations rassurèrent les esprits; mais il n'en est pas moins vrai que, depuis cinq ou six ans, les garanties données aux protestants par le firman de 1856 n'ont pas été fidèlement observées, surtout en ce qui concerne la liberté laissée aux mahométans de se convertir au christianisme. A cet égard, il s'est produit, sur plusieurs points de l'empire et notamment en Syrie, des faits de nature à montrer aux missionnaires qu'ils s'étaient trompés s'ils avaient cru à l'établissement définitif d'une parfaite liberté de conscience et de culte dans les pays soumis à l'islamisme.

Nous avons mentionné, l'année dernière, quelques-uns de ces actes, que le gouvernement n'a pas précisément ordonnés, mais qu'il n'a pas eu la fermeté de réprimer et que, dans certains cas, il a fini par sanctionner. On n'aura pas oublié ces trois Ansairich de Lattakié qui, conduits enchaînés à Damas y furent jetés en prison, inscrits de force aux rôles de l'armée, et sommés avec violence d'abandonner la foi protestante qu'ils professaient depuis dix-sept ans. D'après la loi du pays, disait-on, il n'y avait dans l'armée turque que des musulmans tenus de s'y conduire en disciples du Coran.

On n'aura pas non plus oublié cet ancien mahométan de Marasch, nommé Mustapha, qui, arrêté en même temps que sa femme et son fils, pour le seul crime de fréquenter le culte évangélique, fut jeté en prison, conduit à pied, les mains liées derrière le dos, jusqu'à Alep (que trente-cinq lieues séparent de Marasch), puis de là de lieu en lieu et de prison en prison avec accompagnement d'insultes et de

menaces de mort, jusqu'à Smyrne, où la liberté ne lui fut rendue qu'à condition de ne plus voir sa famille, de ne pas sortir de la ville et de s'y présenter toutes les semaines devant le gouverneur, pour s'entendre exhorter à revenir au culte de ses pères et à maudire les chrétiens.

A ces faits, qui ont si bien mis en lumière, d'une part, la cruauté des oppresseurs, et, de l'autre, l'indomptable fermeté des victimes, un Mémoire, rédigé avec soin en novembre dernier, par les missionnaires de Damas, en joint plusieurs autres que les mêmes caractères recommandent aux sympathies du monde chrétien.

Nous n'en raconterons qu'un.

En 1870, un musulman très dévot d'Akka, nommé Hassan-el-Albagy, à qui cinq pèlerinages à la Mecque avaient valu le titre très honoré de *Haj*, était venu s'établir à Beyrout. Ayant assisté occasionnellement à une classe biblique, il y prit goût, demanda à la Bible ce que ni le Coran ni la Mecque n'avaient donné à sa conscience et fit ensuite très ouvertement profession de la foi chrétienne. Comme il fallait s'y attendre, cette détermination eut un grand retentissement, et dès ce moment le prosélyte se vit en butte à des persécutions, soit officielles, soit particulières, qui allèrent jusqu'à des tentatives d'assassinat. A diverses reprises, les autorités militaires du lieu l'appelèrent devant elles, le sommèrent de revenir à l'islamisme et, sur son refus, l'accablèrent d'injures et de menaces. Le 10 juin 1874, enfin, sept agents de police, se prévalant d'un ordre, réel ou supposé, de l'ambassadeur turc à Vienne, arrêtèrent Haj Hassan, le chargèrent de fers et le traînèrent ainsi à Damas, par devant Mustapha Bey, chef de la police. Celui-ci, après avoir essayé d'ébranler sa résolution, lui offrit une tasse de café. Hassan savait, pour l'avoir souvent entendu dire, qu'un tel breuvage n'était jamais sans danger pour un transfuge du Coran et il refusa, sur quoi le chef de la police

le remit entre les mains de deux de ses subordonnés. Ceux-ci le menèrent sur le bord d'un puits très profond, situé à l'une des extrémités du bâtiment, et lui montrant cette sorte d'abîme, lui déclarèrent que s'il ne désavouait pas ses sentiments chrétiens, ils allaient l'y précipiter. Ils lui labouraient en même temps les membres de la pointe de leurs bayonnettes, au point que le sang en découlait à flots. En cas de soumission, ils lui promettaient au contraire de l'argent, et, sur son refus, ils le réinstallèrent au fond d'un cachot. Le lendemain, Mohammead-Reschid-Pacha, Waly (gouverneur) de Damas, donna ordre qu'on le lui amenât et, le prenant en particulier dans une chambre qu'il eut soin de fermer à clé, usa de toute son éloquence pour lui persuader d'abjurer sa nouvelle foi, lui promettant à son tour une somme relativement considérable s'il s'y décidait; mais voyant, comme les autres, l'inutilité de ses efforts, il se mit dans une colère épouvantable, fit rentrer ses gens, prononça contre le prisonnier d'affreuses imprécations et lui déclara que si, dans vingt jours, il ne s'était pas soumis ou n'avait pas quitté le pays, il l'enverrait à Constantinople, les mains clouées dans un de ces instruments de supplice que les chinois appellent la cangue. Et, selon toutes les apparences, ces menaces auraient été suivies d'effet, si le consul anglais de Damas n'était intervenu en faveur du prisonnier, et n'avait obtenu, moyennant force démarches, qu'on le rendît à la liberté, à condition qu'il s'en allât vivre à l'étranger.

Le jour même où l'ancien pèlerin de la Mecque prenait ainsi le chemin de l'exil, un autre prosélyte sorti de l'islamisme, nommé Azif Effendi, fut trouvé pendu dans un cachot d'une localité des environs de Beyrout. Quelques jours avant cet événement, les deux martyrs s'étant rencontrés et, ayant trouvé le moyen d'échanger quelques mots, Azif avait dit à Haj qu'il s'attendait à être égorgé

d'une manière ou d'une autre. Il n'y avait donc pas à douter de la cause de cette mort mystérieuse.

Informés de ces faits et de plusieurs autres du même genre, les représentants diplomatiques de quelques-uns des grands Etats avaient essayé d'intervenir auprès des ministres du Sultan, pour en adoucir les effets et en prévenir le retour; mais on ne leur avait répondu que par des promesses non suivies d'effet. Et en ce moment même, des démarches tentées en faveur des Ansayriez emprisonnés à Damas n'ont abouti qu'à des explications vagues ou à des adoucissements sans valeur. De là la nécessité d'avoir recours à d'autres moyens.

Personne n'ignore les beaux services que l'Alliance évangélique a rendus, en divers pays, à la cause de la liberté des cultes. En Italie les Madiaï, en Espagne Matamoros et ses compagnons de captivité, en Russie les protestants des bords de la Baltique lui ont dû successivement la cessation des mesures violentes ou oppressives dont ils avaient été les objets. En décembre dernier, le Comité de la branche anglaise a décidé qu'une députation s'en irait à Constantinople, demander au Sultan d'ordonner dans ses Etats, et notamment en Syrie, une observation plus loyale des garanties assurées aux chrétiens de toute dénomination par le Hatti-Houmayoun de son prédécesseur. Au moment où nous écrivons, les membres de cette députation sont déjà nommés, et par l'intermédiaire du ministre des affaires étrangères (*foreign office*) le premier ministre du sultan a été officiellement averti de l'arrivée prochaine de cette députation. Un membre du Parlement, lord Francis Coningham, appelé à la présenter, aura pour collègues deux pasteurs éminents, un quaker célèbre, Samuel Gurney, et deux notables, auxquels sont invités à se joindre tous ceux des membres du Comité qui se sentiront pressés de s'associer à cette éclatante manifestation. La députation est partie

pour Constantinople vers le milieu du mois de janvier. Les prières de tous les amis de l'œuvre des missions l'y auront suivie.

UNE ÉCOLE DE GARÇONS ET UN PENSIONNAT DE JEUNES FILLES A CALCUTTA.

L'article qu'on va lire ne saurait être taxé de partialité à l'endroit des missions. Il a paru dans un journal qui a souvent critiqué, parfois même dénigré les manifestations du zèle évangélique, et son auteur n'est ni un missionnaire, ni un homme à qui sa position fasse un devoir de donner des éloges aux œuvres chrétiennes. C'est le correspondant ordinaire du *Times* anglais à Calcutta. On peut donc l'en croire quand il approuve. Son travail, a de plus, cet avantage d'apporter dans nos pages une diversité de ton que nous croyons devoir conserver autant que possible. Les rapports, d'origine toute missionnaire sont nécessairement des rapports d'ami et presque toujours empreints d'une certaine uniformité; ceux des hommes du monde sont à la fois plus indépendants et plus variés. Laissons parler le correspondant du *Times*.

« Ma dernière visite de la semaine, dit-il, la plus instructive peut-être et celle qui m'a suggéré le plus de réflexions, a été pour l'établissement missionnaire que dirigent ici le révérend Georges Kerry et sa femme (1). J'ai eu là l'occasion d'étudier de près le grand sujet de l'éducation sous divers aspects et dans ce qu'il a de plus essentiel.

« La maison missionnaire est un bel édifice, situé au

---

(1) L'auteur ne dit pas à quelle Société appartient l'œuvre du révérend M. Kerry; nous croyons que c'est à la Société des missions de Londres ou à l'une des Eglises d'Ecosse.

centre d'un populeux quartier d'indigènes. M. Kerry y instruit environ 250 élèves externes, et Mme Kerry 50 jeunes filles, pensionnaires, dont l'âge varie de cinq à quinze ans, et dont les plus âgées seulement appartiennent à des familles chrétiennes.

Les garçons se réunissent à six heures du matin. Ils commencent par entendre, en anglais, la lecture d'une portion de l'Ecriture sainte qui, le soir, avant la fin des classes, leur sera relue en langue bengali. A cette lecture sont jointes, le matin et le soir, de courtes prières, implorant la bénédiction divine sur eux-mêmes et sur leurs parents, puis sur le pays et sur tous ceux qui le gouvernent, depuis la reine jusqu'au plus humble des magistrats; le tout sans l'ombre de controverse et sans la plus légère allusion à la religion des indigènes. Dévier de cette règle aurait probablement pour effet de vider l'école. Mais il n'y a pas, pour cela, le moindre adoucissement ou la moindre dissimulation quant à l'enseignement du christianisme. « Je ne suis pas venu ici, dit M. Kerry, pour « faire des savants, mais pour faire des chrétiens; je n'im- « pose rien, mais je ne dois rien cacher non plus. » Quelques-uns des maîtres sont chrétiens, d'autres mahométans ou indous, mais, à l'exception d'un seul qui me parut, à sa contenance, souhaiter « d'avoir la clef des champs, » tous suivaient les prières de la manière la plus respectueuse. Comme j'en faisais la remarque à M. Kerry, il me répondit que j'avais raison et que, chez la plupart d'entre eux, ce recueillement était bien réel. « Ils croient tous, « ajouta-t-il, que, d'une manière ou de l'autre, adorer « notre Dieu sera pour eux une chose avantageuse. »

« En somme, le missionnaire a là une école dont, selon moi, plus d'un instituteur anglais pourrait envier les six grandes salles, bien organisées et toujours pleines. Les élèves peuvent être poussés jusqu'aux examens qui ouvrent les portes de l'Université de Calcutta. Les prix d'écolage

varient de 6 deniers (60 centimes et demi) jusqu'à 2 schellings (2 fr. 50 centimes) par mois. Le gouvernement n'accorde aucune allocation à l'établissement ; mais la Société des missions lui fait un subside de 50 livres sterlings.

« Un détail que probablement la plupart de vos lecteurs ignorent, c'est qu'un missionnaire activement occupé reçoit un traitement fixe, mais que l'arrivée d'une femme, fût-elle capable d'en faire deux fois plus que lui quant à certains travaux, n'accroît en aucune façon ce traitement. Ainsi, ces deux époux, en plein quartier indigène, s'assujettissent à un travail de tous les jours qui étonnerait plus d'un Anglais, sans que la coopération de Mme Kerry ajoute un sou au revenu du ménage, bien que, dans son école elle soit occupée, d'une manière ou d'une autre, depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. Ce fut tout accidentellement que j'appris ce détail. Ayant fait la remarque que le traitement du missionnaire était bien minime en regard des dépenses à faire, j'avais ajouté que le travail de Mme Kerry, joint à celui du missionnaire, améliorait la situation; à quoi l'on répondit, en souriant, que la femme d'un missionnaire ne gagnait rien, — rien que l'affection des pauvres gens dont elle s'occupe et quelque chose d'autre, d'un prix bien plus élevé encore. Il y a donc dans la vie du missionnaire sacrifice en toutes choses. Je termine ce qui regarde cette nombreuse école de garçons en disant que, depuis dix ans qu'il la dirige, le missionnaire n'a jamais frappé un seul de ses élèves.

« A plus forte raison ce moyen de répression n'est pas employé dans le pensionnat des jeunes filles. Ces élèves sont traitées en tout comme de jeunes dames. Si, en passant, vous aviez ici le malheur de poser la main sur la tête d'une Indoue de quatorze ans, ce serait une injure qu'on ne vous pardonnerait pas. Les vêtements de ces jeunes filles sont peu étoffés; ils laissent voir tous les mouvements du corps, mais sans qu'il en résulte la moindre familiarité

peu convenable. On dit chez nous que la maison d'un anglais est son château fort. On peut dire ici que la chaise d'une jeune Indoue, quelque humble qu'elle soit, est son château fort, et un château trop bien gardé pour que personne puisse en approcher induement. Ces jeunes filles ont d'autres qualités. Elles sont, entre autres, du caractère le plus patient. Vous pourrez en voir un groupe de cinq ou six autour d'un plat de riz, où, en guise de cuillères ou de fourchettes, chacune d'elles plonge les doigts de la main droite — jamais ceux de la gauche. — En se livrant à ce vulgaire exercice, elles souriront, riront aux éclats et causeront, mais ne se fâcheront pas ; il est, très rare, du moins, que la moindre querelle s'élève entre elles. J'ai tracé, de la fenêtre de madame Kerry, une charmante esquisse de son joyeux troupeau de pensionnaires, dont me séparait un étang d'environ 60 pieds de large. C'était vers fin du jour; les jeunes filles, assises sur le gazon, étaient à prendre leur repas du soir devant la partie du bâtiment qui leur est affectée. Elles causaient, riaient et s'en allaient, en courant, puiser de l'eau dans l'étang, quand tout à coup le ciel s'assombrit et, en peu d'instants, déversa sur le groupe une pluie torrentielle. Aux premières gouttes, elles avaient levé la tête et coutinué à rire, mais bientôt l'une d'elles, se sentant par trop mouillée, s'enfuit dans la maison, et cinq minutes après toutes avaient pris le même chemin, mais sans cris et sans mauvaises manières. Le matin, dans leur classe, je les avais vues à l'étude et je les avais entendues chanter, en anglais et en bengali, leurs simples et beaux cantiques d'école ; c'était pour l'œil et pour l'oreille un spectacle agréable, mais les voir à leurs jeux, le soir, ne m'avait pas moins enchanté, tant il y avait de naturel et d'innocente joie dans leurs propos ou dans leurs mouvements. Pour elles, le chant n'est pas, du reste, affaire de classe seulement. Il tient, au contraire, une grande place dans leurs récréations. Même quand elles sont seules, on

es entend souvent entonner quelques-uns de ces cantiques où se trouve célébré le grand événement qui, après dix-huit siècles, a le privilége d'éveiller dans l'âme des races les plus civilisées, les sentiments les plus élevés et les aspirations les plus pures. Il y a, généralement, dans leur chant de la vivacité jointe à une grande douceur.

« Les classes du matin, qu'ouvrent la lecture de la Bible, un chant et une prière, commencent, comme celles des garçons, à six heures du matin et finissent à dix, pour recommencer une heure plus tard. La manière dont ces jeunes filles, ou du moins les plus avancées, lisent la Bible, soit en anglais, soit dans l'idiome du pays, m'a surpris. Il est rare que Mme Kerry ait à les reprendre. Elles lisent très couramment et avec une solennité qui prouve qu'on les a habituées à regarder ce livre comme la parole de Dieu. Jamais je n'avais rien entendu de pareil, bien que jamais, en Angleterre, je n'aie séjourné vingt-quatre heures dans une ville, sans avoir visité une école.

« Les pensionnaires portent le costume national, mais on exige d'elles la plus parfaite propreté. Elles mangent comme elles mangeraient dans leurs familles, avec cette clause, amicalement exigée et acceptée, qu'on ne leur servira rien de ce que l'Indou regarde comme décidément impur. A l'exception de Mme Kerry, et, occasionnellement, de quelque amie conduite par elle, aucun étranger n'est jamais entré dans le corps de logis affecté au pensionnat, ni même ne s'en est approché. Ces jeunes filles y forment une sorte de communauté distincte, ayant sa cuisine, ses repas et ses jeux à part, et au sein de laquelle, comme je l'ai déjà dit, les dissensions et les querelles sont chose très rare. Dès cinq heures du matin, on se lève, pour se baigner, prendre un léger repas, et chanter, avant d'aller en classe, un cantique en l'honneur de Dieu qui a donné la vie et la conserve.

« Mme Kerry enseigne à ses élèves la lecture, l'écri-

ture, le calcul. Elle les aime et je crains, pour elle, que cette affection n'aille jusqu'à se préoccuper de ce qu'elles deviennent au sortir de l'établissement, et à trop s'intéresser à leurs espérances ou leurs craintes d'épouses ou de mères.

Telles sont ces écoles, sur lesquelles j'aurais bien d'autres détails à donner. Elles m'ont paru être « le levain « qui fait lever toute la pâte. » Quel en sera le résultat définitif? Je ne risquerai pas de faire à cet égard le moindre pronostic. Mais je sais que plusieurs des élèves de Mme Kerry comptent, dès aujourd'hui, parmi les meilleures institutrices de zénanas, et que d'autres, en plus grand nombre encore, sont devenues d'excellentes femmes chrétiennes et des mères intelligentes. Cela seul est un bien, et un bien qui durera. »

MONGOLIE.

TRAVAUX D'UN MISSIONNAIRE.

Les hauts plateaux du Turkestan et de la Mongolie n'occupent pas, et probablement n'occuperont jamais une grande place dans l'histoire des missions. Leurs vastes steppes sablonneuses ou parsemées de roches, et les habitudes, presque forcément nomades, de leurs habitants donnent peu de prise à la prédication de l'Evangile et à l'établissement d'un culte régulier. Le bouddhisme, d'ailleurs, y a, comme au Thibet, façonné les esprits au joug abrutissant des lamas, qui comme toutes les castes privilégiées d'Orient, sont intéressés au maintien de l'ignorance et des pratiques les plus absurdes.

Il y a une trentaine d'années que la Société des missions de Londres avait envoyé des missionnaires chez les Buriats de la Mongolie, qui reconnaissent l'autorité du gouverne-

ment russe, et cette œuvre paraissait en voie de s'affermir, quand un ukase de l'empereur Nicolas vint en arrêter le développement. Les missionnaires furent obligés de quitter le pays.

Depuis lors, cependant, l'un d'eux, le révérend Gilmour, qui s'était réfugié en Chine, a repris le chemin de la Mongolie, mais en ayant soin d'établir le centre de ses opérations en dehors des provinces mongoliennes plus ou moins soumises à la domination russe. Il ne s'y est risqué que pour de rapides excursions, durant les mois d'été. Les autorités chinoises, plus libérales ou plus négligentes que celles du czar, n'ont jusqu'à présent mis aucune entrave aux mouvements du missionnaire, mais les mœurs des habitants sont pour lui de rudes obstacles à surmonter. Quelques extraits de sa correspondance en donnent l'idée.

« Ce qui intéresse le plus les Mongols, dit-il, et à vrai dire la seule chose qu'ils apprécient, ce sont les secours médicaux; et les leur donner au nom du Seigneur est, jusqu'à présent, la plus sûre manière de les évangéliser. Si nous leur disions que c'est dans le but de leur parler de Jésus-Christ que nous avons fait un voyage de trois ou quatre milliers de lieues sur la mer ou avec les caravanes du désert, ils n'en croiraient certainement rien; mais que nous ayons fait cela dans le but de les soigner dans leurs maladies, ils le comprendront et nous en sauront quelque gré, surtout si nous ne leur demandons rien, ni pour nos soins, ni pour nos remèdes. C'est, pour eux, dans ce *mérite* que se résume toute la valeur du christianisme. C'est ce trait de leur caractère qui m'a comme forcé de me faire médecin. Pendant mon séjour dans notre hospice de Pékin, j'avais appris tout particulièrement la manière de traiter les maladies les plus communes parmi les Mongols. Je me prévaux de ces connaissances spéciales, et quand il se présente des cas différents ou plus graves, j'envoie les patients à Pékin, avec une carte de recomman-

dation qui leur fait ouvrir les portes de l'établissement. Plusieurs en sont revenus guéris. Grâce à eux, l'hospice évangélique de la métropole jouit ici d'une réputation qui ne saurait manquer de tourner, un jour ou l'autre, au profit de la vérité.

« A mon passage dans un village, ou plutôt dans un des lieux de campement que je visite de temps en temps, un Mongol vint me demander un remède pour sa femme qui souffrait d'une violente ophthalmie (une des affections les plus fréquentes dans ces régions). J'accédai à sa demande et la malade s'en trouva très-bien. Quelque temps après, le mari, atteint du même mal, eut, à son tour, besoin de moi. Le remède que je lui prescrivis était d'un usage certain, mais quelque peu violent. Le Mongol passa une mauvaise nuit et de grand matin appela sa femme pour examiner l'état de son œil malade. En le voyant très-enflé, la Mongole s'écria : « *Oh! le maudit!* la pupille a complè-« tement disparu », à quoi le patient répondit en rugissant de colère : « *Le parricide*! que m'a-t-il fait? Je n'y vois « plus! » C'étaient à moi que s'appliquaient ces douces épithètes, et si j'avais été là je ne sais ce qui aurait pu les suivre. Pendant toute la journée, de grosses imprécations répétèrent sur tous les tons les absurdes contes faits en Chine sur les missionnaires crevant les yeux du peuple ou les arrachant dans le but d'en faire des maléfices, la fiole qui avait contenu le collyre fut brisée contre une pierre. Mais les choses changèrent de face; le remède ayant remis l'œil en bon état, je fus, à ma visite subséquente, reçu avec tous les signes d'un profond respect, le Mongol me fit présent d'une provision de beau pain blanc, et ne parla plus de moi que comme d'un ami sur lequel on pouvait compter. »

Obligé de se conformer, dans l'intérêt de l'œuvre, aux exigences du climat et au tempérament moral des populations au sein desquelles il a entrepris de répandre les

premières semences de la Parole sainte, le révérend Gilmour s'associe, autant qu'il le peut en conscience, aux habitudes mongoles, fait dans le pays de longues excursions, que l'absence de routes et la fréquence des ouragans rendent souvent dangereuses et passe parfois la nuit dans des tentes dont la description n'a rien d'attrayant. Ses récits, dans lesquels figurent souvent des lamas, offrent un vif intérêt de nouveauté. Nous pourrons une autre fois en donner quelques extraits. Disons seulement, aujourd'hui, que parfois des conversations très-sérieuses et de fréquentes occasions de faire lire les saintes Ecritures lui prouvent que son travail ne restera pas sans récompense. Suivant lui, cette œuvre mérite d'être poussée plus vigoureusement qu'elle ne l'a été jusqu'ici. A vues humaines, la Mongolie est comme fatalement destinée à devenir, dès que la Russie le voudra, une simple province de cet immense Etat. Dès ce moment, on peut être sûr que l'Eglise greco-russe y fondera de nombreux centres d'action. Il est vivement à désirer qu'à ce moment décisif, l'Eglise évangélique y ait pris assez de consistance pour qu'il ne soit pas facile de l'y étouffer ou de l'en chasser.

MADAGASCAR.

Par un traité passé avec l'Angleterre en 1865, la reine actuelle de Madagascar, Ranavolo-Menjakà, s'était engagée à interdire l'introduction dans ses Etats des esclaves que d'avides traficans y amenaient à travers le détroit de Mozambique. Il paraît que, malgré cette promesse, ce commerce, odieux mais très lucratif et que la configuration du pays facilitait, se faisait encore sur une assez grande échelle. Il vient d'y être mis ordre au moyen d'un décret,

signé de la reine et de son premier ministre, qui est en même temps son mari. On sait que ces deux hauts personnages marchent en tête des conquêtes que la foi chrétienne a faites parmi les Hovas ; ce document offre d'autant plus d'intérêt que le maintien de l'esclavage paraissait peu compatible avec le zèle chrétien dont ils font preuve. Nous en empruntons la traduction à un journal français :

« Moi, Ranavolo-Menjakà, par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, reine de Madagascar et défenseur des lois de mon royaume, j'ai conclu un arrangement avec mes cousins d'au delà des mers, en vertu duquel il ne pourra pas être amené dans mon royaume des hommes d'au delà des mers pour devenir des eslaves. En raison de cela, j'ordonne que s'il y a des Mozambiques venus récemment dans mon royaume, depuis le 7 juin 1865, année où la convention avec mes cousins d'outre-mer a été complétée, ils devront devenir « isanny ambaniadro » (locution qui sert à désigner les hommes libres de Madagascar). S'ils désirent demeurer dans ce pays, ils le pourront et feront partie de la population libre ; s'ils préfèrent retourner au delà des mers d'où ils sont venus, il leur sera loisible de le faire. Et si parmi mes sujets, il y en avait qui voulussent cacher des Mozambiques amenés récemment comme esclaves et ne pas les affranchir pour en faire des hommes libres, ainsi que je l'ai ordonné, ils seront jetés dans les fers pendant dix ans.

Signé : RANAVOLO,
reine de Madagascar.

Contre-signé : RAINILAIARIVONY,
premier ministre et commandant
en chef de Madagascar.

Antannaarivo, 2 octobre 1874.

AMÉRIQUE DU NORD

LES FÊTES DE NOEL A METLAHKATLAH.

Metlahkatlah est le nom d'un village qu'un fervent et intrépide missionnaire de l'Eglise anglicane, le Rév. M. Duncan, parvint à fonder, il y a une dizaine d'années, sur les bords du fleuve Mackensie, c'est-à-dire dans une des régions les plus septentrionales, les plus lointaines et les plus désolées de l'Amérique britannique du Nord. Nous avons, dans le temps, raconté l'histoire saisissante de ce village, où plusieurs centaines d'Indiens, amenés par l'entremise de M. Duncan à la connaissance de l'Evangile, démontrent avec éclat, par leurs progrès en fait de civilisation, la vérité de cette parole inspirée, que « la piété est utile à toutes « choses parce qu'elle a les promesses de la vie présente « comme celles de la vie à venir. »

Une lettre de M. Duncan, écrite en janvier 1874, raconte comment se passèrent, dans cette paroisse chrétienne, dont il est resté le pasteur, les fêtes de Noël de l'année précédente. Vu l'éloignement des lieux et la lenteur des communications, dans un pays où n'existent ni télégraphes électriques, ni chemins de fer, ni services réguliers de postes ou de bateaux à vapeur, on ne saura que dans quelques mois ce qu'auront été à Métlahkatlah les fêtes de la Noël de l'année dernière.

Pour bien comprendre le récit du missionnaire, il faut savoir qu'avant de se fixer, avec les prosélytes que Dieu lui avait donnés, dans l'endroit où s'élève aujourd'hui sa florissante paroisse, il avait passé quelques années à évangéliser une autre localité, connue sous le nom de Fort-Simpson, que plus de vingt lieues séparent de Métlahkatlah.

Ses travaux parmi les Indiens qui habitent ou fréquentent ce poste de l'administration anglaise n'avaient, en

apparence, produit que bien peu de fruits; mais le pieux serviteur de Christ ne s'était pas cru pour cela autorisé à perdre de vue son ancien poste. Il l'avait visité aussi souvent que ses occupations dans le village chrétien le lui avaient permis, et il avait trouvé, dans le zèle de quelques-uns de ses jeunes paroissiens, un auxiliaire dont la persévérance et l'efficacité méritent d'être cités.

Tous les samedis, quatre de ces jeunes gens, dûment préparés en vue de ce travail par le missionnaire, partaient de Métlahkatlah pour s'en aller passer la journée du dimanche et prêcher l'Evangile à Fort-Simpson, d'où ils pouvaient regagner leurs foyers le lundi soir quand la température était favorable, mais le plus souvent, surtout en hiver, le mardi ou le mercredi seulement. La consécration régulière de ces trois ou quatre jours à un but complètement religieux, n'avait pour mobile, chez ces jeunes Indiens, que l'amour de Dieu et l'amour des âmes. Ils ne recevaient pour cela aucun salaire.

Le vendredi, ils se réunissaient chez le missionnaire, qui leur indiquait les sujets à traiter, puis le samedi matin ils montaient dans leur léger canot en chantant un cantique; et, à leur retour, ils se montraient joyeux en proportion du bon accueil qu'on leur avait fait et de l'attention accordée à leurs paroles. A chacun de leurs voyages, ils tenaient trois ou quatre réunions dans la maison d'un chef, autrefois hostile à la prédication de l'Evangile.

Tant de dévouement devait être récompensé et il l'a été. Grâce à ces visites, qui n'empêchaient pas le missionnaire de se rendre lui-même à Fort-Simpson, le nombre des âmes réveillées s'y accrut, les baptêmes s'y multiplièrent, et, en définitive, Fort-Simpson est devenu la principale annexe de Metlahkatlah, qui en compte plusieurs.

Dans cet état de choses, M. Duncan, son collaborateur, M. Collison, et les principaux membres de l'Eglise, décidèrent, en 1873, que la congrégation de Fort-Simpson se-

rait invitée à venir célébrer avec les frères de Metlahkatlah, ces fêtes de Noël que, comme l'on sait, l'Eglise anglicane célèbre avec une solennité toute particulière. Cédons maintenant la parole à M. Duncan :

« Environ deux cent cinquante personnes, » dit-il, « se prévalurent de cette invitation. Elles arrivèrent ici la veille de Noël, dans vingt et un canots (1) qui, avec leurs pavillons déployés, formaient, je vous assure, un spectacle doux à contempler. D'après des arrangemests pris à l'avance, tous les arrivants furent conduits d'abord dans la grande « Maison du marché, » qui nous sert actuellement de lieu de culte, et que M. et Mme Collison avaient fait décorer d'une manière très convenable. Là, une prière, quelques paroles affectueuses et des serrements de mains tout fraternels leur souhaitèrent la bien venue. On s'occupa ensuite de les répartir entre les familles du village qui pouvaient leur donner l'hospitalité. Cela ne se fit pas sans quelque difficulté. Il y eut une espèce de chasse à l'hôte. Chacun voulait avoir le sien. Quelques personnes en obtinrent plusieurs et donnèrent ainsi lieu à des réclamations. Il me fallut envoyer dans le village deux des membres qui y exercent les fonctions de constables pour arranger les choses de manière à ce que personne n'eût plus que sa part.

« Le soir, une vingtaine de jeunes membres de l'Eglise se réunirent pour répéter un nouveau cantique, en tsimchéan, que j'avais préparé en vue de la circonstance. Puis, à une heure et demie du matin, ces vingt chanteurs, en tête desquels nous marchions, M. Collison et moi, et qui s'étaient munis d'un harmonium portatif, s'en allèrent, en-

(1) Il peut être bon de remarquer ici que la partie du fleuve Mackensie sur laquelle se trouvent le fort Simpson et Metlahkatlah est la seule où la navigation ne soit pas interrompue par les glaces pendant quatre ou cinq mois de l'année.

tonner leur cantique, en sept endroits différents du village, dans chacun desquels il fut chanté trois fois. Tout le village était illuminé et les chants furent très convenablement exécutés. C'était la première fois que nos jeunes choristes se risquaient à chanter en parties.

« La journée tout entière fut un grand et beau jour. La devanture des maisons ornée de rameaux d'arbres toujours verts, d'innombrables drapeaux flottant au vent; les membres du conseil et les constables s'en allant, dûment revêtus de leurs uniformes, complimenter les principaux habitants, puis des troupes de jeunes gens ou de jeunes filles se rendant dens le même but chez leurs amis, ou échangeant d'amicales salutations avec ceux qu'ils rencontraient dans les rues, partout poignées de mains, vœux réciproques; partout sourires et bonnes paroles, rien n'y manqua. La cloche du temple annonçant l'heure d'adorer le Seigneur était seule capable de mettre fin à ce mouvement extérieur. Dès qu'elle retentit, tout le monde se dirigea vers la maison de prières, et la foule y fut bientôt telle qu'il fallut improviser, pour la jeunesse, dans la salle d'école, un second culte, que Samuel Marsden (un évangéliste indigène) se chargea de présider. Cet arrangement réussit fort bien, mais ne nous empêcha pas d'être trop à l'étroit dans le temple. Il ne devait pas y avoir moins de sept cents personnes. Oh! le beau spectacle! Un incrédule qui l'aurait vu, après avoir assisté à mon premier service de Noël à Fort-Simpson, il y a dix ou douze ans, n'aurait pu s'expliquer un tel changement que par le doigt de Dieu. Tout chrétien placé dans lesmêmes conditions aurait senti son cœur bondir de joie,

Quoiqu'il en soit, nos Tsimcheans purent bien, ce jour-là s'unir aux anges pour chanter : *« Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes. »*

« A la suite du service, tous nos Indiens vinrent par

groupes d'environ cinquante et ceux de Fort-Simpson en tête, défiler devant nous et nous saluer en passant. A chacun de ces groupes nous adressions quelques paroles, qui, jointes à l'inévitable serrement de mains, nous prirent jusqu'à plus de trois heures. Le service du soir fut aussi très édifiant.

« Le lendemain matin, sur la demande de nos jeunes gens, nous assistâmes, M. Collison et moi, à une partie de balles, dont ils avaient voulu donner le spectacle à leurs hôtes. L'après-midi, une jeune fille, élevée dans la maison missionnaire, fut mariée à un chef, en présence de quatre ou cinq cents personnes, qui prirent ensuite part à une fête de noces donnée par les époux. Pendant la journée, un jeune Indien de Fort-Simpson vint, à décharge de conscience, m'entretenir d'un acte d'improbité dont il s'était rendu coupable il y avait plus d'un an. Le soir fut consacré, comme tous ceux des jours que nos hôtes passèrent avec nous, à un service religieux, à la suite duquel la cloche du temple donna le signal du repos.

« La veille du jour de l'an, à minuit, nous plaçâmes solennellement sous la bénédiction du Seigneur l'année qui allait s'ouvrir. A ce service comme à tous les autres, nos auditeurs semblaient boire avec avidité la Parole sainte. Puisse cette ardeur se maintenir et croître encore !

« Dans la matinée du jour de l'an, nous eûmes, comme les années précédentes, une grande réunion affectée surtout aux affaires de la commune et à laquelle tous les hommes doivent assister. Il n'en manquait cette fois que trois ou quatre. Je rappelai à cette assemblée plusieurs événements relatifs à l'histoire du village, et lui présentai quelques nouveaux venus qui demandaient à être enregistrés dans le livre de la communauté, et qui le furent après avoir déclaré leur ferme volonté d'en observer fidèlement les obligations. Quelques membres du conseil et, après eux, une vingtaine d'Indiens du Fort-Simpson prononcèrent de

courtes allocutions écoutées toutes avec faveur. Je terminai la réunion par une courte méditation et donnai aux assistants rendez-vous pour le soir devant la maison missionsionnaire. Là, quelques coups de canon furent tirés, et nous découvrant tous la tête (bien qu'à ce moment la neige tombât en flocons épais), nous chantâmes avec entrain le *God save the Queen* (chant national des Anglais). Ce fut le signal de la retraite.

« Le lendemain, 2 janvier, avait été fixé pour le départ de nos hôtes. A l'heure convenue un coup de cloche se fit entendre. Ils amenèrent leurs canots devant la maison de prières, qui se trouve sur le bord du fleuve; puis les laissant là ils entrèrent dans l'édifice pour y recevoir nos adieux et faire monter avec nous une dernière prière vers le ciel. Ils retournèrent ensuite à leurs canots, les rangèrent en ligne à quelque distance du rivage; puis, au bruit d'un coup de canon, suivi des acclamations amicales de plusieurs centaines de voix, les rames se mirent en mouvement. Mais, au bout de quelques secondes, elles s'arrêtèrent et des acclamations parties de là répondirent à celles de la rive. A ces sons se mêlèrent les mouvements des mouchoirs ou des pavillons agités dans tous les sens, puis les chapeaux sautant en l'air, etc. Rien ne saurait rendre l'animation de cette scène d'adieux. Que Dieu soit loué de nous avoir donné de telles fêtes de Noël! On s'en souviendra longtemps à Fort-Simpson comme à Metlakatlah. »

NOUVELLES RÉCENTES

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Après l'heureuse issue de la guerre entreprise dans le but de mettre un terme aux exploits sanguinaires du roi

des Achantis et de ses cruels sujets, l'Angleterre religieuse s'est, tout naturellement, demandé si le moment n'était pas venu d'évangéliser ce peuple plus résolûment qu'on n'avait encore tenté de le faire. Tout naturellement aussi, la Société des missions de l'Eglise anglicane, qui a déjà fait de si grands sacrifices, et des sacrifices si fructueux, pour l'Afrique occidentale, semblait appelée à entrer dans ce champ de travail. Mais, après mûre délibération, le Comité n'a pas cru devoir le faire. Considérant que la Société des missions de Bâle avait, depuis longtemps déjà, sur la Côte-d'Or, des stations aussi florissantes que bien dirigées, et que deux de ses agents avaient en quelque sorte pris possession du pays par leur héroïque captivité dans les cachots de Coumassie (capitale de l'Achanti), il a paru juste et convenable de leur laisser l'honneur et la responsabilité de l'entreprise. En vertu de cette décision, si conforme aux principes de la charité chrétienne et au respect des droits acquis, la Société de Bâle a été invitée à demander en Angleterre, avec l'appui de la Société de l'Eglise établie, la création d'un fond spécial affecté à cette œuvre, et dès à présent une souscription ouverte dans ce but, sous les auspices de la Société anglaise et en son nom, paraît devoir être très-fructueuse. Un appel, signé par les quatre secrétaires de la Société anglaise, la recommande chaleureusement à ses amis.

Pour en mieux assurer le succès, deux missionnaires bâlois, M. Schrenck et M. Ramseyer (qui a été l'un des captifs du roi des Achantis), se sont rendus en Angleterre et ont déjà parlé, dans de nombreuses réunions, en faveur de l'œuvre projetée. Nous pourrons une autre fois extraire de leurs discours quelques détails propres à faire comprendre l'importance et les difficultés de l'entreprise.

Trois élèves de l'institut de Bâle sont partis déjà pour aller se préparer, sur la Côte-d'Or, à jeter les bases de la mission nouvelle, sous la direction d'un missionnaire

expérimenté, qui, Dieu le voulant, pourra être M. Ramseyer lui-même.

On évalue à 150,000 fr. les frais de première installation dans les trois stations qu'on se propose de fonder en même temps sur les frontières et dans l'intérieur du pays.

Les chrétiens anglais aiment les missions et savent donner libéralement pour elles. Dans une première liste de souscriptions, contenant une soixantaine de noms, nous avons remarqué *huit* dons de 100 livres sterling.

— Le bruit court, sur la côte d'Afrique, que le sanguinaire roi Coffi aurait été déposé par ses sujets et remplacé par un chef d'un esprit plus accessible aux idées de civilisation et d'humanité.

PAYS BIRMAN.

Un des missionnaires américains de Prome décrit un mouvement religieux remarquable, dont Padoung, ville située au delà du fleuve Irawadi, vient d'être le théâtre. L'Evangile avait été prêché dans ce district par un homme dont la vie religieuse n'inspirait aucune confiance aux missionnaires, mais intelligent et dont la parole a réveillé un grand nombre de consciences. Un de ces convertis, après avoir reçu le baptême, a offert aux missionnaires, comme curiosité, un appareil dont il se servait pour exercer sur ses compatriotes l'art médical, qui était son gagne-pain. C'était, d'abord, une ceinture, faite en partie d'argent, dont l'opérateur était censé lier le mauvais esprit auquel on attribuait la maladie du patient. A cette ceinture se trouvaient joints vingt-huit petits sachets contenant diverses substances et dont le contact devait avoir pour effet de rendre le *nat* (mauvais esprit) incapable de continuer ses maléfices. Au dire de l'opérateur, l'un de ces paquets ne contenait pas moins de cent vingt substances odoriférantes plus ou moins

difficiles à se procurer. Ce curieux talisman avait rapporté longtemps à son possesseur des profits très considérables. L'abandon tout volontaire qu'il en a fait prouve la sincérité de sa conversion. Les charlatans ont si beau jeu parmi les païens de la contrée que s'il avait voulu le vendre, même très cher, les acheteurs ne lui auraient pas manqué.

UNE DÉLIVRANCE.

Ce n'est pas en Turquie seulement que la recrudescence du fanatisme mahométan se fait sentir.

Il y a quelques années qu'un Afgan appartenant à cette religion était entré au service du gouvernement anglais. Il était d'une grande dévotion, mais intelligent, vraiment pieux, et habitué à prier autrement qu'en répétant les vaines redites du Coran. Un jour qu'il passait dans les rues de Calcutta, il entendit un prédicateur en plein air prononcer ces paroles du Sauveur : « Venez à moi, vous tous qui êtes « travaillés et chargés et je vous ferai trouver le repos de « vos âmes. » Ces mots si touchants répondaient parfaitement à ses besoins spirituels. Il en prit occasion de lire les saintes Ecritures, s'aboucha avec quelques chrétiens instruits, et abandonna complètement Mahomet pour suivre Jésus-Christ. Devenu, ensuite, évangéliste au service d'une Société de missions, il prêchait avec autant de zèle que de succès dans la province de Peschawur, quand, l'été dernier, il eut l'idée d'aller visiter son village natal. Mais, à peine y eut-il prononcé quelques mots chrétiens, qu'il fut arrêté et conduit devant les autorités du lieu. Celles-ci le condamnèrent à être lapidé, et la sentence avait déjà reçu un commencement d'exécution, quand l'arrivée inattendue et toute providentielle, de quelques amis anglais vint arracher la victime à ses bourreaux.

MEXICO.

Le *Missionary Herald*, de New-York, journal du Conseil américain pour les missions, annonce que l'assassinat du révérend Stephens, mentionné plusieurs fois dans nos récits, a plutôt servi qu'entravé la marche du protestantisme au Mexique. Le prêtre accusé d'avoir poussé la foule au meurtre a bien été acquitté par le tribunal de la province, et selon toute apparence, on n'exécutera pas la sentence de mort prononcée contre neuf des assassins. Mais l'opinion du public un peu éclairé a tellement flétri cet acte d'abominable fanatisme que, dans la province même où il a eu lieu, il s'est opéré une réaction en faveur de l'Evangile.

Dernièrement, 75 personnes, d'Ahualuco ont demandé à être admises dans la congrégation qui s'est formée à Guadalajara. Cette demande a été portée par une députation composée de trois hommes et de douze femmes, qui ont, à cet effet, franchi à pied une distance de 80 mille (environ trente lieues). — On dit, d'un autre côté, que plusieurs journaux dépendant du clergé conseillent, en termes très peu déguisés, le meurtre des missionnaires hérétiques.

Une loi, votée tout récemment par le Congrès mexicain, a proclamé définitivement la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et ordonné la suppression de tous les ordres religieux d'hommes ou de femmes.

EFFETS D'UN BON EXEMPLE.

Un voyageur anglais qui a visité dernièrement Singapore, écrit :

« Il y a au centre de cette île une colonie de Coolies chinois qui font profession de christianisme et prouvent par leurs actes qu'ils ont bien, en effet, reçu Jésus-Christ

dans leurs cœurs. Pendant leurs réunions de prière, il arrive souvent que leurs voisins idolâtres dévastent leurs jardins et volent leurs animaux domestiques, qui consistent surtout en cochons; mais cela ne les empêche pas de prier pour eux et de les évangéliser autant qu'ils le peuvent. A mon départ de Singapore, le bruit courait que l'homme le plus considérable (the head man) du lieu et quelques-uns des persécuteurs de ces humbles chrétiens paraissaient disposés à se joindre à eux. L'exemple de leur patience et de leur probité aurait fini par être plus fort que la méchanceté de l'adversaire. »

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Dernières nouvelles.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Dieterlin et M. A. Casalis fils sont heureusement arrivés au Cap, le 22 décembre, après une traversée des plus agréables. A partir de Madère un temps magnifique les avait favorisés.

Avant de reprendre la mer pour gagner Port Elisabeth (le port le plus rapproché du Lessouto), les deux jeunes voyageurs ont pu aller, à Wellington, saluer M. Bisseux, et recueillir de la bouche de ce vénérable serviteur de Christ, des souhaits de bienvenue dont nos lecteurs comprendront la valeur. Nous recevrons probablement plus tard quelques détails sur cette visite.

Eugène Casalis, directeur-gérant.

Typ. Ch. Marechal, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE PARIS.

LESSOUTO.

Quelque grande que soit la confiance avec laquelle les lecteurs du *Journal des missions* reçoivent nos rapports, ils seront heureux de les voir confirmés par un magistrat dont les hautes fonctions garantissent la compétence, et que sa nationalité met à l'abri de toute partialité à l'égard de notre Société et de ses agents.

Il s'agit d'un Rapport sur le pays des Bassoutos, rédigé par M. Griffith, représentant du protectorat anglais, et publié dans le Livre Bleu par l'ordre du secrétaire du département des affaires indigènes.

Après avoir, dans ce document, rappelé par quelles circonstances le gouvernement britannique a été amené à prendre les Bassoutos sous sa protection et son contrôle politique, M. Griffith dit que leur pays jouit maintenant d'une tranquillité parfaite et que les crimes y sont très rares, puis il ajoute :

« Le progrès matériel n'est pas moins sensible que le progrès politique. Là où il n'y avait jadis qu'une demi-douzaine de boutiques insignifiantes, il y a maintenant près de cinquante fort belles stations ou comptoirs de com-

merce dont les bâtiments ont changé complètement l'aspect de la contrée. Des centaines de wagons y pénètrent aujourd'hui et le traversent dans tous les sens, recueillant les grains que produit le pays pour les importer dans l'Etat libre et aux mines de diamants. La culture des céréales est en grand progrès, et la charrue a presque partout remplacé la pioche cafre. De tous les côtés on rencontre des troupeaux de moutons et de bœufs, qui pendant la guerre avaient totalement disparu. Des maisonnettes de pierre commencent à supplanter la grossière « case » indigène, et les Bassoutos présentent d'une manière générale l'aspect d'un peuple prospère et bien réglé. La découverte des mines de diamants a produit un très grand effet dans le pays; l'emploi de l'argent comme moyen d'échange est devenu général et a beaucoup facilité et augmenté les transactions commerciales.

« Les importations de marchandises pendant l'année sont estimées à 150,000 livres sterling (3,750,000 fr.) et l'excédant du revenu sur celui de 1872 est de 2,953 livres sterling (73,825 fr.). Les exportations ont été de 2,000 sacs de laine environ, de plus de 100,000 sacs de grains (froment, maïs, sorgho) et d'un nombre considérable de bœufs et de chevaux. »

M. Griffith prévoyait que la saison suivante serait moins favorable par suite d'une notable sécheresse; toutefois, une bien plus grande étendue de terre avait été cultivée et la vente des charrues allait croissant. Dans l'année 1873, les Bassoutos en avaient acheté six cents.

La correspondance par lettres tend à devenir une habitude parmi les indigènes et ne pourra qu'influer avantageusement sur les relations sociales. La vente des timbres-poste en 1873 a été double de celle de l'année précédente, et bien qu'une bonne partie de cette augmentation doive être attribuée à l'accroissement des affaires commerciales, la correspondance privée des Bassoutos y a notable-

ment contribué. Cette correspondance ne peut qu'augmenter encore plus avec le développement de l'éducation et l'établissement de courriers hebdomadaires dans tout le pays.

M. Griffith parle moins favorablement des progrès accomplis en matière d'institutions domestiques :

« Je regrette de dire que je n'ai pas remarqué une bien grande amélioration sous ce rapport durant l'année qui vient de s'écouler, excepté, comme de raison, chez les indigènes convertis, directement soumis à la salutaire influence des enseignements et des conseils missionnaires. La polygamie, les mariages faits à l'aide de bétail, la circoncision, etc., se pratiquent encore, chez ceux qui sont restés païens, dans toute la plénitude de leurs superstitions et de leurs absurdes cérémonies. La seule amélioration qu'on puisse remarquer parmi eux, et c'en est une qui n'est pas à dédaigner, c'est qu'ils ont renoncé aux enlèvements de bestiaux ; que le désir d'être l'heureux possesseur d'une voiture traînée par des bœufs se répand de plus en plus ; qu'il y a un léger progrès dans la construction des habitations et une augmentation considérable dans le nombre de ceux qui s'habillent à l'européenne. »

Le rapport touche ensuite aux progrès de la religion chrétienne.

« Les progrès de la religion parmi les Bassoutos et l'influence qu'elle exerce sur leur vie continuent à se manifester d'une manière directe chez ceux qui sont en contact immédiat avec les missionnaires, et d'une manière indirecte, mais sur une très grande échelle, au milieu des païens pris en masse.

« Un travail de quarante années a pleinement prouvé la fidélité des *missionnaires de Moshesh* et l'efficacité de leur ministère. Cette preuve ne consiste pas dans de longs rapports laborieusement préparés et envoyés à des Sociétés, mais dans la vie religieuse et la conduite chrétienne de milliers d'indigènes qui sans ces missionnaires seraient

encore plongés dans les ténèbres du paganisme. L'œuvre a naturellement été progressive et ardue. Les résultats peuvent, sous le rapport du nombre des convertis, eu égard à la population, paraître peu de chose à certaines gens. Mais cette question ne doit pas être jugée seulement d'après le nombre des convertis, quoique une statistique faite à ce point de vue soit fort encourageante. Ce qu'il importe de considérer c'est surtout la *valeur* du travail effectué. Sous ce rapport, on ne saurait trouver des missionnaires qui se soient montrés plus consciencieux et qui aient eu plus de succès que ceux qui sont chargés de la sainte tâche d'évangéliser les Bassoutos. C'est à cela qu'on doit attribuer cette intelligence supérieure, cet esprit de recherche, cet amour du progrès, ce besoin d'un bon gouvernement qui se manifestent chez ce peuple bien plus que dans toute autre tribu de l'Afrique méridionale, excepté peut-être les Fingous. — Les enseignements du christianisme ont suffisamment pénétré dans les masses pour que les Bassoutos encore païens ne se permettent jamais de travailler dans leurs champs le dimanche et de parcourir les grands chemins ce jour-là, fait remarquable et sans parallèle, je crois, dans les diverses régions idolâtres sur lesquelles s'étend l'ascendant britannique. On ne saurait donc exagérer l'utilité et les succès des missionnaires dont je parle. Je les regarde comme de véritables bienfaiteurs pour les Bassoutos et de précieux auxiliaires pour l'administration. Ils élèvent le niveau moral de la population et la font naître à la vie de l'intelligence et de la piété. Ils aident au gouvernement en répandant les principes d'honnêteté, d'ordre et de travail sans lesquels l'édifice politique et social n'aurait pas de fondements.

« D'après ce que je viens de dire, on comprendra facilement que l'éducation, cette compagne inséparable de la religion, occupe une place considérable dans le système des missionnaires. Dans cette partie de leur œuvre, on a

pu remarquer, cette année, de sensibles progrès. Les missionnaires sont des hommes instruits et ils comprennent toute la valeur de l'instruction, comme seul moyen de triompher définitivement des superstitions du paganisme. Ils consacrent plusieurs heures par jour à leurs élèves enfants et adultes. En sus des écoles primaires et des salles d'asile établies dans les stations centrales et leurs annexes, et que suivent avec régularité près de 2,000 enfants, il existe deux écoles normales très importantes, à Morija et à Thaba-Bossiou, l'une de garçons et l'autre de filles. Elles sont dirigées par quelques-uns des missionnaires les plus habiles et les plus expérimentés. Ces institutions réussissent admirablement et sont fort appréciées par les Bassoutos. Grâce au système de l'internat, les élèves, en même temps qu'ils reçoivent un enseignement supérieur, acquièrent des habitudes de propreté, d'ordre et de bonne tenue. Leur contact journalier avec leurs maîtres les soustrait, pendant le moment le plus critique de la jeunesse, aux mauvais exemples du dehors et à l'influence avilissante du paganisme. »

VISITE DE M. LE MAJOR MALAN AUX STATIONS DU LESSOUTO.

Extrait d'une lettre de Mme Dyke.

Nous avons passé une semaine très heureuse avec M. le major Malan (1) qui arriva ici il y a huit jours. Dès qu'il fut entré chez nous, il nous invita à nous joindre à lui pour remercier le Seigneur de lui avoir fait la grâce de pouvoir satisfaire le désir qu'il éprouvait depuis longtemps

(1) Nos lecteurs n'auront pas oublié les preuves d'intérêt données à nos œuvres du Lessouto par ce chrétien si dévoué.

de nous voir et de passer quelques jours au Lessouto. Nous nous sentîmes de suite fort attachés à lui ; c'est un homme si profondément pieux. Il nous a fait à tous beaucoup de bien, en nous montrant par son exemple ce que c'est que de prier sans cesse. Ce que nous avons lu dans le journal anglais *le Chrétien*, au sujet des hommes de Dieu exceptionnels qui produisent de si beaux réveils en Europe, nous avait préparés à cette visite et aux bénédictions qui devaient en résulter pour nous.

Le dimanche, il tint deux services. En sus de cela, il parla aux enfants de l'école du dimanche et le soir il y eut une réunion pour les jeunes gens de l'école normale.

Tout le monde fut extrêmement frappé de la vivacité et de la profondeur de sa piété. Quelques-uns de nos gens disaient : « Rien qu'à le voir, nous discernons en lui un homme de Dieu, bien que nous ne comprenions pas sa langue ». Le lundi, il y eut un service général pour toute la congrégation. Immédiatement après, il rassembla les membres de l'Eglise pour leur adresser des conseils et des paroles d'encouragement.

On prit la communion. Dans l'après-midi, il eut un entretien spécial avec les missionnaires, les évangélistes et ceux qui se préparent à l'œuvre. Dans les soirées du lundi et du mardi, il fit avec nous des lectures de la Bible. Le jeudi, M. Casalis le conduisit à Hermon dans sa voiture ; ils revinrent, le samedi, fort satisfaits de ce qu'ils avaient vu. Nos frères de cet endroit avaient rassemblé, le vendredi, un très-bel auditoire ; nous eûmes ainsi le bonheur de le posséder un autre dimanche. Il se fit entendre dans la matinée au service principal, ainsi qu'à l'école du dimanche, et, le soir, il s'entretint avec nos jeunes gens, prenant pour sujet l'histoire de Daniel.

Il consacra presque toute la journée du lundi à se faire rendre compte de l'origine et des progrès de la mission et il a recueilli les principaux incidents des années de la

guerre. Le lendemain, M. Mabille le conduisit à Sékhoba. Ce fut avec un grand intérêt que le major visita ce refuge que le Seigneur avait ménagé à nos pauvres gens persécutés, et où ils avaient fait monter tant de prières au Seigneur pour le rétablissement de la paix dans leur pays. M. Malan se prosterna sur ce terrain consacré et, à son tour, y passa quelque temps en prière. Dans l'après-midi, il partit pour Thaba-Bossiou, s'arrêtant en route pour tâcher de faire quelque bien au chef Letsié qui jusqu'à ce jour est resté insensible à tous les appels, mais que le Seigneur peut encore atteindre. Avant d'arriver chez nous, notre excellent ami avait passé trois jours dans les stations de Massitissi, de Béthesda, de Thabana-Morèna et de Siloé. De Thaba-Bossiou il doit se rendre à Bérée, à Maboulélé, à Cana et de là à Léribé, où il se reposera quelques jours, après quoi il regagnera la Cafrerie en passant par la voie de Natal à travers les Maloutis.

Le Major avait reçu un peu d'argent de trois jeunes enfants d'Ecosse avec prière de l'employer à quelque chose qui pût être agréable à de petits Africains. « Vous avez dans le temps, » dit-il aux nôtres, « contribué à donner une fête à de pauvres petits qui avaient bien faim en Angleterre. Il faut que je vous fête en retour. Conformément à son désir, nous préparâmes tout pour donner un goûter de café et de thé à environ 145 enfants appartenant exclusivement à notre école de Morija. A l'une des extrémités de la salle fut placée une grande table couverte d'une nappe blanche. Cette nappe était bordée de feuilles de chênes entremêlées de roses. On y plaça six grandes corbeilles pleines de pain sucré, le tout recouvert de bouquets de roses et de feuillages verts. Le long d'une des parois, trois rangées de jeunes filles avaient pris place sur des bancs ; deux rangées de jeunes garçons occupaient la paroi opposée, et, à l'extrémité de la salle, un grand nombre de tout petits enfants s'étaient groupés sur le plancher de

la salle. Tous les écoliers se mirent à chanter, répétèrent des passages de l'Ecriture et le major leur adressa quelques bonnes paroles. Puis le régal commença.

Il fallait voir avec quelle rapidité les corbeilles se vidaient. Des baquets pleins de café y passèrent en un rien de temps. Tout le monde eut sa part, même les jeunes gens de l'école préparatoire. Le goûter terminé, les enfants chantèrent en cœur quelques morceaux, que le Major savait, lui aussi, et qui lui firent le plus grand plaisir. Après cela, toute la bande se mit en rang, précédée de bannières, et commença à défiler devant notre ami, qui tenait à la main un panier contenant de petits paquets de bonbons ; chaque enfant en reçut un en passant devant lui. Il y avait, je crois, 16 bonbons dans chaque cornet. « Merci, » criaient les enfants, en saluant ou faisant une petite révérence. Pour terminer, ils se mirent tous en ligne le long de la façade de l'école, firent entendre un dernier chant, puis, acclamant le Major par trois fois, ils rompirent les rangs et retournèrent chez eux.

On ne vit jamais homme plus heureux que ne l'était notre bon visiteur. Pendant le goûter il allait, la cafetière à la main, ou portant un panier, distribuer à chaque groupe ce qu'il lui fallait. Il a emporté un joli croquis de cette scène, représentant le défilé qui fut vraiment délicieux à voir. Les enfants étaient si propres et si bien habillés ! Toute la journée du vendredi ils n'avaient fait autre chose que se laver, et il faut savoir si le savon de leurs mamans y passa !

Maintenant, notre ami est parti et nous nous sentons un peu tristes et solitaires, mais cette visite nous a fait du bien. Que le Seigneur est bon pour nous et de combien de manières il se plaît à nous bénir !

PREMIÈRES IMPRESSIONS DE M. H. DIETERLEN A SON DÉBARQUEMENT AU CAP.

(*Lettre communiquée par sa famille.*)

Port-Elisabeth, 29 décembre 1874

Nous voici à terre et définitivement à terre, le cœur plein de joie et de reconnaissance, car tout nous a réussi et notre long voyage s'est passé sans accident et sans grande émotion. Avant de vous parler de notre arrivée à Port-Elisabeth et de la bonne réception que l'on nous y a faite, j'ai à vous raconter notre séjour à la ville du Cap, trois tristes journées dont le souvenir nous est pénible et qui nous ont plongés dans la mélancolie et le mal du pays. A peine débarqués, le 23 (à six heures du matin), nous sommes allés voir des personnes auxquelles nous avions été recommandés par M. Casalis et mon ami Dyke. Elles nous ont donné toutes sortes de bons conseils, mais rien de plus. Nous comptions être reçus comme des amis; nous rêvions des invitations, une fête de Noël en famille, *at home*, après vingt-six jours de cabine! Aucun de ces rêves ne s'est réalisé et nous avons dû vivre à bord du *Danube* comme en pleine mer. Nous avons eu cependant une bonne journée. Le 23, à trois heures, nous prîmes nos billets pour Wellington où demeure l'un des premiers missionnaires français. J'avais quelque chose à lui remettre et pensais qu'il valait bien la peine de faire ces soixante milles en chemin de fer pour rendre visite à l'un des vétérans de notre mission.

Le chemin de fer traverse d'abord un pays sec, nu, sablonneux, planté de lauriers, d'aloès, de cactus et autres plantes dont je ne sais même pas les noms. Tout est silencieux et endormi, et l'on ne voit que du sable et des buissons brûlés par le soleil. Peu à peu cependant la scène s'anime: sur la route, des cavaliers, des wagons, à six, huit et dix chevaux ou bœufs. Dans la lande, des troupeaux de

chèvres blanches, aux longues oreilles pendantes, comme celles du jardin des plantes; çà et là, un bouquet d'arbres d'un vert foncé et d'une fraîcheur étonnante, une petite maison blanche, proprette, couverte de chaume, de zinc ou d'ardoises, avec des volets verts, pleine de goût et de simplicité. Des négrillons sortent d'une hutte et viennent s'accrocher à la palissade qui longe la voie, pour voir passer le train; ils crient, ils rient, roulent de gros yeux blancs et vous montrent une rangée de dents blanches qui font envie. Puis voici de vrais villages : Stellenbosh, une ville, dit-on, qui possède une faculté de théologie, mais dont on ne voit que quelques maisons blanches à demi-cachées par une forêt de pins; La Perle, village fondé par les Huguenots après la révocation de l'Edit de Nantes; enfin Wellington, tête de ligne et qui a la prétention d'être une ville.

Nous y allons en voiture, et trouvons la maison de M. Bisseux. Il est absent, mais va rentrer; nous l'attendons sur la terrasse, heureux d'être assis en pleine campagne, à l'ombre de chênes et bien loin du Cap et des gentlemen du *Danube*. Bientôt nous voyons venir à nous un vieillard fatigué et qui semble avoir beaucoup souffert pendant sa longue carrière. « Deux Français qui désirent vous embrasser! » lui dit Adolphe, et nous faisons rapidement connaissance, en parlant de la mission, de la France, de l'Afrique. Il s'égaya peu à peu et nous intéressa beaucoup par ses récits. Nous fîmes avec lui une promenade en ville, une visite au pasteur hollandais. Après un souper frugal, nous nous assîmes en plein air pour jouir de l'air frais et du paysage. Au fond, des montagnes très élevées, déchiquetées en tout sens et hérissées de pics de formes bizarres et variées; devant nous, quelques petites maisons, des arbres et une place publique. On n'entend plus que les cris des grillons et des grenouilles, qui font d'autant mieux ressortir le silence qui règne sur tout le pays : nous en jouissons, nous nous en abreuvons. Le repos de

la nature et des hommes se reproduit dans mon cœur; Tout y devient paisible, calme, j'oublie les misères des derniers jours, et pense avec bonheur à l'œuvre qui m'attend.

Le lendemain à six heures, nous reprenions le chemin de fer et rentrions au Cap, après un voyage en tout semblable à celui de la veille, sauf un troupeau d'autruches que nous vîmes dans les champs. L'après-midi, nous allâmes à Clermont, où nous avions quelques visites à faire; c'est un endroit splendide, où tout est fraîcheur et verdure. Adolphe y a vécu quelque temps, et s'y reconnaît parfaitement. Il me montre avec émotion l'école où il allait comme enfant, le cottage où il demeurait avec sa mère, etc.; je partage son émotion, car mes rêves se réalisent et je vois enfin cette Afrique dont on me parle depuis si longtemps. Nos visites faites, nous regagnons le steamer, et c'est là, au milieu d'émigrants et de matelots ivres, que nous passons notre veille de Noël. C'était triste, presque lugubre; nos pensées étaient avec vous tous, nous essayions d'oublier notre entourage et de ne plus entendre les cris, les jurons et les disputes; mais bien souvent nous étions arrachés à l'arbre de Noël, à la joie des parents et des enfants, par une bousculade ou un blasphème.

Le lendemain, même spectacle. Dès le matin des émigrants ivres nous entourent, nous souhaitent *a merry Christmass and a happy new year*, pour que nous leur payions à boire. Les matelots en font autant, et nous avons à en remettre un à sa place toutes les cinq minutes. La vie animale est déchaînée, tous les excès sont à l'ordre du jour, on se raconte les exploits de la journée et, bien tard dans la nuit, on entend des hommes qui s'insultent et se battent. Jamais, jamais je n'ai vu pareille bacchanale : tout cela le jour de Noël! Nous faisons une promenade dans les docks, puis nous allons à la cathédrale Saint-Georges, où nous entendons une musique splendide. Tout le service est en

musique, exécutée par des choristes qui chantent à quatre voix et auxquels l'assistance répond. Viennent des solos, des quatuors ; bref, c'est un vrai concert, et un beau concert, mais ce n'est plus un service religieux et il ne reste rien pour l'âme.

Nous passons notre après-midi avec deux compagnons de voyage au bord de la mer, à Green-Point. La marée monte et de grosses vagues viennent se briser sur les rochers de la côte, couronnées d'écume et d'un panache blanc, que le vent enlève en passant. Nous ramassons des coquillages, nous nous asseyons et pensons, chacun à ce qui le préoccupe, et nous rentrons réconfortés, rafraîchis et mieux disposés que le matin. Mais bientôt nous retombons au milieu de nos ivrognes ; les officiers sont partis ou dans leurs cabines, chacun fait ce qu'il veut et nos misères recommencent. Je restai très tard sur le pont de première classe, où tout était tranquille. Je me plongeai dans un abîme de souvenirs et passai ainsi quelques bons moments auprès de ceux que j'aime.

Voilà comment nous avons célébré la fête de Noël. Si quelque âme charitable nous avait pris en pitié, et s'était dit qu'un Noël à bord, loin de la famille et des amis, doit être chose fort triste, tout aurait été pour le mieux, mais nous avons en vain attendu une invitation.

Le Cap n'est pas une belle ville. Tout y est sec, brûlant, plein de poussière et très cher; les rues sont remplies de Malais, de nègres et d'Anglais. On y voit bien des wagons, mais ils ne sont pas beaux ; je n'admire que la montagne de la Table, dont les formes et la coupe hardie sont superbes. J'en ai pris un croquis, car j'essaie de tout maintenant et je vous l'enverrai, si je puis en faire une copie présentable.

Le 26, à midi, nous démarrons; la mer devient houleuse et nous roulons terriblement, surtout en face du cap de Bonne-Espérance, que nous doublons vers les six heures du soir, et dont je dessine les rochers et le phare.

Le lendemain, journée splendide. Il semble que la mer se soit faite belle pour nous faire ses adieux et pour célébrer le dimanche. La chaleur est forte, il est vrai; nous sommes bruns comme du pain d'épices et nos pauvres nez font peau neuve, mais la brise de la mer nous apporte de la fraîcheur et fait pièce aux rayons du soleil. Nous approchons de la baie d'Algoa, au fond de laquelle est Port-Elisabeth. La nuit passe, la dernière à bord du *Danube*, et le 28 décembre, à midi, nous jetons l'ancre à un bon kilomètre de la côte, au milieu d'une vingtaine de vaisseaux de tout genre qui attendent leur cargaison ou un bon vent pour gagner la mer. Notre voyage de mer est fini, et heureusement fini, car ordinairement la traversée du Cap à Port-Elisabeth est mauvaise, parfois même dangereuse.

Le cousin de notre ami Dyke, M. Archibald, vient nous trouver à bord; nous louons un bateau, nous y faisons charger tous nos colis (dix-huit en tout), et les adieux au *Danube* ne sont ni longs, ni douloureux: quelques poignées de mains à droite et à gauche, quelques souhaits de nouvelle année et nous voilà partis, filant rapidement vers la côte, avec un bon vent dans notre voile pour nous enlever loin de notre vieux *Danube*, et nous voilà à terre pour bien longtemps sans doute, mais contents et rassurés, car nous avons avec nous un homme de cœur et d'expérience, qui va nous aider à achever notre débarquement et à passer la douane.

Des Malais nous demandent une livre sterling pour décharger nos bagages; M. Archibald avise trois Cafres, qui ne faisaient rien. « Garçons, voulez-vous travailler? » — « Oui, maître. » — « Eh bien, enlevez-moi ces caisses. » Ce qui fut fait en peu de temps. Pendant que je surveillais cette opération, notre ami et Adolphe vont à la douane; ils reviennent en disant « All right, » *c'est fait*. Sans déboucler une seule courroie, sans ouvrir une seule caisse, nous en sommes quitte pour la somme de six livres huit

shellings (160 francs environ), ce qui n'est rien en comparaison de ce que nous aurions dû payer, et cela grâce à M. Archibald, qui connaissait très bien le douanier, et aux listes du contenu de mes caisses que j'avais faites avec Dyke. Nos bagages emmagasinés, nous payons nos nègres et nous voici libres de tout souci, attablés à l'hôtel Georges.

Grâce à M. Archibald, qui s'est mis en quatre pour nous, la ville de Port-Elisabeth nous plaît. Nous y sommes à l'aise, tout est embelli par les procédés de ce charmant homme. Il nous a fait faire une promenade, nous a invités à dîner pour le soir, et il s'occupe de nous procurer une voiture pour aller à Aliwal-North. Savez-vous que nous pourrions y arriver en quatre jours, en voyageant douze heures par jour ? Ce serait très fatiguant, mais il n'est pas dit que nous ne tentions pas l'aventure. Nous trouverons là M. Eugène Casalis, qui y est en ce moment et auquel nous avons écrit ce matin ; dans huit jours nous serions à Morija, ni plus ni moins, et je commencerais mon apprentissage immédiatement. Ceci paraît improbable, et cependant c'est tout aussi vrai que de vous dire que je suis à Port-Elisabeth, entouré de Cafres et de nègres de toute espèce, que sous ma fenêtre passent sans cesse de grands wagons chargés de ballots de laine, de peaux, et traînés par quatorze ou seize grands bœufs, ornés d'immenses cornes et harcelés par les coups d'un fouet de dix mètres au moins.

Entrer dans les détails m'est impossible aujourd'hui. Je vous parlerai plus tard de l'Afrique, de l'odeur *sui generis* que l'on respire partout, de beaux specimen de nègres que nous avons sous les yeux et pour lesquels j'éprouve une tendresse instinctive. Il est temps que je règle quelques affaires indispensables et que je me mette en mesure pour mon voyage de demain. Donc, je vous quitte en vous embrassant tous tendrement, etc.

H. Dieterlen.

Port-Elisabeth, 30 décembre 1874.

J'ai encore un jour devant moi pour achever cette lettre, et une journée à vous raconter. Je le ferai aussi brièvement que possible, car mes lettres sont longues et écrites si rapidement que je me demande parfois si elles sont intelligibles et correctes. Vous passerez par dessus ces imperfections, et songerez que j'écris tantôt quelques pages, tantôt quelques lignes, le soir tard, le matin de bonne heure, comme aujourd'hui, et dans tous les locaux possibles. Cela dit, je reviens à Port-Elisabeth où nous continuons à nous trouver fort bien, toujours grâce à M. Archibald, qui, décidément, est un trésor pour nous. En un instant, il a obtenu des places pour nous dans ce qu'on appelle « Passenger's carts, » voiture à deux roues, six places et quatre chevaux, avec laquelle on fait un chemin incroyable en un jour. Demain matin, à quatre heures, nous y prendrons place et nous aurons à y rester jusqu'à six heures du soir environ. Nous passerons la nuit et la journée suivante à Grahamstown, où nous avons retenu des places pour la prochaine voiture. Puis, le troisième jour, à Beaufort, le quatrième, à Queenstown et le cinquième à Aliwal. Tel est le programme de la semaine. Nous avons fait une visite à l'agent de la Société des missions, M. Gordon, petit homme à barbe noire, très gai, très sociable. De là chez un Suisse vaudois, M. Paul Perrier, avec qui nous avons eu l'extrême plaisir de parler français. Nous avons enfin été voir un vieux, vieux missionnaire, compagnon de M. Moffat, et qui a eu une vie des plus actives, M. Edwards, actuellement à Port-Elisabeth, où il ne restera probablement pas longtemps, car il s'affaiblit beaucoup et semble près de sa fin.

Port-Elisabeth possède un jardin public sur la hauteur, et dont la ville est fière à juste titre. C'est un magnifique jardin rempli de plantes africaines et d'arbres toujours

verts, où vous trouvez une ombre délicieuse, des bancs, une pelouse pour les enfants et un terrain pour le criquet. Nous nous y sommes assis pendant une bonne heure, causant de la guerre et de la Commune comme si nous étions chez nous. Enfin, pour terminer la journée, nous avons dîné chez M. Archibald et fait une promenade nocturne dans le quartier nègre. Les Cafres habitent des huttes rondes, très spacieuses, mais si mal closes que l'on voit, à travers les parois de roseaux, la famille accroupie autour d'une pauvre chandelle. D'autres ont de petites maisons genre *Wildersbach*; ils vivent entre eux et ont leur chapelle à eux. Les Hottentots vivent sur un terrain appartenant à la Société des missions de Londres,et semblent plus riches, car leurs maisons valent à peu près celles de la *Claquette*. En passant dans une rue, nous vîmes une chapelle éclairée et des têtes noires écoutant attentivement un orateur. Poussés par la curiosité, nous entrons, mais le pasteur nous fait appeler; il veut absolument que je parle et n'accepte qu'à moitié mon refus. Mais comment voulez-vous que j'improvise un discours en anglais ou en sessouto, et que je prêche l'abstention complète de vin et de cervoise tandis que j'en use avec beaucoup de plaisir ? J'oubliais de dire que nous étions tombés au milieu d'un meeting de teetotallers qui ne boivent aucune boisson fermentée. Nous battîmes donc en retraite et nous allâmes nous coucher, fatigués et endormis, car nous ne sommes plus habitués à marcher longtemps, ni surtout à grimper sur des collines ou entre des rochers. Or, si Port-Elisabeth est une ville de 40 mille âmes, ses rues n'en sont pas moins assez escarpées et pleines de petites pierres pointues que l'on sent à travers la semelle des souliers. Le bas de la ville est occupé par les entrepôts et les bureaux ; les négociants demeurent dans de jolies villas sur la colline, où ils sont à la campagne tout en étant à la ville.

Ce qui est le plus intéressant, c'est la rade. Les vaisseaux

sont ancrés à un kilomètre environ de la côte. De petits bateaux vont et viennent en tout sens, emportant ou rapportant des marchandises. Ce sont des Cafres qui opèrent le débarquement. A peu près nus, un sac de toile d'emballage autour du cou, ils traversent l'eau avec de gros ballots sur le dos ou avec des caisses qu'ils sont quatre ou six à porter. Les vagues les font danser et chanceler, mais ils arrivent toujours sains et saufs à terre, et étirent au soleil leur corps musculeux, bronzé et brillant. Un peintre aurait à faire quelques belles études ici, et je regrette de ne pouvoir profiter de l'occasion. En ville, ces Cafres sont habillés de velours brun-jaune, sale et sans cachet ; ils ne sont plus dans leur élément. Un autre type, ce sont les Malais, importés de Sumatra par les Hollandais, il y a une centaine d'années et qui forment actuellement une colonie assez considérable. Ils portent d'immenses chapeaux de paille, posés sur un turban brun ou rouge. Comme souliers, une planchette de bois montée sur deux cubes, et qui tient à leurs pieds par une cheville qu'ils passent entre le grand orteil et son voisin. Ils sont jaunes, paresseux et arrogants, dit-on. Enfin, outre les Anglais, que vous connaissez un peu, mais qui ici sont plus dégagés, plus colons, nous voyons des mulâtres en quantité et des individus qui ne sont plus d'aucune race appréciable. Cela fait un mélange de types incroyable et donne à la ville une physionomie toute spéciale. Rien ne peut vous en donner une idée et je renonce à vous en faire une description fidèle, n'ayant pas de point de comparaison.

En voilà assez pour ce courrier et sur Port-Elisabeth. J'ajouterai que je me porte à merveille. Mon estomac, disloqué en tous sens pendant le voyage, a repris une allure plus normale et je jouis actuellement d'un grand appétit. Rien ne me dérange que les moustiques; ces coquins nous dévorent la figure, les mains et les pieds pendant notre sommeil et nous ne nous en ressentons que trop le ma-

tin quand, à cinq heures et demie, le garçon de l'hôtel nous réveille en nous apportant une tasse de café noir. C'est alors que nous constatons les désastres de la nuit en tâchant d'en prendre notre parti.

Je ne vous écrirai probablement plus avant Aliwal ou même Morija, l'année prochaine. J'espère que ma première lettre vous est arrivée en bon état et qu'actuellement vous êtes rassurés sur mon sort. N'ayez jamais peur, je suis bien gardé et vais en avant avec une confiance absolue. Je suis tranquille aussi au sujet de vous tous, et, bien que le temps me semble long et que je brûle de recevoir de vos nouvelles, je suis sans inquiétude, car les cheveux de vos têtes sont comptés. Adieu, chers parents, etc.

H. D.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LA BIBLE A TRAVERS LE MONDE (1)

III

Travaux de la Société biblique britannique et étrangère dans l'Inde.

Les chrétiens anglais tiennent, en parlant de l'Inde, un langage qui fait honneur à leur foi. Suivant eux, le suprême Dispensateur des choses humaines n'a permis et facilité, comme il l'a fait, l'établissement de la puissance anglaise dans ce pays, que pour l'y faire servir à l'établis-

(1) Ces études du dernier rapport général de la Société biblique britannique et étrangère sont d'un intérêt qui n'a rien perdu de son actualité. C'est pourquoi nous les reprenons. (Voir nos numéros des mois d'octobre et novembre 1874).

sement de son propre règne spirituel et au triomphe définitif de l'Évangile. Ces centaines de millions d'âmes (1) de races différentes, juxtaposées plutôt que réunies et placées dans des conditions si diverses de climat, de mœurs, de position sociale, mais toutes courbées sous le plus abrutissant des jougs, celui du mensonge, étaient incapables de se relever autrement que sous l'impulsion d'une autorité vigoureuse, venue du dehors et en mesure de placer devant elle la vérité. L'Angleterre, protestante, libre, et qui doit à la Bible tout ce qu'elle est, pouvait mieux que toute autre nation devenir l'instrument de cette œuvre de relèvement. C'est pour cela que Dieu lui a donné l'Inde.

Pendant longtemps, cette mission, si noble et si glorieuse qu'elle soit, a été méconnue par ceux à qui Dieu l'a confiée. L'incrédulité en niait la réalité, l'indifférence s'en riait, les chrétiens eux-mêmes n'en sentaient pas la haute portée et l'Angleterre ne voyait guère dans ses possessions de l'Inde qu'un riche pays à exploiter. Elle y envoyait des administrateurs préoccupés exclusivement des intérêts matériels; la célèbre Compagnie des Indes ne permettait qu'à contre-cœur, quand elle n'étouffait pas, toute tentative ayant pour objet la conversion de ses sujets idolâtres ou mahométans, et le spectacle peu édifiant de l'avidité, de la mollesse et trop souvent des mœurs dissolues que le flot des résidents anglais ou étrangers étalait sous les yeux des populations indigènes, n'était pas propre à contrebalancer l'effet d'une telle hostilité. Les maîtres de l'Inde semblaient avoir complètement oublié qu'ils avaient, comme chrétiens, des devoirs à remplir envers leurs subordonnés.

Grâce à Dieu, cependant, cet état de choses a beaucoup

(1) D'après le dernier recensement officiel, opéré en 1872, l'Angleterre a dans l'Inde 283,000,000 sujets, mais en y comprenant Ceylan et le pays Birman, dont nous ne parlons pas ici.

changé depuis une cinquantaine d'années. L'influence du réveil religieux dont la mère-patrie fut le théâtre au commencement du siècle, le succès des premières missions, une étude plus attentive des besoins du pays et des expériences cruelles, comme celle de la grande révolte de 1857, ont produit dans une multitude de bons esprits un revirement de pensées qui tend à devenir de plus en plus sérieux. Le gouvernement de la reine, qui a remplacé l'ancienne Compagnie des Indes, a laissé le champ libre aux prédicateurs de l'Évangile ; les missions se sont multipliées, accrues, fortement organisées; beaucoup d'Anglo-Indous de toutes les classes sont devenus leurs amis; des hommes éminents, militaires, hommes d'Etat, ou administrateurs, tels que les Havelok, les Weehler, les Lawrence, les Bartle Frere et bien d'autres, ont proclamé, avec non moins d'énergie que les missionnaires les plus ardens, l'urgente nécessité de christianiser la nation entière; les évêques anglicans, dont l'influence est grande dans leurs vastes diocèses, ne sont pas restés en arrière du mouvement, et aujourd'hui, l'on peut dire que le devoir de planter l'étendard de la croix dans les régions les plus reculées de l'Inde est mieux compris qu'il ne l'a jamais été. Sans doute, l'ignorance d'un côté, la légèreté et le vice de l'autre, opposent encore à l'œuvre de rudes résistances. Les progrès sont lents et les anciennes forteresses de Satan encore aussi puissantes que nombreuses, mais l'assaut leur est donné sur un grand nombre de points où elles paraissaient inaccessibles. Et dès à présent, dit le rapport dont nous nous inspirons, on peut prévoir comme à coup sûr que, dans un avenir plus ou moins rapproché, la « statue de Dagon tombera, déshonorée et mutilée, devant l'Arche de l'alliance, qui contient la Parole de Christ. »

Active et résolue, comme elle l'est sur tous les points du globe qu'il lui est donné d'aborder, la Société biblique a pris depuis longtemps des mesures énergiques en vue de

sa tâche. Pour se mieux décharger de la part de responsabilité qui lui revient, elle a divisé l'Inde en cinq grandes sections, ayant chacune sa Société auxiliaire, ses agents généraux ou particuliers, et un nombre de dépôts proportionné à l'importance des besoins à satisfaire. Les siéges de ces centres d'action sont : pour le Bengale Calcutta ; pour les provinces du Nord-Ouest Allahabad ; pour le Punjab, Lahore ; pour le Deccan enfin et les provinces du Midi et de l'Ouest, les importantes cités de Madras et de Bombay.

Grâce à cette organisation, il n'est pas un coin reculé de la presqu'île, depuis les sources de l'Indus ou le pied de l'Himalaya jusqu'au cap Comorin, qui ne voie ou ne soit appelé à voir un jour arriver chez lui un rayon de la lumière céleste, dont la foi aspire à inonder le pays. La prodigieuse diversité de races, la multiplicité des idiomes et des difficultés topographiques sont, à présent, les plus grands obstacles à surmonter.

Les travaux qu'a imposés déjà la diversité des langues sont une des gloires de la Société. Depuis qu'elle a commencé ses opérations dans l'Inde, elle a fait faire ou adopté des versions de la Bible, du Nouveau Testament ou de portions détachées en plus de quarante langues, dialectes ou idiomes, sans parler d'un grand nombre de révisions des premières traductions. Les auteurs de ces versions sont, à peu d'exceptions près, des missionnaires, soit étrangers soit indigènes. A chacun des grands Comités auxiliaires sont attachés un certain nombre de ces serviteurs de Christ, choisis parmi les plus capables.

Un exemple suffira pour donner une idée des soins que la Société apporte à cette branche de son travail. Nos lecteurs savent la joie qu'éprouvèrent les amis des missions en apprenant, il y a une dizaine d'années, que des milliers de Coles du Chota Nagpore (Bengale) s'étaient rangés sous la loi de l'Evangile. L'œuvre était belle ; mais en étudiant avec plus

d'attention les besoins de ces gens, on s'aperçut que les versions, en langues Indi et Urdu, mises entre leurs mains, n'étaient pas celles qu'ils pouvaient le mieux comprendre. Aussitôt la Société fit étudier sur les lieux, l'idiome le plus usité parmi eux, qui est une espèce de patois qu'on peut à peine appeler une langue. Les missionnaires de la contrée se livrèrent à des recherches minutieuses. Un généreux philanthrope anglais, le colonel Dalton, qui vit depuis longtemps parmi les Coles et leur a fait beaucoup de bien, fut consulté, et toutes les Sociétés missionnaires qui ont des agents dans ce champ de travail furent invitées à désigner ceux d'entre eux qui pourraient avec le plus de fruit s'adjoindre à la commission chargée du travail. Ainsi préparée, l'œuvre ne peut manquer d'aboutir. On espère pouvoir en faire bientôt profiter ces populations, que leur empressement à recevoir l'Evangile rend si dignes d'intérêt. Ici encore « l'Evangile est prêché aux pauvres. »

Un succès, obtenu l'année dernière, confirme ce que nous avons dit plus haut de l'heureux changement qui s'est opéré dans les dispositions du gouvernement anglais quant à l'évangélisation du peuple indou. C'est l'autorisation de mettre les Livres saints, en langues du pays, entre les mains des élèves des colléges et des écoles de l'Etat. Le magistrat chargé du département de l'instruction publique dans la présidence de Calcutta s'est chargé lui-même d'inviter les directeurs, professeurs ou régents de ces établissements à favoriser autant que possible cette dissémination. Il n'y a d'exception que pour les *Patchallas*, c'est-à-dire pour les écoles de villages dirigées par des indigènes. Là, par des raisons de prudence faciles à comprendre, le *Gourou* (maître) ne peut adopter l'usage des livres chrétiens qu'avec l'assentiment de tous les habitants du lieu qui concourent à l'entretien de l'école. Une permission du même genre avait été, quelques années auparavant, accordée par le gouvernement de Bombay en réponse aux de-

mandes instantes de la Société biblique auxiliaire de cette présidence.

Un autre encouragement donné aux amis de l'œuvre dans le Nord, est la prochaine construction d'une *Maison de la Bible* à Calcutta. La Société mère a voté pour cet objet un subside de 1,500 livres sterling. La Société des traités religieux, admise à exposer ses publications dans une des ailes du bâtiment, donnera 500 livres. Le Comité biblique auxiliaire du Bengale s'est chargé de trouver le reste de la somme nécessaire, avec l'espoir d'y réussir sans trop de peine.

On sait qu'en Angleterre, comme aux Etats-Unis, la Parole de Dieu se trouve généralement placée dans les salles d'attente des chemins de fer. Cette idée, si chrétienne, a reçu un commencement d'exécution sur une partie du grand chemin de fer qui met dès à présent en communication les points les plus importants de la grande presqu'île indoue. On espère la généraliser et lui voir porter les fruits qu'elle a portés ailleurs. La vue de ces livres frappe les voyageurs indigènes, leur fait comprendre l'importance que les chrétiens y attachent et les amène parfois dans les dépôts où les livres leurs sont offerts.

Partout où l'œuvre si intéressante des *Zénanas* parvient à se développer, la Société met à la disposition des pieuses femmes qui s'y dévouent des exemplaires de la Bible ou du Nouveau Testament, qu'elles sont autorisées à prêter si elles n'en trouvent pas le placement à prix réduit.

Le total des volumes sacrés sortis des dépôts des cinq Sociétés auxiliaires de l'Inde, pendant l'année 1873, dépasse 170,000. A première vue, ce chiffre, rapproché de celui de la population, paraît peu élevé ; mais il ne dit pas tout ce qui s'est fait à ce point de vue dans l'Inde. D'autres associations, notamment la grande Société biblique américaine, ont aussi des dépôts et des agents dans l'Inde ; plu-

sieurs des Sociétés de missions y ont d'importantes imprimeries, et il faut tenir compte à la Société anglaise elle-même, des subsides ou secours, parfois assez considérables, accordés par elle, en dehors de son action directe, à des entreprises particulières ayant pour objet la dissémination des saints Livres ou l'achèvement de quelque traduction nouvelle.

Des 170,000 volumes vendus, le tiers environ l'a été dans les dépôts de la Société. Le reste est le fruit du colportage, pratiqué sur une grande échelle et avec ordre dans les villes et dans les campagnes, dans les bazars, dans les rues et même, dans quelques cas du moins, jusque dans les écoles païennes. Plus de cent vingt colporteurs, la plupart indous de naissance, mais se rattachant à diverses dénominations chrétiennes, et dont on vante généralement l'intelligence et la piété, sont, toutes les fois que la chose est possible, placés sous la direction des missionnaires, qui souvent les accompagnent eux-mêmes dans leurs longues pérégrinations. C'est tout à la fois un stimulant et une garantie de succès. Dans la province de Calcutta seulement, dix-huit missionnaires à résidence fixe ont consacré quelques semaines ou même quelques mois de leur temps à ces travaux dont mieux que personne ils apprécient l'importance. On remarque avec émotion, dans la liste de ces agents bénévoles, beaucoup de noms qui à eux seuls sont des certificats d'origine et une attestation des progrès du christianisme, des noms comme ceux-ci par exemple : le révérend Gourou Das Moitra ; le révérend Banergea ; le babou Kali Mohun ; le révérend Chattergie, etc., etc.

Ce que les Anglais appellent l'*Itinerancy*, c'est-à-dire les longues et nombreuses excursions où l'on porte aux populations éparses des livres ou des enseignements qu'elles ne viendraient pas chercher, n'occupe pas moins de place

dans l'œuvre biblique que dans les œuvres de missions proprement dites. Rien, mieux que ce mode d'évangélisation, ne répond, dans l'Inde, aux besoins, au caractère et aux habitudes indigènes. Rien non plus n'aide mieux à comprendre les difficultés à vaincre, l'accueil fait par les masses aux distributions bibliques et les fruits obtenus dès à présent ou que l'on peut attendre. Quelques-uns des récits consacrés, dans le rapport de l'année dernière, à cette branche de travaux sont tout à la fois curieux et très édifiants.

Le révérend Gouru Das Moitra, pasteur indigène de Calcutta au service de l'Eglise libre d'Ecosse, a fait pour la Société biblique, dans le vaste delta que les embouchures du Gange forment au sud du Bengale, une tournée qui n'a pas duré moins de 29 jours. Il avait trouvé dans un de ses bateliers un auxiliaire très précieux pour la vente des livres saints. « Lorsque j'arrivais dans une localité le jour du marché, dit-il, j'y passais la journée entière. Me plaçant résolûment dans l'endroit le plus apparent, j'y avais bientôt un auditoire nombreux, devant lequel je m'abstenais de toute attaque directe contre l'indouisme ou l'islamisme, à moins que l'un des assistants ne me demandât quelque explication, sérieusement désirée. Abordant toujours de front les grandes doctrines du péché et du salut par Christ, je lisais à haute voix un passage, une parabole ou le récit d'un miracle; puis, l'attention du public une fois éveillée, j'entrais en matière et réussissais presque toujours à retenir longtemps mes auditeurs. Pendant la durée du marché, surtout quand l'affluence était considérable, je changeais deux ou trois fois de place, de manière à multiplier d'autant le chiffre de mes auditeurs. — Dans les villes dépourvues de bazar, je m'installais dans des boutiques assez grandes pour qu'un auditoire pût s'y former, ou dans quelque bâtiment ouvert au public. Dans les villages, la

patschalla (école sanscrite, bengali ou anglo-indoue) m'était presque toujours ouverte. Là, j'avais plus souvent qu'ailleurs à me défendre des questions et objections subtiles, mais souvent aussi les discussions étaient plus sérieuses. Dans ma tournée, je ne me suis trouvé que deux fois en face de populations qui refusaient d'écouter. Et encore l'une d'elles, se laissa-t-elle gagner au point que mes auditeurs finirent par me demander d'aller m'établir avec eux dans un autre quartier, où j'aurais probablement un auditoire plus nombreux. »

Dans une autre province du Bengale, celle de Sylhet, qui compte parmi ses habitants beaucoup de sectateurs de Mahomet, le révérend Roberts fut frappé de l'ignorance où ces musulmans sont plongés en ce qui concerne le Coran. La plupart d'entre eux ne comprennent rien aux cérémonies de leur religion et se montrent incapables d'en expliquer soit le sens, soit l'origine. « Un jour, dit-il, dans le bazar de Him-Choudry, j'eus avec deux ulémas, en présence d'un grand nombre de leurs corréligionnaires, une discussion sur la circoncision, qui aboutit, de leur part, à déclarer que cette institution, dont ils ignoraient complètement l'origine et le sens, n'était pas essentielle à leur foi, et qu'elle leur avait été imposée, ils ne savaient comment, par quelques-uns de leurs devanciers. Plus grand encore fut leur embarras quand le débat porta sur « la vache » qui soutient le monde. Ils n'y croyaient évidemment pas, mais ne savaient comment concilier cette absurdité avec la divinité du Coran. Mis au défi d'en venir à bout, l'un des ulémas me dit qu'il avait besoin pour cela de réfléchir et remit bravement sa réponse à *quarante* jours de là.

« Dans le village de Betouara, un brahmine et un assez grand nombre de villageois, de la caste des tisserands, me suivirent jusqu'à mon bateau. Je leur lus une partie du chap. 10 de l'Epître aux Hébreux, qui me conduisit na-

turellement à parler de la *nécessité* d'un sacrifice expiatoire et de l'Incarnation du Fils de Dieu. Je fus surpris de l'intelligence dont les tisserands firent preuve en m'interrogeant ou en m'écoutant sur ces points. Le brahmine lui-même entreprit d'expliquer la différence qu'il y avait entre le sacrifice de Christ et les sacrifices de l'indouisme, et il s'en acquitta de manière à me bien seconder. Pendant que je lisais, un des tisserands, obéissant sans doute à la voix de son expérience personnelle, s'était écrié d'un ton convaincu : « Il est bien vrai que le sentiment du péché « n'est point détruit en nous par tous nos sacrifices. »

« Je dois dire que dans cette tournée (qui avait duré environ trois mois), nous avons été admis dans tous les bazars, et que très-souvent nous avons vu la foule s'asseoir en cercle sur le sol, sans se laisser distraire par les bruits du marché. Un de nos plaisirs était de voir ensuite ces braves gens s'en retourner chez eux avec un exemplaire des Evangiles à la main, et de les entendre, le long du chemin, s'entretenir du Phurkan (le Coran) et de l'Ingil (l'Evangile) ou bien du Pekamaber (Jésus) et des Chastras (Saintes-Ecritures). »

Ailleurs, dans un village important par le grand nombre de brahmines qui l'habitent, un agent de la Société et les saints Livres qu'il offre se ressentent des effets d'une mesure, très sage pourtant, que la Société a, depuis quelques années, imposée à ses agents. Instruite par l'expérience, elle veut qu'ils *vendent* les Ecritures, et ne leur permet de les *donner* que dans des cas très rares, alors qu'il y a désir bien avéré de les posséder et impossibilité bien constatée d'en payer le prix, pourtant très considérablement réduit. A ce sujet, voici un incident curieux et presque risible.

Dans les localités visitées précédemment, le révérend Hobbe avait été touché de l'empressement des villageois à lui acheter ses livres. Sur 840 volumes dont il

s'était muni en partant, il en avait vendu 715 et comptait sur les brahmines de Kotah Sircha pour épuiser sa provision.

« A peine,» dit-il, « avions-nous planté notre tente qu'un brahmine vint nous voir, et apprenant que nous comptions faire chez eux une halte de trois jours, offrit de nous approvisionner de lait et de combustible pendant notre séjour. A cette offre, que j'acceptai volontiers, il en joignit une autre à laquelle j'adhérai avec plus de plaisir. C'était de me mettre en rapport avec un certain nombre de ses amis, brahmines aussi, qui, selon lui, seraient heureux de m'entendre leur exposer les doctrines fondamentales du christianisme. Et, en effet, bientôt après, je pus, grâce à lui, m'entretenir de la grande nécessité d'une expiation avec vingt-cinq brahmines. Ils se montrèrent très polis et charmants de manières tant que dura mon discours; mais ils changèrent singulièrement d'attitude quand ils surent qu'au lieu de la distribution gratuite à laquelle ils s'attendaient, nous ne leur donnerions d'autres livres que ceux en échange desquels ils déposeraient entre nos mains la *pice* (quelques centimes) fixée par le règlement. Pas un de ces vingt-cinq *messieurs* ne fit la moindre emplette, et j'en entendis quelques-uns m'accuser hautement de dépasser frauduleusement mes instructions. J'essayais, pensaient-ils, de faire de l'argent avec ces livres, qui avaient toujours été, chacun le savait bien, largement distribués sans la moindre rémunération.

« Le lendemain, parmi les nombreux auditeurs que nous eûmes dans une autre partie du village, je reconnus la figure de plusieurs de mes brahmines de la veille, et ce fut, probablement, à leur instigation que, là aussi, nos auditeurs essayèrent d'avoir nos livres pour rien. Quelques-uns, voyant leurs sollicitations et leurs cris inutiles, essayèrent un moment de recourir à une sorte de violence; on alla jusqu'à tenter d'arracher les livres que j'avais à la

main. Voyant, toutefois, qu'ils ne gagneraient pas plus à ce procédé qu'aux cajoleries d'abord employées, j'en vis quelques-uns donner à leurs enfants la *pice* demandée. Le marché conclu, quelques-uns de ces enfants apportèrent ostensiblement le volume à leur père, mais la plupart prenaient en courant le chemin du logis, suivant sans doute en cela les instructions du père, qui n'avait pas voulu, paraître avoir changé de sentiment. Dans cette réunion nous vendîmes une quarantaine d'Evangiles et de Livres de Psaumes. »

Un ancien Parsis, devenu missionnaire dans le Punjab, le révérend Chattergie, rend un hommage chaleureux aux mérites d'un colporteur de la Société, indigène aussi, qui travaille sous sa direction. « Hakim Singh, dit-il, s'acquitte de ses devoirs avec un zèle qui semble croître d'année en année. Cette année, il a visité deux foie au moins les localités les plus reculées du district et bien plus souvent les plus rapprochées d'Hoshyarpore (station missionnaire). Il s'est rendu à cinq de nos plus grandes *mêlas* (fêtes religieuses qui attirent toujours des foules immenses) et à plusieurs autres moins importantes; il a fait, de plus, dans les districts voisins du Gurdaspore plusieurs excursions très-fructueuses. Le résultat de ces travaux, consciencieusement poursuivis, a été la vente de plus de 400 Nouveaux Testaments ou autres portions de la Bible. Ce n'est pas beaucoup, mais le goût des Ecritures est peu développé dans nos régions, et quelquefois Hakim rentre chez lui, le soir, sans avoir réussi à se faire acheter le moindre morceau de papier. Les mêlas et les écoles continuent à être les endroits de vente les plus favorables.

« Apprécier dès à présent le bien qui résultera de ces placements n'est pas possible. Mais je rencontre souvent des Indous qui, après avoir acheté quelque fragment de la Bible, l'ont soigneusement lu; le nombre de ceux qui, dans nos régions, savent quelque chose de nos principes

et parlent avec respect de Jésus-Christ s'accroît de jour en jour, et j'ai acquis la conviction que dans bien des cas c'est à la lecture des Livres saints plutôt qu'à la prédication des missionnaires que ces progrès sont dus. A Gurhdivala, un brahmine, qui a lu solitairement la Bible et quelques brochures de controverse, déclare hautement que toutes ses préférences, en fait de religion, sont pour les enseignements de Jésus-Christ, et cinq de ses voisins, éveillés par ses discours, s'appliquent avec zèle à l'étude de la Bible. Ils viennent parfois me voir et j'ai eu avec eux des entretiens qui me donnent l'espoir de les voir bientôt demander à être reçus dans l'Eglise de Christ.

« L'histoire d'un ancien fakir mahométan, nommé Gamu Schah, mérite aussi d'être mentionnée. Dans son petit village de Garahaba, cet homme étudie constamment le Nouveau Testament qu'un colporteur lui a vendu, et il le fait lire à un assez grand nombre de ses voisins, anciens sectateurs comme lui du faux prophète de la Mecque. L'ayant visité au printemps dernier, il m'a dit n'avoir plus aucune foi dans le Coran et ne voir qu'en Jésus-Christ le Sauveur de quiconque veut obtenir le pardon de ses péchés. »

Les détails précédents, choisis entre beaucoup d'autres, ne concernent que les provinces du Nord. Dans le Deccan et au midi, dans les districts de Madras et de Bombay, la puissance de la Bible ne se manifeste pas d'une manière moins éclatante.

Un missionnaire indigène de Nagercoil, le révérend Yesadian, raconte le fait suivant :

« Un propriétaire influent, de la caste des Sadras, habite auprès d'une de nos plus pauvres congrégations rurales. Il avait acheté un Nouveau Testament, mais ne sachant pas, malgré son rang, lire très-couramment, il avait prié notre catéchiste, non-seulement de venir de temps en temps pour le leur lire, à lui et à sa femme, mais encore

de prier avec eux. Ces réunions de piété, venant à la connaissance de ses parents, malgré son désir de les voir rester secrètes, lui attirèrent des désagréments et des procédés injustes qui me firent craindre que sa recherche de la vérité, très-sérieuse pourtant, n'aboutît à rien. Mais, un dimanche matin, comme j'étais à faire le service dans notre annexe du lieu, cet homme eut le courage d'y entrer et, après le service, me demanda, avec instance et les larmes aux yeux, la permission d'adresser quelques paroles à l'assemblée. Naturellement, j'accédai à ce désir et je n'eus pas à m'en repentir. Ses paroles furent de celles qui vont au fait et qui remuent profondément. « Mes amis, » dit-il, « le christianisme a été dès le commencement offert aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres. C'est pour vous une grande bénédiction de l'avoir accepté ; mais efforcez-vous de marcher dignement selon ce saint Evangile qui vous a été si miséricordieusement donné, à vous pauvres gens, que nous (les riches et les grands du pays) avons si fort méprisés et opprimés. Il y a dans votre conduite des choses qui ne nous paraissent pas en parfaite harmonie avec la religion que vous professez. Rendez, par une vie pure, témoignage au christianisme. Sans cela vous lui ferez plutôt du tort et serez une pierre d'achoppement pour ses adversaires, déjà pleins de préventions, qui l'accusent d'être une innovation sans valeur. Demandez donc à Dieu de vous aider à faire en tout sa sainte volonté. N'allez pas à votre travail le dimanche ; venez plutôt dans cette maison de prière, où l'on vous enseigne le Vedam (la parole de Dieu). Ne vous enivrez point ; mais soyez sobres. Ne dérobez jamais, soyez probes, dites toujours la vérité ; ne vous querellez pas entre vous, mais vivez en paix et en toutes choses suivez l'exemple de Jésus-Christ. »

« Ces paroles, sortant de la bouche d'un païen, qui a lu la Bible, mais n'a pas encore osé demander le baptême,

firent sensation. Je ne peux pas encore dire de ce Sudra qu'il possède le royaume des Cieux, mais aurais-je tort de croire qu'il n'en est pas éloigné? »

En 1873, la section de Madras n'avait pas employé moins de 54 colporteurs, qui avaient visité au-delà de 6,000 villages ou villes de campagne et vendu plus de 48,000 volumes. Sur leurs recommandations un grand nombre d'écoles païennes ont adopté le Nouveau Testament pour livre de lecture. Une des provinces où la vente a été la plus fructueuse est celle de Tinevelly. Un des agents qui s'en sont occupés rapporte un fait qui montre d'une manière admirable ce que peut faire un seul exemplaire de la parole de Dieu. Un maître d'école avait reçu un de ces Nouveaux Testaments que l'on donnait autrefois un peu à l'aventure. Il en fit l'objet d'une étude constante pendant six ans, et en 1872 demanda le baptême chrétien, qui lui fut accordé. Un an plus tard, un de ses amis, brahmine de caste, avec qui il avait ouvert souvent son volume, reçut le même sacrement. Quelques mois après, un Vellalan, admis en tiers dans leurs lectures, fut aussi baptisé, et, enfin, le neveu de ce dernier, jeune homme très distingué, est en voie de préparation pour l'être à son tour.

De Belgaum, le révérend Hawker écrit : « Nous avons dans nos écoles de garçons 445 élèves qui savent lire et qui lisent la Bible, bien que la grande majorité de leurs parents soient encore engagés dans les liens du mensonge. Il en résulte que la connaissance des faits et des grands dogmes chrétiens se répand beaucoup. Une fois sortis de l'école, ces jeunes gens avouent généralement qu'ils regardent le christianisme comme infiniment supérieur à toute autre religion. Dernièrement, j'en rencontrai un qui, depuis son entrée dans le monde, avait eu à passer par des épreuves cruelles. Il me les raconta et me dit que, dans ses heures d'angoisse, il n'avait trouvé de consola-

tion vraiment efficace qu'en lisant la Bible qu'il avait reçue en quittant l'école. »

Ces jeunes générations, s'ouvrant peu à peu aux lumières apportées par la Parole de Dieu, sont une source abondante d'encouragements pour les amis de la vérité. Une remarque de ce genre, faite en présence d'un vieux brahmine de Bombay, très-intelligent et très-considéré, donna lieu à une réponse caractéristique. « Dans deux ou trois siècles, avait-on dit, l'Inde pourra de cette manière devenir chrétienne. — Oui, vous avez raison, répondit le vieillard; seulement, je crains que le terme dont vous parlez ne soit plus rapproché. Vos livres ne sont répandus parmi nous que depuis soixante ou soixante-dix ans et voyez ce que leur dissémination a déjà produit chez nos jeunes gens. Ils ne recherchent que ces livres et ne veulent plus entendre parler du brahminisme. »

Pronostic un peu aventuré peut-être, mais que beaucoup d'Indous, des plus sérieux et des plus éclairés, ne craignent pas de tirer des progrès religieux qu'ils voient s'accomplir autour d'eux. Puisse Celui devant lequel tout genou terrestre doit un jour se plier réaliser bientôt ces prévisions, que ses adversaires eux-mêmes sont comme forcés d'exprimer !

Les premières opérations de la Société biblique dans l'Inde eurent lieu à Calcutta, en 1811. A la fin de 1873, le chiffre total des exemplaires émis s'élevait à 4,494,324.

AUSTRALIE.

Un missionnaire morave, M. Haguenauer, a fondé et dirige en faveur des aborigènes, dans une localité nommée Ramahyuk, une œuvre que soutient, à peu près exclusivement l'Eglise presbytérienne de Victoria. Ce mission-

naire donne, sur la marche de cet établissement, les renseignements que voici :

« Nos services sont bien fréquentés; nos cœurs ont souvent à bénir le Seigneur en présence d'un temple bien rempli et d'une congrégation remarquablement attentive. Aux baptêmes d'enfants issus de mariages chrétiens se joint, pour m'encourager en ce moment, la perspective de plusieurs baptêmes d'adultes qui se préparent. Mais rien, sous ce dernier rapport, ne nous inspire plus de joie que la conversion, longtemps désirée, de la vieille Manny. Après s'être fait inscrire parmi nos catéchumènes, elle suit, avec une régularité exemplaire, la classe tenue par ma femme en faveur des femmes qui ne savent pas lire. Les progrès qu'elle y fait en connaissance et en vie religieuse sont des plus sensibles. Quoique très âgée, la plus âgée peut-être de tous les aborigènes du district de Victoria, — car à l'époque où les blancs arrivèrent dans le pays, ses enfants étaient déjà des hommes faits, — elle est encore vigoureuse, active et d'une intelligence aussi vive que jamais. Evidemment, une œuvre de grâce s'est accomplie dans son cœur, et ce changement est une merveilleuse démonstration de la puissance de l'Evangile, car cette femme n'a pas seulement vu, mais pratiqué les horribles abominations auxquelles les générations d'autrefois étaient si misérablement adonnées.

« Les progrès de la jeunesse, soit sur les bancs, soit en dehors de notre école, continuent à être remarqués. Un des journaux de Victoria, le *Daily Telegraph*, disait dans un article récemment publié sur ce sujet : « Des améliorations « qu'on aurait tournées en ridicule ou traitées d'absurdes « chimères, si quelqu'un avait osé les prédire il y a quel- « ques années, sont aujourd'hui des réalités qu'on raconte « comme des faits tout simples. » Naturellement, ajoute le missionnaire, de tels résultats ne s'obtiennent pas sans peine; il y faut du travail et de la patience, mais comment

ne pas se sentir encouragé en voyant le Seigneur répandre si visiblement sa bénédiction sur cette œuvre?

« Les progrès extérieurs marchent à l'avenant. A force d'industrie et de persévérance, le sol, jadis si aride, tend à devenir un sol fertile. Nous espérons y recueillir bientôt les fruits de notre travail. »

NÉCROLOGIE.

Un éminent chrétien, sorti des rangs du judaïsme, le Dr Cappadose, de La Haye, vient d'entrer dans son repos. Né en 1795, au sein d'une de ces familles de Juifs portugais, que la persécution avait forcées de chercher un refuge en Hollande, il avait fait de fortes études et s'était voué à la médecine, art qu'il a pratiqué avec beaucoup de succès durant sa longue et honorable carrière. Amené de bonne heure, mais par de sérieuses recherches, à la connaissance de l'Evangile, il avait été baptisé à Leyde, en 1822, en même temps qu'un de ses intimes amis, comme lui juif de naissance, le savant Dr Dacosta, que sa science et ses vertus chrétiennes ont aussi rendu célèbre. Dire tous les témoignages que ces deux éminents serviteurs de Christ ont rendus à la cause qu'ils avaient courageusement embrassée, et tout l'honneur qu'ils lui ont fait par leur vie entière, serait trop long. Le Dr Cappadose, possesseur d'une fortune considérable, en faisait, surtout à l'égard des œuvres d'évangélisation ou de bienfaisance, un usage qu'on a souvent appelé « princier. » Sa mémoire restera particulièrement chère aux chrétiens qui s'intéressent aux progrès du règne de Christ dans le monde, comme à tous les amis de la liberté de conscience et de culte. On l'a vu souvent prendre une part active à de grandes manifestations du zèle chrétien, soit en Hollande, soit en d'autres pays. Il avait beaucoup

voyagé, en proclamant partout sa foi et en se mettant avec une largeur de vues remarquable, en rapport avec les protestants évangéliques de toutes les dénominations. Membre zélé de l'Alliance évangélique, il avait fait partie de la députation envoyée à Madrid pour solliciter de la reine d'Espagne la liberté de Matamoros et des autres prisonniers espagnols coupables d'avoir embrassé le protestantisme. Comme médecin, le Dr Cappadose a joui dans son pays d'un grand crédit et a publié plusieurs livres estimés.

La Société des missions de Paris était une des œuvres évangéliques que cet éminent chrétien aidait de ses sympathies, de ses prières et de ses dons.

NOUVELLES RÉCENTES

EMPIRE TURC.

La députation de l'Alliance évangélique, arrivée à Constantinople dans le but de réclamer le redressement des graves injustices dont beaucoup de protestants ont eu à souffrir depuis quelque temps, n'a pas obtenu du Sultan l'audience qu'elle sollicitait. Le ministre Savfet Pacha, a tout simplement contesté la vérité des faits incriminés et a donné l'assurance que le gouvernement de Sa Hautesse n'était animé d'aucun mauvais vouloir à l'égard des protestants. En transmettant aux délégués ce refus d'audience, l'ambassadeur anglais a exprimé l'espoir que leur voyage n'en serait pas moins utile, parce qu'il fera comprendre aux Turcs quelle indignation susciteraient en Occident des persécutions dirigées contre le protestantisme.

Dans une lettre, datée des derniers jours de décembre, un

des missionnaires les plus connus et les plus vénérés de Syrie, le révérend Jessup, de Beirouth, atteste la vérité des actes odieux dont plusieurs mahométans ont été victimes, par suite de leur conversion à l'Evangile. Il dit aussi que si toutes les écoles protestantes n'avaient pas été fermées par ordre, comme le bruit en avait couru, plusieurs d'entre elles en avaient été menacées et que celles de Lattakié était restée suspendue quelque temps.

CHINE.

Deux missionnaires, attachés à l'institution connue sous le nom de « Mission pour l'intérieur de la Chine, » dont le siége est à Hangchow, ont, tout récemment, couru de grands dangers. Dans une visite faite à l'une de leurs annexes, une populace fanatique, poussée probablement par les *lettrés* de la province, les assaillit avec violence, fondit sur le local où les chrétiens se réunissaient sous la direction de quelques évangélistes indigènes, et força les assistants de s'enfuir par des chemins détournés. La maison fut saccagée. Parvenus cependant à se sauver, non sans peine, MM. Meadow et Douthwaine purent gagner Hangchow, et de la Changhaï, où ils ont fait appel à la protection des autorités de la province. Hoochow, théâtre de ces violences, est situé à trente-cinq lieues de Changhaï. Un des évangélistes attaqués était malade au moment où l'établissement fut envahi, mais ni sa maladie, ni la présence de sa femme, qui remplit les fonctions de « lectrice de la Bible, » ne diminuèrent la fureur des assaillants. Il fallut transporter le patient sur un brancard jusqu'à la ville voisine. Les évangélistes indigènes n'étaient à l'œuvre que depuis quelques mois, mais le *Sapoo* (magistrat local), leur avait défendu déjà de prêcher et de distribuer leurs

livres. C'était pour protester contre ces mesures que les missionnaires s'étaient rendus à Hoochow.

PERSE.

Après un séjour de plusieurs années dans ce pays, le révérend Robert Bruce est revenu en Angleterre faire imprimer une révision de la version persanne d'une grande partie de la Bible, qui lui a coûté beaucoup de travail. La Société des missions de l'Eglise anglicane, qui l'avait envoyé en Perse, l'y remplace par le révérend E. Downs, bien connu en Orient pour avoir tenté, avec une témérité intrépide, de pénétrer, pour y prêcher l'Evangile, dans les retraites les plus sauvages du Kaffristan.

— Dernièrement, un chrétien d'origine persanne, M. Johannès, directeur des établissements scolaires de la Société des missions anglicanes à Nasick (Inde), se rendait dans son pays natal quand, dans les environs de Schiraz, la caravane dont il faisait partie fut attaquée et complètement dévalisée par une troupe d'environ 120 brigands. M. Johannès perdit tout ce qu'il portait avec lui et fut, en outre, grièvement blessé à la figure.

SIAM.

La femme d'un des missionnaires américains de Siam, Mme Dean, s'est mise à la tête des dames anglaises ou américaines résidant à Bangkok, pour solliciter du gouvernement siamois l'abolition d'une loi singulièrement étrange et qui montre bien tout ce qu'il y a de barbare encore dans les pays soumis à l'influence du bouddhisme. D'après cette loi, un homme noble du pays qui s'est endetté — presque toujours en jouant ou à force de fumer l'opium —

a le droit de vendre, ou au moins de mettre en gage pour un certain temps sa femme et ses enfants. Une pétition rédigée par Mme Dean et portant la signature de ses nombreuses amies, a été favorablement accueillie par le jeune roi, et il y a lieu d'espérer qu'il y sera fait droit.

ILE BOURBON.

Cette colonie française contient depuis plusieurs années un assez grand nombre de travailleurs indous, amenés surtout des provinces Tamules du Deccan. Un missionnaire de la Société des missions anglicanes les a dernièrement visités et pense qu'un prédicateur évangélique pourrait leur faire beaucoup de bien. L'évêque anglican de Maurice paraît désirer vivement de fonder cette œuvre, que favoriserait sans doute la nationalité de ces Tamules, nés sujets de la reine d'Angleterre.

ÉTATS-UNIS.

Un des plus anciens et des plus vénérés missionnaires de l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis parmi les Indiens vient d'être rappelé à Dieu. Pendant près d'un demi-siècle que ce fidèle serviteur de Christ, le révérend Spaulding, a passé parmi les *Nez percés,* il avait vu les restes de cette tribu, jadis puissante, passer de l'état sauvage à un degré de civilisation comparativement très avancé, et un grand nombre d'entre eux embrasser la foi chrétienne. Dans les trois dernières années de son ministère, il avait pu lui-même en baptiser environ 900. L'Eglise de cette tribu lui doit une version de l'Evangile selon saint Matthieu, qu'on dit excellente. Les derniers moments du missionnaire, arrivé à sa 70e année, ont dignement couronné sa

vie. « On peut dire, écrit un ami, qu'ils n'ont été qu'un long cri d'amour et de confiance poussé vers le Sauveur qu'il avait si longtemps servi. »

UNE DES ÉCOLES DU MONT LIBAN.

Quelques chrétiens neuchatelois ont eu l'heureuse idée de fonder en Syrie, sur les flancs du Liban, une de ces écoles qui y font tant de bien. Le missionnaire chargé de veiller sur cette œuvre, M. Waldmeyer, en donne de bonnes nouvelles.

« L'école de Der Bralim, à une lieue de Brumana, du côté de la mer, est, dit-il, en bonne voie de prospérité. L'instituteur, homme marié, pieux et craignant Dieu, prend à tâche de conduire les enfants au Sauveur. La fréquentation est assez irrégulière ; cependant nous pouvons compter en moyenne une trentaine de garçons, et depuis peu de temps aussi quelques jeunes filles comme élèves. Le village étant un des plus pauvres et des plus négligés, je suis d'autant plus heureux que cette école soit là comme un moyen d'arracher ces enfants à la misère temporelle et éternelle, et qu'elle nous ouvre en même temps l'entrée de beaucoup de familles qui entendent ainsi parler du salut en Christ.

« J'ai, en outre, la joie d'annoncer au Comité que j'ai enfin trouvé une *lectrice de la Bible*. Son nom est Wardi Chattar ; elle a passé plusieurs années dans la famille d'un missionnaire, a une connaissance claire des saintes Ecritures, et professe sa piété par toute sa vie. Elle a des réunions bibliques et de prière avec les femmes, et va de maison en maison pour les instruire et prier avec elles. »

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

Typ. Ch. MARECHAL, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UN NOUVEAU RÉVEIL DANS LE LESSOUTO.

Depuis quelque temps, les lettres de nos missionnaires témoignaient d'un affaissement notable dans la vie religieuse des Eglises, sauf à l'endroit de leurs contributions en faveur de notre Société, qui allaient croissant de jour en jour. D'autre part, les populations encore inconverties paraissaient répugner plus que jamais à entrer dans la voie étroite de l'Evangile. Nos frères attribuaient cet état de choses à la prépondérance des intérêts matériels, amenée par une sécurité jusque-là sans exemple et par un commerce extrêmement lucratif. Se souvenant que l'Esprit saint pouvait seul ramener la vie, ils se sont adressés à lui, avec persévérance et avec foi. Leurs prières ont été exaucées. Un renouveau spirituel passe en ce moment sur leurs troupeaux. Ce mouvement s'est accentué pendant la semaine d'intercessions du mois de janvier. Les fidèles ont demandé que les prières se continuassent pendant sept jours de plus. « Le Seigneur, » écrit M. Mabille, « fait des miracles de conversion et d'édification au milieu de nous, et nous ne faisons autre chose que rendre grâces et demander encore davantage. J'enverrai des détails prochainement. » De son côté, Mme E. Casalis nous dit « qu'on sent que l'Esprit de Dieu est au milieu de ses enfants,

qu'il les réchauffe et les vivifie. » Elle croit fermement que cette année sera le commencement d'une ère nouvelle et bénie pour toutes les Eglises du Lessouto. A quoi elle ajoute : « Demandez cela pour nous comme nous le demandons pour notre France bien-aimée. »

Une lettre de M. Jousse, qu'on lira plus loin, confirme pleinement ces bonnes nouvelles.

M. Bisseux, près du Cap, a eu la joie, aux dernières fêtes de Noël, d'admettre vingt-deux adultes à la communion des fidèles. Il y a eu un beau réveil dans l'Eglise hollandaise que M. le pasteur Murray dirige à côté de lui et plusieurs des membres de notre congrégation noire en ont ressenti les bons effets. C'est principalement sur la jeunesse que l'Esprit à répandu son souffle de vie. « Vous apprendrez avec plaisir, » ajoute M. Bisseux, « que j'aurai probablement un aide d'ici à trois mois. Les amis de l'Eglise des blancs ne voient pas avec indifférence que mes forces déclinent, Ils veulent me procurer du soulagement. M. Murray, toujours si zélé, est à la tête de ce mouvement. Il fait circuler des listes de souscriptions dans toute sa paroisse. De mon côté, je tâche d'agir sur mon troupeau. Nous comptons sur les services d'un excellent jeune homme de ce pays qui a déjà rempli les fonctions d'aide-missionnaire dans le Transvaal. »

PROJETS CONCERNANT MM. DYKE ET ELLENBERGER.

M. Dieterlen est arrivé à Morija le 13 janvier. La Conférence allait se réunir, le 4 du mois suivant, pour donner la main d'association à ce nouvel ouvrier et lui assigner un poste. On devait s'occuper aussi d'arrangements à prendre pour suppléer à une absence de MM. Dyke et Ellenberger. Le premier et sa compagne, affaiblis par l'âge, la fatigue et

de fréquentes maladies, ont dû se démettre de la direction de l'école normale de Morija. Après de longues hésitations, ils se sont décidés à venir chercher en Europe le repos qui leur est indispensable, et recourir parmi nous aux moyens les plus propres à leur rendre quelque vigueur. M. Dyke a passé trente-sept ans dans le Lessouto, au service de notre Société. — Ce sont aussi des raisons de santé, ou plutôt un complet épuisement, qui obligent M. et Mme Ellenberger à venir respirer l'air natal. Ils amèneront avec eux leur famille et un ou deux autres enfants missionnaires, qui sont arrivés à l'âge où leur éducation requiert le plus de soin. M. Ellenberger surveillera l'impression d'une édition du Nouveau Testament sessouto qu'on doit tirer à 20,000 exemplaires. Il a pour cela des aptitudes spéciales, s'étant occupé de typographie avant de se vouer à l'œuvre des missions. On avait espéré pouvoir faire ce travail dans les stations, mais, après plus mûr examen, il s'est trouvé qu'il y aurait une grande économie et divers autres avantages à préparer en Europe une édition aussi considérable.

SITUATION FINANCIÈRE.

Elle s'améliore de jour en jour, grâce à Dieu. Notre dernier appel a remué bien des cœurs et si nous n'osons pas espérer de voir, à la clôture des comptes, le déficit entièrement comblé, du moins sera-t-il notablement diminué. On a vu dans nos feuilles religieuses hebdomadaires que les pasteurs et les fidèles dernièrement réunis à Nîmes ont donné un bel exemple, en terminant leurs réunions de consécration à Dieu par une collecte pour nous, qui a produit au delà de 2,000 francs. Dans diverses localités, on a fait de grands efforts pour élever le chiffre des contributions. A Strasbourg, M. le pasteur Mouron a organisé,

pour la seconde fois, une vente parmi les enfants de l'école du dimanche. Il a joint à un chèque de 4,500 francs la lettre suivante :

« Ci-inclus un chèque. Ces quelques francs vont s'engloutir dans le gouffre de votre déficit, mais non sans vous dire, nous l'espérons, que votre œuvre a à Strasbourg des amis sincères, et non sans aller dire, par delà les mers, à M. Dieterlen, que ses amis, petits et grands, de la rue de l'Ail ne l'ont pas oublié et ont essayé de tenir leur promesse.

« Notre vente s'est passée très gaiement. Tous, donateurs, acheteurs et vendeurs, y ont pris peine. Peine, non ! mais bonne humeur et entrain ! Le local plus grand que nous avions choisi, cette année, s'est encore trouvé trop petit pour la foule des visiteurs. Les enfants de Sainte-Marie-aux-Mines ont envoyé de quoi garnir une belle salle, avec une petite députation pour vendre leurs dons. De Colmar sont aussi venues des choses charmantes. Il y avait pour plus de cinq cents francs d'objets donnés et la plupart fabriqués par les enfants de notre école du dimanche. Deux soirées d'exhibition d'une lanterne fantasmagorique anglaise ont contribué à grossir le produit de la vente.

« Vous conviendrait-il de l'accepter comme spécialement destiné au traitement de M. Dieterlen ? Le surplus, s'il y en a, irait à votre caisse générale. Il nous serait agréable de donner un but précis à nos efforts, surtout celui que j'indique. Vous le comprendrez en vous rappelant les liens qui unissent M. Dieterlen à l'Alsace. Lui-même aura plaisir à recevoir cette marque directe de notre affection, et vous-mêmes, comptant sur l'engagement moral que nous prenons pour l'avenir, vous serez soulagés du souci d'un de vos missionnaires. »

Est-il nécessaire d'ajouter qu'une telle proposition ne

pouvait être accueillie par le Comité qu'avec le plus cordial empressement?

Un jeune homme, qui espère pouvoir entrer un jour dans les rangs de notre petite milice missionnaire, nous a envoyé cinquante francs recueillis parmi de pauvres frères et les a accompagnés de ces paroles touchantes :

« Très cher Monsieur Casalis,

« C'est bien faiblement que nous essayons de répondre à l'appel de votre Société. Nous vous assurons que, non seulement notre bourse s'ouvre pour vous et voudrait surtout pouvoir s'ouvrir plus largement, mais que, de plus, vous avez une large place dans nos cœurs. Quand l'œuvre à la tête de laquelle vous avez été placé souffre en quelque manière que ce soit, nous prenons part à ses peines et à ses disettes.

« Pourquoi sommes-nous sensibles à vos moments de perplexité? C'est que nous vous aimons, que nous aimons notre chère Société des missions de Paris, vos chers missionnaires qui affrontent des peines et des périls pour aller parler de Jésus aux païens.

« Nous aimons surtout ces âmes qui, moins bien partagées que nous, sont encore retenues dans les liens de l'ignorance ou de l'erreur, et n'ont pas encore entendu parler de l'amour de Jésus-Christ, le vrai Berger des brebis.

« Quand nous lisons dans le *Journal des missions* que l'un de vos missionnaires est parvenu à amener des âmes à la connaissance du Seigneur, avec les anges du ciel nous assiégeons le trône de notre bon Père céleste, pour lui rendre grâce de ce que dans sa bonté il ne dédaigne pas de nous faire ouvriers avec lui, et nous nous trouvons grandement récompensés pour tout ce que nous avons pu faire pour l'avancement de son règne sur la terre.

« Recevez donc notre offrande comme la pite de la pauvre veuve, qui ne peut pas donner davantage, mais dont la sympathie et l'affection se donnent entièrement à vous. —

Si vous croyez que ces quelques lignes qui viennent du cœur soient propres à engager d'autres amis, peut-être mieux favorisés que nous des biens de ce monde, à répondre à votre appel, donnez-leur une petite place dans votre journal. »

LETTRE DE M. HERMANN DIETERLEN ADRESSÉE AU DIRECTEUR DE LA MAISON DES MISSIONS.

Morija, 19 janvier 1875.

Cher Monsieur,

Je suis heureux de pouvoir venir à vous avec de bonnes nouvelles de tous ceux que vous aimez, et au milieu desquels j'ai trouvé un accueil si chaud, si fraternel; et je voudrais que cette lettre pût vous apporter comme un parfum de ce Lessouto où vous avez si longtemps travaillé à l'œuvre de Dieu. Peut-être vous ressentez-vous encore des souffrances de votre dernière maladie et êtes-vous encore condamné à un repos qui n'est, certes, ni dans vos goûts, ni dans vos habitudes. Je veux essayer de vous distraire un instant en vous transportant à Morija, au milieu de ces Bassoutos dont je suis en train de faire la connaissance, et que j'aime depuis longtemps comme des frères, presque comme des enfants.

Nous sommes arrivés ici le 13 janvier, après un voyage très intéressant sous beaucoup de rapports, mais que les pluies des derniers temps, les routes défoncées, les ponts enlevés ont rendu plus long que nous ne pensions. Grand a été notre soulagement quand, à Aliwal, nous avons rencontré M. le Dr Eugène Casalis, qui nous attendait depuis huit jours, et que j'ai serré dans mes bras comme un frère.

En le trouvant, nous nous sommes de nouveau senti en famille, chez des amis, et je dirai plus, en France. Avec lui, nous avons passé en revue nos connaissances communes; avec lui nous avons causé de tout ce qui nous préoccupait en France. Et tandis que notre *cart* avançait à travers les prairies, nous nous perdions dans les rues de Paris, au milieu des horreurs du siége et de la Commune, et auprès de nos nombreux amis.

Je ne vous décrirai pas notre entrée au Lessouto, ni notre arrivée à Morija. Vous connaissez ces réceptions, que les Bassoutos savent rendre si affectueuses et si bienfaisantes.

Vous avez entendu leurs chants; ils vous ont serré la main, en vous disant : « *Eh, lumela Monéré.* » — « Eh ! salut, Monsieur ! » Vous avez ressenti les mêmes émotions que moi, et peut-être votre cœur sera-t-il ému en pensant à ces fêtes, que l'on ne peut oublier.

Pour moi, je ne saurais vous dire combien j'étais ému, quand j'approchai de Morija. Il me semblait, avant de quitter la France, qu'un accident quelconque m'empêcherait de partir, que jamais je ne verrais le Lessouto, et que ce beau rêve que je faisais si souvent ne se réaliserait jamais. Et voici : j'avais bien devant moi les montagnes rocailleuses, les vastes prairies, et les torrents du Lessouto; j'entendais les chants et les salutations des Bassoutos, et j'étais à côté de ces missionnaires dont il me tardait tant de partager les joies et les travaux. Mon cœur était rempli de reconnaissance envers Dieu, qui m'a conduit jusqu'ici avec tant de bonté; je lui rendais grâces pour tous ses bienfaits, et lui demandais de me donner chaque jour plus de foi, plus de force et plus d'amour pour les âmes qui vont m'être confiées.

Depuis lors, je marche de surprise en surprise, et chaque jour m'apporte un nouveau sujet de joie. Je suis arrivé au moment où un réveil s'est manifesté à Morija. A la suite des réunions de prières du commencement de l'année, plu-

sieurs chrétiens ont pris un nouvel élan. Des jeunes gens surtout, dont la conduite laissait beaucoup à désirer, ont vu qu'il fallait changer de vie, et il en est résulté des conversions très réelles et très réjouissantes. Il règne un bon esprit dans l'Eglise, et spécialement à l'école supérieure. Bref, tout est fait pour encourager les anciens missionnaires, et ceux qui, comme moi, sont nouveaux dans l'œuvre et en sentent les difficultés.

J'ai d'ailleurs d'autres sujets de me réjouir. Dimanche matin, devant une assemblée de huit cents personnes environ, assises entre le temple et la maison de M. Eug. Casalis, j'ai débuté dans la carrière en faisant une courte allocution en sessouto. M. Preen avait eu la bonté de me corriger les trop grosses fautes et les tournures incompréhensibles; j'avais à peu près appris mon petit discours par cœur, et arrivai au bout sans encombre. On m'a compris, et on a été très étonné de me voir commencer sitôt. J'ai gagné une année, au dire de M. Mabille; et j'en suis heureux. Mais je n'oublie pas, cher Monsieur, que c'est à vous, à Dyke et à Cochet (1), que je dois ce résultat, et je vous exprime ici toute ma reconnaissance pour ce que vous m'avez appris et pour tout ce que j'ai reçu de vous et de Mme Casalis. Dieu veuille vous rendre la santé et les forces, et vous bénir, vous et toute votre famille, selon les richesses de sa grâce!

Votre fils Adolphe va mieux, et est plein d'entrain et de gaieté. Vous auriez dû voir la joie des vieux de la paroisse quand, après l'avoir bien examiné, ils reconnaissaient *Tolophi!* M. Eugène est mince et fluet, mais gai, actif, et en bonne voie de rétablissement; sa famille aussi est prospère, les garçons surtout. M. Mabille se fatigue beaucoup, il travaille comme deux autres ne pourraient le faire. Mme Mabille aussi est toujours à l'œuvre avec un courage

(1) Deux élèves de la Maison des missions nés dans le Lessouto.

inébranlable; et je l'ai trouvée beaucoup plus forte que je ne l'espérais. — Il paraît que Mme Kohler est souffrante, maigre et fatiguée. — Du reste, je n'ai vu que les missionnaires de Morija et M. Duvoisin, de passage ici pour quelques jours. La Conférence se réunira le 4 février, et je ferai connaissance avec tous ces messieurs à cet époque.

Veuillez excuser cette lettre que j'écris à la hâte, devant partir dans quelques heures pour Thaba-Bossiou et Bérée avec Adolphe.

Votre dévoué,

H. DIETERLEN.

LETTRE DE M. TH. JOUSSE.

Thaba-Bossiou, 31 décembre 1874.

Messieurs et honorés frères,

Nos rapports de l'année dernière avaient tous, plus ou moins, un certain cachet de tristesse dont nous vous avons expliqué la cause. C'était, au sein de nos Eglises, une froideur presque générale, et, au dehors, la rareté des conversions parmi les païens. En présence d'un tel état de choses, nous avons tous éprouvé le besoin de nous humilier et de prier le Seigneur de nous visiter de nouveau par son Saint-Esprit. Dieu n'a pas été sourd à nos prières, et déjà il nous a montré que son bras n'est pas raccourci pour ne pouvoir plus bénir. Qu'il augmente notre foi, notre amour et notre zèle!

Le 20 du mois de septembre dernier, nous avons fondé une annexe de plus à Kémé (1), mais du côté du Calédon. Il y avait au moins cinq cents personnes présentes à cette

(1) Localité située à quatre ou cinq lieues de Thaba-Bossiou. (*Réd.*)

fête chrétienne. Presque tous les chefs des environs s'y trouvaient, et leur présence était certainement une preuve de bon vouloir à notre égard. Nos frères Mabille et Preen s'étaient joints à nous. Le chef du village où l'annexe a été fondée est un fils de Moshesh, nommé Tlalélé. Il n'est pas lui-même chrétien, mais il a dans sa famille plusieurs personnes qui le sont ; sa mère est morte dans la foi cette année ; elle habitait Thaba-Bossiou. Un orateur indigène, faisant allusion à la prise de la montagne de Kémé par les Boers pendant la dernière guerre, a dit : « L'ennemi avait entouré cette montagne, et s'en était emparé. Il avait dit : « Elle sera à moi, » mais Dieu a dit : « Non, elle ne sera « pas à vous ; » et aujourd'hui, ce grand plateau est entouré de nouveau, non plus par des ennemis, mais par des stations missionnaires, par des serviteurs de Dieu qui appellent les pécheurs à la repentance. »

L'évangéliste placé dans cette nouvelle annexe se nomme Péka ; il est un des premiers fruits de mon ministère à Thaba-Bossiou. Placé dans un centre païen, il ne pouvait guère compter sur le concours des habitants pour se bâtir une maisonnette ; il a dû lui-même apporter les pierres et bâtir ; une femme encore païenne lui faisait son mortier. En attendant que sa maison fut prête, Péka reçut l'hospitalité dans la maison d'une veuve âgée, autrefois l'une des nombreuses femmes de Moshesh. L'évangéliste lui raconta l'histoire d'Elie et de la veuve de Sarepta, et en terminant, il lui dit : « Toi aussi, qui me donnes l'hospitalité, tu dois apprendre à connaître l'Eternel. » Avec son consentement, Péka fit le culte du soir et du matin dans la cour de sa maison ; un bon nombre de païens y prenaient part. Quand la maison de l'évangéliste fut achevée, et comme il s'apprêtait à en prendre possession, la veuve fondit en larmes, et l'on put croire, dès ce moment là, qu'elle était sous l'empire d'impressions sérieuses. Depuis lors, elle a donné des preuves d'une conversion réelle.

Une autre femme se trouve dans le même cas. Dieu soit béni pour cette marque de son amour.

Un petit-fils de Moshesh, dont la mère est pieuse, vient de s'endormir dans la paix du Seigneur après de longues et horribles souffrances. Pendant plus de deux ans qu'a duré sa maladie, il a écouté, sans mot dire, les exhortations de sa mère, celles du catéchiste et du missionnaire. Un jour, cependant, on le vit pleurer. Sa mère lui dit : « Mon enfant pourquoi pleures-tu ? souffres-tu davantage? » — « Non, » répondit-il ; « mais je sens que je suis un grand pécheur devant Dieu. » Peu avant sa mort, il disait : « Je suis pardonné, mes péchés ont été lavés dans le sang de l'Agneau. » Sentant sa fin approcher, il demanda qu'on lui lavât le visage, puis il ajouta : « Je m'endors! » et ferma les yeux pour ne plus les ouvrir; la mort avait saisi sa proie; mais elle avait trouvé son vainqueur.

Mantseng, une femme âgée, la mère de notre fidèle Sara, vivait, depuis quelques années seulement, tout près de chez nous. Quand notre bonne vieille Mataléna vivait encore, on la voyait souvent assise sur le gazon, lui parlant des choses de Dieu. Elle avait de la peine à comprendre pourquoi Mantseng tardait tant à se donner au Seigneur. Qui sait le nombre de prières faites par Mataléna en faveur de son amie? Mais la prière de la foi est toujours exaucée; Mantseng fut amenée à croire et à confesser Jésus-Christ comme son Sauveur. Nous étions arrivés au moment où le Synode allait se réunir à Morija. La voyant accablée par l'âge et les infirmités, l'idée me vint que je pourrais bien ne pas la retrouver à mon retour, et je me décidai à la baptiser. Mantseng, ce jour-là, semblait avoir triomphé de l'âge et des infirmités. On se disait mutuellement : « Mais, comme elle est rajeunie! » Son baptême eut quelque chose de bien solennel. Elle prit le nom de Mataléna en souvenir de son amie, déjà partie pour une terre meilleure; et, trois jours après, elle rendait elle-même le dernier soupir.

Puisque j'en suis au chapitre des délogements, que je mentionne encore le cas d'une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, que le Seigneur vient de retirer à lui. Chose étrange et qui mérite d'être mentionnée : il y a plus de vingt-quatre ans que j'exerce mon ministère en Afrique, et pendant cette longue période, cette année, pour la première fois, j'ai été appelé à rendre les derniers devoirs à une jeune fille. Ce fait, mentionné sur le bord de la tombe de notre jeune amie, a produit une impression profonde. Elle aussi s'est endormie au Seigneur ; elle aussi avait appris à l'aimer, et c'est aux clartés de sa céleste lumière, qu'elle a traversé la sombre vallée de l'ombre de la mort. Heureux sont les morts qui meurent au Seigneur!

L'évangélisation libre, par le moyen des membres de l'Eglise, s'est continuée et a trouvé cette année de l'encouragement. Il y a tel village païen éloigné, où l'on attend chaque dimanche la visite d'un chrétien ; et, le plus souvent, ce visiteur est une femme, dont le Seigneur s'est déjà servi pour en amener plusieurs à la vérité. Hier encore, elle a visité un vieillard dans l'un des villages qu'elle parcourt habituellement, et quelle n'a pas été sa joie d'entendre dire à ce vieillard que Jésus était son Sauveur, que Jésus lui avait pardonné ses péchés, et qu'avant peu il espérait être avec Jésus dans la gloire!

Presque partout les messagers de la bonne nouvelle sont favorablement accueillis. Il est évident, pour quiconque observe ce qui se passe autour de nous, qu'il s'opère un travail de préparation, qui, nous l'espérons, est le prélude du réveil après lequel nous soupirons si ardemment. L'un des signes précurseurs de tout réveil au Lessouto est l'amour de la lecture ; or, en ce moment, les païens demandent et recherchent avec ardeur des syllabaires pour apprendre à lire. C'est un cri général sur toute la ligne. Déjà le crépuscule de ce réveil, objet de tant de prières, nous réjouit de ses célestes clartés. Plus de quinze personnes, qui étaient

retournées au monde à des époques diverses, ont été réadmises dans la communion des fidèles. Une dizaine de petites filles ont été réveillées et viennent chercher auprès du missionnaire des directions spirituelles; plusieurs grandes personnes les ont devancées et ont été admises dans la classe des candidats au baptême. Les services religieux sont mieux suivis et le nombre des païens qui les fréquentent va en augmentant. Dimanche dernier, nous avons eu une fête qui a attiré près d'un millier d'auditeurs dans la station. Il s'agissait de la réception dans l'Eglise, par le baptême, de vingt-deux adultes. Dix autres seront baptisés prochainement dans quelques-unes de nos annexes, où l'Esprit du Seigneur amène aussi des pécheurs à son obéissance.

Nous avons commencé, cette année, une école du soir en faveur des bergers, qui ne peuvent pas venir à celle du jour; et, le dimanche soir, nous avons aussi un culte spécial pour eux. Notre école ordinaire du dimanche a reçu une nouvelle impulsion par les soins de Mlle E. Lemue que le Seigneur a rendue à la santé, et qui est venue reprendre le poste d'où la maladie l'avait arrachée. Cette chère sœur vient de perdre son unique frère, Prosper Lemue.

Nous avons eu dernièrement la visite du major Malan. Cet homme de Dieu nous a fait du bien. Mais sa présence dans notre champ de travail a réveillé en nous un désir bien légitime, celui d'être visités par un ou plusieurs frères envoyés par les Eglises dont Dieu s'est servi pour donner l'Evangile aux Bassoutos. Une telle visite pourrait être doublement bénie, et pour les Eglises de France, et pour celles du Lessouto; elle dissiperait, à coup sûr, bien des illusions et corrigerait bien des vues erronées. Dieu veuille qu'une telle faveur nous soit bientôt accordée!

Veuillez agréer, etc.

T. JOUSSE.

RÉCITS DE VOYAGE DE M. HERMANN DIETERLEN, ENVOYÉS A SA FAMILLE.

(Suite.)

Queenstown, 7 janvier 1875.

Nous sommes à la veille de faire notre dernière étape. Demain matin à quatre heures, nous remonterons en voiture pour arriver vers les dix ou onze heures du soir à Aliwal ; rude journée, n'est-ce pas, mais qui ne nous effraie pas; car huit jours de voyage comme ceux que nous venons de passer endurcissent rapidement les Européens et sont une excellente préparation à la vie qu'ils doivent mener en Afrique.

Si je ne me trompe, ma dernière lettre contenait le récit de notre séjour au Cap et à Port-Elisabeth. Je reprends donc à partir de cette dernière ville, qui, je vous l'ai dit, nous laisse les meilleurs souvenirs, parce que nous y avons trouvé une bonne et affectueuse réception. Nous l'avons quittée le 31 décembre à quatre heures du matin, en *passenger's cart :* c'est le nom que l'on donne aux diligences de ce pays, petites voitures d'une solidité exceptionnelle et qui résistent aux chocs les plus rudes et aux cahots les plus désordonnés. Tantôt à deux roues, tantôt à quatre roues, avec quatre ou six chevaux, suivant les circonstances, elles prennent cinq ou sept voyageurs, les sacs de lettres pour les diverses villes de la colonie, les valises des passagers, et partent à toute vitesse, sans s'arrêter ailleurs qu'aux endroits où l'on change de chevaux et aux hôtels où l'on prend un déjeûner sur le pouce. Voilà pour le véhicule.

Quant aux routes, elles sont peut-être bonnes à certaines époques de l'année. — Mais les journaux du pays sont pleins de nouvelles désastreuses sur les ravages produits par les pluies exceptionnelles du mois dernier. Les ri-

vières, dit-on, ont monté de dix à quinze mètres, emporté tous les ponts, défoncé les routes, et fait crouler beaucoup de maisons. Des troupeaux entiers ont été anéantis, et tel fermier a vu deux mille moutons périr de froid dans ses pâturages. Après ce nouveau déluge, la circulation est très difficile, pour ne pas dire dangereuse. C'est avec ces nouvelles rassurantes que nous nous mettons en route : qu'il survienne un orage et nous serons arrêtés par les rivières, et obligés d'attendre qu'elles baissent assez pour que nous puissions les passer en bac ou à gué.

De Port-Elisabeth à Grahamstown, nous sommes au grand complet, moi assis entre deux très gros messieurs qui prennent leurs aises et m'écrasent. Il fait une chaleur atroce, et je me demande si je pourrai supporter cette position pendant douze heures. J'en comprends cependant les avantages : à chaque instant, ces messieurs sont jetés contre la charpente de la voiture ; ils sont obligés de se cramponner aux montants et aux coussins pour atténuer l'effet des cahots affreux que nous procure la route, tandis que je les sens à peine, car il m'est impossible de changer de place et je suis calé sur mon siége par deux excellents coussins vivants qui font l'office de tampons. — Du reste, je profite de chaque forte secousse pour améliorer ma position, et refouler mes voisins dans leurs coins. Ils deviennent bons garçons, causent, rient, et les heures passent sans que je m'en doute.

Le pays que nous traversons absorbe toute mon attention et me fait oublier les ennuis du moment. C'est d'abord un vrai désert africain, c'est-à-dire un fourré impénétrable de buissons entrelacés, épineux et tordus en tous sens, de petits arbres rabougris, d'aloès, de cactus et autres plantes exotiques que nous avons en serres en France et qui, ici, croissent en pleine terre et à l'état sauvage. Impossible d'y pénétrer, et les animaux sauvages y sont les maîtres. On dit que les serpents et les léopards n'y sont pas rares, et

je le crois volontiers, d'autant plus qu'un aubergiste nous a montré de belles peaux de serpents tués dans le voisinage de sa maison. Ces fourrés s'étendent par toute la plaine et ne cessent qu'au pied des collines, où le pays change de caractère : la montagne n'est qu'un vaste pâturage, où vivent en liberté des troupeaux de moutons et de gros bœufs, gras et réjouis, avec d'immenses cornes et de bonnes et honnêtes figures. L'eau est la richesse du pays, et vous êtes sûrs de trouver une petite maison toutes les heures environ, auprès d'un étang bourbeux où se vautrent de gros cochons noirs dans toute leur gloire. — Vous rencontrez aussi de grands wagons à seize bœufs, chargés de peaux et de balles de laine, allant du fin fond de la colonie à Port-Elisabeth. Ils avancent lentement, méthodiquement, sans s'inquiéter des ornières et des ravins ; le conducteur fait siffler son long fouet aux oreilles ou sur le dos de ses bœufs, et pousse, pour les exciter, des cris rauques et sauvages. On se dit bonjour en anglais ou en hollandais, ou même en cafre, et chacun continue sa route à travers les solitudes de la montagne. Plus loin, notre attention est attirée par de beaux oiseaux que nous voyons pour la première fois : des merles d'un beau bleu foncé, de gros serins jaune orange, des corbeaux à colliers blancs, ou sans colliers. La tortue traîne sa carapace à travers les cailloux brûlants. Le caméléon se sauve dans les broussailles, et le secrétaire se promène majestueusement sur ses longues jambes à travers les champs, avec le sentiment de son importance et de son inviolabilité, car il est défendu de le tuer, sous peine de 90 francs d'amende, à cause de la guerre acharnée qu'il fait aux serpents. Enfin, pour ne rien omettre, nous passons assez souvent près de carcasses de bœufs, blanchies par la pluie et le vent, et à moitié cachées dans l'herbe verte et les fleurs.

Plus nous approchons de Grahamstown, plus le pays s'anime et s'embellit. Il y a bien des fourrés dans les creux

de la montagne, et des passages sauvages à travers les rochers; mais çà et là nous voyons un champ, un jardin planté d'arbres fruitiers, spécialement d'orangers, et une petite maison, simple et coquette, mais qui abrite un de ces gros fermiers qui, le jour, travaillent dans les champs comme des manœuvres, et le soir comptent leurs écus et songent aux milliers de livres sterling qu'ils ont amassés pendant leur laborieuse vie.

Pour en finir, à dix heures du soir, nous étions assez près de Grahamstown pour voir scintiller çà et là quelques lumières dans la nuit. Nos chevaux refusaient d'avancer, nous roulions d'un creux à l'autre et la fatigue commençait à se faire sentir : c'est que nous avions passé par les chemins les plus insensés, tantôt sur ce que l'on ose appeler une route ici, tantôt à travers les pâturages, toujours au grand trot, toujours aussi serrés, toujours aussi canotés. — Enfin le cocher a fait entendre raison à ses chevaux, nous traversons au grand trot la principale rue de Grahamstown, sonnant du cor et claquant du fouet, et nous voici installés à l'hôtel, assez fatigués, il est vrai, mais enchantés de ce voyage pittoresque et émouvant. Puisque nous devons être Africains, autant vaut commencer par le côté difficile de notre nouvelle vie. Plus nous serons endurcis, mieux cela vaudra; et, après tout, un bon lit fait rapidement oublier les fatigues d'un voyage de dix-sept heures.

Mais ici la situation se complique. Bien que nous ayons retenu nos places pour Fort-Beaufort, on nous annonce qu'il n'y en a qu'une de disponible, et que l'un de nous devra attendre quatre ou cinq jours pour partir. Grande perplexité! nous avons fait tout ce long voyage ensemble, et nous ne voulons pas nous séparer; d'autre part, M. Eugène Casalis nous attend à Aliwal... Nous soupçonnons le maître de poste de nous avoir joué un tour; il en a toutes les apparences. Bref, nous faisons des pieds et des mains

pour obtenir une place, et nous avons pour nous nos deux gros voisins, l'un, constructeur de voitures qui a beaucoup d'autorité et nous traite paternellement ; l'autre un jeune homme, le type du bon enfant, qui connaît et salue tout le monde et que tout le monde appelle par son petit nom, Charlie. Grâce à eux, et je leur en garde une vraie reconnaissance, je pourrai partir avec Adolphe, *pour peu que cela soit possible.* Nous avons un jour devant nous, car nous devons passer ici le jour l'an.

Pendant que vous vous chauffez au coin du feu, et que tout gèle autour de vous, nous grillons au soleil et sommes heureux de trouver un peu d'ombre sous les arbres. On fait des pique-niques dans les montagnes ; les jeunes filles mettent leurs plus fraîches toilettes, et tout Grahamstown est réuni autour d'une grande partie de cricket, entre leurs concitoyens et les joueurs de Port-Elisabeth, qui remportent la victoire. Il n'y a pas à dire : cette différence radicale de saisons change beaucoup le caractère des fêtes de Noël et du jour de l'an. Ce n'est plus du tout la même chose, et je puis à peine me figurer que nous entrons dans une nouvelle année. Je ne ressens pas les mêmes impressions qu'aux premier janvier d'autrefois, et ne parviens pas à être réellement avec vous cette fois. C'est qu'aussi nous sommes bien seuls, personne ne vient nous serrer la main et nous dire un petit souhait et des vœux pour 1875. N'importe, nous en avons fait pour vous *tous.* Vous tous, vous avez pensé à ceux qui sont si loin de leurs bien-aimés, et malgré tout, nous restons étroitement unis dans une même pensée et dans les mêmes espérances.

Je reviens à Grahamstown : c'est un bijou de ville, enchâssée dans une couronne de collines, entourée de verdure et de fraîcheur. De loin vous ne voyez que des arbres et quelques toits qui émergent entre le feuillage, les rues sont plutôt des routes bordées de chênes et de saules pleureurs. Chaque maison a son jardin, et quels jardins ! Bref, les

gens d'ici semblent à leur aise, heureux et tranquilles. C'est une oasis au milieu du désert.

Le 2 janvier, à huit heures, je ne savais pas encore si je partirais. Je me mis néanmoins en mesure; mais à midi, la voiture arrive, pas de place pour moi! pas moyen d'arranger les choses. Au désespoir, je cours au bureau, et retiens une place pour la prochaine voiture, qui part dans cinq jours. Cinq jours à passer seul à Grahamstown! perspective réjouissante, n'est-ce pas? Je sortais du bureau, la mort dans l'âme, quand je vis arriver au grand trot Adolphe, me faisant signe de venir, et me criant que j'avais une place. Me faire rendre mon argent fut l'affaire d'un instant, et bientôt j'étais installé à côté du cocher, heureux comme rarement je l'ai été.

(Cette conclusion me rappelle un autre bonheur que nous avons eu en quittant le Cap. Croyant que le *Danube* démarerait à quatre heures du soir, nous étions allés en ville le matin. J'avais fort envie de dîner à l'hôtel, mais des raisons d'économie m'empêchèrent de proposer la chose à Adolphe. Bien nous en prit, car à midi le *Danube* quittait les docks, laissant treize retardataires derrière lui.)

Nous voilà de nouveau en route, galopant le long de la montagne, sonnant du cor pour avertir les wagons qui descendent et nous faire faire place. Nous avons pour compagnons de voyage une Suissesse, de Berne, qui parle français, et un jeune couple, avec leur premier-né, un bébé de deux semaines, qui va rouler sur les grands chemins pendant huit jours, avec sa pauvre mère encore toute défaite, qui le nourrit quand on s'arrête et semble beaucoup souffrir de la voiture, ce qui ne m'étonne pas.

Arrivés près d'un fort (Fort-Brown), on nous apprend que le Fish-River est plein, et qu'il n'y a pas moyen de passer. Nous courons à la rivière : tout porte les traces des dernières inondations. Les piles du pont démoli se dressent au milieu d'un torrent brun foncé, qui charrie des troncs

d'arbres, bouillonne et mugit. Il est monté de quatorze pieds en quatre heures! Nous attendrons puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, et nous tâcherons de trouver un abri dans la petite auberge qui se trouve à cinq minutes de là.

Le lendemain matin, à cinq heures, l'eau a quelque peu baissé; notre cocher transporte les dépêches et les harnais au bord de la rivière; un mulâtre la traverse dans un siége de cordes glissant, à l'aide d'une poulie, sur un câble qui est attaché sur les deux rives; il a de l'eau jusqu'aux épaules, mais finit par arriver. Les dépêches et les harnais passent à leur tour. Pour nous, nous traversons dans un bac, non sans danger, car le courant est très violent et l'eau menace d'envahir notre léger bateau. Nous attendons trois heures sur l'autre rive que le cocher trouve les chevaux qu'on nous a envoyés du prochain relai. Ils sont allés paître dans les broussailles, et ce n'est pas chose facile que de les retrouver. Mais les distractions et les émotions ne manquent pas. Un jeune homme fait passer son cheval à la nage; mais l'indigène tire trop violemment la corde qui doit servir à le diriger depuis l'autre rive, le cheval est renversé, les quatre fers en l'air, paraît, disparaît et arrive à nous sous l'eau; nous le croyions noyé, mais non, il se dresse et sort de l'eau tout tremblant. Deux autres chevaux traversent une heure plus tard, mais avec plus de bonheur. Un gros bœuf noir s'est amusé à en faire autant; il a réussi, mais il s'est enfoncé dans une boue épaisse où il disparaît presque complètement; des beuglement plaintifs ont attiré du monde, et une vingtaine de personnes sont groupées près de lui. Des gendarmes anglais vêtus de velours noir, et coiffés d'un képi recouvert d'un voile blanc, très élégants et de bonne tournure, des conducteurs de wagons, à grande barbe blonde, hommes solides et déterminés, des femmes et des enfants du Cap, coiffés d'un mouchoir rouge et drapés dans une couverture saumon, qu'ils transforment à leur gré en châle, manteau, burnous ou jupon. Ils dan-

sent sur le sable, improvisant des sons bizarres avec leurs gosiers, des espèces de râles. Tous ces gens discutent et pérorent, et le bœuf reste et restera probablement dans la vase jusqu'à ce qu'il meure de faim ou soit noyé, car l'eau monte de nouveau.

Mais nos chevaux et notre nouveau cart sont prêts et nous roulons vers Fort-Beaufort où nous devons passer la nuit. Le pays est toujours aussi frais et ressemble parfois à un parc, bien que la nature y soit absolument livrée à elle-même et que les habitations soient excessivement rares. Nous redescendons dans les bas-fonds et manquons de rester dans un bourbier où nos chevaux enfoncent jusqu'au dessus des genoux. Le cocher les roue de coups, ils se cabrent et frémissent de terreur et d'impatience, sans pouvoir avancer. Quelques indigènes, conducteurs de wagons, se trouvent heureusement là pour nous tirer d'affaire ; mais nous sortons du bourbier pour tomber dans la rivière (Koonap-River) dont le pont a été démoli par les dernières inondations. Au milieu du courant, la roue butte contre une grosse pierre. Pas moyen de sortir du cart pour l'alléger, pas moyen d'avancer ni de reculer. Les mêmes indigènes nous viennent en aide ; ils se mettent à l'eau et font si bien que nous sortons de ce mauvais pas et arrivons finalement à un hôtel, où nos estomacs, qui n'ont rien reçu depuis huit heures du matin (il est cinq heures du soir) trouvent de quoi calmer leur impatience. De là nous gagnons Fort-Beaufort, passant dans la nuit une petite rivière, qui, heureusement, était peu profonde et facile à traverser.

Le 4 janvier, à cinq heures, nous reprenons nos pérégrinations, mais par des chemins si mauvais qu'une lame d'un de nos ressorts se brise en passant sur une pierre. Cela ne nous empêche pas d'avancer rapidement à travers une vallée fertile où, pour la première fois depuis Port-Elisabeth, nous voyons des champs et un peu de culture en grand.

Nous déjeûnons dans un petit hôtel. Ces hôtels sont plutôt des maisons bourgeoises où l'on met quelques chambres et un dîner à la disposition des étrangers. On y mange avec le patron et la patronne, presqu'en famille, sauf les prix, qui sont exorbitants. Puis, nous nous dirigeons vers le Kat-Berg, montagne très élevée qu'il faut traverser pour arriver à Queenstown, et dont la route est célèbre par ses dangers et les nombreux accidents qui y ont lieu.

Profitant d'un changement de chevaux, je marche en avant, pour être un peu seul avec moi-même. Je cherche à me recueillir ; mais tout ce qui m'entoure me distrait, me captive. La route est taillée dans les flancs à pic de la montagne ; elle semble suspendue au-dessus de précipices ; de grands rochers la dominent, garnis de plantes grimpantes, d'arbres séculaires et de fleurs splendides. Des centaines de callas montrent leurs calices blancs au milieu de la verdure; des arbres d'un feuillage vert foncé, presque noir, se tordent en tous sens ; des lianes y sont suspendues et se perdent dans les buissons. Çà et là, un tronc sec, dépouillé de son écorce, étend en l'air ses bras tordus et mutilés par le vent. Les torrents ont laissé partout des traces de leur passage ; et là où je vois une jolie cascade tomber d'un rocher et se perdre dans une mare de verdure, passera demain une avalanche de pierres, de boues et d'eaux sales entraînant avec elle des arbres entiers et des lambeaux de la route. C'est une vraie forêt vierge que je traverse ; son silence et son aspect sauvage me remplissent à la fois d'admiration et de respect ; car tout cela est si nouveau pour moi, et je suis seul depuis deux heures.

Des oiseaux viennent me distraire; un perroquet rouge et bleu passe entre les feuilles. J'entends près de moi un cri sauvage, puis un chant moqueur, ironique ; il me semble que je comprends, et qu'il signifie « voyez donc ce drôle d'individu ! »

Bref, je sors de cette forêt, que j'aurais voulu vous dé-

crire, mais dont la beauté et le caractère sauvage ne peuvent être dépeints. Je n'ai rien exagéré, bien loin de là.

Plus loin, je rencontre des nègres travaillant à réparer la route. La pluie survient, je m'abrite sous un rocher; le cart arrive, et nous voici naviguant à travers de vrais bourbiers, sautant par-dessus des rochers, tombant dans des ornières, éclaboussés par les chevaux qui ne peuvent plus avancer. Je ne vois pas pourquoi nous n'avons pas eu le mal de mer. Le brouillard, la grêle, la pluie et le tonnerre font rage; et c'est ainsi que nous arrivons au sommet du Kat-Berg, dont je garde de bons et de mauvais souvenirs. En descendant, une éclaircie à travers le brouillard nous permet de jouir d'une vue splendide sur les montagnes; nous descendons au grand trot à travers un vrai jardin où les plus belles fleurs abondent. Si j'étais en wagon, j'en aurais fait une jolie collection en une heure et je vous enverrais, un jour, un magnifique herbier. Pour le moment, il faut les admirer en passant.

Contraste hideux : la route est bordée de carcasses de bœufs qui ont péri de fatigue et de froid il y a quelque temps. Une odeur infecte nous prévient de ce voisinage; nos chevaux se cabrent et reculent, et une nuée de mouches bourdonnent autour des charognes (puisqu'il faut appeler les choses par leur nom). Nous passons au galop; mais nous en avons compté douze l'un à côté de l'autre, presque un attelage entier, qui ont dû mourir ensemble. Pauvres bêtes!

Nous sommes arrivés au bas de cette lugubre descente et nous filons à travers les prairies, soulevant des nuages de poussière derrière nous. Encore une rivière à passer; le pont est à peu près rasé, mais nous traversons l'eau sans trop de peine. Quelques maisons au loin; c'est Whittlesea, où nous passerons la nuit, dans un petit hôtel. A peine arrivés, la pluie tombe à torrents et nous bloque pour un moment dans nos chambres. Chacun est fatigué; surtout

la jeune dame, qui, pour comble de malheur, marche sur du verre et se coupe le pied. Quant à bébé, il a crié pendant trois heures sans que l'on sût pourquoi. En le déshabillant, sa mère trouve une épingle qui égratignait la peau si délicate de notre précoce voyageur. Cette pauvre mère sort, je crois, de pension, rougit à tout instant et badine avec son mari comme une enfant. C'est joli.

Enfin le 5, à neuf heures du matin, nous sommes entrés à Queenstown, que nous quitterons le 7 pour Aliwal. C'est une petite ville, un grand village plutôt, qui n'a d'importance que parce qu'il sert de rendez-vous à tous les marchands du pays. C'est toujours le commerce des bestiaux et de la laine qui est la chose importante. La culture des terres est négligée au dernier point, je ne crois pas avoir vu un seul champ dans tous les environs; sans l'importation, on pourrait mourir de faim comme en plein désert. Du reste tout le monde est simple, naturel, affectueux; on n'est plus Anglais comme en Angleterre. Plus rien de raide; cela vient peut-être de la vie errante que l'on mène et de l'influence hollandaise, car elle est encore grande dans le pays, et le *duitsch* est parlé autant que l'anglais. — Queenstown possède une compagnie de volontaires (80), avec musique, que nous avons vus manœuvrer hier avec un sérieux digne des plus beaux temps de notre garde nationale. Étaient-ils contents d'eux-mêmes, ces braves gens, quand ils défilaient à travers la ville ! Que sera-ce quand leurs uniformes seront arrivés d'Angleterre ? Cela fait plaisir à voir; en cas de besoin ils défendraient vaillamment leurs familles et leurs maisons.

Nous avons vu ici le révérend Philip, qui nous a bien reçus et à qui nous ferons une seconde visite. C'est, je crois, une ancienne connaissance de notre cher directeur, qui, d'ailleurs, a laissé dans toute la colonie une réputation incontestée. On en parle souvent avec les plus grandes

marques de respect, et son nom seul suffit pour vous recommander auprès des gens.

Demain soir, nous serons avec M. Eugène Casalis : quelle bonne rencontre pour nous deux ! Il nous tarde d'en finir avec les hôtels et les étrangers; malgré toute notre bonne volonté, nous en sommes parfois fatigués et dégoûtés.

H. DIETERLEN.

(*Suite.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LA BIBLE A TRAVERS LE MONDE

IV

Madagascar.

La situation véritable du christianisme évangélique parmi les Hovas a été nettement définie par les deux délégués que la Société des missions de Londres avait envoyés sur les lieux au commencement de l'année dernière. De leurs rapports, brièvement résumés dans un de nos derniers numéros (décembre 1874), il résulte qu'on peut évaluer à 60,000 environ le nombre des Malgaches qui font profession de la foi chrétienne, et que dans ce nombre, il en est 25,000 au moins qui font honneur à cette profession par une vie toute pénétrée de l'Esprit de Christ et de sa loi.

Ces résultats, mis hors de toute contestation par les consciencieuses recherches de MM. Mullens et Pillans, justifient les hautes espérances que l'avenir religieux de

Madagascar inspire aux amis de la vérité. Les renseignements que va nous donner le dernier rapport de la Société biblique britannique sont, peut-être plus significatifs encore. Pendant de longues années d'une persécution sanglante, la Bible avait seule maintenu la connaissance de Christ parmi des masses forcées de se taire et privées de missionnaires. Ces souvenirs et la Bible, goûtée, recherchée et lue comme on va voir qu'elle l'est chez les Hovas, sont le gage d'un triomphe définitif et certain.

Laissons deux correspondants de la Société lui communiquer les remarques qu'ils ont faites sur ce point.

Le révérend Parret, récemment revenu en Angleterre, écrivait l'année dernière au Comité :

« Aussitôt que les différentes éditions envoyées par la Société arrivent au dépôt d'Antananarivo, elles y sont mises en vente et attirent une foule d'acheteurs. C'est, tantôt un habitant de la ville, qui n'en veut qu'un exemplaire, tantôt un instituteur de quelque localité voisine, qui, pour en pourvoir ses élèves, demandera trois, quatre, dix, et quelquefois jusqu'à quarante ou cinquante exemplaires; tantôt quatre ou cinq personnes, venues parfois de très loin, ou appartenant à une tribu particulière, qui ayant entendu parler du *Livre*, sont parties ensemble de chez elles pour se le procurer. Les réponses que ces acheteurs font aux questions qu'on leur adresse sont parfois merveilleuses.

« Quelques semaines avant mon départ d'Antananarivo, je me trouvais au dépôt, quand y arriva toute une compagnie d'étrangers. Voyant, à divers signes, qu'ils venaient de loin, je leur demandai d'où ils étaient, et j'appris qu'ils habitaient la pointe méridionale de l'île. Il ne leur avait pas fallu moins de trois mois pour franchir la distance qui les séparait de la capitale. Quel était le but de ce voyage? Uniquement d'acheter des Nouveaux Testaments. Et comment ce désir avait-il surgi en eux? Ils prirent

plaisir à me le raconter. Le gouvernement entretient une petite garnison dans ce district lointain. Un des soldats de ce corps possédait un Nouveau Testament, le premier, selon toute apparence, qui eût fait son apparition dans le district. Il l'avait lu à quelques-uns de ses amis ; ceux-ci avaient inspiré à d'autres le goût de cette lecture ; il s'était formé ainsi, d'abord une sorte de classe biblique, puis une congrégation presque organisée en Eglise. A la longue, plusieurs jeunes gens ayant appris à lire, l'unique exemplaire du soldat n'avait plus suffi, et de là ce voyage de six mois (aller et retour) entrepris au nom de la congrégation. La joie que ces gens témoignèrent en apprenant qu'ils pourraient remporter chez eux autant de volumes qu'ils voudraient, faisait plaisir à voir.

..... « La reine et quelques-uns des grands officiers de sa cour sont au nombre des acheteurs. Ils envoient assez souvent chercher un nombre plus ou moins considérable de volumes, dans le but de les distribuer gratuitement (c'est-à-dire à leurs frais) parmi les soldats, ou parmi les étrangers qu'attire au palais le désir de rendre leurs hommages à la souveraine...

« Quant à l'effet produit par cette dissémination des saintes Ecritures, on ne saurait encore l'apprécier bien positivement ; mais ce qu'on en voit peut être appelé déjà une sorte de révolution morale. Le ton général de la société se transforme, s'élève et atteste des progrès en tout genre, qui ne sauraient aller qu'en croissant. A cet égard encore, je puis citer en exemple des faits que j'ai vus de mes propres yeux. Après la grande et publique destruction des idoles, un maître d'école indigène, pauvre, et dont la capacité se bornait à savoir lire et écrire passablement (on n'avait pas à cette époque les moyens de se montrer bien difficile dans le choix des agents), fut envoyé dans un district très reculé, où personne ne savait lire. Là, notre homme s'en alla de maison en maison, lisant quel-

ques versets et y joignant timidement quelques mots d'explication. Mais c'était la Parole de Dieu. Grâce à ces visites, les jeunes gens eurent l'idée d'apprendre à lire; l'instituteur les réunit chez lui; puis on se groupa, une congrégation se forma, et, en bien moins de temps qu'on ne l'aurait cru nécessaire, il fallut construire un de ces humbles édifices qu'on appelle ici des chapelles, et qui méritent bien ce nom puisqu'ils ne servent pas à d'autres usages qu'à des exercices de piété. Quelque temps avant l'arrivée de cet humble évangéliste, j'avais moi-même visité la localité, mais m'y étais vu refuser, par presque tous les habitants, l'entrée de leurs maisons. Quand j'y suis retourné, changement complet : à peu près plus de maison qui ne me fût ouverte et où je ne trouvasse un exemplaire du Nouveau Testament ou de quelque autre portion de la Bible; presque tous les jeunes gens sachant lire, plusieurs d'entre eux s'en allant faire part de leurs connaissances bibliques dans les villages du voisinage, et, chaque dimanche, dans plusieurs de ces villages, un nombre plus ou moins considérable d'auditeurs de la Parole, tous très attentifs et ne demandant qu'à se laisser instruire. Voilà ce qui s'est fait dans ce district en moins de dix ans, et il serait trop long d'énumérer tous les endroits où des faits du même genre se sont produits dans le même espace de temps.

« Mais à cela ne se réduit pas l'aspect que présente l'œuvre biblique. On peut dire hardiment qu'en ce moment la Parole du Seigneur est le livre du Malgache, et que, dans certaines provinces, il se trouve partout.

« Voyageant un jour à travers d'épaisses forêts, j'avais péniblement gravi une côte escarpée, et, parvenu au sommet, m'étais assis sur le sol pour me reposer un peu, quand j'aperçus, à quelque distance de moi, un petit groupe d'hommes dans la même posture. C'étaient de ces « porteurs » qui, dans ce pays, gagnent pauvrement leur vie à transporter des marchandises des ports de mer dans l'in-

térieur. Fatigués, eux aussi, ils avaient déposé par terre leurs fardeaux et se reposaient, quand tout à coup l'un d'eux, tirant un Nouveau Testament des plis de son vêtement, se mit à lire, d'abord tout bas, puis à haute voix pour ses compagnons qui, en l'entendant, se rapprochèrent et l'écoutérent avec un plaisir évident.

« Plus d'une fois, en traversant quelques-unes des vallées où croît le riz, j'ai vu, à l'heure de midi, des troupes de cultivateurs réfugiés à l'ombre d'un arbre touffu. Là, quelques-uns, le plus grand nombre peut-être, se livrent aux douceurs du sommeil, mais, autour de l'un de ceux qui ne dorment pas, se forme un petit groupe qui prête l'oreille à une lecture, et le livre dont ils se nourrissent ainsi, n'est pas autre chose que le Nouveau Testament, bien reconnaissable à sa forme et à l'intérêt sérieux qu'il inspire.

« Si, en passant dans les rues populeuses de la capitale, vous remarquez des hommes qui marchent ensemble, avec des livres à la main et en se livrant à une conversation très animée, ce sont, soyez-en sûr, des personnes qui, revenant d'une classe biblique ou d'une réunion religieuse, s'aident les unes les autres, à se rappeler ou à bien comprendre les vérités que vient de leur exposer le chrétien sous la présidence duquel a eu lieu l'assemblée d'où ils sortent. Plus loin, vous pourrez apercevoir, accroupis devant une maison, des gens qui profitent de la fraîcheur du soir. L'un d'eux lit. C'est quelquefois le père de famille, une autre fois, ce sera l'un des enfants, que vous reconnaîtrez peut-être pour l'avoir vu sur les bancs de l'école missionnaire. Approchez-vous et soyez sûr encore que le livre si bien écouté est le Nouveau Testament. Ce livre, je le répète, fait ici son chemin partout, dans le palais de la reine comme dans la hutte du misérable. Il a sa place dans le paquet dont le piéton voyageur a chargé ses épaules; il est dans le

bagage du soldat, il est dans le sac de l'enfant qui se rend à l'école. »

Un autre missionnaire, le révérend Grainge, rendant compte de ses premières impressions en arrivant à Madagascar, écrivait :

« Rien ne m'a plus vivement impressionné ici que l'autorité souveraine dont y jouit généralement l'Ecriture sainte. Assurément, le missionnaire y est entouré de respect, et son enseignement très apprécié, mais sans que les gens usent le moins du monde à son égard, du célèbre mot des écoles antiques : « *Le maître l'a dit.* » Dans tout ce qui concerne le dogme ou la morale, on s'attend à ce que le missionnaire base son dire sur la sainte Ecriture. J'en ai vu, ces jours derniers, un exemple qui m'a frappé. Chargé de porter de sérieux avertissements à une Eglise de campagne qui nous paraissait avoir manqué à ses devoirs chrétiens, je m'y étais rendu avec quelques amis indigènes. Quand nous eûmes exposé l'objet de notre visite, le diacre le plus ancien du troupeau se leva, et, montrant du doigt la Bible ouverte sur la chaire. « Tompokoé (mes-
« sieurs), » nous dit-il, « voilà la Parole de Dieu. Si nous avons
« eu des torts, faites-nous voir, d'après ce livre, en quoi
« nous avons erré et vous nous trouverez prêts à confesser
« et à réparer nos fautes, mais nous ne pouvons nous y
« engager que si le livre nous en fait un devoir... »

« En somme, tout le monde ici, les grands comme les petits, tiennent la Bible en haute estime, et ceux-là même dont la conduite morale n'est pas de tout point conforme à cette règle souveraine de toute vie morale, la vénèrent et ont plus ou moins à cœur de la connaître. Les classes bibliques que dirigent les missionnaires sont certainement le mode d'évangélisation le plus populaire et le plus efficace. Dans la capitale et dans d'autres localités, c'est par centaines que se compte le nombre des assistants. Des gens haut placés les fréquentent régulièrement. L'année dernière, un géné-

ral, mis à la tête d'une importante expédition dans le sud de l'île, avait organisé avec succès ce genre d'exercice au sein des corps qu'il commandait. »

Malgré des dispositions si favorables chez le peuple, et en dépit de ces premiers succès, l'œuvre biblique est loin d'avoir pris, à Madagascar, tous les développements qu'elle paraît appelée à y prendre. Le colportage n'a pu y être organisé encore que dans les provinces voisines de la capitale et sur quelques points de la côte. Mais les missionnaires s'occupent des mesures à prendre pour l'étendre. En attendant, la Société biblique multiplie, en proportion des besoins, les éditions du saint volume et permet aux missionnaires de le vendre à des prix tellement réduits que les plus pauvres Malgaches, admis d'ailleurs à payer en nature quand ils n'ont pas d'argent, peuvent contenter leur désir de le posséder.

La publication d'une Bible entière d'un petit format et qui ne coûte que 1 fr. 25, a été saluée par beaucoup comme un grand événement.

Ajoutons que l'ancienne traduction, déjà révisée plusieurs fois, l'est de nouveau en ce moment par un Comité spécial que préside l'un des missionnaires les plus compétents, M. Cousins, auquel ont été adjoints plusieurs pasteurs ou évangélistes indigènes, choisis parmi les plus capables. Cet important travail achevé, le Comité verra s'il y a lieu de faire passer le saint volume, en totalité ou en partie, dans quelques-uns des rares dialectes en usage dans quelques populations du nord ou de l'ouest.

INDE.

UN MISSIONNAIRE INDIGÈNE.

Le 21 décembre dernier, s'est endormi dans le Seigneur, à Calcutta, un homme dont la carrière, rapidement passée

en revue par un journal du pays, montre bien ce que la grâce d'en haut peut faire d'un Indou quand elle a pris possession de son cœur.

Behari Lal Singh, (c'est ainsi qu'il se nommait), né en 1821, dans une famille de Rajpoutes, avait été placé en 1830 dans la célèbre institution du Dr Duff et y était resté dix ans. Envoyé ensuite, comme professeur, dans une école du gouvernement, patronée par un de ces nobles administrateurs chrétiens qui, dans l'Inde, servent la cause évangélique avec plus d'efficacité peut-être que les meilleurs missionnaires, ce fut là que son cœur se donna résolûment à Dieu. Bien des fois depuis, en racontant sa conversion, il l'a attribuée, après Dieu, à tout ce qu'il avait vu de foi et de vertus chrétiennes dans ce magistrat vénéré, sir Donald Mac-Leod, à qui ses éminents services dans l'Inde ont valu plus tard le titre de baronnet.

Pendant son long séjour dans l'institution Duff, le jeune Behari n'avait pas été baptisé. Dès qu'il se sentit en pleine possession de la foi, il demanda le baptême à l'un de ses amis le révérend Dr Mackay, et donna de la réalité de sa conversion une de ces preuves qui dispensent de toute autre. Au service du gouvernement, il jouissait d'un traitement de 120 livres sterling par an, avec la perspective de voir cette somme portée à plus de 300 livres. Mais le nouveau chrétien avait décidé qu'il n'exercerait plus d'autre emploi que celui de prêcher l'Evangile à ses compatriotes, et, pour tenir sa promesse, il revint à Calcutta et s'y fit missionnaire avec 10 livres seulement d'honoraires, au service de l'Eglise libre d'Ecosse. Ses travaux à ce poste, poursuivis avec une rare activité pendant quinze ans, furent bénis à ce point que, dans la pensée du Dr Mackay, aucun missionnaire, soit étranger soit indigène, n'eut, à cette époque, le bonheur d'amener à l'Evangile un aussi grand nombre d'âmes. Depuis quelques années, Behari avait reçu l'imposition des mains. En 1861, il passa, avec l'assentiment du

Comité de l'Eglise libre, au service de l'Eglise presbytérienne d'Angleterre, qui avait besoin d'un directeur éprouvé pour la nouvelle mission qu'elle venait de fonder à Calcutta, et c'est de ce poste que le Seigneur vient de le rappeler à lui, à l'âge peu avancé de 53 ans.

En annonçant cette mort, le journal déjà mentionné ajoute : « Le révérend Behari, l'un des premiers convertis de l'Eglise libre d'Ecosse en a été aussi l'un des plus dévoués. Il était complètement étranger à cet amour du lucre qui, pour bien d'autres, a été un piége fatal. Sa douceur, son caractère affectueux et la simplicité de ses manières, qui n'excluait ni l'intelligence ni une grande sagacité, et qui s'alliait admirablement à une piété exempte de toute affectation, lui gagnaient tous les cœurs. Grâce à ces qualités, bien des portes lui étaient ouvertes que sa grande humilité lui aurait peut-être fermées, sans cela. »

TURQUIE.

La députation chargée, par la branche anglaise de l'Alliance évangélique, d'aller solliciter du gouvernement tu la cessation des mesures vexatoires dont plusieurs protestants sortis de l'islamisme ont eu à souffrir, vient de publier le compte rendu de sa mission. On y voit que si, comme nous l'avons dit déjà, la députation n'a pas obtenu du sultan l'audience qu'elle sollicitait, sa démarche n'a pas été vaine. C'est surtout, paraît-il en sa qualité de calife, ou chef religieux de l'islamisme, que le sultan a refusé de recevoir les députés. Le faire aurait été, dans sa pensée ou dans celle de ses conseillers et probablement aux yeux de ses sujets mahométans, reconnaître à des étrangers, non-musulmans, le droit d'intervenir dans l'administration religieuse du pays.

A défaut de cette audience, les députés, dûment secondés par l'ambassadeur d'Angleterre, ont été reçus par Savfet-Pacha, ministre des affaires étrangères, et ont pu lui exposer en toute liberté les plaintes de leurs coreligionnaires turcs. La plupart de ces griefs, taxés d'abord d'exagération, ont été dûment constatés par des enquêtes faites avec soin. Le gouvernement a essayé d'en rejeter la responsabilité sur des autorités subalternes, mais en promettant de veiller à ce qu'ils ne se renouvelassent pas. Et il y a lieu d'espérer qu'en raison même du retentissement qu'ont eu les démarches de la députation, cette promesse sera suivie d'effets. Une lettre récente de l'ambassadeur anglais, sir Henri Elliot, en exprime l'assurance.

Nos lecteurs connaissent les principaux faits qui avaient déterminé l'envoi de la députation. Dans un mémoire présenté au sultan par l'entremise de sir Elliot, les députés ont demandé : 1° que les trois Ansyriehs chrétiens, injustement enrôlés de force dans l'armée et sommés de renier le protestantisme, soient renvoyés dans leurs foyers; 2° que Mustapha et sa famille, violemment emmenés de Marasch et internés à Smyrne soient mis en liberté;

Et 3° que toutes les garanties données au protestantisme par le célèbre édit, Hatti Houmayon, du sultan Abdul Méjid, soient honorablement maintenues.

Pendant son séjour à Constantinople, la députation s'est mise en rapport avec les protestants de la ville et en a reçu une lettre de remercîments, signée par les membres notables, notamment par Hagap Matteoisian, vakil ou député chargé de représenter officiellement les protestants dans leurs rapports avec le gouvernement turc.

Ils ont reçu, en outre, la visite de plusieurs chefs d'autres communautés religieuses, entre autres celle de Mgr Azarian, chef de la communion arménienne-catholique-ro-

maine, qui, elle aussi, a eu à se plaindre des autorités turques sur quelques points de l'empire.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Nos lecteurs n'auront pas oublié ces pasteurs et ces évangélistes nègres qui, lorsque les missionnaires blancs furent chassés du Yoruba, en 1867, prirent courageusement la direction des œuvres forcément abandonnées, et qui, grâces à Dieu, ont si bien dirigé ces Eglises naissantes, qu'au lieu de disparaître, comme on le craignait, elles se sont affermies, accrues et multipliées.

Un de ces vaillants soldats de Christ, le révérend Moore, d'Osiellé, nous apprend qu'ils n'ont pas été seuls à donner des exemples de dévouement et d'invincible fermeté.

Il parle d'une jeune négresse appartenant à la petite congrégation qu'un évangéliste, indigène aussi, dirige à Oyo, capitale du royaume Yoruba.

« Lucie, » dit M. Moore, « a donné son cœur à Jésus-Christ depuis quelques années. Jusqu'à ces derniers temps, son mari n'avait mis aucun obstacle à ce qu'elle fréquentât le culte, mais dernièrement, je ne saurais dire pour quelles raisons, cet homme changea tout à coup de sentiment. Il voulut forcer sa femme à se retirer d'avec les chrétiens. Dans ce but, il lui déclara brutalement, un jour, qu'il ne lui permettait plus ni d'aller au temple des chrétiens, ni même de prier chez elle. La seule alternative qu'il lui laissa fut, ou de renoncer à l'Evangile ou de sortir de chez lui. La pauvre femme, atterrée par ce revirement imprévu, s'humilia, supplia, mais en vain. Quitter Christ ou quitter immédiatement sa maison, à lui, rien ne parvint à le faire sortir de là. Le choix était dur, mais Lucie savait tout ce que Jésus avait fait pour son âme et comprit qu'il n'y a ni

peines ni souffrances qui puissent mettre en doute le devoir de ne pas renier Celui en qui sont la vérité et la vie. Sans hésiter, elle quitta la maison de son mari. Mais où aller? Elle sentait que se retirer dans la maison des missions eût été très dangereux pour cet établissement et personne dans la ville n'aurait pu lui donner asile sans courir le risque de voir sa maison incendiée par le mari. La pauvre femme se réfugia chez un frère aîné, et y resta quelques jours, en suppliant cet homme de s'employer à la réconciler avec son mari. Mais le frère n'était pas moins hostile à Jésus-Christ que le mari. Il exigea, pour se mêler de l'affaire, que sa sœur promît de renoncer formellement à la foi chrétienne, et, sur son refus de le faire, il la somma non-seulement de sortir, de chez lui, mais de quitter sur-le-champ la ville. Pauvre femme! elle n'avait jamais voyagé, elle n'était pas habituée à la marche, sa ville natale était à peu près la seule qu'elle connût, mais elle avait entendu parler d'Ibadan, et, sans en savoir exactement le chemin, elle entreprit de s'y rendre. Prenant sur ses épaules son enfant, âgé d'environ quinze mois, et un grand panier rempli des provisions indispensables pour son précieux fardeau, elle se reccommanda à la protection du Seigneur par une fervente prière, et eut, dès les premiers pas, la preuve que le Seigneur avait les yeux ouverts sur elle. Les chrétiens d'Oyo, ayant appris l'état des choses, avaient loué un homme du pays pour lui servir de guide. Grâce à Dieu et à cet arrangement, elle put gagner Ibadan, où les chrétiens, instruits de sa position, lui ont fait un accueil fraternel. J'apprends, cependant qu'il a plu à Dieu de lui retirer son enfant. »

A ce récit, l'évangéliste d'Oyo, nommé Josiah Lasité, ajoute quelques détails qui aident à mieux comprendre encore par quels combats avait dû passer la douce et fidèle chrétienne. Otermini (c'est le nom du mari) et le frère dont il a été question, ne s'étaient pas bornés à lui défendre de

fréquenter les réunions chrétiennes; ils avaient voulu la contraindre à prendre part aux cérémonies du culte d'Orisa et aider à cuire la chair des victimes offertes à cette divinité. Ces violences coïncidaient avec d'autres actes de persécution, provoqués surtout par le fils aîné du roi, mais que les chrétiens ont bravement supportés. L'évangéliste ayant cru devoir signaler ces faits au roi lui-même, ce monarque, qui passe pour avoir des sentiments plus humains que son fils et que la plupart de ses chefs, répondit que, quant à lui, il ne défendait pas à ses sujets d'embrasser le christianisme, mais qu'il ne pouvait pas empêcher les persécutions, surtout quand elles se produisaient dans les familles. Il ajouta que le mieux à faire était d'attendre avec patience l'arrivée de quelques hommes bien connus et qu'on n'oserait pas persécuter.

Ces mots étaient une allusion à un fait annoncé dès lors et qui s'est accompli depuis. C'est le retour dans le Yoruba de deux des anciens missionnaires qui avaient dû le quitter en 1867. Ces nobles vétérans de la cause de Christ, MM. Hinderer et Townsend, doivent, à l'heure où nous écrivons, être arrivés dans leurs postes d'autrefois où les chrétiens se préparaient à leur faire un accueil enthousiaste.

En terminant sa lettre, le catéchiste d'Oyo annonce qu'en dépit des violences de l'adversaire, la prédication de l'Evangile attire chaque dimanche une cinquantaine d'auditeurs et que, sur ce chiffre, il en est vingt-huit qu'on peut regarder comme des membres vivants de l'Eglise de Christ.

NOUVELLES RÉCENTES

JAPON.

Le développement de l'instruction publique prend une place de plus en plus grande dans ce pays. Yeddo possède aujourd'hui une Université, une école spéciale pour l'étude des langues étrangères, une école normale d'instituteurs, un grand collége et quelques établissements scolaires pour les filles.

On sait que plusieurs missionnaires protestants occupent des postes de professeurs dans quelques-uns de ces établissements. D'autres reçoivent chez eux des élèves, auxquels ils parlent librement de l'Evangile. Un journal de Boston, mentionnant ces faits, et parlant des autres progrès accomplis au Japon, exprime la pensée que ce pays est, dès à présent, un des champs de mission qui donnent le plus d'espérances.

MISSION DU NIGER.

Dans une ordination célébrée à Onitscha, suivant le rite anglican, l'évêque Crowther a imposé les mains à quatre diacres indigènes. Il a ensuite donné des instructions épiscopales à ces nouveaux ecclésiastiques nègres et à dix instituteurs également indigènes, prêts à partir pour aller s'établir dans de nouveaux postes. Trois mois plus tard, il a conféré l'ordre de la prêtrise à trois membres de son clergé, qui depuis plusieurs années exerçaient les fonctions de diacres.

La troisième lettre pastorale de l'évêque, publiée à la même époque, représente les progrès de l'œuvre comme

très encourageants. Les congrégations régulièrement organisées se composent d'environ 1,100 membres, y compris les enfants. Plusieurs nouvelles stations sont sur le point d'être occupées.

AMÉRIQUE DU NORD.

Si nos lecteurs n'ont pas oublié l'édifiante relation des fêtes de Noël à Métlakatla en 1873 (voir notre numéro de janvier 1875) ils apprendront avec intérêt que les directeurs spirituels de ce grand village chrétien, MM. Duncan et Collison, demandent à la Société des missions anglicanes de leur fournir les moyens de fonder une nouvelle station parmi les Indiens Tongas, tribu considérable fixée dans l'Alaska.

SYRIE.

Pendant longtemps, on avait fait la remarque que les personnes admises dans les Églises évangéliques de ce pays n'étaient guère que des hommes. Sous ce rapport, un changement considérable s'est opéré depuis quelques années. Les conversions et les admissions de femmes sont aujourd'hui les plus nombreuses. On attribue, en partie, ce résultat à l'intérêt qu'en Angleterre et aux Etats-Unis plusieurs associations de dames témoignent, d'une manière directe, aux travaux missionnaires.

— L'asile pour les lépreux que les protestants ont à Jérusalem, depuis plusieurs années, est en pleine voie de prospérité. On écrit qu'il va être agrandi de manière à pouvoir contenir vingt malades au lieu de seize. Un établissement du même genre créé par le pacha, dans l'espoir de contre-

balancer l'influence du premier, mais moins bien organisé et mal administré, n'a pas eu le même succès. Les patients lui préfèrent de beaucoup l'asile protestant.

PALESTINE.

Il se fait actuellement en Angleterre, sous le patronage de la *Société pour l'avancement de l'instruction parmi les femmes d'Orient*, une souscription ayant pour objet de terminer à Nazareth la construction d'un vaste édifice destiné à recevoir les écoles et l'orphelinat de jeunes filles, que cette ville possède depuis longtemps déjà.

AMÉRIQUE.

Nous avons eu déjà l'occasion d'annoncer que ceux des nègres émancipés que l'Evangile n'a pas atteint sont encore adonnés au culte du Vaudou, c'est-à-dire du Serpent. Les affreuses cérémonies de ce culte sont célébré secrètement en beaucoup de lieux, et à Taïti, elles sont allées jusqu'à la reprise des sacrifices humains. Il a fallu employer la force armée à les prévenir. A ces épouvantables coutumes se sont jointes des idées apocalyptiques provenant d'un enseignement chrétien resté incomplet ou mal compris.

PARIS.

VENTE DU COMITÉ AUXILIAIRE DE DAMES.

Cette vente s'est faite avec beaucoup de zèle et d'entrain. Le produit s'est élevé à 15,700 francs, somme que l'on avait jamais atteinte jusqu'à ce jour. Les envois des dames des départements ont été abondants et se composaient d'objets très bien choisis.

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

Typ. Ch. MARECHAL, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ASSEMBLÉE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS.

Si notre sentiment est juste, les grandes assemblées de la semaine qui vient de finir ont présenté un intérêt exceptionnel. Elles ont été animées, intéressantes, et dans chacune de celles auxquelles nous avons assisté, nous avons pu entendre les différents orateurs se féliciter des progrès de tout genre réalisés durant le courant de l'exercice. L'assemblée générale que la Société des missions évangéliques a tenue jeudi soir, 15 avril, à l'église de la Rédemption, a laissé au nombreux public qu'elle a réuni une impression profonde de reconnaissance et d'espoir. La situation matérielle de la Société, si précaire il y a un an, aujourd'hui tout à fait rassurante, les nouvelles du Lessouto, faisant espérer au dedans de nouveaux progrès, au dehors de nouvelles conquêtes, le zèle pour les Missions ranimé sur bien des points par des causes diverses; voilà les principaux faits que les orateurs se sont attachés à relever et dont l'ensemble a produit sur l'auditoire l'impression dont nous parlions tout à l'heure. A ces sujets de joie venait se mêler un regret; tous ceux qui ont pris la parole ont tenu à l'exprimer : c'est celui que faisait naître l'absence du directeur de la Maison des Missions, du

vénéré M. Casalis, que l'état de sa santé retenait loin de la fête.

Après la lecture du chapitre X des Romains et la prière faite par M. le pasteur Goguel, M. le baron *Léon de Bussierre*, président de la Société des Missions, prend la parole et retrace en peu de mots l'état actuel de l'œuvre et les progrès accomplis depuis un an. Lors de notre dernière assemblée, dit-il, nous n'avions à vous communiquer que de bonnes nouvelles ; cette fois-ci, les regrets se mêlent à notre joie, nous avons fait, depuis notre dernière réunion, deux pertes bien douleureuses : celles de MM. GrandPierre et Robert de Pourtalès, qui nous ont été enlevés, l'un au terme d'une longue carrière, l'autre dans la force de l'âge et dans le plein exercice de son activité. M. GrandPierre a été comme le rocher sur lequel a reposé, depuis sa fondation, l'édifice de la Société des missions ; dès 1826, il prit la direction de la Maison des missions, et, pendant trente ans, il déploya, dans ces fonctions, le zèle, l'ardeur et l'intelligence dont il était doué à un si haut degré. Ceux qui ont entendu les admirables rapports qu'il lisait chaque année aux assemblées générales, n'oublieront jamais l'intérêt qu'il savait inspirer à ses auditeurs, non-seulement pour les travaux de la Mission française, mais pour toutes les parties de l'œuvre immense que la chrétienté accomplit parmi les païens. — Après 1856, il fut remplacé dans ses fonctions par M. Casalis. Nommé alors vice-président de la Société, il déploya pendant seize années encore l'activité la plus infatigable. Il aimait à s'appeler lui-même un vieux missionnaire, un vétéran qui, pour n'avoir pas été lui-même sur le champ de bataille, avait du moins sonné la charge sans trève ni repos. — Plus courte que celle de M. GrandPierre, mais bien remplie, la carrière de M. de Pourtalès laisse à ceux qui lui survivent un exemple peu commun de vie chrétienne, humble et dévouée. Trésorier de la Société depuis 1857, il apporta dans ces fonctions le dévoue-

ment, l'esprit d'ordre et de travail qui le distinguaient : sa délicatesse lui suggérait souvent l'idée de sacrifices personnels par lesquels il venait en aide aux finances de la Société, sans que le public pût en avoir connaissance.

Voilà les épreuves de l'année : mais ces épreuves ont été compensées par d'abondantes bénédictions. M. Casalis, qu'une grave maladie a tenu pendant des mois entre la vie et la mort, a été rendu à son œuvre ; le déficit considérable avec lequel la Société a dû solder ses comptes en 1874 est réduit à une faible somme ; les appels adressés à l'Eglise ont été entendus ; les dons ont afflué de tous côtés : l'Alsace à elle seule a envoyé 19,000 fr. à la Société : une vente, celle de l'Ecole du dimanche française de Strasbourg, a produit une somme de 4,500 fr.; les organisateurs de la vente ont exprimé le désir que cet argent fût consacré à l'entretien de M. Hermann Dieterlen, autrefois élève puis moniteur de cette école, vœu bien touchant et auquel le Comité s'est empressé de déférer.

Ce n'est pas seulement en Alsace que M. Dieterlen a laissé un vivant souvenir : tous ceux qui l'ont connu — et ils sont nombreux — l'ont accompagné de leurs pensées et de leurs prières depuis le jour de son départ jusqu'au moment de son arrivée au Lessouto. Tous ont lu, dans le *Journal des missions*, le récit qu'il a fait lui-même de sa traversée, de son voyage dans l'intérieur des terres africaines, de l'accueil qu'il a trouvé à Morija, de ses débuts dans la carrière missionnaire. Tous ont subi le charme puissant de ses lettres, tous ont aimé la pureté et la fraîcheur des sentiments qu'elles traduisent, la force et la beauté de caractère qui s'y révèle. C'est par la lecture d'une de ces lettres que M. le président termine son discours. Nos lecteurs la connaissent déjà, nous nous dispenserons d'en donner le résumé. Elle se termine par des vœux ardents pour le rétablissement de M. Casalis. Ces vœux ne sont

pas seulement ceux de Hermann Dieterlen, ce sont ceux de l'orateur et de toute l'Assemblée.

Le rapport, dont *M. Faucher* donne ensuite lecture, revient avec plus de détails sur les faits mentionnés par M. le président. Ce rapport devant être imprimé, nous n'avons pas à l'analyser ici. Constatons seulement que la note qui y domine est celle de la reconnaissance et de l'espoir.

M. et Mme Allard sont allés à Taïti aider M. Viénot dans le soin des écoles; M. et Mme Villéger, après un temps de repos en Europe, ont repris leur œuvre au Sénégal.

C'est du *Lessouto* que nous viennent les nouvelles les plus encourageantes : un souffle de vie nouvelle est venu animer missionnaires et indigènes ; les prières ferventes que les uns et les autres ont adressées à Dieu, voilà la cause de ce réveil, auquel une visite du major Malan a aussi contribué. Les lettres de M. Dieterlen témoignent de la joyeuse surprise que lui a donné l'état actuel des stations — état bien différent de celui qu'il s'attendait à trouver. Un autre témoignage, bien précieux en raison de son origine, vient encore augmenter notre confiance : M. Griffith, Résident britannique, a constaté dans un rapport adressé au gouvernement anglais l'étendue des bienfaits apportés aux Bassoutos par les missionnaires français. Leur œuvre a fait ses preuves comme œuvre de civilisation, et à ce titre, elle a paru digne non-seulement de la bienveillance, mais aussi de l'assistance du gouvernement pour ce qui concerne les écoles.

Armés des forces nouvelles que leur avait apporté le réveil, les missionnaires se sont réunis à Hermon et ont pris deux décisions importantes : la création d'un poste nouveau à Matatiélé, et l'envoi dans le nord, au delà du Limpopo, d'évangélistes indigènes. L'Eglise du Lessouto arrive ainsi à être majeure, et de colonie qu'elle a été longtemps, devient maintenant métropole.

Le rapport se termine par quelques indications sommaires sur les finances de la Société. *M. Fisch* reprend ce point avec quelques détails. Des chiffres présentés, il résulte que le déficit, qui s'élevait à 100,000 fr. en décembre dernier, se réduit maintenant à 12,925 fr.

Il ne faut pas que ce beau résultat fournisse aux fidèles un prétexte à diminuer leurs dons, dit à ce propos M. le président ; plus que jamais, l'œuvre des missions a besoin du concours efficace de toutes les bonnes volontés, les grâces qu'elle a reçues appellent à de nouvelles entreprises, et obligent, du même coup, ceux qui la soutiennent, à de nouveaux sacrifices. Un champ plus vaste, les contrées du Nord, s'ouvre à la parole des missionnaires : restera-t-il inexploré, faute des ressources nécessaires pour y envoyer des ouvriers? D'ailleurs cette activité nouvelle, ce n'est pas les missionnaires qui l'ont cherchée, elle s'est imposée à eux ; ou plutôt, c'est Dieu lui-même qui leur en a montré le cadre en même temps qu'il leur en fournissait les moyens. Par un arrangement providentiel, il se trouve que l'idiome des Bassoutos n'est qu'une des variétés de la langue que parlent un très grand nombre de peuplades africaines. Or cet idiome, rude et inculte à l'arrivée des missionnaires, est devenu par leurs soins une langue littéraire, une langue capable de se propager, de se substituer aux dialectes, sous lesquels son unité est encore voilée et de préparer ainsi, d'une manière efficace, l'évangélisation des peuples qu'elle aura rapprochés et la diffusion des saintes Ecritures.

Après le chant d'un cantique et la collecte faite par les élèves de la maison des Missions, M. le pasteur Bernard, de Mulhouse, prend la parole.

Il exprime d'abord les sentiments de *joie* et de *tristesse* que lui fait éprouver cette fête de missions. Il rappelle les noms chers et vénérés d'hommes éminents que ses regards cherchent en vain dans l'assemblée. Il parle des bénédic-

tions dont notre Société a été l'objet et l'instrument pendant un demi-siècle et, en particulier, de celles que Dieu répand sur elle en ce moment. « Notre mission, dit-il, est certainement une des plus belles et des plus bénies. Dieu a marqué cette œuvre de son sceau ; mais les bénédictions de Dieu obligent, y avons-nous répondu comme nous le devions ? Je voudrais, poursuit l'orateur, pouvoir dire à tous les pasteurs qui désirent voir la vie se répandre davantage dans leurs troupeaux : établissez des Sociétés auxiliaires de missions, des réunions de missions; organisez des associations de travail pour les missions; parlez de missions aux enfants. Quelques-uns des fruits qui m'ont le plus réjoui dans le cours de mon ministère ont mûri à ce soleil, ont bu l'eau de cette source vive. Le mot de réveil est à l'ordre du jour, réveillons et ranimons notre zèle pour la sainte cause du Seigneur. » M. Bernard rappelle ensuite une génération de chrétiens qui s'en va. Ces hommes de Dieu ne transigeaient pas sur la doctrine, mais ils représentaient mieux que des formules. C'était l'orthodoxie, mais avant tout, c'était la vie. Il n'y avait pas là de drapeaux, mais des soldats. On ne cherchait pas l'épaulette, on voulait vivre et mourir pour son chef. S'adressant alors aux élèves missionnaires : « ce sont là, ajoute l'orateur, les hommes que vous devez suivre; devenez leurs imitateurs. » Et il termine en leur disant : « Parlons moins des renoncements et des privations de la carrière missionnaire. Qu'est-ce qui fait sa grandeur, ses joies les plus profondes, ses plus glorieux priviléges ? C'est ce qu'on laisse, c'est ce qu'on donne, ce qu'on expose, ce qu'on souffre. Le sacrifice cesse d'être un sacrifice pour qui sait aimer. Eh bien, jeunes amis, rendez grâces à Dieu qui vous a appelés ; serrez-vous avec une ardeur nouvelle et avec un nouveau courage autour du drapeau qui a été si bien porté par vos devanciers. Apprenez à chanter avec des âmes d'hommes et des cœurs d'enfants, ce cantique

que je garde comme un pieux souvenir écrit de la main d'Arbousset, ce cantique que mes deux amis, Casalis et Arbousset, chantaient sur leurs chevaux, dans les temps des premiers commencements, alors qu'ils vous frayaient la voie en allant de village en village, de hutte en hutte, porter aux Bassoutos le message du salut :

Aimer le Sauveur,
C'est le choix du cœur,
Le plus heureux, le plus sage ;
On dit, ayant ce partage,
C'est tout mon bonheur
D'aimer le Sauveur.

Quand de le servir
On fait son plaisir,
Quand pour lui l'on sacrifie
Volontiers sa propre vie,
On dit : Qquel bonheur
D'aimer le Sauveur !

Après M. Bernard, la parole est à M. Perrelet, ancien missionnaire à l'Ile-de-France, et présentement pasteur à Yverdon. Il raconte avec beaucoup de verve et d'entrain quelques traits de la vie de M. Lebrun, l'apôtre de Maurice ; il y ajoute quelques-uns de ses propres souvenirs.

M. le pasteur Bersier termine par la prière.

LETTRE DE M. LE MISSIONNAIRE KOHLER AU DIRECTEUR DE LA MAISON DES MISSIONS.

Cana, 26 décembre 1874.

Bien cher Monsieur,

Il y a un an, je vous décrivais ma position; si vous vous la rappelez, elle n'était pas brillante. J'étais seul au milieu

des champs, entouré de païens seulement, et ne comprenant pas même le sessouto. Depuis un an, les choses se sont sensiblement améliorées. Je ne suis plus seul, nous sommes logés, petitement il est vrai, mais convenablement ; je comprends les indigènes et puis me faire comprendre d'eux. Notre cher Cana n'est encore qu'un bien petit point blanc dans un grand espace noir. Mais j'espère qu'avec les années et surtout avec la bénédiction du Seigneur, la lumière se fera, et que les chrétiens de France pourront bénir Dieu d'avoir pu fonder une station de plus dans le Lessouto, et par ce moyen d'avoir arraché à la mort bon nombre d'âmes. J'ai la conviction que Dieu s'est choisi tout un peuple dans ces quartiers ; sans cela, je ne crois pas qu'il eût permis que j'y fusse placé.

Ce n'est pas que, jusqu'à ce jour, nous ayons vu grand fruit de notre travail ; non ; toutefois le Seigneur ne s'est pas laissé sans témoignage, je puis même dire qu'il nous a bénis au delà de notre attente. Depuis mon retour de la colonie, j'ai pu admettre dans la classe des catéchumènes quatre personnes, un homme et trois femmes. Laissez-moi vous raconter, d'après mon journal du mois de Juillet, la première entrevue que j'eus avec Sétlabaka (c'est le nom de l'homme.)

« Aujourd'hui, au moment où le soleil allait disparaître à l'horizon, deux cavaliers sont arrivés. Comme ils désiraient me parler, je sortis pour les entendre (pour le dire en passant, il n'y avait point de place pour eux dans notre hutte). Je me trouvai alors en face d'un homme de haute taille, noir comme du jais, les yeux flamboyants. Je lui demandai ce qu'il avait à me dire. Pour toute réponse, sans prononcer une parole, il s'approche de moi, étend sa main du côté de son village, puis l'élève vers le ciel, et, la laissant retomber en décrivant un cercle comme pour indiquer le chemin qu'il avait parcouru, il la dirigea vers moi. Je ne comprenais rien à cette mimique; toutefois j'en

étais très impressionné, car elle était accompagnée de profonds gémissements. Voyant que je ne savais que penser, il prit un livre, me le montra, et dirigea de nouveau sa main vers le ciel et puis vers moi. Je compris. Ce volume, c'était la sainte Ecriture ; sans doute que cet homme, en proie à de cruels remords, cherchait la paix et le pardon de ses péchés. Je lui parlai de l'amour de Dieu et lui lus ce verset : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son « fils unique, etc. » Il parut comprendre, mais il se mit de nouveau à gémir de manière à fendre le cœur. Il me quitta pour quelques instants, puis revint. Je fis une prière avec lui, cela parut le calmer un peu, mais son angoisse était encore très-grande. Je profitai d'un moment de calme pour lui dire de ne pas oublier, en retournant chez lui, ce qu'il venait d'entendre. Jusque-là, je croyais avoir affaire à un muet. A l'ouïe de mes dernières paroles, il me répondit qu'il ne voulait point retourner chez lui pour le moment. « Je suis venu, » dit-il, « dans un lieu de lumière, je ne « retournerai pas dans une ville de ténèbres et de corruption. » Il resta dans ma station, selon son désir, environ un mois. Pendant ce temps, je pus m'apercevoir qu'il y avait chez lui beaucoup de folie, et je sus qu'elle était le fruit d'angoisses que de prétendus médecins bassoutos avaient empirées. Sous l'influence de l'Evangile, cette folie a complétement disparu. Il a toujours suivi avec beaucoup d'assiduité les services religieux, et j'ai commencé son instruction pour le baptême. Il n'est pas éclairé, mais sa vie me prouve qu'il y a un véritable changement en lui. Il faut vous dire que c'est un chef assez influent, quoique n'étant pas fils de Moshesh. Il avait quatre femmes. Ne voulant plus être polygame, il en a choisi parmi elles une qui n'avait point d'enfants, donnant pour raison que les autres pouvaient plus facilement vivre avec le secours de leurs fils.

« Il me semble qu'il y a un mouvement parmi les païens;

depuis quelque temps, les services sont mieux suivis que par le passé. Il y a quelques mois, nous n'avions en moyenne que vingt-cinq à trente auditeurs ; le nombre est maintenant de cinquante à soixante. Hier, jour de Noël, ils dépassaient la centaine. Si nous avions une chapelle, je crois que nous aurions plus de gens ; mais les uns craignent la pluie, d'autres le soleil, et ils ne viennent pas. Nous sommes dans la saison des pluies et d'un soleil brûlant. »

Comme je vous le dis au commencement de ma lettre, nous sommes logés convenablement. A notre arrivée, nos premiers moments furent employés à entasser les choses les plus indispensables dans une hutte où nous nous installâmes tant bien que mal. Trois jours après, je pris bèche, pic, levier, etc., accompagné de deux ouvriers, j'allai à la carrière. Après avoir arraché assez de pierres pour les fondements, je les fis transporter. Comme je n'avais point de maçon à ma disposition, je pris la truelle. Je fis ainsi moi-même tout l'ouvrage en pierre ; ce ne fut pas, vous le comprenez, sans force ampoules aux mains et de vives douleurs dans les reins. Quand j'en eus fini avec les pierres, il fallut mouler des briques. Je m'y mis avec deux manœuvres qui ne savaient pas même manier la bèche. Quoiqu'il me répugnât beaucoup de mettre les pieds dans l'argile pour la pétrir, je m'y résignai. Je travaillai ainsi quelques jours avec eux, et dès qu'ils eurent appris leur métier, je les laissai faire pour me mettre à maçonner, ce qui, avec des briques, est relativement facile. En quelques semaines, les murs furent terminés. Alors, je déposai la truelle pour prendre la hache et la scie, et faire la charpente. La charpente finie, je devins couvreur, plâtrier, menuisier, etc. »

Notre petite maisonnette se compose de deux chambres, un corridor et une cuisine; elle est suffisante pour le moment. Elle est tournée à l'est vers la belle chaîne des Maloutis. Vous vous rappelez, je n'en doute pas, quelle

magnifique vue nous avons ; nulle station n'est aussi privilégiée que la nôtre sous ce rapport.

Encore une fois, pardonnez mon long silence et comptez toujours sur la vive affection de votre ancien élève.

F. KOHLER.

VOYAGE DU CATÉCHISTE D'ASSER ET DE SES COMPAGNONS AU NORD DU LIMPOPO.

Le récit qu'on va lire nous a été envoyé par M. Mabille de Morija. On se souvient que l'année dernière, notre frère fit avec M. Berthoud un voyage dans ce qu'on appelle le Transvaal, vaste contrée qui s'étend au nord du pays des Bassoutos jusqu'au fleuve Limpopo. Cette région est sous la domination d'un nombre considérable d'émigrés du Cap, d'origine hollandaise. Ils y ont fondé une république dans laquelle se trouvent enclavées diverses tribus qu'ils ont subjuguées et parmi lesquelles se trouve celle des Bapélis de beaucoup la plus nombreuse, qui est en grande partie évangélisée par la Société des missions de Berlin. C'est au milieu des naturels établis vers la limite septentrionale du Transvaal, près de hauteurs appelées Zoutpansberg, que nos amis du canton de Vaud se proposent de fonder leurs stations. L'Eglise réformée hollandaise qui entretient là un missionnaire très zélé, M. Hofmeyer, leur cèderait ce champ de travail pour lequel elle manque d'ouvriers.

Plus au Nord, se présente le Limpopo, au delà duquel commence une nouvelle ligne de tribus, entièrement indépendantes, s'étendant indéfiniment vers le Zambèze. C'est là que nos missionnaires du Lessouto et leurs troupeaux désirent porter l'Evangile. Nous ferions ainsi un immense pas vers le centre de l'Afrique. Cette mission,

fille du Lessouto, se trouverait à environ 200 lieues au Nord-Est de la plus centrale de nos stations (1).

Lorsque M. Mabille repartit pour Morija, il chargea Asser, catéchiste mossouto et deux de ses collègues, qui avaient accompagné les missionnaires dans le Transvaal, de traverser le Limpopo, d'aller étudier un peu le pays et les dispositions de ses habitants. Ce qui va suivre est le résumé du rapport du catéchiste.

« Asser et ses trois compagnons partirent le 18 mai de la station de M. Hofmeyer, munis de tous les articles d'échange (poudre, plomb, perles, étoffes...) nécessaires pour se procurer de la nourriture pendant leur voyage. Des services spéciaux de prières furent établis dans l'église de M. Hofmeyer pour les recommander à la protection du Seigneur. On eut soin, en outre, de leur donner un bon guide nommé Simon qui connaissait à fond la langue des Banyaïs. Nos voyageurs franchirent tout d'abord la chaîne du Zoutpansberg. Vingt-trois lieues au moins les séparaient encore du Limpopo. La contrée devant eux s'étendait en plaines interminables garnies de bois de mimosas ; ici et là, le baobab y forme de véritabes forêts. Le pays est infesté de lions et de hyènes; l'eau est rare, et les chasseurs qui parcourent ces régions à la recherche des éléphants et des girafes, n'ont pas moins de précautions à prendre contre les bêtes féroces que contre le manque d'eau. Nos hommes avaient des fusils dont ils se servirent beaucoup, mais sans grand succès, car ils ne tuèrent qu'un seul et unique zèbre. Aussi, eurent-ils souvent en perspective le manque de nourriture. Mais chaque fois qu'ils se croyaient appelés à souffrir véritablement de la faim, le secours leur arrivait inopinément. Là, c'était la rencontre de voyageurs indigènes auxquels ils pouvaient acheter de la farine; ici, la découverte d'un miel délicieux que leur fit trouver

(1) Les distances et positions géographiques mentionnées dans cet article ne sont qu'approximatives. (*Réd.*)

plusieurs fois l'intelligent « coucou indicateur. » Le plus souvent, ils en étaient réduits à manger le fruit acidulé du baobab ; ce fut même, dans une circonstance, leur seule nourriture pendant deux jours. En arrivant au Limpopo, ils trouvèrent sur les deux rives plusieurs villages habités par les Bakhalakas, qui parlent le sessouto. Ces gens ne voulurent pas écouter la Parole de Dieu, sous prétexte qu'étant tributaires des Matébélés de Mousslékatsi, ils ne pouvaient rien recevoir sans en avoir, au préalable, demandé l'autorisation.

Nos voyageurs traversèrent sans accident le Limpopo, large rivière toute peuplée de crocodiles ; l'eau leur venait jusqu'à la ceinture. Un peu plus bas que l'endroit où ils ont traversé la rivière, se trouve un gué praticable aux wagons des chasseurs. Ils eurent bientôt dépassé les derniers villages des Bakhalakas et se trouvèrent de nouveau dans un pays non habité. Ils durent y faire de très longues étapes pour ne pas manquer d'eau ; impossible dans ces régions d'en trouver ailleurs que dans les lits des rivières qui coulent vers le Sud-Est pour se jeter dans le Limpopo ou directement dans l'océan indien. — L'un d'eux, Yonathan, Mopéli converti à Léribé, et qui, depuis trois ans, travaille à annoncer l'Evangile à ses compatriotes, tomba malade au moment où ils allaient laisser derrière eux le dernier village des Bakhalakas. D'énormes tumeurs qui eurent bientôt engendré des vers, couvrirent tout son corps. Nos amis le soignèrent pendant cinq semaines, s'achetant eux-mêmes de la nourriture ou en recevant gratuitement des gens de l'endroit. A ce moment, l'un d'eux déclara « qu'évidemment le Seigneur n'approuvait pas leur voyage et que le mieux était de reprendre le chemin de la maison. » Asser refusa catégoriquement. « J'ai voulu, » dit-il, « entreprendre ce voyage une première fois, et tous, païens et chrétiens, m'ont dissuadé de le faire. Cette fois-ci, païens et chrétiens ont, au contraire, été unanimes à m'encourager ;

on a prié, on prie encore pour nous. Satan seul veut nous empêcher d'aller plus loin; il voit que le Seigneur veut nous ouvrir les portes du pays des Banyaïs. Essayons d'aller plus loin et alors nous verrons. » Cette attitude et ces paroles encouragèrent ses compagnons. Ils confièrent leur malade aux gens de l'endroit, leur promettant une récompense à leur retour et se remirent en route. Quelques jours avant, un de leurs compagnons, jeune garçon monyaï, qui s'en retournait avec eux chez son père, avait pris la fuite, effrayé sans doute par l'horrible maladie qui les retenait dans cet endroit. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent dans un pays de montagnes toutes isolées des unes des autres. Sur ces montagnes, les Banyaïs ont construit leurs villages qu'ils ont voulu ainsi mettre à l'abri des expéditions pillardes des Matébélés. Nos amis parcoururent pendant plusieurs jours ce pays, visitant les différents chefs et leur demandant s'ils étaient disposés à recevoir l'Evangile.

Trois de ces chefs ont, de grand cœur, donné leur plein assentiment et ont aussitôt choisi le terrain sur lequel les missionnaires pourront s'établir. Le pays est très bien arrosé; il est élevé et jouit, nous dit Asser, d'un climat très sain. Les forêts renferment beaucoup d'arbres dont les fruits, semblables aux abricots, sont excellents. Les Banyaïs cultivent le riz, le maïs, le sorgho et d'autres céréales. Ils se font une espèce d'étoffe avec l'écorce d'un arbre. Ils sont enfin très industrieux, *mais ne se lavent jamais*, dit-on.

...Prenant la longitude de Paris pour point de départ, Asser doit s'être avancé, entre le 28e et le 29e degré de longitude Est, jusqu'au 19e 1/2 de latitude Sud. Il aurait poussé plus loin, au delà de la rivière *Lunde*, s'il n'eût été malade pendant une quinzaine de jours. Plusieurs incidents assez remarquables ont marqué son voyage. En arrivant dans le village où ils espéraient trouver sain et sauf leur jeune

Monyaï fugitif, nos amis demandèrent à voir son père. Le jeune homme n'ayant point paru, le père les accusa aussitôt de l'avoir tué et ameuta contre eux les gens du village. Fort heureusement, Asser et ses compagnons avaient, quelques instants auparavant, rencontré un parti de Makuapas des Spelunken, fort d'environ quarante hommes tous armés de fusils, qui chassaient devant eux un troupeau de bœufs qu'ils avaient achetés; de part et d'autre, on s'était reconnu. En entendant les cris d'alarme de nos amis et les cris de guerre poussés par les habitants du village, les Makuapas qui avaient continué leur route, revinrent sur leurs pas. Ils prirent aussitôt nos voyageurs sous leur protection affirmant que l'accusation devait être fausse; qu'Asser étant leur missionnaire et voyageant avec des hommes du Livre, ne pouvait avoir commis ce crime. Grâce à cette intervention providentielle, Asser et ses compagnons échappèrent au danger et purent continuer leur voyage.

Un fait intéressant qui a trait aux traditions en vogue chez les Banyaïs, mérite d'être rapporté ici. Les chefs entendant parler de l'Evangile, du Fils de Dieu venu sur la terre souffrir et mourir pour les siens, y trouvèrent une analogie frappante avec une de leurs anciennes traditions dont je vous ai naguère parlé. Le fils d'un de leurs grands chefs aurait, d'après cette tradition, été mis à mort par ses propres sujets, et c'est en sa mémoire qu'un jour de repos sur sept serait depuis observé par eux. « Si votre doctrine est bien telle que vous nous l'annoncez, dirent-ils à Asser et à ses compagnons, nul doute qu'elle ne soit accueillie avec empressement par nous tous. »

Le voyage de retour s'accomplit heureusement pour nos amis. Asser échangea son fusil contre quatre bœufs; ils en tuèrent un dont la viande fut séchée au soleil pour servir de provision de voyage; sur un autre ils chargèrent Yonathan, qu'ils avaient retrouvé bien soigné, mais encore très malade; ils durent, à plusieurs reprises, user de

force pour le faire consentir à être mis sur leur bête de charge. Ils arrivèrent ainsi chez M. Hofmeyer où ils furent accueillis avec force félicitations par leurs amis, heureux de rendre avec eux de sincères louanges au Seigneur. Après être allés prendre congé d'Éliakim, Asser partit aussitôt pour le Lessouto où il arriva en vingt-neuf jours accompagné de deux jeunes gens dont l'un doit retourner avec nos amis Berthoud et Creux, tandis que l'autre restera pour s'instruire dans notre école supérieure.

Durant tout ce voyage, Asser a eu la précaution d'écrire jour après jour tout ce qu'il avait fait ou vu. S'il venait à mourir dans son voyage, pensait-il, nous l'apprendrions d'une manière ou de l'autre, et nous ne manquerions pas, en envoyant à sa recherche, de retrouver son journal avec toutes ses précieuses indications; nombre des étapes à faire, noms des endroits où l'on peut trouver de l'eau, etc. Quelle prévoyance pour un homme de cette race noire si souvent taxée d'inintelligence et de stupidité !

Le voyage au pays des Banyaïs n'est pas très facile au dire d'Asser ; mais il ne doit pas être plus difficile que celui que doivent faire les missionnaires de la Société de Londres en mission chez les Matébélés, à Inyati et ailleurs. Une partie du parcours se trouve, il est vrai, dans la région infestée par le tsetsé (1). Mais ce tsetsé recule chaque année, et il devient de plus en plus évident qu'un jour, bientôt même, il n'existera plus. Asser me dit que les Boers, ont commencé, cette année, à se servir pour leurs chevaux, du grumeau acidulé du baobab, comme remède préventif contre la piqûre du tsetsé. Pendant un jour les animaux semblent malades, mais, dès le second jour, ils sont de nouveau frais et dispos. Monsieur Hofmeyer et beaucoup d'autres avec lui, croient fermement que le tsetsé se retire avec le buffle dans la fiente duquel il dépose toujours ses œufs.

(1) Mouche venimeuse qui tue le bétail. (Note des réd.)

Parlons maintenant des résultats. Voilà une grande porte ouverte par le Seigneur. Qui voudra en profiter ? On fera peut-être beaucoup d'objections; c'est loin, dira-t-on ! Oui sans doute, mais c'est dans la bonne direction; on n'entre dans l'œuvre de personne. Les Banyaïs sont des tribus indépendantes. Immédiatement après elles, on trouve les Mashonas, le peuple africain de tous, peut-être, le plus ingénieux et le plus industrieux, et puis... et puis on arrive au Zambèze et on donne la main aux tribus du centre *qu'il faut* évangéliser. Asser est revenu pour étudier encore un peu dans notre école supérieure. Il espère voir sa femme se convertir pendant son séjour ici ; dans deux ans, dit-il, il sera prêt à aller partout où on voudra l'envoyer. J'ai de plus sept ou huit de mes meilleurs aides indigènes qu sont dès à présent prêts à se rendre dans le Nord pour prêcher l'Évangile. — En prenant de faciles précautions, en voyageant avec des wagons légers attelés de mulets au lieu de bœufs; en ayant soin de faire à l'avance provision d'eau à boire, *il doit être possible*, avec l'aide de Dieu, de parvenir chez ces Banyaïs ; non pas toutefois sans faire le sacrifice, à la vérité peu coûteux, de certains conforts inutiles de la vie dont nous jouissons au Lessouto.

Nous pourrions, dès maintenant, envoyer des catéchistes indigènes. — Y consentez-vous ? Les Églises de France voudront-elles se charger de cette œuvre ? D'autres la convoitent, faudra-t-il, devrons-nous la leur céder? Autant de questions que par l'entremise du journal, je place devant le Comité et tous nos frères.

Il faudrait seulement *un* missionnaire européen pour diriger l'œuvre qui serait toujours confiée à des indigènes. Ceux-ci ne feront pas défaut, il faudra plutôt arrêter leur zèle. — Dieu veuille diriger tout ce qui regarde cette nouvelle mission ! »

RÉCITS DE VOYAGE DE M. HERMANN DIETERLEN, ENVOYÉS A SA FAMILLE.

Morija, 18 janvier 1875.

(Suite.)

Cette fois c'est bien du Lessouto que je vous écris, de Morija, assis à *ma* table, dans *ma* chambre, et auprès de Jean et de Mme Preen, qui sont pour moi une nouvelle famille, un nouveau Ban-de-la-Roche. Je suis si pressé de pvous arler de cette nouvelle et belle vie que j'ai peine à revenir à un voyage dont les incidents me semblent déjà bien éloignés et surtout bien insignifiants en comparaison des joies bienfaisantes qui remplissent mes journées depuis que j'ai posé le pied sur le sol du Lessouto. Peut-être préféreriez-vous comme moi laisser de côté le récit de nos dernières étapes et en venir immédiatement à notre arrivée ici et à nos premières impressions. Mais, puisque j'ai commencé à vous raconter mon voyage, je tiens à achever mon récit ou du moins à vous amener rapidement de Queenstown à Morija.

Tout n'est pas rose dans le métier de voyageur en Afrique, et si parfois mes descriptions font venir l'eau à la bouche de mes plus jeunes frères, si, en effet, il y a beaucoup de poésie dans ces pérégrinations à travers des solitudes et des déserts, la nature se charge aussi de calmer votre enthousiasme et de vous servir de la prose à sa façon. Au lieu de partir de Queenstown le 8 janvier, nous dûmes passer une journée mortelle à attendre le cart qui devait nous emporter. Les heures se passèrent dans une attente impatiente et ce n'est qu'à quatre heures du soir que le cor du postillon vint nous tirer de notre mélancolie. Force nous fut d'attendre jusqu'au lendemain matin. « Mais cette fois, » disions-nous, « nous en finirons enfin, et nous serons ce soir à Aliwal. » Loin de là! à neuf heures,

nous arrivons au bord d'une petite rivière, le Kokodala, pleine jusqu'aux bords et roulant une eau rouge et bourbeuse. Nous faisons passer un Cafre à cheval, et le cheval a de l'eau jusqu'à la croupe. Nous ne pouvons risquer de traverser le torrent avec notre dame et son bébé, car le cart serait inondé et pourrait culbuter par dessus les rochers. Nous voici arrêtés! assis au bord de l'eau, nous attendons une baisse qui ne vient pas. Nous regardons les Cafres rire et se moquer de nous, des femmes tentaient l'aventure et arrivaient saines et sauves de l'autre côté, soutenues par de vigoureux indigènes. Un cart arrive; son propriétaire examine le gué, hésite, puis fait passer avec précaution son petit garçon et ses bagages; il lance ensuite ses chevaux en avant, reste un bon moment au milieu du courant, et, à force de cris et de coups de fouet, finit par aborder de l'autre côté, trempé, à moitié noyé, mais à bon port. C'est un missionnaire morave, M. Meyer, qui sera mon plus proche voisin, si je suis envoyé à Matatiélé. Pensez si je l'interrogeai. Notre conducteur, trop timide ou trop paresseux pour suivre l'exemple du missionnaire, fait passer ses dépêches et les envoie à Dordrecht par un messager à cheval; quant à nous, nous songeons à chercher de la nourriture et des lits dans l'auberge qui se trouve près de ce méchant ruisseau. L'hôtelier est allemand; il a étudié la théologie à Breslau; puis il a été officier dans l'armée allemande, et est venu échouer ici; sa femme me fait une scène parce que je suis entré dans sa cuisine. Bustes de Guillaume et de « Unser Fritz! » Le soir, notre hôte nous fait un cours de théologie sur Moïse, sur la résurrection de Jésus, qui selon lui, n'est jamais mort sur la croix et vivait comme berger en l'an 70. Le brave homme a lu quelque ouvrage rationaliste et nous sert avec un aplomb incroyable ce qu'il en a retenu.

Le 10, nous traversons le Kokodala et passons un beau pays habité par des Cafres. Ces pauvres gens se tuent à

boire de l'eau-de-vie; ils sont beaux, forts, mais d'une paresse incorrigible, ne songeant qu'à boire, manger et fumer; du train dont ils y vont, ils disparaîtront probablement assez vite du pays qu'ils occupent avec leurs troupeaux de chèvres, de moutons et de vaches, et où ils ne plantent que du maïs et du sorgho.

A midi, arrivés à Dordrecht, petite ville de cent cinquante maisons. Comme c'est dimanche, et qu'il n'y a pas de chevaux pour nous conduire plus loin, nous sommes forcés de perdre un jour de plus; que faire dans ce trou où rien ne mérite d'être vu? Je fais une grande promenade solitaire dans la montagne, par un soleil ardent, sans trouver autre chose que de splendides fleurs et une gorge où coule un ruisseau frais et limpide entre de hauts rochers nus et crevassés; mais c'est dimanche : et le dimanche, je suis à Thaon, à Rothau et à Paris; peu m'importe que la nature soit belle ou non, pourvu que je puisse penser à vous tous en toute liberté.

Je refais la même promenade avec Adolphe et en reviens avec un gros bouquet pour notre hôtesse, un colosse en tous sens, qui nous parle avec affection, avec des airs protecteurs et maternels; elle a dans son salon les portraits de..... Napoléon III et Eugénie! où ne vont-ils pas se fourrer, ces pauvres gens!

Enfin le 11, nous reprenons notre voyage, et après une longue, longue et chaude journée, nous entrons à Aliwal, et tombons dans les bras du Dr Casalis, qui nous attend depuis huit jours avec impatience.

Je ne vous raconterai pas ce que nous nous sommes dit, demandé et raconté depuis que nous sommes ensemble; nous vivons en France; nous passons en revue nos connaissances communes, nous parlons politique et religion. Nous ravivons les anciens souvenirs et bavardons comme de vieux amis qui ne se sont pas vus depuis des années. C'est qu'il fait bon de trouver un frère après avoir vécu au milieu

d'étrangers pendant six semaines; de se dire qu'on a avec soi un homme de cœur, qui ne se paie pas de mots, et qui ne vous rend pas des services parce qu'on lui est recommandé. M. Casalis et M. Archibald, de Port-Elisabeth, sont deux hommes dont les noms seuls me rappelleront toujours de bons moments de gaieté, d'affection et de soulagement.

Je ne noterai d'Aliwal aucun incident, la ville n'étant, comme toutes celles de la colonie, qu'un grand entrepôt de marchandises destinées à approvisionner l'intérieur.

Le 12, au matin, nous passons l'Orange, un beau et large fleuve, qui coule tout près d'Aliwal; il y a trois bacs pour le traverser, et ils fonctionnent dans tous les temps. Nous voici dans l'État-libre, pays de Boers, précédés par deux domestiques bassoutos qui caracolent sur deux bons chevaux, pendant que nous continuons nos interminables conversations. A Rouxville, nous faisons halte chez un Juif allemand. Plus loin, nous dételons en pleins champs, au bord d'une rivière, pendant que nos chevaux se roulent dans l'herbe; nous allumons un petit feu, et faisons une excellente tasse de thé que nous dégustons à l'ombre de notre cart. Le soir, nous nous arrêtons à Bushmanskop, chez quatre « garçons, » qui nous donnent cordialement l'hospitalité et nous font un lit en empilant par terre toutes les couvertures de laine qu'ils trouvent dans leur immense magasin. Le ciel est clair et nous regardons les étoiles; Orion et les Pléïades nous sont restés fidèles; Sirius et Procyon brillent d'un éclat extraordinaire, et la croix du Sud me rappelle la déception que j'ai eue la première fois que je l'ai vue: elle n'est pas, bien s'en faut, aussi belle que je l'aurais cru et mérite peu les descriptions enthousiastes que l'on en a faites.

Au lever du soleil, le 13, nous étions en route, impatients, excités, car c'est aujourd'hui le grand jour, le jour de notre arrivée à Morija! A six heures dix minutes, nous

franchissons la frontière du Lessouto, et nous agitons nos chapeaux avec un hourrah qui part du cœur. Des champs assez bien cultivés, des villages assez coquets à moitié cachés par des rochers, nous montrent que nous avons affaire à un peuple intelligent, et que l'influence des missionnaires se fait sentir jusque parmi les populations qui sont encore païennes. Nous dételons à Maféteng où réside un ancien missionnaire, M. Emile Rolland, qui est devenu magistrat. C'est un bel homme, d'une quarantaine d'années, affectueux, connaissant à fond les Bassoutos et leur langue.

Nous allons voir Mme Rolland, la veuve du missionnaire Rolland (l'un de nos trois premiers); elle m'a fait beaucoup d'impression avec ses cheveux d'une blancheur de neige, ses yeux brillants, et son ardent intérêt pour tout ce qui touche à la mission; une personne comme elle encourage et fortifie les jeunes missionnaires, et prouve que, plus on est engagé dans l'œuvre, plus on y trouve de plaisir et de satisfaction.

Nous repartons, et après trois heures nous faisons halte à cinquante minutes de Morija, qu'une montagne nous cache encore. Un cavalier nous a précédés pour annoncer notre arrivée, et nous arborons un drapeau rouge et blanc pour signaler notre présence. — Un cavalier arrive au grand galop, saute de cheval et vient nous souhaiter la bienvenue : c'est Féko, un brave chrétien qui vit seul au milieu de païens et subit toutes leurs persécutions sans perdre sa bonne humeur. Ses yeux brillent quand il nous serre la main en nous saluant avec effusion. Un peu plus tard, c'est un vieux qui vient en courant, tout essoufflé, mais si content, que j'en suis ému.

Sur la hauteur, nous voyons du monde s'agiter; des cavaliers se détachent de la masse et s'avancent à notre rencontre; l'un, vêtu de blanc et devançant tous les autres avec son grand cheval jaune, me frappe spécialement. Peu à peu, je distingue ses traits; et bientôt Jean Preen était

dans mes bras! Avec quel plaisir je l'ai embrassé! et comme nous avons causé dès les premiers instants de Rothau et de Thaon!

Notre cortége grossit à tout instant; une trentaine de cavaliers nous entourent et galopent à nos côtés, tandis que notre domestique Lévi nous précède, gravement, son drapeau à la main. Mais voici un groupe d'Européens; une dame à cheval (Mme Casalis), puis Mme Mabille, M. Mabille, MM. Dyke et Duvoisin, avec qui je fais rapidement connaissance et qui refont celle d'Adolphe avec des transports de joie. Nous cédons nos places à ces dames et montons à cheval; c'est la seconde fois que je monte depuis mon arrivée en Afrique; je suis peu solide en selle et crains de faire une chute au moment le plus solennel, mais il faut passer par là. Je ramasse tout mon courage, et me voilà lancé au grand galop avec toute la troupe, à travers les prés et les fondrières, et gravissant la colline qui nous cache encore Morija. Nous traversons ainsi un village païen; les danses sont interrompues, et des gens sales, ruisselants de graisse et d'ocre, se rangent le long de la route pour nous voir passer.

Le vent nous apporte quelques mesures d'un cantique; nous distinguons des voix d'hommes, des voix d'enfants, nous voyons apparaître les enfants de toutes les écoles de Morija et des annexes, drapeaux déployés, et faisant haie sur le bord du chemin. Ils chantent un chœur, et ce chant me remue l'âme. Vous dire mon émotion quand je descendis de cheval, au milieu d'eux, quand j'entendis leurs salutations affectueuses; quand je vis ces figures simples, naturelles, et cet accueil si sympathique, — cela m'est impossible. Je me sentais comme transporté de bonheur; je dévorais des yeux et du cœur la réalisation de mon rêve favori, et je remerciais Dieu de m'avoir conduit jusqu'ici, et accordé de voir ce beau jour. Mais surtout ma pensée volait des Bassoutos vers vous tous... Combien

j'aurais voulu que vous pussiez être auprès de moi un instant seulement, et voir vous-mêmes ma joie et la joie de mes nouveaux frères. Je sais qu'avec moi vous auriez dû refouler des larmes de bonheur, et qu'avec moi vous auriez dit : « Mon âme, bénis l'Eternel ! » Je sais aussi qu'en lisant cette lettre, vous partagerez mes propres impressions et que vous serez plus sûrs que jamais que, en devenant missionnaire, j'ai suivi la voie qui m'était tracée par Dieu lui-même.

La réception est terminée, et nous approchons de la station. Les maisons des missionnaires apparaissent : à droite, sur une colline, l'école normale, la maison de M. Preen et celle de M. Berthoud ; devant nous, dans une forêt de saules pleureurs, celle de M. Casalis, celle de M. Mabille ; puis l'église et les chaumières des indigènes. Je n'ose demander où je demeurerai, mais je souhaite ardemment que ce soit chez les Preen, et c'est bien là que me conduisent Jean et sa femme, là que je trouve une jolie chambre, un chez moi, une famille. C'est là que pendant, avant et après le repas, chaque fois que nous avons un instant de repos, nous causons du Ban-de-la-Roche avec délices, faisant défiler l'une après l'autre toutes nos connaissances, ressuscitant les souvenirs d'autrefois, et nous entretenant de personnes que nous connaissions bien peu dans le temps et qui maintenant seraient reçues à notre table comme de vieux amis. Les Preen sont pour moi comme un frère et une sœur, et ils me gâtent, craignant toujours que je ne sois pas assez bien, tandis que je suis dix fois mieux que je ne pensais et espérais. Je me figurais que la vie serait difficile au point de vue matériel. Mais voyez : j'ai un lit, une table, des chaises, un tapis et des nattes dans toute la chambre, des rideaux, etc. La nourriture est celle de chez nous, sauf le thé, que l'on boit chaque soir, et la viande, qui varie entre le mouton et le jambon. Il y a Morija un marchand qui vend tout ce qu'on peut désirer,

et, à part quelques difficultés qu'on ne peut éviter, on est à peu près dans les mêmes conditions que dans nos villages. Je reviendrai du reste au côté matériel de la vie, car je ne puis me flatter de le connaître à fond et peut-être que les autres stations sont moins bien partagées que Morija. Je vous parlerai aussi plus tard des missionnaires qui sont ici et m'ont si bien reçu ; je suis chez eux comme un enfant de la maison. Quand j'arrive, les enfants viennent m'embrasser et me disent : « Bonjour, M. Dieterlen. » Cela me fait penser à mes neveux de Rothau et à d'autres petits. Du reste, chaque fois que Mme Mabille me parle de vous, je sens les larmes me monter aux yeux et puis à peine lui répondre. Non que j'aie le mal du pays, mais j'aurais tellement besoin de vous associer plus directement encore à ma vie, à mes joies ; et on peut si peu dire par lettres.

Pour en revenir à Morija, nous avons en ce moment un réveil, en ce sens que plusieurs personnes qui semblaient retomber dans le péché et d'autres qui se conduisaient très mal, sont revenues, ont senti leurs fautes et commencé une nouvelle vie. C'est surtout parmi la jeunesse que s'est fait sentir ce nouveau courant de vie ; parmi les élèves de l'école normale, par exemple, qui sont en ce moment très bien disposés. On a demandé à M. Mabille de prolonger d'une semaine les réunions de prières du commencement de l'année. Chaque soir, l'église est presque pleine, et il faut entendre les Bassoutos chanter et prier ! Ce que j'ai vu m'a beaucoup encouragé, et, en général, j'ai trouvé tout beaucoup plus beau, plus réel, plus vivant que je n'espérais. Jusqu'à présent je marche de surprise en surprise ; mais j'attends pour vous donner mon opinion, que j'aie plus vu et mieux vu. Aujourd'hui, je ne veux que raconter.

Je saute les derniers jours pour arriver à dimanche qui, pour moi, a été un jour très important. M. Mabille me dit vendredi qu'il comptait bien que je dirais quelques mots au service du matin, en sessouto, bien entendu. Or,

mes connaissances en sessouto sont d'autant plus maigres que depuis le mois d'août je n'ai pour ainsi dire pas lu une ligne de cette langue. Il est vrai que je comprends une grande partie des sermons et que je réussis parfois à causer avec des indigènes ; mais de là à parler en public il y a loin, et j'hésitais quelque peu à consentir. Cependant je songeais que je ferais plus d'impression sur les Bassoutos en leur parlant leur langue, que mon devoir était au moins d'essayer, et qu'un succès serait très encourageant pour moi. Bref, je me mis à l'œuvre et rédigeai deux pages comme celles sur lesquelles je vous écris, Jean me les corrigea, et je me préparai à parler.

Dimanche, à 10 heures, il y avait tant de monde à l'église que l'on dut faire le service en plein air ; toute cette foule se groupa sur un terrain qui descend du temple vers la maison Casalis. Je vous laisse à penser quel coup-d'œil faisaient ces femmes de toutes nuances, coiffées d'une espèce de turban en général bleu de Prusse et blanc, et enveloppées dans leurs châles écossais ; les hommes habillés à l'européenne, les uns même avec cols et cravates, et, dans la foule, quelques païennes sales, déguenillées, les traits durs et abrutis. Car on observe que les Bassoutos changent singulièrement d'expression en devenant chrétiens, et les missionnaires, à première vue, voient si un de leurs paroissiens tourne mal ou va bien. Toutes ces figures tournées vers moi, quand je me levai pour parler, faillirent me troubler ; mais je voulais rester maître de moi, et je réussis à dire ce que j'avais à dire ; je leur parlai sur ce passage : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et agissent d'après elle ». Vous voyez quelle application j'en ai tirée. Je les ai aussi salués de la part de leurs anciens missionnaires, ce qui est de rigueur, car les vieux chrétiens sont restés attachés à leurs premiers pasteurs d'une manière étonnante. Bref, j'arrivai sans encombre au bout de mon petit discours, ce qui est

un bon résultat, car ce premier pas était difficile à faire. Je suis content surtout parce que je pourrai bientôt entrer en fonctions plus sérieusement. Dès maintenant, je me mets à travailler mon sessouto avec ardeur; je lis, j'essaie de causer : je me jette à l'eau pour apprendre à nager. En attendant, je ne saurais assez dire combien je suis reconnaissant envers MM. Casalis, Dyke et Cochet, de ce qu'ils m'ont si bien poussé pour le sessouto ; grâce à eux *j'ai gagné une année*, au dire de M. Mabille ; les félicitations des missionnaires et l'étonnement (pour ne pas dire l'admiration) des Bassoutos, leur reviennent en grande partie.

Après moi se leva un de nos évangélistes qui revient d'un long séjour entre le Limpopo et le Zambèze, et qui a raconté son voyage avec beaucoup de simplicité et de talent; sa conclusion était : « Une porte nous a été ouverte chez ces peuplades, notre devoir est d'y entrer avec l'Evangile. » C'est sur ce thème que M. Mabille parla encore assez longtemps, exhortant l'Eglise de Morija à faire quelque chose dans le courant de l'année, et l'on fera quelque chose, j'en suis convaincu.

L'après-midi, service de communion à l'Eglise ; il y avait foule, et tout s'est passé avec un ordre parfait. C'était la première fois que je donnais la Cène ; on l'avait retardée de quinze jours pour que je pusse y assister.

H. Dieterlen.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

NORWÉGE.

LA SOCIÉTÉ NORWÉGIENNE DES MISSIONS.

Le *Témoignage* a publié récemment sur cette institution une notice intéressante dont nous reproduisons le commencement :

« Jusqu'au commencement de ce siècle, l'Eglise de Norwége, comme presque toutes les autres Eglises issues de la Réformation, avait négligé la prédication de l'Evangile parmi les païens. Quoique l'apôtre des Lapons, Thomas von Westen (mort en 1727) et Hans Egede (mort en 1751), missionnaire chez les Groënlandais, fussent des Norwégiens, leur œuvre ne rencontra pas une sympathie générale dans leur patrie. Mais il y a cinquante-cinq ans, le zèle pour les missions se fait sentir presque partout à la fois en Norwége. D'une part, ce fut le résultat de l'exemple donné par l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, l'Amérique, où des Sociétés de missions et bibliques étaient fondées. D'autre part, l'Esprit de Dieu avait préparé le terrain en Norwége : une réaction s'opérait contre le rationalisme du dernier siècle, et un réveil remarquable éclatait sous l'impulsion d'un laïque, Hans Nillsan Hange ; le hernhoutisme, également, exerçait une certaine influence. Aussi, quand un évêque norwégien, en 1820, fit la première tentative en faveur des missions, son appel trouva un écho puissant dans les cœurs fidèles ; on forma dans les villages et dans les vallées de petites réunions pour prier en faveur des païens et pour assister les missionnaires. Toutefois, on ne pensa pas encore à former une Société de missions dis-

tincte; on estimait que le pays avait trop peu de ressources, et qu'aux grandes nations seules Dieu avait imposé la charge de la mission extérieure, les petites devant simplement prêter leur concours. On se borna donc au commencement à envoyer les collectes et les candidats aux Sociétés existant à l'étranger. Mais l'intérêt pour les missions allait toujours en croissant, et l'on proposa bientôt de réunir les efforts dispersés et de fonder une Société norwégienne. Le 8 août 1842, les délégués de quatre-vingt-deux réunions de missions et cent deux amis des missions se réunissaient et décidaient cette création. Ce fut un grand jour dans l'histoire ecclésiastique de la Norwége ; l'influence de cet événement se fit sentir sur toute la population, que l'Esprit de Dieu vivifia par ce moyen.

« Nous ne pouvons suivre ici le développement de cette institution depuis son commencement jusqu'à nos jours; nous nous bornerons à en exposer l'état actuel.

« La Société a son centre à Stavanger, qui est un port assez important à l'ouest de la Norwége; tout près, on a acheté une ferme dont on a fait un établissement contenant toutes les choses nécessaires pour diriger et entretenir une mission. A côté du directeur, fonctionne un Comité supérieur de direction, composé de huit membres élus par les cercles. Le pays est divisé en huit cercles, qui comprennent sept cent trente-quatre réunions de missions; des milliers de membres appartenant à toutes les classes de la population en font partie. Les réunions de missions se tiennent tous les mois, celles des cercles tous les ans; enfin, tous les trois ans, les délégués des cercles et ceux des réunions de missions ont une assemblée générale, sous la présidence du directeur supérieur. La Société possède un institut des missions. Après trois années d'études, les candidats reconnus capables après examen sont ordonnés par un évêque norvégien comme ministre parmi les païens. Ils reçoivent aussi un enseignement médical à l'Université

de Christiania. A côté des ministres, l'école prépare leurs « assistants », dont les uns sont maîtres d'école, les autres artisans, tels que menuisiers, maçons, etc.

« Afin de provoquer et d'entretenir le zèle pour les missions, la Société envoie dans toute la Norwége des agents qui vont prêchant et exhortant les âmes. Elle a également fondé un journal qui compte de cinq à six mille abonnés ; elle imprime chaque année et distribue en grande quantité des traités de mission. Elle possède un navire marchand qui met la mère-patrie en communication avec les stations. Quand il n'est pas employé au service de la mission, il voyage pour le commerce, et le frêt sert à couvrir une partie des dépenses de la Société.

« Les recettes de la Société se sont élevées en 1874 à environ 170,000 fr., et les dépenses à près de 200,000 fr. Outre qu'elle a payé toute sa dette, elle a un fonds de réserve de 80,000 fr.; en général, les recettes annuelles dépassent les dépenses. La mission est puissamment soutenue par les émigrés scandinaves d'Amérique, qui y ont établi un synode, un collége, plusieurs écoles, et, d'une façon générale, une œuvre ecclésiastique importante et complète. »

La Société norwégienne a maintenant deux champs d'activité : le pays des Zoulous, au nord de la colonie de Natal, et l'île de Madagascar. Elle compte dans le premier dix stations, desservies par un évêque, neuf pasteurs et plusieurs maîtres d'école ou assistants. Chacune des stations est une ferme, appartenant à la Société et ayant son petit temple, son école et son presbytère.

HUDSONIE.

La plupart des anciennes liturgies chrétiennes, si ce n'est toutes, contenaient des prières en faveur de ceux qui

voyagent sur terre ou « sur les grandes eaux. » De nos jours, la facilité des moyens de transport, et l'incroyable impulsion qu'ont donnée aux excursions, soit prochaines soit jusqu'aux extrémités da la terre, le développement de l'industrie et du commerce, ou les curiosités de la science, nous ont peut-être rendus moins sensibles aux dangers, ou moins attentifs au devoir de prier pour les voyageurs. Les chrétiens ne sauraient cependant y renoncer. Quand, sur les bords de la mer, ils entendent les mugissements de la tempête, comment ne penseraient-ils pas devant Dieu, à ceux que l'abîme appelle; et quand ils savent leurs amis missionnaires engagés, au service de l'Evangile, dans les déserts africains, ou à travers les monts escarpés de l'Himalaya, comment oublieraient-ils qu'en partant pour obéir aux ordres du Seigneur, ces amis leur ont demandé de ne pas les oublier au trône de grâce? Malgré tous les progrès dont se vante l'époque moderne, ils sont bien nombreux encore les voyages pénibles et pleins de périls; elles sont souvent effrayantes, les situations où le voyageur a besoin de savoir que des amis prient pour lui.

Ces réflexions, trop simples ou trop souvent répétées pour que nous puissions y insister ici, nous sont revenues à l'esprit à la lecture d'un incident de voyage bien simple, mais d'un caractère tout particulier, que nous avons trouvé dans les récits d'un missionnaire du nord de l'Amérique.

Il s'agit du révérend Horden, depuis deux ans évêque dans un des postes que l'Eglise établie d'Angleterre a fondés sur les bords de la baie d'Hudson. Cette œuvre a pour traits distinctifs l'effroyable rudesse du climat, et la dissémination des Indiens, toujours plus ou moins nomades, que le missionnaire doit aller chercher au loin, souvent à des distances énormes, ou saisir au passage sur leurs terrains de chasse.

De Moose-Factory (factorerie ou établissement de la Compagnie de la baie d'Hudson) qui est le centre de la

mission, M. Horden est appelé à rayonner dans cinq ou six annexes, situées à 50, 100, 150 et même 200 lieues de distance. « Quelqu'un, » écrit-il, « me demandait un jour si je n'avais pas l'espoir de voir s'établir dans ce pays des bateaux à vapeur, ou quelque chemin de fer. Hélas! le bateau qui s'approche le plus du lieu de ma résidence passe à 600 milles (200 lieues); il n'y a de voie ferrée qu'à 800 milles d'ici, et bien des générations se succéderont, on peut en être sûr, avant qu'une locomotive à vapeur ose se risquer dans ces immenses solitudes couvertes de neiges ou de glaces et si pauvrement peuplées. Le canot d'écorce, qu'il faut souvent décharger et porter à dos d'hommes, d'une rivière à l'autre, le traîneau attelé de chiens et le long bâton ferré du piéton sont les seules ressources sur lesquelles il nous soit permis de compter. »

Des Indiens Cries, des Indiens Saulteux et quelques Esquimaux, avec les employés de la Compagnie d'Hudson ou quelques résidents occupés au commerce des fourrures, sont les seuls habitants du sol que M. Horden appelle sa paroisse et qui est devenu l'évêché de Mousonie. Outre l'anglais, les langues crie et saulteux sont à peu près les seules qu'on y parle.

Mais arrivons à notre incident de voyage.

« Le 1er avril, » écrit M. Horden, « je quittai Moose-Factory pour Rupert-House dans un traîneau attelé de neuf chiens esquimaux. Deux Indiens m'accompagnaient. Après cinq jours d'un voyage heureux sur un bras de mer fortement glacé, nous arrivâmes sans trop de fatigue à notre destination. Mes travaux à Rupert-House me prirent un mois, après quoi, n'apercevant encore aucun symptôme d'adoucissement dans la température je résolus de retourner à Moose par le chemin que j'avais suivi en venant.

« Au printemps, voyager de jour est très pénible à cause de la réverbération du soleil sur la glace. Nous profitâmes en conséquence de la nuit et les quarante-cinq premiers

milles furent facilement franchis, mais nous avions ensuite à traverser la baie sur une longueur d'environ quinze milles. C'était le soir et il aurait fallu que ce trajet fût terminé avant le matin, quand tout à coup quelques gouttes de pluie se mirent à tomber. C'était à nos yeux un contre-temps regrettable; mais non; ce fut au contraire une dispensation providentielle qui, en nous empêchant de nous engager trop tôt sur le bras de mer nous fit rester quelques instants sous l'abri d'un arbre.

« Vers minuit cependant, le froid paraît reprendre un peu et à quatre heures nos chiens, réattelés au traîneau, sont lancés en avant. En quelques heures nous atteignons le milieu de la baie. Par prudence, je marchais en avant de l'attelage: mais d'où vient que tout à coup la figure de mon guide pâlit et qu'il jette autour de lui un regard inquiet? Hélas! il n'a que trop sujet de le faire; car il voit au loin la glace se fondre et l'eau surgir en s'avançant vers nous. Du bâton qu'il porte à la main, l'Indien frappe la glace et sent qu'il l'a traversée. Peut-être cependant, n'est-ce qu'une couche supérieure, recouvrant une couche plus solide; il frappe de nouveau et cette fois aucun doute n'est plus possible, la glace ne tient plus et nous ne sommes plus séparés de la mort que par une feuille incapable de nous soutenir plus longtemps. D'un bond, je remonte dans le traîneau, le fais virer de bord et pousse l'attelage avec vigueur. Au même instant, un énorme craquement se fait entendre, la glace se fend et le derrière du traîneau s'enfonce. C'était la mort. Mais les chiens rapidement lancés, et obéissant à ce merveilleux instinct qui leur révèle mieux encore qu'à nous l'imminence du péril, ne s'arrêtent pas et nous arrachent à l'effondrement à demi-accompli.

« Le guide, qui n'a pas quitté un instant mes côtés me félicite et me dit avec simplicité : « Peut-être Dieu était-il « mécontent de ce que vous n'étiez pas resté plus long- « temps à Rupert-House; » puis il ajoute : « Eh bien, les

« Indiens seront heureux de vous revoir ; » sur quoi, nous reprenons, en effet, le chemin de Rupert, en bénissant le Seigneur de la délivrance signalée qu'il vient de nous accorder. Dans ces sentiments, nous franchissons de nouveau les cinquante milles parcourus sans profit et recevons à Rupert l'accueil qu'avait prévu mon guide.

« Cette fois, il me fallut y rester jusqu'en juin, et je dus, alors, regagner Moose par un autre chemin. On y avait été très inquiet ; on avait beaucoup prié pour nous, et Dieu nous avait gardés. Il a promis d'être toujours avec ceux qui se confient en sa bonté. »

Le ton du récit qui précède dénote en M. Horden un homme pieux et habitué à se remettre sans réserve entre les mains de la Providence. L'histoire de sa jeunesse et de ses débuts dans l'exercice du ministère sacré, atteste une fois de plus la puissance de la grâce pour créer des vocations missionnaires et pour fournir aux cœurs résolus les moyens de répondre à ses appels.

Né à Exeter, en 1828, il y fréquentait l'école primaire de l'hospice Saint-Jean, et y reçut, un jour, un traité qui dépeignait avec vivacité la grandeur des maux que des siècles d'idolâtrie ont accumulés sur l'Inde. Cette lecture inspira au jeune écolier l'idée de se vouer à l'œuvre des missions, mais il était sous la dépendance d'autrui et dut se résigner à entrer comme apprenti dans la boutique d'un marchand de la ville. Là cependant, tout en vaquant aux devoirs de sa profession, il s'efforça d'élargir le cercle de ses connaissances, et fit des progrès assez rapides pour oser demander à la Société des missions d'Angleterre de l'employer à un titre quelconque dans l'un de ses postes de cette Inde qui était, depuis des années, l'objet de ses rêves. Le Comité cherchait à cet époque, un catéchiste-instituteur pour l'œuvre de Moose-Factory qu'il avait récemment adoptée. Il proposa ce poste au jeune aspirant. Malgré son

mécompte, celui-ci accepta sans hésiter, et, peu de mois après, en 1851, il partait pour la baie d'Hudson, brûlant de l'énergique ardeur qu'il n'a cessé de mettre à l'accomplissement de sa noble tâche.

Admis, quelques années plus tard, à l'ordre de prêtrise par un des évêques anglais de l'Hudsonie, ses remarquables services lui ont fait confier à lui-même, en 1872, la conduite de l'un de ces évêchés coloniaux que l'Eglise d'Angleterre, d'accord avec le gouvernement, se plaît à multiplier partout où elle le croit utile. Venu en Angleterre, à cette occasion, pour y recevoir l'ordination épiscopale des mains de l'archevêque de Cantorbery, l'évêque de Mousonie y reçut l'accueil dû à sa réputation de missionnaire actif, intrépide et béni dans ses travaux.

On évalue à 1,600 environ le nombre des Indiens qui font profession de christianisme dans ce diocèse, le plus froid peut-être de toutes les régions hyperboréennes. Pour les visiter, ou dans le but d'évangéliser d'autres peuples l'évêque parcourt, chaque année, environ 1,000 milles, pendant les mois où l'état du sol rend les voyages possibles.

Il a pour l'aider un certain nombre d'Indiens convertis, plus ou moins capables et instruits, mais généralement pieux, et, dans un ordre hiérarchique plus relevé, un pasteur né dans le pays, mais de race blanche, nommé M. Vincent, qui dirige avec distinction l'annexe d'Olbang. Ce poste et le chef-lieu sont les deux seuls qui aient une église. — On s'occupe des moyens de fonder une institution destinée à former des ouvriers indigènes de divers genres.

Pendant les loisirs forcés que lui font les mauvais mois de l'année, M. Horden s'est appliqué à l'étude des langues parlées dans son diocèse, et il en est venu à les posséder, selon toute apparence, mieux que personne. Il a traduit, en l'une ou en l'autre, plusieurs livres de la Bible qui ne l'avaient pas encore été, et a composé quelques livres élé-

mentaires, qu'il a dû imprimer lui-même, au moyen d'une presse venue d'Angleterre.

En général, les Indiens de ces parages savent lire et manifestent beaucoup de goût pour l'instruction. C'est un des traits caractéristiques de leur situation intellectuelle et un gage de progrès dans le christianisme et la civilisation. La plupart d'entre eux, en partant pour leurs longues chasses, emportent un livre, le plus souvent quelque fragment de la Bible, qui leur sert à trouver moins longues leurs nombreuses heures d'attente ou de repos forcé.

Il y a vingt ans, au moins, qu'un autre missionnaire, le révérend Mason, qui avait dû traverser très à la hâte un district situé plus au Nord, constatait déjà cette disposition des Indiens à aimer l'Ecriture sainte et à la prendre pour règle de leur vie. Il raconte une scène touchante qui figurerait avec édification dans une histoire de la Bible.

« En passant à Severn, » dit-il, « je rencontrai quelques Indiens qui, à la suite d'un court entretien, me prièrent de leur administrer le baptême. Ne sachant rien ni de leur histoire, ni de leur vie, et n'ayant pas le temps de les questionner, je dus remettre à une autre fois l'examen de leur demande. Cette réponse les affligea profondément, et je n'oublierai jamais leurs dernières paroles. Pour justifier mon refus, si légitime d'ailleurs, je leur avais demandé s'ils avaient reçu quelque instruction, s'ils savaient seulement lire. — « Oui, » me répondit l'un d'eux, « nous savons lire, » et tirant des plis de son vêtement un petit paquet, il me montra, soigneusement enveloppé entre des morceaux d'écorce bien propres, un Evangile selon saint Jean, et me lut très couramment divers passages. Très étonné, et apprenant que ses amis étaient capables d'en faire autant, je leur demandai comment ils avaient appris. — « Oh! » me répondit-il, « nous nous montrons les « uns aux autres. » Puis, des larmes dans les yeux, il sauta dans son canot et s'éloigna du rivage en disant avec tris-

tesse : « Peut-être ne reverrons-nous jamais ici un minis-« tre de Jésus-Christ. »

Et qui sait si jamais, en effet, ces pauvres Indiens revirent un pasteur et s'ils ont jamais été admis dans l'Eglise de Christ! O Dieu, les moissons blanchissent. Envoie des ouvriers dans ta moisson.

MEXIQUE.

UN MASSACRE.

Plusieurs journaux ont annoncé avant nous une nouvelle et sanglante atteinte portée à la liberté des cultes sous l'impulsion des prêtres mexicains. Les détails suivants donnés par un journal publié en Amérique, le *Messager franco-américain* en feront comprendre la gravité. — Nous les reproduisons à peu près en entier, en nous réservant de les compléter ou de les modifier quand les récits des journaux *missionnaires* nous seront arrivés.

Le révérend Hutchinson, si heureusement préservé du massacre est le surintendant des stations fondées par l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis dans les provinces dont Mexico est le centre. (Voir notre numéro de décembre 1874.) La cité d'Acapulco, théâtre du crime, n'était devenue l'un des postes de la Société que dans le courant de l'année dernière. Laissons parler le journal américain :

« Le protestantisme avait fait des progrès assez considérables dans la cité mexicaine, Le chef de la police et toute sa famille, l'éditeur d'un journal local et cinquante et quelques personnes avaient abandonné le catholicisme; une vieille chapelle transformée en magasin avait été achetée et appropriée aux besoins de la nouvelle congrégation. L'inauguration avait eu lieu, sous la présidence de M. Hutchinson, le 24 janvier.

« Mais tout cela ne s'était pas fait sans alarmer les catholiques de la ville, et un mois avant l'inauguration du nouveau temple, M. Hutchinson avait été prévenu par un Américain qu'il serait bon de ne pas faire de service le soir, parce que la femme d'un Mexicain lui avait dit que son mari était dans l'intention d'attaquer l'église avec une bande de ses coreligionnaires. L'attaque n'avait pas eu lieu, mais quelques vitres avaient été brisées, et des pierres lancées contre les portes.

« Cependant un des curés d'Acapulco dénonça en chaire le mouvement protestant avec une telle violence, que les autorités lui signifièrent que la continuation d'un pareil langage amènerait des poursuites contre lui. On prétend même que ce même curé avait dit aux Indiens que le temps était venu d'écraser la congrégation avant qu'elle prît de la force.

« Dans la soirée du 24 janvier, les services eurent lieu comme de coutume, mais M. Hutchinson, malade, n'y assistait pas. Il n'y avait eu dans la journée aucun symptôme d'hostilité; cependant lorsque la famille chez laquelle demeurait M. Hutchinson fut partie pour l'église, un pressentiment s'empara de lui et il prit soin de fermer les portes et les fenêtres de la maison dans laquelle se trouvaient avec lui un domestique et quelques enfants. Quelque temps après, une bande d'hommes se présenta à la maison pour savoir qui s'y trouvait, et on leur répondit que tout le monde était à l'église. Là il se passait une scène vraiment terrible.

« Le service venait à peine de commencer lorsque quelques individus entrèrent dans l'église; parmi eux se trouvait un jeune Indien qui, le bras enveloppé de son zarape, dissimulant un poignard, s'avança vers le pupitre où était M. Dias, l'éditeur du journal, et le frappa.

« La confusion devint générale; les compagnons de

l'Indien se précipitèrent sur les assistants, et le corps principal qui était resté dehors, commença à entrer.

« Les membres de la congrégation se jetèrent alors contre la porte et parvinrent à la fermer; un Américain, ancien résident de la ville, crut pouvoir exercer son influence sur la foule en lui parlant, mais il fut tué sur le seuil de la porte ainsi qu'un autre qui avait voulu suivre son exemple.

« Dans l'intérieur de l'église, le combat continuait toujours. Le jeune Indien avait de nouveau attaqué M. Dias, qui était atteint de trois coups de poignard à la tête et avait perdu deux doigts de la main.....

« Enfin, la garnison de la ville arriva et mit fin au tumulte; cinquante des assaillants furent arrêtés et le reste prit la fuite.

« Le nombre des victimes se compose de six membres de la congrégation tués et de neuf blessés grièvement.

« Le chef de la police a reçu quatre blessures. Les assaillants ont perdu trois hommes tués et dix blessés qui ont regagné la montagne.

« M. Hutchinson, conduit à bord du navire américain *Ida-Lillie*, mouillé en rade d'Acapulco, y est resté jusqu'au moment où il a pu s'embarquer à bord du vapeur *Montana*, qui l'a conduit à San-Francisco, où il est arrivé le 12 février. Avant son départ, le président Ludo de Tejada lui avait fait offrir une escorte pour aller à Mexico; mais M. Hutchinson a préféré se rendre en Californie et de là gagner New-York. Au moment où il quittait le Mexique, il a appris l'arrivée à Acapulco du gouverneur Alvarez, à la tête de cinq compagnies de milice de l'Etat et d'un régiment de troupes fédérales, pour procéder à une enquête. »

NOUVELLES RÉCENTES

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Un des pasteurs indigènes placés sous la direction de l'évêque Crowther, le révérend Johnson, constate avec joie la situation de l'œuvre à Brass. « L'Evangile fait,» y dit-il, « de rapides progrès. Peu de journées se passent sans que quelque visiteur nouveau vienne me demander des instructions. En voyant les cœurs se détourner des idoles, les prêtres attribuent cela aux nombreuses prières que nos convertis adressent à leur Dieu. Des hommes ont refusé la prêtrise qu'on voulait leur conférer. Depuis près de deux ans, il n'a plus été célébré de fête en l'honneur des fétiches, et l'on a vu se ranger parmi les meilleurs amis du missionnaire et de son Dieu un homme qui, depuis longtemps, avait rugi contre eux comme un léopard, etc. »

Une autre des stations principales, celle de Bonny, a été dernièrement moins heureuse. Par suite de l'intérêt qu'une grande partie de la population avait pris au baptême d'une femme, publiquement célébré, les prêtres, enflammés de colère, avaient obtenu des chefs qu'il serait défendu aux chrétiens de célébrer leur culte en commun. Ces rigueurs n'ont cependant pas étouffé l'œuvre, et le pasteur décrit en termes touchants les visites que ses paroissiens lui font de nuit, pour prendre ses conseils ou accroître la somme de leurs connaissances.

Eugène Casalis, directeur-gérant.

Typ. Ch. Marechal, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

OFFRANDE D'UNE OCTOGÉNAIRE PAUVRE ET DANS LE DEUIL.

Un pasteur de l'ouest de la France nous a écrit tout récemment quelques lignes qui nous ont trop profondément ému et édifié pour qu'il nous soit possible de les garder pour nous seul.

« Une mère chrétienne de mon Eglise, âgée de quatre-vingt-deux ans, pauvre des biens de ce monde, mais riche en foi et en amour pour les âmes, vient de perdre un fils tendrement aimé. A cette occasion, elle a mis tout à l'heure dans ma main une somme de deux cents francs, en me priant de la faire parvenir à la Société des missions. C'est à peine si j'osais l'accepter, sachant de quelles privations ce don est le résultat. Mais sachant aussi que c'était le fruit de la foi, de la résignation chrétienne et du désir de faire quelque bien, je vous transmets cette somme en vous priant de la verser dans la caisse de votre Société.

« Ce n'est pas la première fois que cette amie qui sait donner, et donner avec humilité, me réserve des surprises de ce genre. Que le Seigneur qui, sans aucun doute, la rappellera bientôt à Lui, suscite dans nos Eglises de ces âmes simples, droites et fidèles, dont le monde ne peut point apprécier la valeur, mais qui, certainement, brille-

ront comme des flambeaux dans le royaume de notre Père céleste ! »

La vénérable octogénaire ayant insisté pour que son nom restât absolument inconnu, nous nous voyons obligé de taire également celui de son pasteur et de la localité d'où il nous a écrit. Nous nous en consolons en pensant qu'un jour le Seigneur mettra lui-même en évidence les fruits que sa grâce a portés dans les plus humbles de ses enfants.

TAITI.

UNE ŒUVRE NOUVELLE.

« A la fin de 1874, » écrit M. Vernier, « il s'est produit ici un mouvement religieux important parmi des insulaires païens que des planteurs avaient amenés à Taïti, depuis quelques années, pour les employer à la culture du coton. Ces étrangers ayant appris par une femme de leur pays, récemment arrivée au milieu d'eux, que leurs compatriotes avaient définitivement abandonné les pratiques idolâtres, ont désiré connaître la foi nouvelle. Les pasteurs et les diacres de nos Eglises de Papéari, de Mataïa et de Papara ont été appelés tour à tour à les visiter. Leur désir d'apprendre la bonne nouvelle du salut n'a fait que s'accroître jusqu'à ce jour. Ces braves gens se sont construit une humble chapelle en planches où l'on tient pour eux, régulièrement, trois services chaque dimanche. Près de trois cents d'entre eux ont déjà reçu le baptême comme sceau de leur acceptation du salut qui est en Jésus-Christ. Nous avons pu regretter que les pasteurs susnommés se soient peut-être, en certains cas, trop pressés d'accorder le baptême, mais nous avons lieu de croire que le mouvement qui se produit parmi ces pauvres gens sera béni de

Dieu. Nous sommes allés les visiter, M. Viénot et moi, il y a quelques dimanches. En parlant de Jésus à ces âmes sur lesquelles l'Orient d'en haut vient de jeter ses premiers rayons, nous avons éprouvé une vive émotion et une joie intime.

« La langue de ces naturels de « l'île Savage » ou *Aroraï* (1), n'a que de lointaines ressemblances avec le taïtien. Nous ne pouvons leur parler que par l'intermédiaire de l'un d'eux qui a longtemps séjourné à Taïti. Depuis que ces insulaires ont témoigné le désir de s'instruire, les prêtres catholiques ont recours à toutes sortes de moyens pour les attirer à eux et s'en assurer la conquête. Mais, jusqu'à ce jour, toutes leurs obsessions sont restées sans effet. « C'est « une mission protestante américaine qui a évangélisé « notre île, » disent les néophytes, « nous voulons suivre « la même foi que celle qui a été acceptée par nos parents « et nos compatriotes. » Nous avons trouvé en leur possession un petit livre en langue aroraï publié, je crois, à New-York, contenant, sous forme élémentaire, un précis des croyances chrétiennes. M. Viénot vient d'en imprimer une édition de six cents exemplaires qui seront bientôt prêts à être distribués. »

Le fait remarquable dont M. Vernier nous donne connaissance est pour nous une raison de plus de bénir Dieu de ce qu'il nous a permis d'envoyer des missionnaires à Taïti. En terminant sa lettre, notre frère parle du départ pour le ciel de deux rachetés de Jésus-Christ qui ont été longtemps membres de l'Eglise de Papéété. « Notre sœur Delano et notre frère Tamita ont vu venir la mort avec une assurance remarquable. Leur confiance dans les mérites de Christ, n'a pas cessé d'illuminer pour eux la sombre vallée. Tamita, que nous avons conduit avant-hier au

(1) M. Viénot les appelle « nos sauvages des Gilbert et Marshall. » (Note des Réd.)

champ de repos, a pu témoigner jusqu'à la dernière minute de sa foi au Sauveur. Un moment avant d'expirer, il a exprimé à sa compagne le regret de la laisser seule, mais elle qui connaît aussi et aime le Seigneur, a répondu de suite : « Pars joyeux, Il est avec moi, il ne m'abandonnera « pas. » Cette parole a dissipé le dernier souci du mourant et son âme a pris, au même instant, son essor vers Dieu. Rien n'est propre à relever le courage du missionnaire comme le spectacle d'aussi paisibles délogements. L'œil de la foi en suivant dans son vol vers le céleste Père l'âme qui vient de se dégager de sa prison terrestre, aperçoit par delà les ombres et les douleurs de ce monde les lumineuses plages du ciel où tout est paix et sérénité. Alors, on entend dans son cœur l'écho de la voix du Maître : « Gens de pe- « tite foi, pourquoi avez-vous douté ? »

NOUVELLES DE M. ET Mme ALLARD.

Au moment où M. Vernier écrivait, on n'avait pas encore pu avoir, à Taïti, connaissance du départ de M. et Mme Allard du milieu de nous.

Ces amis nous ont donné deux fois de leurs nouvelles ; d'abord de la Martinique, puis de San-Francisco. Ils se portaient très bien et se sentaient heureux sous la direction du Seigneur, mais ils avaient eu diverses contrariétés. La plus grande a été d'arriver à San-Francisco quelques instants après le départ du navire français qui fait la correspondance entre cette ville et Taïti. Cela les aura obligés à faire un séjour de quatre semaines en Californie. D'après toute probabilité, ils ne seront arrivés à leur destination que dans les premiers jours de ce mois de mai.

LETTRE DE LA CONFÉRENCE DU LESSOUTO A MM. LES MEMBRES DU COMITÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Hermon, 10 février 1875

Messieurs et très honorés frères,

Vous aurez appris sans doute que l'époque de notre conférence annuelle avait été avancée, les questions dont nous avions à nous occuper étant de telle nature, que l'examen ne pouvait en être différé. Le 4 février, jour pour lequel nous avions été convoqués, tous nos missionnaires, au nombre de dix-huit, étaient réunis ici, à Hermon, sous le toit hospitalier de M. et Mme Ellenberger; et c'est avec joie que nous voyions au milieu de nous notre jeune frère, M. Dieterlen, dont l'arrivée dans ce pays a été partout saluée avec bonheur. Jamais encore notre conférence n'a été aussi nombreuse, jamais (et c'est avec un sentiment profond d'émotion et de gratitude que nous le disons), elle n'a été et plus bénie et plus belle. Et cependant ce n'est pas sans appréhension que nous nous étions rendus ici. A la pensée des décisions importantes que nous allions être appelés à prendre, il nous semblait voir de sombres nuages s'amasser à l'horizon; mais nous avons crié au Seigneur, nous l'avons convoqué à nos réunions, et, nous l'avons senti, sa main puissante a tout aplani.

Si nous voulions donner un nom à cette conférence, nous l'appellerions celle des adieux. On dirait que nous ne nous sommes rencontrés ici que pour prendre congé les uns des autres. Et d'abord, ce sont nos frères de l'Eglise libre du canton de Vaud, MM. Creux et Berthoud, qui viennent de nous informer officiellement de ce que du reste nous savions déjà, à savoir que la convention entre leurs directeurs et les nôtres ayant pris fin, ils sont invités à se tenir prêts à prendre la route du Transvaal dès que la saison le leur permettra. Au moment de nous séparer d'eux, nous

voulons bénir le Seigneur qui les a amenés au milieu de nous et nous a donné l'occasion d'apprendre à les apprécier et à les aimer. Désormais, ce ne sont plus pour nous des étrangers, mais de bien chers frères; et, dans l'œuvre qu'avec le secours de Dieu ils vont entreprendre à l'Intérieur, nous aimons à voir non une mission rivale, mais une mission sœur et en quelque sorte issue de la nôtre.

Un autre départ que nous pouvions prévoir et qui n'a pas laissé néanmoins de nous prendre par surprise, est celui de M. et Mme Dyke, qui ne sont venus à Hermon que pour nous y faire leurs adieux. Depuis longtemps, l'état de leur santé leur commandait de prendre un temps de repos. La maladie prolongée que vient de faire M. Dyke et qui a presque achevé de consumer le peu de forces qui lui restait, ne leur permettait pas d'attendre plus longtemps. Ils sont partis sans bien savoir quel serait le terme de leur voyage, si ce serait la colonie du Cap ou l'Europe, et prêts, nous disaient-ils, à revenir sur leurs pas, ou à continuer leur route, selon que le Seigneur leur ferait connaître sa volonté. Nous n'avons pas laissé notre vénéré frère s'éloigner de nous, sans lui exprimer nos remercîments bien sentis pour le zèle et le dévouement dont il a fait preuve jusqu'à cette heure, tout particulièrement en sa double capacité de directeur de l'école normale et de curateur de la conférence. Jamais les intérêts financiers de notre Société n'auraient pu être placés en de meilleures mains. — En même temps, M. Dyke nous a remis sa démission de directeur de l'école. Quelles que puissent-être, dit-il, les voies du Seigneur à son égard, il ne pense pas que ses forces lui permettent de se charger de nouveau d'un tel fardeau. Il nous a donc fallu lui trouver un successeur, et M. Casalis qui, depuis plusieurs années, donnait des leçons à cette école, et avait été, dans une grande mesure, associé à son oncle dans la direction, nous a paru être l'homme tout naturellement indiqué pour le remplacer. Il

a accepté ces fonctions difficiles avec défiance de lui-même, mais en regardant au Seigneur qui, lorsqu'il impose une tâche, donne aussi les moyens de l'accomplir. Qu'il veuille fortifier la santé de notre frère ainsi que celle de sa compagne, et leur accorder toutes les grâces qui leur seront nécessaires pour le glorifier dans cette œuvre si importante.

La marche de nos délibérations nous a amenés ensuite à nous occuper de Matatiélé. Si M. Dieterlen eût été marié, il est probable que nous n'aurions pas hésité à lui assigner dès l'abord ce poste ; mais quoique notre frère nous suppliât de ne pas nous laisser arrêter par de semblables considérations, nous, qui savons par expérience ce qu'est l'isolement pour un missionnaire, nous n'avons pu prendre sur nous d'envoyer un jeune frère absolument seul, de l'autre côté des Maloutis, dans un champ de travail éloigné et où tout est à créer. Il nous a donc fallu nous tourner d'un autre côté. Déjà lors de notre dernière conférence, nous avions pensé à M. Preen, et ce frère aurait été disposé à se rendre à Matatiélé, si la faiblesse toujours croissante de M. Dyke ne lui avait fait comme un devoir de rester. Nous nous sommes de nouveau adressés à lui, et cette fois il a accepté. Une commission de trois membres a été nommée pour aller l'installer, choisir le site d'une station et prendre les arrangements nécessaires pour l'établissement d'une mission française dans le Noman's-Land (1). Notre cher frère, M. Preen et sa compagne qui, pendant les deux ou trois ans qu'ils ont passés au milieu de nous, se sont acquis l'affection de tous, ne partiront pas sans emporter nos regrets et nos vœux bien sincères pour que le Seigneur les accompagne et les bénisse dans ce nouveau champ d'activité.

Quant à M. Dieterlen, il a été jugé de bonne prise et

(1) Province de Matatiélé, ouverte aux Bassoutos par le gouvernement du Cap pour compenser leurs pertes pendant les dernières guerres. (*Réd.*)

gardé pour l'école de Morija, où nous ne doutons pas qu'il ne se rende dès l'abord très utile, grâce à sa connaissance de la langue qu'il parle déjà avec assez de facilité. Il n'est là, du reste, que provisoirement, prêt, pour autant du moins que les circonstances le permettront, à rejoindre à Matatiélé les amis qui l'y auront précédé. Vous ne trouverez pas sans doute que ce soit là trop faire pour Matatiélé. L'étendue de ce district, dont la population augmente rapidement, et sa position écartée réclament au moins deux missionnaires.

Cela fait, nous nous sommes demandé comment nous pourrions venir en aide à Mme Casalis, dont la santé n'est pas forte, et que le départ de Mme Preen prive de l'espoir d'une aide précieuse. Nous nous sommes adressés à M. Keck, lui demandant si peut-être une de ses filles ne pourrait pas venir aider notre sœur dans l'accomplissement de sa tâche. M. Keck nous ayant fait espérer qu'il en pourrait être ainsi, nous nous sommes hâtés de lui en témoigner notre reconnaissance.

Quant à nos chers hôtes, M. et Mme Ellenberger, l'état de leur santé à l'un et à l'autre est tel qu'ils ne peuvent songer à différer leur départ. Une somme, provenant principalement de la vente des livres, a été mise à la disposition de M. Ellenberger, pour frais de route. Pour autant que ses forces le lui permettront, notre frère désire employer le temps de son séjour en Europe à surveiller l'impression de plusieurs ouvrages que nous ne pourrions songer à imprimer ici. C'est d'abord une nouvelle édition du Nouveau-Testament de 20,000 exemplaires; puis une seconde édition du *Lipolelo*, la traduction en sessouto de l'ouvrage intitulé: *Ligne après ligne*, et enfin l'impression de la traduction en sessouto des Récits bibliques de Kurz, dans les termes mêmes de l'Ecriture, ouvrage qui répondra à un besoin dès longtemps senti. Ce travail, notre ami pourra le faire en Europe incomparablement plus vite et aussi plus économi-

quement que dans ce pays. Mais, qui le remplacera à Hermon? Voilà la question que nous nous sommes posée, car une Eglise aussi importante ne pouvait être abandonnée à elle-même. Dans notre embarras, nous nous sommes adressés à M. Maeder, et quoiqu'il lui en coûtât de quitter Siloé, où sa présence eût été bien utile cette année, il a cru voir dans cet appel l'expression de la volonté du Seigneur, et a accepté. M. Maeder étant depuis longtemps connu et aimé des membres de cette Eglise, nous espérons que sa présence à Hermon sera en bénédiction. Pour autant que sa santé et les circonstances le lui permettront, M. Maitin viendra de temps à autre y faire des visites pastorales.

Nous regrettons de n'avoir pu pourvoir de la même manière aux besoins du troupeau de Massitissi, que le départ de M. Creux va laisser sans pasteur. Notre frère s'était affectionné à cette Eglise, qui le lui rendait bien, et il lui en coûte de la quitter. A défaut d'un missionnaire européen, ce poste sera momentanément confié à un évangéliste indigène, placé lui-même sous la surveillance du missionnaire de Béthesda.

Il y a quelques années, nous avions adressé vocation à Mlle Esther Lemue, pour aider M. et Mme Jousse et les soulager en s'occupant des soins de l'école. Sa santé l'ayant obligée de donner sa démission, elle avait quitté Thaba-Bossiou. Depuis le milieu de l'année dernière, elle est de nouveau installée dans cette station, où elle s'est remise avec zèle à ses occupations d'autrefois.

Vous vous rappelez sans doute que, dans notre dernier synode, nous avions abordé la question de l'évangélisation dans ce pays par les indigènes, et qu'une caisse spéciale avait été fondée dans ce but. Nous avons de nouveau étudié ce sujet dans nos réunions, et la Commission synodale a été invitée à mettre la main à l'œuvre. Elle aura pour mission de réveiller le zèle missionnaire dans les Eglises, d'encourager des collectes et, si possible, de provoquer des

vocations. De concert avec les missionnaires qui s'adresseront à elle, elle s'occupera du placement et de l'entretien d'évangélistes indigènes dans les quartiers de ce pays encore en dehors de l'influence de l'Evangile. Mais notre ambition ne s'est pas arrêtée là. Vous savez que, depuis bientôt deux ans, deux de nos plus fidèles évangélistes travaillent au nord du Transvaal. L'un d'eux, Asser, a été visiter les tribus au delà du Limpopo, en particulier celle des Banyaïs. Il a trouvé des portes ouvertes, et nous rapporte les vœux de nombreuses populations qui demandent des missionnaires. Le succès de son voyage, ainsi que les délivrances vraiment merveilleuses dont il a été l'objet, de même que ses compagnons de route, sont pour nous un encouragement et comme une indication de la volonté du Seigneur. Sous l'empire de ces sentiments, nous avons décidé de nous occuper des préparatifs nécessaires pour l'établissement d'une mission chez les Banyaïs. Cette mission qui, si le Seigneur y met sa bénédiction, réclamera sans doute un jour la présence et les lumières de missionnaires européens, pourrait être commencée par des ouvriers indigènes et serait soutenue autant que possible par les Eglises du Lessouto. La station que nos frères, MM. Creux et Berthoud, espèrent fonder bientôt au nord du Transvaal, serait comme une première étape et un point d'appui pour nos futurs missionnaires. Les encouragements que vous nous avez donnés dans ce sens nous assurent de votre approbation.

Nous ne terminerons pas sans exprimer la joie que nous avons éprouvée à la nouvelle du rétablissement de notre cher et vénéré M. Casalis. Béni soit le Seigneur, qui l'a rendu d'une manière si inespérée à sa famille et à l'œuvre des missions ! Qu'il lui accorde encore de longs jours consacrés à son service et fasse prospérer l'œuvre de ses mains ! Des actions de grâces spéciales seront rendues à Dieu, à cet effet, dans nos Eglises, dimanche prochain.

Agréez, chers et honorés directeurs, l'assurance de notre affection respectueuse dans le Seigneur.

Au nom de la Conférence des missionnaires français,

L. Duvoisin, secrétaire.

LE PREMIER SUCCÈS D'ELIAKIME.

On a lu dans notre dernière livraison le récit du voyage d'Asser et de ses compagnons dans le pays des Banyaïs au delà du Limpopo. Lorsque cet intelligent et zélé catéchiste est retourné dans le Lessouto pour y faire son rapport à nos missionnaires et à leurs Eglises, son ami Eliakime est resté dans le Transvaal pour annoncer l'Evangile aux Makuapas et autres indigènes parmi lesquels nos frères du canton de Vaud ont l'intention de s'établir. On a reçu de lui, vers le milieu de février, une lettre où il annonce qu'un premier succès lui a été accordé.

Aux Eglises de Jésus, au Lessouto :

« Chers frères en Christ,

« Recevez avec joie cette lettre, qui vous vient du Seigneur. Sans nul doute elle vous remplira de courage pour l'œuvre que vous avez commencée dans ce pays des Makuapas. Vers la fin du mois dernier, l'Esprit de Dieu a réveillé une pécheresse du sommeil de mort spirituelle dans lequel elle était plongée. Il lui a fait trouver le pardon de ses péchés, pardon acquis par le sang précieux de Jésus qui purifie l'âme de toute souillure et de toute iniquité. Bien-aimés, qui regardez toujours de ce côté, qui vous intéressez à cette tribu, qui priez Dieu pour elle avec ferveur et persévérance, que votre joie sera grande aujourd'hui en apprenant que les premiers fruits de la mission

chez les Makuapas se manifestent. Votre premier-né est une femme nommée Sétlomola. Elle avait déjà entendu l'Evangile dans une autre station missionnaire, mais c'est maintenant qu'elle donne son cœur à Jésus. Mes frères, notre premier devoir n'est-il pas de rendre grâces à Dieu notre Père tout-puissant (Eph. 5. 20)? Louons-le de tout notre cœur; louons-le par nos chants et nos prières, car l'Eternel des armées s'est glorifié lui-même par ce qu'il a fait ici.

« Il ne vient encore que peu de gens aux services du dimanche : quelquefois huit, d'autres fois dix. Ce ne sont que des Makuapas. Les Basuethlas ne veulent pas se joindre aux Makuapas et me demandent d'aller leur annoncer l'Evangile chez eux, dans leurs propres villages. Quand j'y vais, tous se rassemblent, hommes, femmes et enfants. Je tiens une école du dimanche dans deux de leurs villages. Ici aussi j'ai une école, mais il n'y vient que huit enfants. Cependant, j'ai bon courage. Depuis que le Seigneur a converti Sétlomola je ne me sens plus seul et j'ai confiance pour l'avenir.

« C'est moi, votre ami et frère,

« ELIAKIME. »

On se souviendra peut-être que le catéchiste Asser ne voyait qu'un obstacle à ce qu'il pût retourner dans le pays des Banyaïs, et s'y établir, c'est que sa femme était encore inconvertie. Il pensait avec raison que si sa compagne n'était pas comme lui remplie de l'amour des âmes, elle l'entraverait dans son œuvre et le forcerait peut-être même de l'abandonner après l'avoir commencée. Mais Asser ne doutait pas que Dieu n'exauçât promptement ses prières; il parlait de la prochaine conversion de sa femme comme d'une chose toute naturelle. Nous venons d'apprendre, par une lettre de M. Mabille, qu'il lui a été fait selon sa foi. Si c'est pour lui un grand sujet de joie, c'est pour nous

une précieuse confirmation des desseins miséricordieux du Seigneur envers le peuple auquel les Eglises du Lessouto se proposent d'envoyer l'Evangile par quelques-uns de leurs propres enfants.

GLANURES MISSIONNAIRES DE M. MABILLE.

Morija, 28 février 1875.

« Vers la fin du mois de décembre, il nous semblait que le Seigneur allait répandre sur nous de grandes bénédictions. La visite du major Malan est probablement le moyen dont il s'est servi pour donner vie et réalité à ce qu'il nous préparait. Lors de la semaine de prières du commencement de l'année, l'action de l'Esprit de grâce se fit bien évidemment sentir au milieu de nous. Sans préméditation aucune, je proposai à tous ceux qui désiraient se convertir au Seigneur, de me faire connaître ce désir par des billets. Je lisais le contenu de ces petits papiers dans les réunions, et l'assemblée priait tantôt pour un tel, tantôt pour tel autre. Plus de soixante-dix personnes, adultes et enfants, demandèrent qu'on intercédât en leur faveur, et le village tout entier fut remué. Je pourrais parler de tels chrétiens confessant leur tiédeur, leur fatigue, et disant quel bonheur ils avaient éprouvé à se décharger sur le Seigneur de tous leurs soucis; de jeunes gens qui par leur conduite nous avaient troublés, scandalisés, et qui venaient tremblants, humiliés, se donner à Jésus; de païens, si tant est qu'on pût encore les appeler de ce nom, demandant à deux, trois reprises, qu'on suppliât le Seigneur d'avoir pitié d'eux. — A l'heure qu'il est, plus de soixante personnes persévèrent dans leur résolution de suivre Jésus-Christ et professent avoir reçu le pardon de leurs péchés. Jusqu'ici, leur conduite prouve qu'il s'est opéré un grand changement en

elles. Un mouvement semblable s'est produit dans plusieurs de nos annexes, surtout parmi les païens, quoique les chrétiens eux aussi disent avoir reçu de grandes bénédictions spirituelles. A Thaba-Bossiou, à Léribé, il y a eu aussi de nombreuses conversions, et nous demandons instamment au Seigneur de ne pas permettre que ce beau mouvement s'arrête. »

Pour en venir à quelque chose de moins général, voici quelques-uns des faits ou paroles que M. Mabille a recueillis pendant ces jours de rafraîchissement spirituel.

« *Maphaté*, depuis longtemps membre de l'Eglise, se faisait taxer d'avarice et passait pour s'occuper de ses intérêts propres plus que de ceux du Seigneur. Mais il a reçu une telle augmentation de vie et de zèle qu'il vient d'offrir un bœuf au Seigneur. La lettre qui accompagnait ce don portait les paroles suivantes : « Mon cher pasteur, Dieu, dans sa grâce, nous a donné son Esprit pour que nous ayons de l'intelligence et que nous sentions que nous avons la vie par la mort de Jésus-Christ. Je lui rends grâces de ce qu'il m'a conservé dès mon enfance et durant tous les jours de ma vie païenne. Je le prie de me donner une foi exempte de doute. Reçois pour lui mon offrande et que l'Eglise tout entière se souvienne de moi dans ses prières, afin que de même que j'ai été maintes fois délivré du lion rugissant, j'en sois délivré à toujours. »

Kutoané raconte ses longues résistances à l'Evangile et les différents appels qu'il a reçus de Dieu.

« Je ne me rappelle pas le temps où il n'y avait pas encore de missionnaires dans notre pays. Autrefois, M. Arbousset visitait fréquemment le village de mon père, le chef Taolané, mais dès qu'il paraissait, je m'en allais vite avec un des conseillers de mon père, chercher un pot de bière, n'importe où, et aucune parole du missionnaire ne pouvait nous faire revenir. Je grandis ainsi nourrissant dans mon cœur une grande hostilité contre l'Evangile.

C'est à deux païens que je dois mes premières impressions sérieuses. Le premier était un officier de mon père. Peu avant la dernière guerre (1865), il tomba gravement malade. Dès le premier jour, il se mit à prier, non pour demander sa guérison mais pour supplier le Seigneur de lui pardonner ses péchés. J'en fus étonné et le lui dis, à quoi il répondit : « Un jour tu feras comme moi. » Après quelque temps de maladie, il m'annonça qu'il s'en irait le lendemain, que le Seigneur lui avait ouvert le ciel. Il mourut, en effet, le jour suivant. — Plus tard, lorsque les Boers nous chassèrent de notre forteresse de Kémé, un de mes compagnons fut blessé; je cherchai à le défendre. Le soir, au moment où ses proches l'emportaient, il me dit : « Prends une de mes javelines ; » j'en pris une. Il me dit encore : « Je te donne quelque chose de mieux que cela : *Prie!* » Ce furent ses dernières paroles. Ma conscience commença dès lors à m'accuser vivement. Mais ce fut ma femme qui fut convertie la première. On voulut me persuader de l'empêcher d'aller à l'Eglise parce qu'elle ne me ferait plus de bière. « Peu m'importe, » répondis-je, « qu'elle fasse ce qu'elle voudra. »

« Mais elle me mit bientôt dans un grand embarras, en me proposant un jour de prier pour elle. Je refusai, elle insista; je refusai encore; elle me supplia de lui accorder sa demande. Je cédai, mais je ne sais quelle prière je fis. Depuis ce jour-là, je continuai à prier non pour moi-même, mais pour elle, lorsque tout d'un coup, un certain jour, je me mis à prier pour moi aussi. Ce fut le moment de ma conversion. »

M. Mabille ajoute que cet intéressant néophyte allait être baptisé le 26 mars.

Motloki rend compte de sa conversion dans les termes suivants :

« Peu après l'arrivée de notre missionnaire actuel, je me donnai pour converti. Je fus admis parmi les catéchu-

mènes, mais j'en fus bientôt fatigué et je résolus de me faire exclure. Pendant plusieurs semaines, je cessai de suivre les instructions religieuses et le missionnaire me rencontrant un jour, me dit qu'il avait rayé mon nom de son registre. J'en fus très content et me hâtai de répandre le bruit qu'on m'avait chassé sans motif. J'allai dans la colonie et me mis au service des Boers. Je commis là tous les péchés possibles. Je revins au pays au commencement de la guerre de 1865. Au moment où nous partions pour défendre la principale forteresse du pays, le missionnaire me dit : « Prie; demande au Seigneur de t'épargner pendant cette guerre ; car si tu es tué, où iras-tu ? » Cette parole fut un dard qui me resta dans le cœur. Chaque fois que nous devions prendre nos fusils, je demandais à Dieu de me garder. La guerre finie, je retournai chez les blancs. Un jour que je gardais le troupeau de mon maître, mon enfant, âgé de trois ans, que j'avais laissé endormi près de la bergerie, se leva et se perdit dans les champs. Je ne retrouvai que ses habits. Nous le cherchâmes, ma femme et moi, pendant trois jours. Je disais au Seigneur : « Si tu me fais retrouver mon enfant, je me convertirai. » Le troisième jour, j'entendis des pleurs sur une colline, j'y courus et y trouvai mon petit que je ne reconnus pas tout d'abord, tant il avait maigri. Mais je ne me convertis pas et ma femme qui était cependant encore païenne, en fut indignée et me fit des remontrances sur la dûreté de mon cœur. Je la menaçai de la battre et elle se tut. Néanmoins, il y avait quelque chose au fond de mon cœur. Tout ce qui m'était arrivé y avait laissé des impressions. Je retournai à Morija. C'est là que Dieu m'a trouvé et m'a définitivement changé. Je suis maintenant son enfant; je suis réellement converti. »

Et il l'est ; toute sa conduite le prouve. Il sera admis à la communion des fidèles en même temps que Kutoané; sa femme s'est convertie pendant le réveil du mois passé.

Béthuèle, chrétien de Morija, qui, après avoir tenu l'é-

coie de Tayane et avoir desservi une annexe, est maintenant employé comme surveillant de l'école préparatoire et bientôt partira pour le pays des Makuapas, en qualité de catéchiste, a tout récemment été éprouvé par la perte d'un enfant né avant terme. Sa compagne et lui ont reconnu que cette affliction leur a été salutaire et ils m'ont apporté une offrande de 2 fr. 50 c. avec deux billets ainsi conçus. — La femme : « Je rends grâce au Seigneur au sujet de ce qu'il vient de faire en prenant le petit enfant qu'il ne m'avait prêté que pour quelques jours » ; — Béthuèle : « Je rends grâce, moi aussi, au Seigneur, de ce qu'après avoir appesanti sa main sur ma compagne, il lui a envoyé le secours dont elle avait besoin et l'a rendue à la santé. » Puis il ajoutait : « Je bénis Dieu de ce qu'il a converti la femme de mon ami Asser ». Comme expression de sa reconnaissance, pour cet exaucement de ses prières, Béthuèle ajoutait une autre offrande de 2 fr.50. Avec le consentement de Béthuèle et de sa femme, ces deux petites offrandes seront envoyées à Mlle Mac-Pherson, de Londres, pour ses enfants déguenillés qu'elle ramasse dans les rues, qu'elle instruit et va placer ensuite au Canada.

Quand on évangélise les païens chez eux, on en trouve qui sont bien près du royaume des cieux. Il semble qu'il ne leur faudrait qu'un moment de décision pour entrer. Il y a quelques semaines, je trouvai dans un village un vieillard encore vert quoiqu'il doive avoir dépassé la centaine. Il était déjà marié lorsque Moshesh n'était encore qu'un jeune garçon. Les gens du village lui donnent plusieurs centaines d'années. Il peut en avoir 106 ou 108. Je lui demandai s'il ne voulait pas accepter de Dieu le pardon de ses péchés, afin de pouvoir aller au ciel. Il répondit sans hésitation que oui, mais qu'il était trop âgé pour se rendre à l'église, que je devais le prendre avec moi et lui enseigner à prier. Je lui dis que je pourrais lui enseigner une prière très courte, au moment même, et que s'il la faisait de tout

son cœur, il recevrait la vie éternelle. « Oui », répondit-il, « on peut me l'enseigner ici, mais un vieillard comme moi ne peut rien retenir dans son cœur. N'as-tu pas le moyen de faire entrer cette prière en moi d'une manière quelconque ? »

En m'en allant, je pensais en moi-même que s'il m'était possible de bâtir une espèce d'hospice pour les vieillards que l'on rencontre dans tant de villages, et qui fatigués, dégoûtés de la vie, semblent prendre intérêt aux choses de Dieu, ce serait, pour plusieurs, le moyen de leur conversion. Je connais une toute petite femme décrépite et aveugle qui est dans une position semblable à celle du centenaire dont je viens de parler, mais elle est plus avancée en connaissance ; je la crois même convertie. Ailleurs, un autre vieillard qui ne pouvait plus même se traîner, vient de mourir en disant qu'il s'en allait à Jésus. Combien il peut y avoir, parmi les païens, de ces chrétiens inconnus qui se sont donnés au Seigneur à la onzième heure sans que nous le sachions. »

A. MABILLE.

QUELQUES MOTS DE M. JOUSSE SUR L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE JEUNES FILLES, A THABA-BOSSIOU.

« Cet établissement ne compte pas encore quatre années d'existence ; le nombre des élèves (28) n'est pas considérable, mais nous sommes de plus en plus convaincus qu'il répond à un besoin réel. La femme est le premier éducateur de l'homme, et tel maître, tel élève. Un homme haut placé disait dernièrement que les destinées du christianisme étaient attachées à celles de la femme, et que travailler d'une façon toute particulière à son relèvement moral était le plus sûr moyen de détruire le paganisme. L'expérience

nous a en effet appris que le paganisme est plus tenace chez la femme que chez l'homme.

« Je ne veux pas me nourrir d'illusions et croire que chaque élève sortant de notre école répondra de tout point à notre attente. Nous avons déjà pu voir que tel ne sera pas toujours le cas; mais il est impossible qu'un séjour prolongé dans une atmosphère comme celle de notre école demeure sans fruit.

« La vie en commun a pour effet de former le caractère et d'en adoucir les côtés anguleux. Qu'une élève s'avise d'être hautaine ou colère, elle s'apercevra bientôt que c'est là un genre qui n'a pas cours parmi nous et qu'il faut plier pavillon devant l'opinion. Nos jeunes filles font silencieusement une étude de leurs dispositions respectives et sauraient au besoin exprimer un jugement équitable sur telle ou telle de leurs compagnes. Les querelles sont inconnues ou tellement rares qu'il ne vaut pas la peine d'en parler, Il en est de même de la médisance et des rapports; ce n'est pas aisément que l'on obtient des renseignements sur une faute commise.

« Grâce à Dieu, toutes nos élèves font maintenant profession de piété. Plusieurs ont appris à connaître le Seigneur dans l'école même. Presque chaque jour, elles ont entre elles une réunion de prières, à laquelle assiste ma nièce. De temps à autre, au culte du soir, je les invite à prier et ce sont pour moi des moments délicieux. Notre chère Mlle Miriam Cochet exerce sur elles une douce et salutaire influence. Elle est aimée et respectée de toutes.

« Voilà les côtés les plus brillants de notre école. Les ombres ne manquent pas; mais je dois le reconnaître et le dire, les manquements de nos élèves sont plutôt des enfantillages que des péchés. Elles sont fréquemment en faute au sujet de l'emploi du temps; la pendule qui règle tout, les trouve souvent en retard. La négligence et l'indolence sont des ennemis contre lesquels il faut lutter sans relâche.

Mais grâce au caractère naturellement doux de nos élèves, on peut leur faire des remontrances qui sont d'autant mieux écoutées qu'elles sont plus méritées. Un bon nombre d'entre elles ont déjà un jugement sûr; j'ai pu dans ces derniers temps en acquérir de nouvelles preuves.

« J'ai entrepris la révision d'un livre (*Ligne après ligne*) dont la première édition est épuisée. Le secours des indigènes est indispensable pour de tels travaux, mais il est souvent difficile d'avoir auprès de soi un homme capable, à cause de ses occupations particulières. Il m'est venu à l'idée de m'aider de nos élèves les plus avancées et je n'ai qu'à m'en réjouir. Ainsi, plusieurs fois par semaine, après le culte du soir, vous me verriez assis devant une grande table avec dix jeunes filles et leur aimable institutrice, chacune ayant son livre devant elle et suivant attentivement la lecture qui leur est faite de l'ouvrage en révision. Ce travail va quelquefois lentement; on n'est pas toujours du même avis sur l'emploi d'un mot ou la tournure d'une phrase, mais on ne fait des changements qu'à l'unanimité des voix.

« Nous sommes en train de faire un essai qui, nous l'espérons, sera utile à nos jeunes filles. Jusqu'ici, un certain nombre d'entre elles avaient aidé aux soins du ménage dans notre maison, avant et après les heures d'écoles. Elles viendront désormais, chacune à son tour, passer un jour à la cuisine. L'expérience d'une semaine est peut être insuffisante pour juger du résultat de cet essai; cependant nous croyons que cela leur fera du bien et nous voyons qu'elles s'efforcent de bien faire. A coup sûr, cela ne diminue pas encore la tâche de la maîtresse de la maison, mais que ne ferait-on pas pour être utile à cette jeunesse?

« De deux heures à cinq, nos élèves sont employées à des travaux de couture. Quelques-unes des plus avancées travaillent sous la direction de ma femme. Pour certaines, les progrès sont un peu lents, mais, somme toute, il y a

lieu d'être satisfait. Quelques-unes cousent parfaitement bien et peuvent aussi commencer et achever seules une paire de bas. En été, elles aident aux travaux du jardinage et à l'entretien de quelques champs de maïs et de sorgho.

« Les parents de nos élèves leur fournissent une bonne partie de leurs vêtements ; le reste est à la charge de l'établissement.

« L'année dernière, nous avons acheté à Graham's Town un certain nombre de pièces d'étoffes qui avaient assez bonne apparence, mais en réalité elles ne valaient rien. Vous vous rappelez sans doute (ceci s'adresse à la directrice de la Maison des missions) cette étoffe bleue à carreaux que vous nous avez achetée avec de l'argent venu de Francfort. Nos fillettes achèvent leurs derniers sarreaux faits avec cette étoffe qui était tout à la fois forte et jolie. Me serait-il permis de vous prier de demander aux dames du Comité de nous envoyer de temps en temps quelques bonnes pièces du genre de celles dont je viens de parler ? Nous avons reçu quelques caisses des bons amis de notre école de France et de Suisse ; mais ces caisses, bien précieuses d'ailleurs par le secours qu'elles nous procurent, ne contiennent pas de ces *pièces de résistance*, passez-moi le mot, qui nous permettent de tailler pour près de trente jeunes filles à la fois.

« Recevez, etc.

« TH. JOUSSE. »

LESSOUTO.

VISITES PASTORALES DE M. KECK.

On sait que M. Keck tout en continuant de servir le Seigneur dans sa station de Mabouléla a pris la charge pastorale de chrétiens indigènes qui séjournent encore

dans des lieux que les événements politiques ont détachés de notre mission. Les Eglises de France n'oublieront jamais les noms de Béthulie, de Carmel, de Béerséba, de Mékuatleng où nos bienheureux frères Pellissier, Lemue, Rolland, Daumas ont travaillé si longtemps et avec tant de zèle. Avant que le Seigneur ne les eût retirés à lui, ils avaient vu passer dans des mains étrangères le fruit de leurs travaux matériels. Mais leur œuvre spirituelle n'a pas été perdue. Les enfants en la foi de M. Daumas, et leur chef chrétien Moletsané ont trouvé un refuge dans le district de Thabana-Morèna et de Siloé où ils jouissent des soins de MM. Germond et Maeder.

La plupart des membres de l'ancien troupeau de M. Rolland se sont groupés autour de notre station d'Hermon. — A Béthulie, un évangéliste dévoué s'occupe des indigènes qui sont restés au milieu des blancs devenus possesseurs du sol. Entre cet endroit et le Lessouto, dans la petite ville de Smithfield, où les ménagements qu'exige sa santé l'ont obligé de s'établir, M. Lautré a ouvert un lieu de culte et une école pour une agglomération d'anciens habitants de Carmel et d'autres naturels qui travaillent parmi les colons.

Ce sont ces dernières localités qui ont été placées sous la surveillance et la responsabilité pastorale de M. Keck. Il y va de temps en temps pour s'enquérir de l'état des membres de l'Eglise, leur distribuer la sainte Cène, baptiser les nouveaux convertis, bénir les mariages. Ce service n'est pas sans fatigue pour lui ; il a de grandes distances à parcourir; mais il trouve d'amples dédommagements dans l'accueil qu'on lui fait. Il a eu le plaisir de faire sa dernière visite dans une voiture traînée par des chevaux que lui avaient envoyée les gens de Béthulie. Le véhicule appartenait à l'excellent catéchiste Jonas, et les chevaux avaient été empruntés à divers amis. La congrégation se réunit dans une jolie chapelle qu'elle a fait bâtir à ses frais. Au

service du dimanche matin, les fidèles s'approchèrent de la sainte table et plusieurs enfants furent baptisés. Il se fit une collecte qui rapporta 350 francs. Le lundi, il y eut dix mariages à bénir. Le traitement du catéchiste est tout entier à la charge du troupeau. — A Smithfield, deux adultes furent présentés à M. Keck pour qu'il les baptisât. Il réadmit dans l'Eglise trois membres qui avaient attiré sur eux les sévérités de la discipline, mais qui s'étaient montrés sincèrement repentants. Ils firent avec le reste des fidèles, la commémoration de la mort du Sauveur.

EMMÉNAGEMENT ET PREMIÈRES OCCUPATIONS DE M. DIETERLEN.

Fragments communiqués par sa famille.

Morija, 17 février 1875.

Il est temps que je vous introduise dans notre *home*, et cependant je le fais presqu'à regret, car dans quelques semaines notre vie de famille aura pris fin, les Preen auront quitté Morija pour aller à Matatiélé, et je serai le seul habitant de cette jolie maison où nous passons les plus agréables journées.

Quoi qu'il en soit, jetez un coup d'œil sur la maison ; entrez-y un instant et reposez-vous dans ma chambre. Nous sommes perchés sur une colline et au pied de la montagne de Morija même, qui se dresse derrière nous avec sa pente rapide et son couronnement de rochers ; un petit ruisseau coule derrière la maison et se perd dans les hautes herbes ; à deux pas, l'Ecole supérieure, les trois maisons d'évangélistes, et la chaumière où M. Berthoud s'abrite avant de partir pour le Nord ; de tous côtés, des saules qui poussent à vue d'œil, des eucalyptus qui gagnent

plus d'un mètre par an; puis, des prairies à perte de vue, des champs de maïs et de blé; au fond, des montagnes couronnées de rochers gris et sur la pente desquelles un mince filet de fumée trahit l'existence d'un village de Bassoutos; à nos pieds, est la station, l'église en briques rouges, le village et surtout le jardin, qui ressemble plutôt à une forêt de saules pleureurs. Voilà pour l'extérieur.

Au dedans tout est simple, mais sain, aéré et commode. Les trois chambres sont hautes (4 à 5 mètres) et claires; en fait de plancher, un enduit d'argile dure et sèche, recouvert de tapis en ficelle brune; quelques chaises achetées dans la colonie, des malles recouvertes de couvertures ou de peaux, une table faite par Preen lui-même, et un lit. Voilà l'ameublement, que ma description ne rend pas très confortable, mais qui certes est plus joli et plus élégant que vous ne vous le figurez. Ma chambre est ornée depuis hier de mon harmonium, de mes tableaux et de mes grandes malles noires. J'ai reçu mes bagages hier; pendant que les Preen examinaient le contenu de leur caisse avec des exclamations de plaisir, je déballais mon harmonium et je m'en donnais à cœur joie, comme un homme qui désire depuis longtemps faire un peu de musique et n'y parvient pas, n'étant jamais seul pour se laisser aller au gré de ses rêveries, et jouant trop mal pour se produire devant des étrangers.

Me voici donc chez moi, dans mes meubles, entouré de ma fortune. Je passe d'une caisse à l'autre, je regarde chaque objet et chaque objet me rappelle quelque chose ou quelqu'un. C'est Dyke qui a emballé ceci; c'est Cochet qui s'est escrimé à ranger ces livres. Je retrouve les bagatelles qui encombraient ma table de travail, et je rêve au temps où tout ce monde d'objets était à Rothau ou à Paris. Puis je passe à mes albums de photographie; je les parcours lentement, regardant chaque portrait, pensant à chaque personne, tout comme un gourmet dégustant un verre de

bon vieux vin. Si je me laissais aller, je n'en finirais pas, et j'oublierais que je dois étudier mon sessouto et me préparer à remplir les fonctions de professeur à l'Ecole supérieure et à l'Ecole préparatoire. Ma partie sera, pour commencer, la calligraphie et la géographie. La calligraphie? avec mon écriture? Eh bien! oui, la calligraphie! Je fais des pages de magnifiques lettres, le soir; j'apprends à faire des pleins et des déliés, et avec un peu de bonne volonté, je compte bien retrouver quelques restes des leçons de M. Marchal. — Je sais assez de géographie pour l'enseigner à des commençants; le tout est de savoir assez de sessouto pour professer en cette langue. Mais il faut se jeter à l'eau un jour ou l'autre, et je serai forcé de le faire, coûte que coûte.

Ces derniers jours, j'ai surtout pratiqué le marteau et le rabot. Preen répare son wagon, abîmé par un accident; il s'agit de refaire la tente qui le recouvre et ce n'est pas une petite affaire. Heureusement, mon ami est un excellent ouvrier, il sait tout faire, et ne se laisse rebuter par rien. Je le regarde travailler, je tire le soufflet de la forge, je donne de temps en temps un coup de marteau, et, quand il y a quelque chose de facile à faire, il me le confie et passe à autre chose. Grâce à sa complaisance, je me dégourdis les doigts et me prépare à être un compagnon plus utile et plus adroit.

Voilà pour l'ordinaire de chaque jour. Il se passe peu d'événements dans nos parages; sans être monotone, la vie va son petit train, et est devenue régulière; grand avantage pour moi, car il suffit de peu de chose pour me mettre hors de moi.

Le grand jour c'est le mardi, jour du courrier, mais c'est aussi bien souvent le jour des déceptions. Hier, j'étais sûr de recevoir des lettres, puisqu'il n'en était pas venu il y a huit jours. Je regardai ouvrir le sac des dépêches, mais hélas! pas de courrier d'Europe. Je me glissai

hors de ma chambre, car j'avais le cœur gros. Dans huit jours j'espère être plus heureux, mais huit jours sont parfois bien longs.

Une histoire de serpent et j'ai fini. Hier soir, nous étions en train de recouvrir un tas de blé, quand j'entends devant mes pieds quelque chose comme un souffle, sortant de la paille sur laquelle je marchais. Je regarde, et à travers la nuit je vois remuer quelque chose. Je préviens Preen et nous saisissons des pierres qui se trouvaient juste à notre portée. Nous eûmes bientôt assommé le souffleur et nous rapportâmes à la maison un serpent long de 0^{m} 90, nommé *masumo*, dont la morsure est assez dangereuse. Nous avons été protégés d'une façon merveilleuse, car nous aurions pu marcher sur lui (peut-être l'avons-nous fait), et être mordus avant d'avoir pu nous mettre en garde.

8 mars 1875.

Jusqu'à présent, je ne vous ai pas parlé d'évangélisation parce que je n'avais pas fait de tournée dans les villages païens. Samedi et dimanche, j'ai vu beaucoup de nouveau sous ce rapport et voici comment :

Samedi matin, Preen et moi nous montons à cheval et partons pour une annexe appelée Boléka et située à deux heures (à cheval) de Morija. En traversant deux villages, nous annonçons aux personnes que nous rencontrons que nous tiendrons des réunions le lendemain; on promet de venir, mais ces promesses ne valent souvent pas grand'-chose.

Arrivés à Boléka, nous demandons le catéchiste Abraham ; il était aux champs. Les enfants de l'école confectionnaient de ces mottes de bouse de vache qui font ici l'office de nos mottes de tan et de bois pour les besoins domestiques, cuisine et chauffage. C'est tout-à-fait propre, et l'on ne se douterait pas de la provenance de ce combustible

quand on s'en sert ou qu'on mange les aliments cuits sur un pareil feu. Nous réunissons les vingt élèves qui composent la petite école et leur faisons passer un examen. Puis, nous montons au village, qui résiste encore à l'Evangile. Nous allons au Khothla, espèce de cour entourée d'une haie d'épines où se tiennent les hommes pour coudre des peaux, se raconter leurs aventures et boire de la bière. Nous leur parlons un instant, mais quand nous en venons au but de notre visite, ils baissent la tête, répondent par monosyllabes ou sourient d'un air embarrassé. Ces Bassoutos sont polis, sociables, grands parleurs, naturellement distingués, et accueillent les missionnaires avec beaucoup d'égards. Cela ne les empêche pas de rester inertes quand on veut les convertir et de se dérober lorsqu'ils sentent l'Evangile mordre sur eux. — Nous continuons néanmoins notre tournée, invitant tout le monde à venir le lendemain au service. Puis nous rentrons et nous nous glissons dans la hutte ronde de notre catéchiste.

Il nous fait asseoir sur des nattes et nous apporte un grand plat de *mafi* ou lait caillé (avec la crème) bien remué formant une bouillie rafraîchissante dont les indigènes (et d'autres aussi) sont très friands. Il y émiette du *bohobé*, leur pain fait de farine de sorgho cuit dans l'eau, nous donne deux cuillers, et nous voilà à nous régaler comme de vrais Bassoutos. Là-dessus, des épis de maïs vert, bouillis (ou grillés) qui constituent le dessert obligé de tout repas un peu complet, et une tasse de café fourni par nous, — et nous voilà si bien rassasiés que nous ne songeons pas à toucher au poulet rôti que nous avons apporté.

La nuit vient, les rares chrétiens de l'endroit se réunissent autour du feu dans la cour, — un des principaux de l'endroit y vient aussi, car il aime beaucoup l'Evangile, — un autre païen se glisse au milieu de nous, profitant de la nuit pour assister à la prière à l'insu de ses amis. Nous

chantons un cantique, nous faisons une prière et chacun rentre chez soi.

Nous nous enroulons dans nos couvertures et tâchons de dormir. Au loin, retentissent les cris monotones et cadencés de païens qui exécutent une danse; le bétail qui vient de rentrer en longs troupeaux mugit et bêle dans les kraals. Ces bruits et certains petits ennemis du dedans me coupent le sommeil. Je passe une nuit blanche à penser à ma chambre de Morija et à la maison paternelle.

Le dimanche matin, après un déjeuner composé de notre poulet, de café et d'une espèce de canne à sucre d'un goût exquis (appelé ntsué), Abraham va sonner la cloche, ou plutôt, frapper avec un morceau de fer sur un débris de fer de charrue suspendu à un pêcher. C'est l'heure du culte, car le soleil vient d'éclairer une certaine fissure dans les rochers, qui sert de cadran solaire aux chrétiens du voisinage. De tous côtés, arrivent des Bassoutos habillés et des païennes fardées d'ocre rouge, les cheveux collés en paquets noirs et brillants, les jambes ornées d'anneaux de cuivre qui leur vont de la cheville au genou. Elles ont leurs enfants à cheval sur leurs hanches et maintenus par une peau de mouton qu'elles s'attachent autour du corps. On ne voit passer qu'une petite tête mignonne, intelligente; le bébé dort très bien dans cette position, et sa mère peut faire tous les ouvrages sans qu'il s'en laisse déranger, et sans que ce précieux égoïste la fatigue.

Peu à peu, nous avons un auditoire de 80 païens et païennes au moins, et de 30 chrétiens, sans compter les enfants de un mois à dix ans. — Nous nous asseyons sur l'herbe, et le service commence. Chants, prières, discours de Preen que ce nombreux auditoire de païens inspire, et qui parle avec beaucoup de force et d'entrain. Je ne puis vous décrire la physionomie d'une assemblée pareille : c'est trop étrange pour des personnes qui ne connaissent pas le Lessouto, qui n'ont pas vu les hauts rochers au pied des-

quels sont bâtis les villages, les figures tantôt dures et sauvages, tantôt pensives et douces des païennes, les costumes pittoresques et bariolés des chrétiennes! Dessiner m'est également impossible. Tâchez de vous figurer la chose, je n'ai ni le temps, ni le talent nécessaire pour essayer une description.

Vers une heure, la cloche retentit de nouveau. Une grande partie de notre auditoire est restée à causer sur l'herbe, car ces gens viennent de deux ou trois lieues de distance et ne prennent de repas que le matin et le soir. Cette fois, c'est moi qui prends la parole pour dire quelques mots seulement; n'ayant pas eu le temps d'écrire, je parle quelques minutes, improvisant tant bien que mal, et tâchant d'être aussi clair que possible. Preen dit que je ne m'en suis pas trop mal tiré. Vient ensuite Abraham. S'il est peu instruit en fait d'arithmétique et de géographie, il a, comme tous ses compatriotes, le talent de parler avec une facilité étonnante. Chez nous, parler en public est devenu une exception, une difficulté; ici, c'est l'ordre normal, on le fait simplement et personne ne s'en étonne. Les gestes sont sobres, mais expressifs, le style pittoresque, les images originales et abondantes; toute la personne est en activité, les yeux surtout qui brillent et renforcent la parole. C'est intéressant et instructif; on voudrait parler comme cela au lieu de trembler intérieurement et extérieurement, de pétrir son Nouveau Testament pour se donner une contenance et de rougir comme une jeune fille avant même d'être en vue.

Abraham vient de terminer. Tout à coup arrive un des vieux chrétiens de Morija qui passe son dimanche à évangéliser et court de tous côtés malgré ses soixante-cinq ans; c'est Japhet, un berger, petit, trapu, grisonnant. Il se lève, prend la parole, adresse une courte et vive allocution que l'on écoute avec beaucoup d'attention, et puis se rassied en disant : « J'ai dit, » avec autant de gravité qu'un

sénateur romain après un grand discours. Le service se termine et nous causons avec les païens. Un vieux nous dit : « Votre enseignement, nous le comprenons ; mais il est comme de l'eau : quand on veut le saisir, il s'échappe.» Mon ami lui donne des explications et le questionne ; le vieux écoute avec un grand intérêt et semble désireux de devenir chrétien. Un plus jeune lui expose en quelques mots les grandes vérités du christianisme ; mais si clairement que je lui demande comment il se fait que, connaissant si bien la vérité, il reste païen. Réponse évasive. Ils s'excusent tous en disant qu'ils sont trop faibles pour se convertir.

Bref, après avoir encore causé un instant avec Abraham, nous sellons, et nous voilà emportés au grand galop de nos chevaux qui flairent de loin Morija et sont impatients de retrouver leur pâturage habituel.

Après avoir annoncé la vérité aux païens, on a besoin de savoir que l'Evangile est une semence et que Dieu peut la faire germer. On a profondément pitié de ces pauvres gens ; on voudrait tout faire pour eux.

Il semble qu'il se fasse en ce moment un travail parmi eux ; ils se rassemblent plus volontiers, ils écoutent attentivement les prédications. Qui sait si nous ne sommes pas à la veille d'un mouvement général parmi les Bassoutos ?

Malheureusement, ils passent tout leur temps dans leurs champs et l'on ne peut guère les avoir que le dimanche où ils restent volontiers chez eux pour imiter les chrétiens. Jugez si l'évangélisation est difficile dans ces conditions. Je tâcherai d'y consacrer une partie de mes dimanches, car j'aime cela ; c'est pour cette œuvre que je suis ici.

Dimanche il y a huit jours, nous avons eu un service très émouvant. M. Mabille a parlé de ceux que l'on appelle des renégats, c'est-à-dire des gens qui sont retournés plus ou moins au paganisme. Il a montré aux chrétiens combien ils étaient faibles dans leurs prières et

combien leur influence sur les autres était petite. Or il y avait là des femmes dont les maris s'étaient relâchés et que les reproches de M. Mabille touchaient en plein. De là des larmes. L'émotion se communique, chacun se sent sous le coup des paroles du pasteur; des sanglots partent de tous côtés. Et quels sanglots! Les Bassoutos ne savent pas pleurer en silence; ils font entendre une série de cris courts, plaintifs, qu'ils ne peuvent contenir. Aussi la voix de M. Mabille fut-elle bientôt couverte par les pleurs de l'assemblée. Il dut dire au réveilleur de calmer les plus bruyants. Le silence finit par se rétablir, mais les impressions avaient été vives et porteront des fruits; d'autant plus qu'il règne un excellent esprit dans la paroisse, surtout parmi les jeunes gens. N'est-il pas étonnant de constater la coïncidence de ce réveil avec ceux d'Angleterre, d'Ecosse, de France, etc. ?

J'ai nommé le *réveilleur*. C'est un personnage curieux. Au beau milieu du sermon, il se lève, va de banc en banc, fait tenir droit ceux qui se courbent en avant, réveille les dormeurs et ne quitte son homme que lorsqu'il est sûr de le laisser attentif. C'est nécessaire, car plusieurs de ces braves gens viennent de loin et sont fatigués.

H. DIETERLEN.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

BARTIMÉE, L'ÉVANGÉLISTE AVEUGLE DE L'ILE HAWAII.

Fragment tiré de l'Histoire des missions aux îles Sandwich, par le Dr Anderson.

Puaaïki, le natif des îles Sandwich dont nous allons raconter l'histoire, vint au monde en 1785, quelques années

après le meurtre du capitaine Cook. Il paraîtrait que sa mère avait l'intention de l'enterrer vivant, et qu'il ne dut la vie qu'à l'interventien d'un parent qui sut la détourner de cet acte abominable. Ce fait seul, suffit à nous faire comprendre quelle était la profonde corruption de ces insulaires qui dépérissaient en se consumant par tous les vices les plus dégradants.

Il ne tarda pas à devenir l'un des plus mauvais et à s'adonner à la boisson. C'est même sa funeste passion pour l'*awa* (liqueur enivrante) qui produisit l'inflammation des yeux qui le rendit aveugle, jointe à ses habitudes de saleté, et à l'ardeur dévorante du soleil des tropiques. Mais avant de perdre la vue, il avait appris à danser la *hula*, sorte de danse obscène accompagnée de chants, qui devait être dorénavant son unique gagne-pain.

Il devint bouffon de la cour, pour l'amusement de la reine et des chefs, et c'est dans ces fonctions que nous le trouvons en 1820, époque où la mission de Kailua fut fondée.

Il n'est pas probable qu'il ait alors connu les missionnaires. Ce fut seulement à Honolulu, où la famille royale vint se fixer en 1821, que le pauvre danseur aveugle, malade, délaissé et dans la plus complète misère, reçut leurs visites et leurs consolations. John Honolii, le premier, lui parla du grand médecin et sut ouvrir son cœur au désir d'apprendre à le connaître. Dès qu'il lui fut possible de marcher, Puaaïki voulut entendre prêcher les missionnaires. Ceux-ci furent frappés de sa misérable condition, ce corps faible et courbé, à moitié couvert de quelques sales haillons, faits avec des écorces d'arbres, ce visage décharné, ces pauvres yeux fermés pour toujours, ces membres tremblants, et surtout cette âme plongée dans le péché étaient faits pour inspirer une grande pitié. Cependant, c'était là un vase d'élection, Jésus allait devenir pour Puaaïki le Sauveur et l'ami dont il avait tant besoin.

Conduit par un jeune garçon païen, il revint souvent assister au culte chrétien ; il renonça à l'ivrognerie et à ses ignobles danses ; en un mot, il chercha à conformer sa vie aux préceptes de l'Evangile à mesure qu'il les comprenait. Son cœur s'ouvrait par degrés sous l'influence du Saint-Esprit qui le guidait pas à pas. Aussi, quand ses anciens protecteurs, les chefs païens, l'appelaient pour les amuser comme autrefois : « le service de Satan a pris fin, » disait-il, « maintenant je sers Jéhovah le roi des cieux. » Sa position matérielle s'améliorait en même temps ; et quoiqu'il fût tourné en dérision par plusieurs, cependant quelques-uns moins hostiles à l'Evangile, et parmi ceux-ci, la reine, commençaient à le respecter pour sa nouvelle vie.

On ne peut expliquer ses progrès dans la connaissance de Dieu et le changement complet de ses habitudes, que par l'intervention directe de l'Esprit du Seigneur. Son infirmité même fut pour lui un moyen de grâce, vu que son attention à ce qu'il entendait ne pouvait être distraite par aucun objet. Il avait l'habitude de réciter à ses connaissances tout ce qu'il pouvait retenir des prédications. C'est ainsi qu'il apprit beaucoup, et qu'il put devenir plus tard lui-même un prédicateur de l'Evangile.

Quatre ans après la fondation de la mission, dans une Eglise qui se composait de vingt-quatre chefs et de cinq cents autres fidèles, aucun n'avait atteint un développement spirituel comparable à celui du pauvre Puaaïki. Au mois de mars 1823, il partit avec le gouverneur de l'île Maui et sa femme Kéopuolani pour Lahaina. Il trouva là les missionnaires Richards et Stewart qui continuèrent à l'instruire. Une insurrection qui eut lieu à ce moment dans l'île Kauai se fit sentir ici par les efforts de la population indigène pour rétablir les anciennes coutumes idolâtres. Puaaïki et ses amis réunirent leurs efforts pour s'opposer à ce mouvement. Ils furent invités à une assemblée par les missionnaires et on engagea le pauvre aveugle

à prier. M. Stewart a décrit l'effet qu'il produisit sur lui : « Il y eut, dit-il, dans ses supplications une si grande ferveur, une telle facilité d'expressions et tant d'humilité, que nous fûmes tous entraînés et reconnûmes en lui l'organe qu'il fallait à nos sentiments. Il était là, prosterné, les mains jointes, ses yeux sans vie tournés vers le ciel; le nom de Jéhovah sortait de ses lèvres avec tant de foi, que nous sentîmes tous qu'il s'adressait à Dieu avec le sentiment qu'Il était au milieu de nous. Sa prière fut une de celles que l'on n'oublie jamais. »

Ce ne fut qu'au printemps de 1825 que Puaaïki fut reçu membre de l'Eglise. Peut-être les missionnaires le firent-ils un peu trop attendre et usèrent-ils à son égard d'une prudence excessive.

Quoiqu'il en soit, il ne fut plus possible à ce moment de résister plus longtemps au désir de Puaaïki de recevoir le sceau de l'alliance chrétienne. Il fut interrogé soigneusement par M. Richards sur sa foi et sur l'œuvre de la grâce dans son cœur. Quand on lui demanda pourquoi il demandait à être admis dans l'Eglise, « C'est, » répondit-il, « parce que j'aime Jésus-Christ, que je vous aime aussi, vous ses missionnaires, que je veux entrer et demeurer dans le bercail de Christ et m'unir à vous dans la sainte communion du pain et du vin. »

« Vous sentez-vous mieux préparé que d'autres à vous joindre à l'Eglise ?

— Peut-être ne le suis-je pas suffisamment ; s'il en est ainsi, dites-le moi ; mais mon désir est grand d'entrer dans le bercail de Christ. »

C'était le 10 juillet 1825, Puaaïki prit le nom de Bartimée.

Il est inutile d'ajouter, que le nouveau converti avait depuis longtemps déjà, renoncé complètement à l'usage des boissons spiritueuses. Plus tard, en lisant ces paroles d'une des Epîtres de saint Paul : « Eprouvez toutes choses, et

retenez ce qui est bon, » il crut de son devoir de laisser aussi le tabac de côté.

En 1829, Bartimée reçut l'invitation de se fixer avec sa femme à Hilo, dans l'île de Hawaïi, où il devait trouver un champ de travail plus vaste que celui de Lahaina. Là, cependant, il avait amené à la connaissance du Seigneur divers indigènes influents, entre autres, David Malo, jeune homme de beaucoup d'espérances. Il y eut à Hilo une abondante effusion du Saint-Esprit, ce qui décida Bartimée à y passer plusieurs années. Le missionnaire de la localité, M. Goodrich était celui-là même qui autrefois avait rencontré Kapiolani sur le volcan.

L'année suivante, Kaahumanu, l'ex-reine, et maintenant la régente de ces îles, visita Hilo où elle seconda largement les efforts de Bartimée, tant par les règlements qu'elle étaplit que par son exemple comme femme chrétienne.

Le climat relativement frais de cet île, ses prés verdoyants, ses pluies fréquentes firent tant de bien aux yeux de l'évangéliste qu'il essaya d'apprendre à lire, mais sans succès, par suite d'une inflammation que cette application ne tarda pas à produire. Mais à défaut de la lumière du corps celle de l'âme faisait en lui des progrès constants. Il contiuuait à recueillir dans sa mémoire tout ce qui pouvait le faire croître dans la connaissance de la vie éternelle; aussi bien les versets de la Bible que la plus grande partie des sermons qu'il entendait.

Il lui suffisait d'entendre lire un chapitre deux ou trois fois pour le savoir mot à mot.

En 1834, Bartimée retourna dans l'île Maui, à Wailuku ; ce fut là qu'il passa les huit ou neuf années qui précédèrent sa mort. Il eut la joie d'y trouver le missionnaire Green, dont l'estime et l'amitié pour lui s'étaient encore augmentées.

En 1837, commença le grand réveil qui devait, l'année suivante, s'étendre sur ce groupe d'îles. L'Eglise de Wai-

luku, encore en enfance, si l'on peut s'exprimer ainsi, fut la première à en ressentir les effets. Ses membres confessaient publiquement leurs misères, et demandaient grâce par le sang de Jésus. Bartimée fut le plus ardent à implorer le pardon de Dieu pour lui, pour ses frères et pour ceux des insulaires qui restaient encore dans l'égarement.

Mais durant l'année 1838, quand l'Esprit de Dieu se manifesta avec une grande puissance parmi les multitudes inconverties, le cœur de ce bon vieillard se répandit en actions de grâces et en louanges.

« Ceux-là seulement qui l'ont vu à cette époque, » nous dit M. Green, « peuvent se représenter le bonheur du brave Bartimée ; aucun pinceau ne pourrait donner une idée de ce visage illuminé d'une lumière céleste. »

La première conséquence de ce travail de l'Esprit de Dieu fut l'arrivée en masse à Wailuku des populations environnantes. Mais les enfants, les malades, les vieillards ne pouvaient venir chercher aussi loin l'instruction qu'il leur fallait. On construisit donc des lieux de cultes dans tous les districts de l'île, mais comment les pourvoir de pasteurs ? Toute l'activité de MM. Green et Armstrong restait insuffisante; on dut songer à se créer des aides indigènes parm les fidèles les plus avancés. Après les avoir soigneusement choisis, on s'occupa de les instruire plus à fond dans les Ecritures, et de leur enseigner l'histoire de l'Eglise. Bartimée fut bientôt à la tête de tous les autres. Et ici, nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'à notre avis on aurait dû depuis longtemps l'établir pasteur. Mais à cette époque, nos missionnaires étaient, en ce point, d'une circonspection excessive. Bartimée fut nommé diacre ou ancien en 1839, et ce fut seulement trois ans après que le titre de prédicateur régulier lui fut solennellement conféré. Enfin en 1843, l'année même de sa mort, pour répondre au vœu des habitants de Honuaula, on le mit à la tête de leur Eglise, comme évangéliste. Il se mit à l'œuvre en cet endroit avec son

ardeur accoutumée, annonçant les miséricordes divines le long des chemins et de maison en maison aussi bien que dans les lieux de culte. Mais la maladie vint bientôt interrompre le cours de ses travaux. Il retourna à Wailuku, autant pour revoir les frères avec lesquels il avait passé tant d'années, que pour recevoir les soins que son corps réclamait. Il avait dès lors le pressentiment de l'issue fatale de sa maladie, mais c'est sans effroi qu'il voyait la mort approcher. Il savait « en qui il avait cru. » Depuis longtemps déjà, il se reposait sur Jésus pour le présent et pour l'éternité. Sa paix était complète. Bartimée ne rendit pas sur son lit de mort un témoignage aussi éclatant que d'autres ont pu le faire ; mais il n'en était pas besoin. Ses entretiens de chaque jour, son exemple salutaire, ses travaux incessants au service de son Maître bien-aimé, avaient suffisamment témoigné de sa foi. Il perdit l'usage de la parole quelques jours avant la fin, et, le 17 septembre 1843, il entra, comme nous avons tout lieu de le croire, dans la joie de son Sauveur.

INDE.

LE PÈRE APRÈS LE FILS.

Un vénérable missionnaire de Tinnevelly, le révérend Sargent, l'un des hommes dont le ministère a été le plus béni dans ce pays, raconte un de ces triomphes de la grâce qui étonnent, par la diversité des moyens mis en œuvre autant que par l'excellence du résultat.

« Il y a six ou sept ans qu'un Indou d'assez haut rang s'était mis dans un état de violente hostilité contre M. Sargent, parce qu'il avait osé admettre dans l'Eglise son fils unique, nommé Ramasawmi Pillay. « Jugez donc de ma surprise, » écrit le missionnaire, « en voyant, l'autre jour, cet homme entrer chez moi et me demander le baptême. Un

changement complet qu'il m'expliqua, comme on va voir, s'était opéré en lui. A plusieurs reprises, il avait eu affaire avec un de nos convertis de Palamcotta, nommé Sathinagam, et, à chaque fois, la femme de cet homme lui avait lu quelques versets de la Bible, dont l'effet avait été d'adoucir ses préventions contre le christianisme. Quelque temps après, il dut aller à Tuticorin trouver son fils, dont la signature lui était nécessaire pour la vente d'un bien. Un motif de ce genre aurait seul pu l'y décider, car toutes relations entre le père et le fils avaient cessé depuis le jour où ce dernier avait reçu le baptême. Le fils, cependant, ne se hâtait pas de donner sa signature ; le père, forcé de l'attendre quelques jours, eut ainsi l'occasion d'assister au culte domestique où le jeune homme lisait la Bible et priait avec les siens. Ce fut pour lui matière à penser. Il se dit en lui-même que cette religion était bien différente de ce qu'il avait cru. Jusque-là, il n'y avait vu qu'un système commode, permettant de manger et de boire des choses dont l'indouïsme interdisait l'usage, abolissant les castes, laissant l'homme libre de vivre à son gré et ne contenant, en réalité, aucun élément de piété, aucun principe de moralité. Grande fut sa surprise en voyant les choses de plus près. Il observa, réfléchit, acquit peu à peu la conviction que le Christianisme était, au contraire, une affaire de conscience et de cœur, qu'il engageait l'homme à vivre comme s'il était toujours sous le regard de Dieu. De là, il en était venu à l'idée de lire lui-même la Bible, s'était convaincu, en le faisant, de la nécessité d'avoir un Sauveur, avait reconnu ce Sauveur dans la personne du Christ, et le résultat de toutes ces opérations de l'Esprit dans son âme, avait été de l'amener chez moi pour me prier de le baptiser...

« Mon histoire n'est pas terminée ; j'ajoute deux détails :

« 1° Dans mon dernier voyage en Angleterre, j'ai raconté qu'en visitant quelques familles indigènes, j'avais trouvé une mère et ses deux filles occupées à lire la Bible. C'était,

en l'absence du père, une des filles qui faisait les fonctions de lectrice. Eh bien ! cette femme est justement celle qui, par ses lectures, avait produit dans l'esprit de mon prosélyte âgé les premières impressions dont j'ai parlé.

« 2° La Bible anglaise, dont la lecture avait éveillé en Ramasawmi un esprit de recherche sérieux, était un présent de son père. C'était le vieillard lui-même qui l'avait achetée au bazar de Palamcotta, dans l'idée qu'elle aiderait à son fils à se perfectionner dans l'étude de l'anglais. En faisant cette emplète, l'Indou ne s'était préoccupé que d'une chose, du plaisir de rapporter chez lui un beau livre imprimé en gros caractères et qui coûtait peu d'argent. Et ce livre était devenu pour son fils, et ensuite pour lui, un trésor !... Que les voies du Seigneur sont admirables !...

« Je regrette d'avoir à dire que plusieurs des membres de cette famille se montrent très irrités du parti que le vieillard vient de prendre. »

NOUVELLES-HÉBRIDES.

Plusieurs des archipels de la Polynésie peuvent être appelés aujourd'hui des pays chrétiens; mais il en est encore où le paganisme, la cruauté et le cannibalisme continuent à régner en souverains. Les Nouvelles-Hébrides sont de ce nombre. Pourrait-on les nommer ici sans se rappeler que ce fut sur l'une d'elles qu'eut lieu le martyre de John Williams?

Un missionnaire presbytérien, employé à évangéliser ce groupe, écrit d'Efète :

« L'Evangile a été proclamé à Pilipar, à Stakili et à Los, sur l'île de la Protection, à Pagona, Liwa, etc., sur celle de la Déception et en bien d'autres lieux encore. En février dernier, je me rendis à Bau, situé sur la côte orientale, à vingt-cinq mille d'ici. Cette visite, — que Dieu en soit loué ! — a tourné au profit de la vérité. Les habitants du premier village où nous entrâmes ne se montrèrent pas

très polis; ils vinrent nous prier (notez qu'il faisait nuit) de nous en aller plus loin dans un autre village. Cet accueil, bien différent de celui qu'on nous fit ailleurs, ne m'étonna pas quand j'appris, plus tard, qu'à l'arbre même sous lequel avaient eu lieu nos pourparlers, étaient suspendus les vêtements d'un homme que ces gens avaient cuit et qu'ils étaient en train de manger.

Entre les deux nuits que je passai à Bau, j'eus l'inappréciable bonheur de pouvoir, du matin au soir, annoncer les miséricordes du Sauveur. Ces gens me forcèrent en quelque sorte à leur en parler jusqu'à complète extinction de mes forces. Au nombre de mes auditeurs, je vis arriver en corps les habitants du village qui nous avaient repoussés la veille, tous beaux guerriers, vigoureux, peints avec luxe et très bien armés.

Stimulé par le désir d'apprendre à lire que manifestent souvent ces natifs, j'ai traduit dans leur dialecte quelques portions de l'Ecriture sainte, et en particulier l'Evangile selon saint Luc.

ARRIVÉE DE M. ET Mme DYKE EN ANGLETERRE.

On apprendra avec reconnaissance envers Dieu que ces amis ont eu une prompte et heureuse traversée. Ils ne viendront à Paris qu'après les grandes réunions religieuses qui doivent prochainement avoir lieu à Brighton.

Errata.

A propos de la position du pays des Banyaïs par rapport au Lessouto, c'est nord-nord-est, et non nord-est qu'il faut lire dans notre livraison d'avril, page 132.

Eugène Casalis, directeur-gérant.

Typ. Ch. Marechal, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

M. LE PASTEUR ROSSELET.

La mort vient de nous enlever cet excellent ami, qui depuis longtemps s'occupait avec nous de la rédaction du *Journal des Missions* et du *Petit Messager*. Comme dans tout ce qu'il a fait pour d'autres publications d'un intérêt plus général, sa modestie s'est toujours abritée dans nos pages sous le voile de l'anonyme. Il se contentait des jouissances spirituelles que lui procurait une collaboration qu'il consentait à appeler utile, mais que nous considérions, nous, comme indispensable. Peu d'hommes ont eu, parmi nous, une connaissance aussi étendue de l'œuvre des Missions et en ont suivi le développement avec autant d'intérêt. Lorsque, dans le courant du mois de mars, il a été atteint de la maladie qui devait nous l'enlever, son grand chagrin a été de ne pouvoir plus suivre les travaux de ces chers missionnaires de toute nationalité et de toute dénomination, dont les noms et l'histoire lui étaient parfaitement familiers. Il est mort, comme il avait vécu, dans l'obscurité dont il avait fait choix. C'est à peine si quelques amis ont eu connaissance de son décès et ont eu le privilége d'assister à ses funérailles. Puissent ces lignes lui assurer dans le cœur de chacun des lecteurs de ce journal un souvenir reconnaissant et durable. Son nom doit avoir une place à côté de ceux des fondateurs et des directeurs de notre Société.

LETTRE DE M. COILLARD.

Aux amis des missions.

Léribé, avril 1875.

Chers amis,

Le devoir négligé est de tous le plus difficile à remplir. J'aurais dû depuis longtemps prendre la plume, et vous dire entre autres choses le doux parfum qu'ont laissé parmi nous des serviteurs de Dieu qui nous ont visités. Aujourd'hui, je devrais remonter bien haut, car pour nous chaque visite est une date. Je devrais vous parler de nos amis Mabille et Preen, de nos réunions, de nos courses d'évangélisation avec eux, de notre voyage à Bloemfontein et de ses résultats. Je m'en abstiens, car mes frères vous auront dit tout cela, dans le temps, et bien mieux que je ne saurais le faire.

Vous aviez appris que le major Malan était attendu au Lessouto. Nous avons été privilégiés ; il est resté trois semaines avec nous, et l'une de ces semaines était celle du concert de prières. Il faut le connaître personnellement cet homme de Dieu, pour apprécier l'avantage d'avoir pu causer, méditer, prier et prêcher l'Evangile avec lui. On se sent bien petit près de lui, mais on n'y est pas longtemps sans s'y sentir béni. Ce qui frappe au premier abord chez lui c'est son esprit de prière. Il n'y a pas cinq minutes que vous lui avez souhaité la bienvenue sous votre toit qu'il vous a déjà conduit au trône de la grâce. Un jour, c'était un beau dimanche matin, nous prenions notre déjeûner sous l'ombrage, au jardin. Dans le cours de la conversation : « Permettez-moi, » dit-il, « de vous faire faire connaissance avec quelques-uns des amis pour lesquels je prie. » Et sans attendre de réponse, voilà des noms qui se succèdent les uns aux autres intercalés d'expressions telles

que celles-ci : « Seigneur bénis-le ! bon Dieu soutiens-la !... » Nous visitions les écoles déguenillées, les orphelinats, les prisons de Londres; d'un saut, nous étions à Paris ; d'un coup d'aile, nous allions de là en Allemagne, en Russie, en Turquie, en Perse, en Chine, au Japon !... Après trois quarts d'heure, nous avions fait le tour du monde; visité toutes sortes de belles œuvres et d'établissements missionnaires ; fait connaissance avec un grand nombre des bien-aimés du Seigneur. Nous nous aperçûmes alors qu'à notre insu, notre déjeuner s'était transformé en une sorte de réunion de prière. Il ne nous restait plus qu'à la terminer à genoux.

Un autre trait non moins remarquable du major c'est l'étude assidue qu'il fait de la Parole de Dieu. Il croit que l'Evangile de Christ est la puissance de Dieu à salut pour tout croyant. Aussi quelle force, quel nerf dans sa prédication ! — Rien de plus touchant que de le voir réprimer ses propres élans pour laisser parler la Parole de Dieu toute seule. A peu près chaque jour, il a eu l'occasion d'exhorter, ou de prêcher l'Evangile parmi nous. Un petit mouvement s'était déjà manifesté parmi la jeunesse, son séjour ici détermina une crise salutaire. Je reçus alors parmi les catéchumènes quinze ou seize jeunes gens et jeunes filles. — C'est ici qu'il a écrit un petit ouvrage sur notre mission, d'un palpitant intérêt. Je le recommande à l'attention de nos amis. C'est un ouvrage qui sans doute trouvera une plume bien douée pour le traduire. Naturellement il y faudra plus qu'une plume, il y faudra aussi un cœur.

Notre frère bien-aimé nous avait quittés depuis peu, et j'étais à peine de retour de notre conférence d'Hermon que nous eûmes la joie de voir arriver un des missionnaires américains de la Natalie et sa compagne, notre frère et notre sœur M. et Mme Rood, accompagnés d'une jeune demoiselle, Mlle Hanee, aussi missionnaire. — Nos gens leur firent le plus chaleureux accueil; ils devaient, disaient-

ils, témoigner de la reconnaissance à ce digne serviteur de Dieu qui avait soigné leur missionnaire pendant une grave maladie à Ifumi. Tous les jours, on leur apportait quelques présents. Une après-midi, on leur avait préparé une surprise; c'était un dîner à la mode du pays : du maïs bouilli et rôti, de la citrouille, de la viande. — Nous nous mettions justement à table lorsque tous les gens du village arrivèrent, et entonnèrent « Grand Dieu nous te bénissons ! » — Nous nous levâmes spontanément et mêlâmes nos accents aux leurs, puis notre frère, M. Rood, les remercia, autant que l'émotion pouvait le lui permettre. — M. Rood prêcha souvent en zoulou, et la plupart de nos paroissiens pouvaient le comprendre. Ce fut donc un temps de rafraîchissement pour nous. Mlle Hanee prit aussi une part active aux réunions de ma chère compagne; elle visita toute seule des villages païens. C'est une personne instruite qui a quitté l'aisance, une sphère d'activité bien belle en Amérique, pour venir s'occuper d'écoles dans ce pays. Elle en a déjà fondé plusieurs dans des villages tout à fait païens, — son œuvre, c'est de les visiter régulièrement. — A la suite d'une réunion intéressante où cette chère demoiselle parla, j'entendis plusieurs personnes dire à ma femme et à moi-même : « Maintenant nous comprenons ce que c'est que de s'offrir à Dieu en sacrifice, vivant, saint et agréable. Miss Hanee nous l'a montré.» — Le jour même de la grande réunion que notre frère Jousse avait convoquée à Thaba-Bossiou, nous étions avec nos chers amis à Bouta-Bouté, où je devais recevoir un renégat repentant et baptiser deux femmes. — Je n'étais pas sans appréhension en me souvenant de l'opposition que nous avions trouvée dans cet endroit deux ans auparavant, lors du placement d'un évangéliste. Mais nous avions crié à Dieu.

Dès le matin, nous vîmes de tous côtés arriver des troupes d'hommes et de femmes; celles-ci avec de la nourriture qu'elles venaient offrir à notre évangéliste pour la

fête. — Tout s'annonçait bien. La veille, il avait plu tout le jour; maintenant le temps était encore couvert, il pleuvait tout autour de nous, mais il ne tomba pas une goutte sur nous. Nous eûmes une nombreuse congrégation. Le service fut long mais intéressant. L'attention ne faiblit pas un seul instant. Bien que nous nous fussions proposé de n'avoir qu'un seul service, tout le monde resta, et nous en eûmes un second l'après-midi, non moins intéressant que celui du matin. Le soir, par un magnifique clair de lune, nous rassemblâmes toute la jeunesse, et on chanta des cantiques jusque fort avant dans la nuit. On avait de la peine à se retirer. — Tout le monde paraissait vraiment heureux.

L'une de nos néophytes était *Matubane*, la fille de notre ami Johanne Nkélé. Elle a grandi dans notre maison, et n'en est sortie que pour devenir la femme de notre évangéliste, Aaron Mayoro. L'autre, c'était une femme du village de Molapo, atteinte d'une maladie de cœur fort avancée. Elle avait dû nous quitter pour aller dans ces quartiers se faire soigner chez ses parents. Nous avions espéré qu'elle pourrait se trouver avec nous à Bouta-Bouté, mais, de bonne heure, le dimanche matin, elle nous fit savoir que c'était impossible, et elle me suppliait de pousser mon voyage jusque chez elle. « Eh bien, mes amis, » dis-je à nos gens, « nous aurons deux fêtes au lieu d'une; *Malimakatso* ne peut pas venir ici aujourd'hui; nous irons demain chez elle. » Un *ahé* (merci) de plusieurs me dit que je n'avais pas frappé à faux. Le lundi, donc, de bonne heure, nous nous mîmes en route, bon nombre à pied, plusieurs à cheval et d'autres en wagon. Nous gardâmes compagnie, et des chants joyeux ne cessèrent pas de faire retentir ces belles vallées du nom de Jésus. De tous les villages, même des champs, on accourait pour voir cette procession d'hommes et de femmes si bien habillés et si heureux. Quand nous arrivâmes chez Malimakatso, nous y

trouvâmes déjà une foule de païens qui nous y attendaient.

M. Rood insista pour qu'on plantât sa tente. Nous la fixâmes entre deux voitures, sur le penchant de la colline et sur un tapis de verdure. Notre catéchumène, proprement habillée, s'assit sur le gazon, en face de la caisse recouverte d'une nappe blanche, qui nous servait de table. Jamais je n'ai prêché à un auditoire plus attentif. Je me sentais moi-même entraîné, poussé pour mieux dire, en expliquant que « Dieu a tellement aimé le monde, qu'Il a donné son Fils au monde afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Ces bonnes gens ne pouvaient qu'à grand' peine s'empêcher de répondre. Quand une pensée les frappait, ils approuvaient à demi-voix, se regardaient pour savoir si ce n'était pas une infraction aux règles, faisaient des signes de tête. M. Rood nous fit ses adieux, et on lui répondit avec à-propos et émotion. Malimakatso, après avoir répondu distinctement aux questions qui lui furent adressées, fut baptisée sous le nom de Tabitha; puis, nous nous approchâmes tous ensemble de la table sacrée, faisant un cercle autour de notre chère Tabitha. Oh quels moments! Et que je comprends bien Jacob se réveillant dans les champs, après sa vision du ciel, s'écriant : « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux!.... » Quelle scène sur ce coteau vert, au milieu de ces belles montagnes, que ce baptême, ce repas sacré célébrés pour la première fois dans ces quartiers, si ténébreux encore!..... Nous étions émus jusqu'aux larmes. C'est là que nous nous séparâmes de nos chers amis de Natal, mais non pas sans nous donner mutuellement quelque passage choisi. Nous regagnâmes le chemin de la station, comme les disciples qui se rendaient à Emmaüs. Je demandais à un de nos frères bassoutos ce qu'il pensait de tout ce qui venait de se passer. Il me fit cette réponse ca-

ractéristique : « Plusieurs disent : qui nous fera voir des biens ? Lève sur nous la clarté de ta face, ô Eternel ! »

Quinze jours après cette douce fête, nous recevions la visite de nos amis Jousse et de leur nièce. M. Jousse est de tous nos frères celui qui nous visite le plus ; et nous apprécions d'autant plus cette marque d'affection fraternelle, que nous sommes très isolés et que pour nous voir il faut venir exprès.... Pendant la visite de nos amis, nous fîmes l'examen de nos écoles. C'est, dans ce pays, plus encore qu'en Europe, l'occasion d'une fête à laquelle les parents contribuent de bon cœur. Le major Bell, son excellente dame, qui prend un vif intérêt à l'œuvre, leur famille, Molapo lui-même, et plusieurs de nos notabilités locales étaient présents. L'Eglise était comble. J'admire la patience de ces braves gens, dont la plupart ne savent ni A ni B, de se tenir cois toute une journée sur un banc, à écouter des exercices de lecture, d'arithmétique et de géographie. Quelques-uns le font pour le Seigneur, sans doute, et pour prouver l'intérêt profond qu'ils portent à l'école. On ne pouvait attendre rien de bien brillant à ces examens, vu que toute l'année, la construction de notre maison nous a condamnés à des travaux forcés, et que Salomon, tout dévoué qu'il est, n'est pas un maître d'école. Cependant, l'école n'a pas été entièrement négligée ; ma femme et moi y avons fait tout ce que nous avons pu ; et s'il ne nous appartient pas de parler trop haut de progrès, au moins pouvons-nous constater l'assiduité de nos écoliers. Un fait réjouissant à constater pour nous, c'est que la plupart de ces garçons et de ces petites filles professent d'avoir trouvé le Seigneur.

Vous ai-je jamais dit qu'une des femmes du chef, convertie depuis quelques années, s'est offerte pour diriger notre salle d'asile? Cette femme, jeune encore, jeune de cœur surtout, a grandi chez M. Arbousset. Elle commença avec une vingtaine d'enfants il y a peu de mois, et aux exa-

mens elle en faisait défiler plus de 40 devant nous. Elle a pris sa tâche au sérieux. Je tremble seulement à la pensée qu'il faudra encore lui chercher un local. La chambre qu'elle occupe est trop petite; elle peut réunir ses enfants dehors, mais seulement quand il fait beau temps.

Outre notre école de Léribé, nous avions trois autres écoles d'annexes, dont l'une surtout, sous la direction dévouée de Matthias, promet beaucoup. La veille des examens, nous eûmes, le soir, une réunion spéciale pour ces chers enfants, dans l'église. Le don de notre frère Jousse pour parler aux enfants vous est connu. Le soir des examens, nous eûmes le spectacle d'une lanterne magique. Si, même en Europe, les enfants sont hors d'eux-mêmes en voyant se succéder ces merveilleuses images sur la toile, je vous laisse à penser ce qu'éprouvent nos enfants d'Afrique, grands et petits. Je regrette seulement de ne pas avoir plus de sujets d'histoire naturelle. Je ne dois pas oublier de mentionner que notre magistrat et notre chef parlèrent de manière à nous encourager. L'école va bientôt rentrer, et nous aurons alors l'occasion de juger si le discours de Molapo n'était que du verbiage. Jusqu'à présent, nous n'avons pu avoir aucun enfant de son village.

Bien que ma lettre soit déjà trop longue, il faut pourtant que je vous parle encore d'une réunion importante que nous avons eue et à laquelle frère Jousse a pris une part active. Il s'agissait de l'évangélisation du district de Léribé. Un digne homme, Peterose Mothlébékoane, s'était offert au consistoire et s'offrait maintenant à l'Eglise comme évangéliste. Grâce à son grand renoncement, il a accepté la mission d'évangéliste *itinérant*. Que l'Eglise ait acclamé avec quelque enthousiasme une telle consécration, c'est ce à quoi l'on devait s'attendre. Peu de jours après, une réunion spéciale de prières était convoquée pour recommander notre frère à la garde du Seigneur. Voici près de huit jours qu'il est parti; un autre est allé le re-

joindre avant-hier. Peterose est un homme simple, mais il a toute notre confiance; c'est un chrétien droit, sincère et plein de foi. L'essai que nous faisons aujourd'hui, chers amis, est hérissé de difficultés. Il nous faudrait 15 ou 20 évangélistes et nous en manquons. L'Eglise de Léribé devrait être à elle seule une société de missions. Figurez-vous les 31,000 âmes et plus qui sont dans ce district, et une seule station, un seul missionnaire et sa femme, sans maîtres d'école, et quelques évangélistes seulement pour faire face à tant de besoins.

Frères bien-aimés, venez-nous en aide, les besoins sont urgents, le temps presse. Pensez-y, chers et dévoués amis. Ce sont les intérêts d'une œuvre qui vous est chère que je plaide ; ce sont ses besoins que vous ne connaissez pas que je pose sur votre conscience et sur vos cœurs. Au moins, priez pour nous !

Votre affectionné dans le Seigneur.

F. COILLARD.

P. S. — Je dois rappeler avec reconnaissance, ce que du reste vous savez déjà, que l'Eglise de Morija nous a cédé un de ses évangélistes, et nous a envoyé, l'an passé, la somme de 200 fr. pour aider à son entretien. Un frère, qui sait ce que c'est qu'un évangéliste itinérant, nous a déjà donné une touchante preuve de sympathie pour cette nouvelle œuvre par un don de 50 fr. Nous pensons qu'un évangéliste itinérant qui prendra son œuvre au sérieux coûtera de 400 à 500 fr. par an d'entretien.

BAPTÊMES ET DÉPARTS.

Fragments de la correspondance de M. Dieterlen, communiqués par sa famille.

Morija, 31 mars 1875.

Pour aujourd'hui, j'aurai assez à faire si je vous raconte la journée de dimanche et celle de lundi. Je vous disais, dans une de mes dernières lettres, que nous aurions la fête des baptêmes le dimanche avant Pâques. Une pluie torrentielle ayant empêché les gens des annexes de venir à Morija, la fête fut remise au jour de Pâques. Dès le vendredi soir, je voyais de ma fenêtre des bandes de gens venant de tous côtés, les femmes portant sur la tête un panier de provisions, ou des bottes de *ntsué*, la canne à sucre du pays, et dont se régalent les Européens comme les Bassoutos. Le samedi, même procession. Cependant dimanche, nous n'étions pas au complet. La pluie était survenue, et ceux qu'on aurait voulu voir arriver en masses, les païens, étaient peu nombreux. La pluie et le froid l'avaient emporté sur la curiosité; car, d'ordinaire, ils aiment beaucoup assister aux fêtes chrétiennes.

L'église n'en était pas moins pleine, bancs, couloirs et escalier de la chaire; on avait réservé quatre bancs pour ceux qui devaient être baptisés.

Les voilà qui entrent conduits par M. Mabille, pendant que l'assemblée se lève et chante. En tête marche un homme de quarante-cinq à cinquante ans, né et élevé dans la colonie, converti au Lessouto. Vient ensuite le frère du chef du village voisin; il a quitté sa maison pour s'établir loin de son frère (un ennemi de l'Evangile), et pour pouvoir vivre en chrétien sans être trop tourmenté. Suivent trois garçons de l'école et quelques hommes encore; puis des femmes, dont l'une vieille, cassée et ridée; tous proprement

habillés, l'air calme et sérieux; de belles figures, sinon pour les traits, du moins pour l'expression. — Pour moi, j'étais ému jusqu'au fond de mon cœur en les regardant; je sentais un certain frisson qui parcourt tout mon corps et se change en une larme, quand je vois quelque chose de beau. Je pensais aussi à ma confirmation, et au jour où je pourrai, moi aussi, baptiser des païens que j'aurai amenés à l'Evangile. D'autres que moi, sans doute, éprouvaient les mêmes impressions. M. Casalis monte en chaire et parle de la résurrection. Un des instituteurs lui succède et s'adresse plus spécialement aux baptisés. On chante, puis M. Mabille leur parle à son tour et leur rappelle ce qu'ils vont faire et les engagements qu'ils prennent devant Dieu et devant l'Eglise. Il en invite ensuite quatre à parler et à dire à l'assemblée ce qu'ils avaient été et ce qu'ils voulaient devenir. Ce fut là ce qu'il y eut de plus touchant. Avec une simplicité, un naturel parfait, et un accent de conviction qui ne peut être artificiel, ils ont raconté leur vie passée, leurs péchés et la joie qu'ils éprouvent d'avoir trouvé leur Sauveur et le pardon de leurs péchés, leur désir de servir Dieu partout et toujours, l'un d'eux même son désir de se consacrer à l'évangélisation des païens. Après cela, ils s'agenouillèrent et furent baptisés, comme chez nous les enfants. En se faisant baptiser, ils changent de nom, laissant les noms païens pour les noms chrétiens. Je trouve cela fâcheux; tel individu qui a un joli nom cherche dans la Bible un nom qui lui plaît, sans trop s'inquiéter de ce qu'était le personnage auquel il fait cet emprunt.

Une heure après, les païens rentrèrent dans l'église, suivis d'un grand nombre de chrétiens. L'instruction dura une grande heure; chacun parlait à son tour, et il paraît qu'il y eut de belles professions de foi. Pour mon compte, je restai dehors, car les longs services me fatiguent beaucoup à cause des efforts que je dois faire pour comprendre. Quelques Bassoutos parlent si vite que j'ai beaucoup de

peine à suivre; puis ils sont longs. On cite une parole caractéristique de l'un d'eux : « Il fait si bon s'entendre parler. »

A trois heures, distribution de la sainte Cène. Je n'entre pas dans les détails, car tout se passe comme chez nous, sinon que les anciens remettent aussi le pain et le vin après les missionnaires et pendant que M. Mabille prononce les paroles de consécration.

Enfin le soir à sept heures, on se réunit de nouveau pour entendre les adieux de ceux qui partent, et prier pour eux. Voici mon ami Jean Preen qui se lève : « Quitter maison, jardin et champs, ce n'est pas douloureux pour nous. Ce qui nous afflige, c'est de vous quitter, vous au milieu desquels nous avons passé de si belles années. Néanmoins nous sommes heureux, car nous allons travailler parmi nos frères païens, pour le royaume de Dieu. »

M. Berthoud va dans l'intérieur, loin, loin du Lessouto; lui aussi a passé deux ans à Morija et s'est beaucoup attaché à tous. Il fait ses adieux; lui aussi est heureux de commencer une nouvelle œuvre, bien qu'il prévoie de grandes difficultés.

Après eux, les deux évangélistes qui accompagnent MM. Creux et Berthoud. L'un d'eux, Béthuèle est un homme d'une profonde piété. M. Casalis (père) doit avoir reçu sur son compte quelques détails intéressants que lui a communiqués M. Mabille pour le *Journal des missions* (1). Il part avec femme et enfants, heureux de faire quelque chose pour l'œuvre. Cependant qui sait tout ce qui les attend? Ils croient; cela seul les soutient.

Pour terminer, les deux petites Mabille qui vont en France pour leur éducation, se recommandent elles aussi aux prières de l'Eglise, simplement, mais avec émotion.

---

(1) Voir la livraison de mai, page 177. (*Réd.*)

Pauvres enfants ! Quitter leur *home* et leurs parents pour si longtemps !

Viennent les réponses, les salutations, les souhaits. Asser, cet évangéliste qui a voyagé de l'autre côté du Limpopo, parla spécialement bien. C'est un homme qui sait dire ce qu'il veut avec force, une force étonnante. Tout est bien pensé et bien dit, original, et présenté de façon à porter juste. C'est que pour instruire les Bassoutos, il faut connaître leur tournure d'esprit, leur façon de penser et d'envisager les questions. On me dit que souvent des raisonnements qui, chez nous, ont le plus de puissance, n'exercent aucune influence sur eux, tandis que des arguments que l'on met en seconde ligne en Europe, sont les seuls qui fassent impression. Voyez quel avantage nous avons de posséder des évangélistes indigènes !

Pour en finir avec ce dimanche, on se sépara à dix heures, c'est-à-dire qu'on avait passé environ neuf heures à l'église. J'oublie cependant que Mme Mabille se leva pour rappeler que l'évangéliste Eliakime, qui est déjà dans l'intérieur, avait besoin de vêtements ; « où trouver l'argent nécessaire pour lui en envoyer ? » — Je vis alors une femme se lever et déposer 1 fr. 50 c. sur la table, une autre 0,60 centimes, etc., etc. Ce fut, pendant la fin du service, un va et vient continuel, mais silencieux, sans désordre ni bruit. On trouva en tout une quarantaine de francs sur la table. La pite de la veuve avec quelques écus des gens aisés. C'était joli. On sait donner ici.

Lundi fut un jour excessivement pénible. Les Preen, surchargés d'ouvrage, ne savaient où donner de la tête. Emballer le reste de leur ménage, tout caser dans leur wagon et le wagon supplémentaire qui les accompagne, avoir l'œil à tout, presser les Bassoutos qui sont lents et parfois paresseux ; ils ne savaient comment s'en tirer.

Un bœuf est resté sur la montagne, un des plus vigoureux. On envoie deux fois dans le pâturage, et on finit par

l'y trouver; fort heureusement, car on ne peut partir sans lui. Il est trois heures. Le wagon de Mme Mabille arrive avec ses quatorze bœufs; une foule de femmes et d'enfants l'accompagnent en causant, criant, chantant. M. Keck attelle le sien (1); et, pendant qu'on jette un peu au hasard le reste des bagages de nos amis Preen dans le leur, on attelle les douze bœufs. Tout est prêt; on court se dire adieu. « Tirez! » crie le conducteur, et la lourde machine se met en branle. Un dernier regard sur cette maison que l'on vient de bâtir, sur ce jardin où tout mûrit, sur cette station où l'on a été si bien entouré d'amis, et c'est fini! Partir pour un pays où il n'y a pas de missionnaire, pas de maison pour s'abriter, ni de jardin pour se nourrir; partir pour un inconnu qui pourrait effrayer; aller au-devant de longs travaux, de fatigues, de privations réelles; et se dire qu'il se passera des années peut-être avant qu'on puisse se permettre deux mois de vacances pour revoir ses frères (c'est du moins le cas de Mme Preen); — voilà ce que l'on fait ici, simplement, mais héroïquement. Si le cœur est gros, si l'on ne peut refouler ses larmes, ce n'est pas à cause des difficultés que l'on a devant soi; c'est à cause de ceux qu'on aime et qu'il faut quitter. Cependant, n'est-ce pas un devoir élémentaire et le privilége du missionnaire, de tout quitter pour aller où Dieu l'envoie?

Je m'assieds dans le wagon de mes amis, le cœur trop gros pour pouvoir leur parler, les remercier pour les soins qu'ils m'ont prodigués. Je n'ai vraiment pas le courage d'ouvrir la bouche et de penser que dans une heure ils seront réellement partis, qu'au retour je trouverai leur maison déserte, et que, pour un an au moins, je serai séparé des Preen. — Cependant c'est bien vrai. J'ai chevauché à côté d'eux pendant une bonne heure, nous nous sommes

---

(1) Mme Mabille et M. Keck accompagnaient des enfants qui partaient pour l'Europe.

embrassés en silence, j'ai pris congé de Mme Mabille, de ses fillettes, de M. Keck, et me voilà regagnant seul la station, n'osant réfléchir et tâchant de me surmonter. Quelle faiblesse ! Je suis venu dans ce pays avec la pensée d'y vivre seul, prêt à supporter l'isolement, et voilà que, au bout de trois mois, je suis tellement attaché à ceux qui m'entourent, que leur départ me bouleverse. C'est que Preen était un vrai frère pour moi, sa femme une sœur, Mme Mabille, une mère. Et quand on rencontre au loin frère, sœur et mère, peut-on faire autrement que de se cramponner à eux de toutes ses forces?

Rentré chez moi, je monte chez M. Casalis, où désormais je suis de la famille. Les enfants m'entourent, et la petite Fanny vient dans mes bras et me regarde malicieusement, en m'appelant *Télin*. L'affection de ces enfants et de leurs parents me rendent du courage; une demi-heure au piano achève de me remonter, et je rentre chez moi animé de meilleures dispositions.

La maison est tranquille ; à la cuisine, nos deux garçons sont assis dans la cheminée et grillent des épis de maïs, l'air tout déconcerté. Dans la chambre à coucher, je trouve notre petit chat qui miaule tristement pour me demander à manger. Nous nous asseyons tous quatre auprès du feu, et causons en grignottant notre maïs. Viennent ensuite deux autres jeunes gens auxquels je montre des photographies qui les étonnent et leur font pousser des exclamations de surprise. Puis je fais le culte du soir avec eux, leur expliquant la conversion de saint Paul, les interrogeant et répondant aux questions qu'ils me font. Ils sont tous très bien disposés. Deux sont encore tout à fait païens, et ne savent ni lire ni écrire; l'un demeure chez M. Berthoud pour se faire soigner. Ce soir il est seul à coucher dans ma cuisine. Avant de prendre ma bougie, je lui ai dit : « Fais une petite prière; parle à Dieu comme s'il était à côté de toi. » — Et je l'ai entendu, dans la cour, prier à haute voix, mais sans

que je pusse comprendre ce qu'il disait, à cause de la distance. Pauvre garçon ! arrivera-t-il à se convertir ? Je l'espère, car il paraît sincère et désireux de se relever.

M. Mabille, qui avait accompagné sa femme un bout de chemin, est revenu aujourd'hui. A la première rivière, son wagon s'est embourbé, il a fallu une heure et demie pour le dépétrer. Les Preen, restés de l'autre côté à cause de la nuit, ont eu le même accident, et il a fallu trois attelages, c'est-à-dire trente-deux bœufs, pour les tirer de ce mauvais pas. Et maintenant les voilà en route pour Matatiélé. Je vais leur envoyer leur bétail et leurs chevaux par la montagne, et dans quinze jours, lors des vacances, j'irai les rejoindre pour passer quelque temps avec eux, et choisir, avec MM. Cochet et Germond, l'emplacement de leur future station et de la mienne. On campera près de la maison d'un évangéliste ; on cherchera l'endroit où se trouvent le plus de païens, et où il y a de l'eau potable toute l'année, puis on jouera du marteau, de la truelle et de la charrue. Voilà pour l'avenir.

Et maintenant, ne croyez pas que je sois malheureux. Je suis chez M. Casalis comme chez un frère aîné, entouré de soins et d'affection. Les Berthoud sont ici pour une quinzaine encore et je passe d'excellentes heures chez eux ; on est gai dans leur maison ; les cœurs y sont chauds et jeunes et les conversations amusantes y sont en honneur. Mlle Miriam Cochet est de la partie, en attendant qu'on lui envoie des chevaux pour rentrer chez ses parents, où elle passera ses vacances.

M. Keck a été ici, avec son fils Paul qui va en Europe. Le père est un vrai Strasbourgeois, c'est-à-dire quelqu'un que l'on aime et que l'on respecte de prime abord. Je lui ai montré mes photographies de Strasbourg ; sur l'une se trouve la maison où il est né, près de la brasserie du Lion, quai des Bateliers.

Cela me rappelle que j'ai lu dans le *Christianisme au*

XIXe siècle, que Mme Schneiter a reçu la grande médaille d'or de Mac-Mahon. J'ai battu des mains. A l'occasion, veuillez lui dire combien cela a fait plaisir même aux Alsaciens qui sont au Lessouto. — Je viens de lire aussi le récit des réunions de Nîmes. Quel beau mouvement et quel contraste avec la réunion des étudiants à Paris! — Mais il ne faut pas regretter cette tentative. Mieux vaut cela que rien, comme dit mon ami Cochet; un passage, un mot, a pu tomber dans un cœur que Dieu veut réveiller, et si une seule âme est sauvée, tout est pour le mieux. Continuez à me tenir au courant de tout. »

H. DIETERLEN.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES ASSEMBLÉES DE MAI A LONDRES.

Les réunions des sociétés religieuses se sont, comme de coutume, tenues à Londres dans le mois de mai, et bien qu'elles n'aient été signalées par aucun fait absolument nouveau, elles ont attiré un nombreux public et prouvé une fois de plus la vitalité du protestantisme anglais. Nous dirons seulement quelques mots de chacune des sociétés qui intéressent plus particulièrement les amis de la cause missionnaire.

La Société des missions de l'Eglise anglicane (*Church missionary Society*) est la première à la fois par son ancienneté et par son importance. Le comte de Chichester présidait la séance, où l'évêque de Durham a fait entendre de fortes et belles paroles contre le rationalisme et le ri-

tualisme qui ne servent ni l'un ni l'autre les intérêts des missions. Divers missionnaires étaient présents : le révérend French, de Lahore, a parlé de l'œuvre du Pendjab et de Lahore et rendu hommage aux hommes politiques qui, par leur attitude chrétienne et leur zèle, se sont montrés, suivant le mot de Livingstone, des « missionnaires de la plus belle eau » ; le nouvel évêque de Ballarat, sur le point de partir pour l'Australie, a fait ressortir le besoin d'ouvriers nouveaux ; le révérend David Fenn, missionnaire de Madras, constate la bonne entente des diverses sociétés missionnaires dans la région où il travaille et parle du réveil qui se manifeste et s'étend dans la région de Travancore et de Cochin.

Les rapports avaient constaté une diminution des recettes pendant l'exercice écoulé, une forte diminution même (4,395,895 francs au lieu de 7,030,525 francs) ; mais les ressources ont suffi aux dépenses. En divers lieux, des portes ont semblé s'ouvrir. A Lagos (Guinée supérieure), là où, il y a 25 ans, on offrait périodiquement des sacrifices humains, s'élèvent les louanges de Dieu. A Ceylan, on a baptisé 112 adultes. En Chine, la mission prospère : à Fou-Tchéou, on a baptisé 100 adultes; à Ning-Po, 34. A Pékin, les écoles sont bien suivies ; 16 adultes ont été baptisés, plusieurs candidats donnent beaucoup d'espoir. La situation du Japon est incertaine : pourtant il n'y a pas eu de persécution ces derniers mois ; la Société a dans ce pays 4 stations et 6 missionnaires. Deux missionnaires travaillent à Saskatchévan (Nouvelle-Bretagne). Dans la mission du Pacifique, il y a eu 119 baptêmes, dont 84 adultes. Le nombre des stations de la Société, dans le monde entier, s'élève à 157; des missionnaires européens à 211; des pasteurs indigènes à 154. Il y a 23 instituteurs ou agents européens ; douze institutrices européennes; 2,391 catéchistes et maîtres indigènes ; 24,497 communiants.

La *Société des missions de Londres* a 156 missionnaires à

son service, et 38 élèves missionnaires. Si le nombre de ses ouvriers européens n'a pas augmenté, c'est que beaucoup de stations ont passé sous la direction et entre les mains d'indigènes. On a pu occuper ainsi 25 nouvelles stations et agrandir le champ de travail. Les ressources n'ont pas manqué : elles se sont élevées cette année à 2,588,825 francs. C'est surtout à Madagascar que l'œuvre a grandi : dans les cinq dernières années, le nombre des missionnaires a augmenté de 12 à 23. Il paraît qu'en Nouvelle-Calédonie, à Uvéa, une véritable persécution s'exerce contre les convertis de la société. Les catholiques s'efforcent depuis 12 ans de les réduire, et c'est en vain que le gouvernement de la France a été sollicité d'intervenir pour faire respecter la conscience des protestants (1). En Chine, dans la Nouvelle-Guinée, dans l'Inde, l'œuvre est partout en progrès. Le révérend Cousins, missionnaire de Madagascar, fait remarquer que, dans ce pays, c'est d'ordinaire l'indigène qui se fait le pionnier de l'Evangile : les soldats, quand ils sont chrétiens, répandent leur foi là où les appelle leur service; au bout d'un an ou deux, on reçoit dans la capitale l'avis qu'une congrégation s'est formée quelque part, qu'on demande des Bibles, des cantiques, des alphabets et qu'on réclame une visite. Les difficultés proviennent, d'abord de la corruption profonde dans laquelle le paganisme avait plongé les Malgaches ; ensuite, de l'étendue du pays à évangéliser ; enfin de l'organisation despotique du gouvernement de Madagascar. Un missionnaire de Calcutta, le révérend Wilkins, parle du réveil qui se manifeste dans toutes les Eglises de Calcutta et dans presque toutes les stations missionnaires du Bengale.

La *Société des missions wesleyennes* a tenu sa réunion sous la présidence du lord prévôt d'Edimbourg. Les recettes se sont élevées, dans l'exercice écoulé, à 4,498,650 fr., ce qui

(1) Voir plus loin à l'article : *Nouvelle-Calédonie*. (*Réd.*)

marque une notable augmentation sur les années précédentes et ce qui représente un chiffre plus élevé que celui de la Société des missions anglicanes. La Société wesleyenne a 944 stations principales ou *circuits;* — 7,047 chapelles et lieux de culte; — 1,224 missionnaires et aide-missionnaires; — 4,840 catéchistes, évangélistes et maîtres salariés; — 25,307 moniteurs d'écoles du dimanche; — 174,834 membres d'Eglises; — 17,173 aspirants à le devenir; — 267,692 écoliers et 4 imprimeries. L'action de la Société s'étend sur le continent européen, à Bruxelles, Vienne, Munich, dans l'Inde, en Afrique, en Chine, en Polynésie, en particulier aux îles Fidji, qui sont récemment devenues une possession anglaise. On a remarqué, dans cette réunion, le témoignage rendu à la Société par le doyen de Cantorbéry qui, en payant au zèle des wesleyens l'hommage qui leur est dû, a constaté que le XIXe siècle seul avait compris le devoir de répandre au loin l'Evangile et fondé l'œuvre des missions.

La *Société des missions baptistes* a constaté aussi des faits réjouissants. Elle a recueilli, dans le dernier exercice, un peu plus d'un million de francs et commence son année sans dette. 3,546 convertis ont fait profession de christianisme; 9 nouveaux missionnaires sont entrés au service de la Société. Dans l'Inde surtout, l'empressement à écouter l'Evangile est réjouissant : 103 services hebdomadaires sont suivis à Ceylan par 3,000 individus; 26 personnes ont été baptisées, 49 autres sont candidats au baptême, outre 81 personnes réveillées (*inquirers*). Le rév. Dr Mullens parle de l'œuvre accomplie dans l'Inde et à Madagascar. Il cite un coin de cette île où jamais on n'avait vu un missionnaire, excepté pendant un ou deux jours, et où pourtant on trouva 31 Eglises. Des officiers du gouvernement faisaient l'office de pasteurs avec beaucoup de sagesse et beaucoup de fruits. Le Dr Mullens a assisté à un service malgache, qui commençait par une heure de chant, et continuait par deux ou

trois lectures, deux ou trois prières et deux sermons. C'était l'après-midi, et il y avait eu trois services dans la matinée, et au service s'ajoutait une interrogation sur le catéchisme, à laquelle répondait la congrégation tout entière. Le gouverneur était là avec sa femme, tous les aides de camp et les secrétaires du gouvernement local.

Disons encore un mot de deux Sociétés qui touchent de près à l'œuvre des missions et en sont de précieux auxiliaires.

La *Société des Traités religieux* a édité, depuis sa fondation, plus d'un milliard et demi d'exemplaires de ses publications, et, pendant l'année dernière, 470 publications nouvelles, dont 167 traités. Le Président de l'assemblée attribue sa propre conversion à la lecture d'un traité; et plusieurs faits signalés par divers orateurs, sont propres à encourager les amis de l'œuvre, qui, d'après le révérend Wynkoop, d'Allahabad, exerce jusque dans l'Inde son influence salutaire.

La séance de la *Société biblique britannique et étrangère* est présidée d'abord par l'archevêque de Cantorbéry, puis par le comte de Shaftesbury. Le rapport constate une augmentation dans les recettes et les dépenses, et établit que 127 millions d'exemplaires de l'Ecriture ont été distribués en ce siècle par les Sociétés bibliques. La Bible traduite en plus de 200 langues et dialectes, va aider les missionnaires dans l'œuvre qu'ils poursuivent. Dans le dernier exercice, on a distribué 2,619,427 exemplaires soit de la Bible, soit du Nouveau Testament, soit de portions de l'Ecriture. Un vaste champ reste ouvert devant la Société; par exemple, dans l'Inde où pour une population de trois cents millions d'âmes, il n'y a que 600 missionnaires et quelques auxiliaires indigènes : « Qu'est-ce que cela pour tant de gens ? » La Société biblique a recueilli dans l'année

5,554,775 francs, et la Société des Traités 3,614,150 fr., ce qui marque sur l'exercice précédent, une notable augmentation.

L'OEUVRE DES MISSIONS AU JAPON, D'APRÈS LE JOURNAL AMÉRICAIN, LE « MISSIONARY HERALD. »

I.

Le champ de travail.

C'est grâce aux mesures énergiques et pacifiques tout à la fois du peuple américain, que le mur de séparation, qui avait si longtemps isolé les Japonais du reste du monde, s'est enfin écroulé, pour permettre à cette nation de prendre place au sein de la grande famille humaine. Nous ne saurions dire le nom de celui qui a *découvert* le Japon, mais c'est sans contredit au savoir-faire américain que nous sommes redevables de ce qu'il est aujourd'hui *ouvert* au reste du monde.

Les îles principales du Japon au nombre de quatre, sont: Niphon, Yeso, Sikokf et Kiousiou. L'empire tout entier comprend une étendue de 150,000 milles carrés. Il est divisé en quatre-vingt-quatre provinces et sept cent dix-sept districts ou comtés. Le pays est accidenté et pittoresque, composé en grande partie de collines et de vallées fertiles et bien cultivées. Une des particularités du paysage qui charme et étonne le plus le voyageur, c'est le spectacle étrange de ces collines, travaillées en terrasses presque jusqu'à leur sommet et qui font de loin l'effet d'un escalier gigantesque et couvert de verdure.

Le riz est partout le produit le plus important. Autrefois, lorsqu'on suivait encore les anciens usages, les revenus des nobles *ou daïmios*, étaient évalués en mesures de riz.

La mer intérieure qui sépare Niphon des îles Sikokf et Kiousou est d'environ cent trente lieues de long; elle est parsemée d'îlots, pour la plupart cultivés avec soin ; on y navigue sans aucun de ces inconvénients qui enlèvent tout son charme à un voyage sur mer, pour la plupart d'entre nous.

Elle est toujours calme, sillonnée d'une foule de navires et de barques qui transportent des voyageurs ou des marchandises entre les nombreuses villes qui garnissent ses côtes.

Ce fut à Kobé, l'une des villes du nord de cette mer intérieure, que le Comité américain pour les missions étrangères, commença son œuvre parmi les Japonais au printemps de 1870. Cette cité qui ne compte pas moins de 40,000 habitants avait été ouverte au commerce deux ans auparavant, et déjà la colonie étrangère comptait 200 personnes. Les rues y sont larges, unies et aussi commodes à parcourir que celles de nos villes européennes; comme chez nous, des escouades de la police, habillées à l'européenne, s'y promènent sans cesse et y maintiennent l'ordre; les quartiers importants sont même éclairés la nuit. Le port de Kobé est excellent, l'un des meilleurs de la côte; c'est là sans doute ce qui en a fait un centre d'activité commerciale; on s'y occupe presque exclusivement de l'exportation du thé. Les importations sont considérables aussi; elles ont atteint la somme annuelle de 35,000,000 de francs. Une voie ferrée relie cette ville avec Osaka, depuis le mois de mai dernier; tout y est réglé à la manière anglaise, les prix comme le mode de voyage. Il est aisé de voir que le gouvernement désire encourager la nation entière à adopter les coutumes et les facilités de notre civilisation. Une ligne télégraphique et une poste aux lettres complètent les moyens de communication ; les tarifs sont à peu près semblables à ceux de l'Angleterre. Un journal bi-hebdomadaire se pu-

blie en anglais. Le prix de l'abonnement est de 120 francs par an.

Les Eglises réformées hollandaises avaient déjà essayé, il y a quinze ans, d'envoyer des missionnaires au Japon ; cet exemple avait été imité peu après par l'Eglise épiscopale d'Amérique; mais jusqu'en 1868 on n'eut là que de bien faibles encouragements. Ce ne fut qu'après la révolution qui renversa le Taïcoun pour faire du Mikado le chef unique de l'empire, que des efforts stériles jusqu'alors, portèrent leurs fruits. Avec la dualité du gouvernement disparut le système féodal. Les *daïmios* perdirent la plus grande partie de leurs vassaux et quatre-vingt-dix pour cent de leur revenus. Permission leur fut accordée de se retirer à la campagne pour y vivre dans une oisiveté seigneuriale, ou de passer à l'étranger.

On est tout surpris quand on constate les changements profonds qui se sont accomplis parmi ce peuple durant les six dernières années, et la rapidité avec laquelle il a compris les avantages que l'instruction et la science donnent aux nations de l'Ouest. Tous ceux qui ont eu l'occasion d'enseigner des Japonais dans leur pays ou ailleurs, ont été émerveillés de la rapidité de leurs progrès et de leur ardeur à s'instruire. Déjà, l'on peut espérer que la semence divine apportée dans ces contrées avec la civilisation chrétienne, portera des fruits et récompensera de leurs travaux ceux qui ont pris à cœur cette œuvre intéressante et utile.

A l'Eglise de Yokohama, fondée en 1872, s'est bientôt ajoutée celle de Yeddo; deux ans plus tard, Kobé et Osaka voyaient à leur tour s'ouvrir un culte chrétien qui compte aujourd'hui une vingtaine de membres, et l'on espère en établir prochainement dans plusieurs autres localités.

Les quelques portions de l'Ecriture sainte qui ont été traduites et mises en circulation sont lues avec avidité. On aime la lecture au Japon, et nos amis le croiront en apprenant qu'il se publie en langue indigène plus de cinquante

feuilles périodiques qui parviennent jusque dans les coins les plus reculés de l'empire et qui apportent à tous le récit détaillé des changements étonnants qui s'accomplissent chaque jour. On s'applique avec énergie à l'étude de l'anglais ; des nobles, déchus de leur ancienne puissance, vont jusqu'à se mettre au service des étrangers pour avoir l'occasion d'apprendre leur langue. On nous écrit qu'un Japonais entreprenant se propose de fonder prochainement un journal anglais; d'avance, il est sûr du succès si tous ceux qui sauraient le lire en deviennent les abonnés.

Voici un aperçu rapide de l'œuvre d'évangélisation qui se fait au Japon. Douze Sociétés anglaises et américaines se partagent ce vaste champ de travail sous la direction de cent missionnaires environ, y compris des femmes. Les postes les plus importants sont ceux de Yeddo, de Yokohama, de Kobé, d'Osaka, de Nangasaki et de Hokodadi. Cinq Eglises sont en voie de prospérité; elles se composent en tout de deux cents membres.

Des fragments de la Bible et quelques autres écrits sont répandus en grand nombre dans l'intérieur du pays, là où les étrangers n'ont pas encore accès. Il leur est défendu, en effet, de s'éloigner de plus de huit lieues des ports compris dans le traité. Le christianisme s'étend là comme ailleurs par la charité et l'amour du prochain ; les missionnaires soignent les malades, visitent les pauvres et ouvrent des écoles, ce qui sera toujours le plus sûr moyen d'atteindre les parents et de préparer pour l'avenir des chrétiens convaincus. Les écoles du dimanche ne sont pas négligées et y produisent leurs fruits accoutumés.

En somme, nous ne pouvons que bénir Dieu quand nous regardons en arrière et que nous énumérons les premiers résultats de l'œuvre qu'Il a donné à ses serviteurs le privilége de commencer dans ce pays. Espérons que la toute puissance de Dieu se manifestera de plus en plus dans un

avenir très prochain et que les habitants de ces grandes îles posséderont bientôt une complète civilisation chrétienne.

II.

Joies et difficultés, d'après la correspondance des missionnaires.

Le missionnaire, M. de Forest, écrit de Kobé :

« Nous avons assisté, dimanche dernier, à un service émouvant célébré dans notre chapelle. C'était jour de communion, et deux jeunes filles allaient y participer pour la première fois. La salle était comble, les couloirs encombrés de gens obligés de se tenir debout, tout comme si nous eussions été à New-York, dans le temple du fameux prédicateur Beecher. Cette joie intérieure qui, au premier siècle de l'Eglise, fit resplendir le visage d'Etienne, se retrouvait sur la physionomie heureuse et émue de M. Davis, pendant qu'il annonçait à cette foule la bonne nouvelle du salut, et qu'il lisait dans une langue étrangère les paroles de la liturgie du baptême.

« L'usage général de serrer la main aux nouveaux membres nous toucha beaucoup, de même que les chants. Cette belle journée nous a bien montré que cette mission récente est déjà un succès. »

Un autre missionnaire, M. Atkinson, s'étend sur les difficultés de l'œuvre, et croit qu'il importe d'en bien tenir compte :

« Il faut, » écrit-il, « que vos Eglises sachent que les portes ne nous sont pas ouvertes aussi complètement qu'on veut parfois le croire, et que nous n'en sommes pas à n'avoir qu'à prêcher deux ou trois fois pour baptiser ensuite des croyants jusqu'à en être fatigués. Certes, nous aimons à penser que nous obtiendrons par la suite de beaux résultats, mais il nous semble qu'il serait bon d'entretenir vos lecteurs, non-seulement de nos succès, mais aussi de nos

déceptions; par exemple, du refus qu'on nous a fait de nous laisser entrer à Kioto, par la seule raison que nous *sommes des missionnaires.* Nous souhaitons vivement que notre collègue, le Dr Adams s'établisse à Osaka au centre de la ville, mais pour l'obtenir nous serons obligés de ne pas parler beaucoup de la Bible quand nous solliciterons l'autorisation du gouvernement. Les doctrines et les coutumes chrétiennes sont méprisées au Japon, je peux même dire qu'elles y sont détestées. Le gouvernement ne les combat pas, il ne les tolère pas non plus; il ne s'en occupe pas, aussi longtemps que les autorités d'un endroit où l'on prêche l'Evangile veulent bien se taire.

« Le mauvais esprit est fort et vigoureux dans ce pays, et nous avons besoin que vos Eglises le sachent, afin qu'elles nous soutiennent par leur sympathie et leurs prières pendant que nous le combattons ici dans les cœurs païens, sa véritable forteresse. Ne pensez donc plus, je vous en supplie, que nous sommes toujours en habits de fête, et que les drapeaux et les tambours ne cessent jamais d'accompagner notre marche triomphale. Nous avons à lutter pour chaque pas qui se fait en avant, et, loin de nous en plaindre, nous en sommes heureux, soutenus par la pensée que nous combattons le bon combat et que bientôt nous en sortirons vainqueurs. Nous vous demandons seulement de prier pour nous et pour tous ceux qui ont rejeté Satan de leurs cœurs pour y recevoir le Seigneur Jésus. »

III.

Ce qu'on peut attendre de la coopération des Japonais convertis.

« On en jugera par une lettre d'un missionnaire japonais, Joseph Nee Sima, qui après avoir fait des études complètes aux Etats-Unis, a été envoyé dans son pays natal

par le Comité américain. Elle est datée du 22 décembre 1874.

« J'avais l'intention, » écrit-il à ses amis de Boston, « de passer quelques jours au moins à Yokohama, où nous avons débarqué; mais j'avais compté sans l'impatience si naturelle qui me gagna de revoir sans aucun délai la maison paternelle, dès que j'eus posé le pied sur la terre ferme dans ma chère patrie. Je partis donc en toute hâte et sans m'arrêter même à Yeddo. J'arrivai au lieu natal au milieu de la nuit que j'achevai dans une auberge afin de ne pas déranger ma famille. Dès le matin, je me dirigeai vers notre maison et je fus tendrement accueilli par mes vieux parents, par mes frères, mes sœurs et tous nos anciens amis. Mon père, retenu au lit, depuis trois jours, par une attaque de rhumatisme, voulut absolument se lever pour me témoigner toute sa joie. Quand je l'embrassai, ses jambes fléchirent, et, s'affaissant sur le sol, il se mit à pleurer. Mes camarades d'autrefois arrivèrent aussi, et ils m'interrogèrent avidement sur tout ce que j'avais pu faire ou apprendre dans mon long séjour en Amérique. Les curieux des villages voisins les remplacent maintenant et me prennent tout mon temps. Tous me témoignent un intérêt réel. C'est à peine s'ils connaissent mon nom et cependant beaucoup viennent de loin pour me voir, ne fut-ce qu'un instant. On dirait un troupeau privé de son berger. J'en suis touché et il m'est impossible de les renvoyer sans essayer au moins d'éclairer un peu leurs ténèbres. Quand nos premières effusions furent calmées, je remis à mon père votre excellente lettre, mais il me fut impossible de la lui traduire ce jour-là. Chaque fois que j'en commençais la lecture, le souvenir de ma séparation d'avec vous, si récente encore, me revenait si vivement que l'émotion étouffait ma voix. Le lendemain je réussis mieux, mais je fus arrêté par les pleurs de ceux qui m'entouraient et que les

témoignages de votre affection paternelle remplissaient de reconnaissance.

« Ce sont nos sauveurs et nos dieux », me dit mon père. Je le repris alors, saisissant cette occasion pour lui dire que s'il éprouvait tant de gratitude pour nos amis américains, c'était sur le Dieu qui leur avait inspiré tant de bonté que nous devions reporter notre reconnaissance; sur ce Dieu unique, le Créateur de l'univers et le Sauveur de l'humanité. « Ces amis m'ont retiré d'une misérable condition et ils m'ont élevé dans la vérité, afin que j'annonce à mon tour la bonne nouvelle du salut à notre peuple qui vit dans l'erreur. Ils nous aiment et désirent que je sois utile à mon pays en le guidant dans le chemin du ciel. »

Depuis lors, mon père a renoncé au culte des idoles et des ancêtres. Avec son consentement, j'ai détruit ou brûlé tous les dieux de papier, de bois, de terre ou de cuivre que l'on conservait soigneusement dans notre famille. Je vous envoie quelques-unes de ces divinités de papier que ma mère avait jetées de ses propres mains dans la cheminée. Il ne reste aujourd'hui aucune idole dans cette maison, et j'ai la ferme espérance que tous ceux qui l'habitent deviendront, avec le temps, des serviteurs du vrai Dieu.

Je remercie le Seigneur qui nous a tous conservés pendant ces dix dernières années et qui nous a réunis maintenant. Priez pour moi, afin que je me tienne toujours plus près de mon Sauveur et que je me consacre entièrement à son service.

Il me semble que mon humble travail de ces dernières semaines a déjà reçu des encouragements bénis. J'ai prêché plusieurs fois soit à la maison d'école, soit à des groupes isolés réunis dans quelque maison amie. J'ai eu même, un dimanche, un auditoire de deux cents personnes dans un temple bouddhiste. Tous les prêtres y assistaient, et ils ont écouté attentivement mon exposé de la nouvelle religion.

Il y a huit jours, les magistrats de Takasaki, ville voisine, de 15,000 habitants, vinrent en corps m'entendre à la salle d'école. Il paraît que l'un deux, à son retour chez lui, a descendu de leur autel tous ses dieux familiers et qu'il continue à n'en plus vouloir.

Avant-hier, un notable du village voisin vint me prier de passer la soirée chez lui. Le souper terminé, il réunit sa famille dans la pièce principale et me demanda de leur parler de Jésus. Je le fis, heureux de l'occasion, et, pendant deux heures, je fus écouté avec la plus grande attention.

Une trentaine d'hommes de notre ville désirent s'entendre pour acheter un certain nombre d'ouvrages chrétiens. L'un d'eux a donné six dollars, plusieurs un dollar chacun, enfin, entre tous, ils ont ramassé une somme de 17 dollars qu'ils m'ont remise pour que je l'emploie à cet usage. Ils ont faim et soif des vérités chrétiennes ; tout semble prêt pour l'Evangile ! Le champ est mûr pour la moisson !

J'ai l'intention de me rendre demain à Tokio où M. Green m'appelle. Il m'est dur de laisser cette foule empressée sans un conducteur spirituel. On ne connaît rien ici des mauvais côtés de l'influence étrangère. Ne serait-ce pas peut-être, et précisément pour cette raison, un lieu plus favorable à l'établissement d'une Société chrétienne que Kobé ou Osaka ? J'aurais aimé, après l'accueil qui m'a été fait, y travailler et peut-être y fonder, avec l'aide de Dieu, une Eglise chrétienne.

NOUVELLE-CALÉDONIE.

On sait quelles tracasseries et quels mauvais traitements les naturels protestants d'Uvéa ont eu à souffrir d'autres

indigènes influencés par des missionnaires catholiques. L'*Eglise libre*, dans son numéro du 4 juin, nous a appris que ces persécutions ont cessé. Nous reproduisons avec bonheur, l'article qu'elle consacre à cet important sujet.

« Nous sommes heureux de pouvoir annoncer, d'après le journal anglais, l'*English independent*, que les pauvres insulaires d'Uvéa ont enfin vu de meilleurs jours. Soit que les plaintes de la Société des missions de Londres présentées au gouvernement anglais aient induit celui-ci à en entretenir le gouvernement français, soit que la publicité donnée à des faits odieux et non contestés ait éveillé chez nous l'attention, soit enfin qu'un nouveau gouverneur moins docile aux conseils du cléricalisme, ait voulu réparer le mal fait ou toléré par ses prédécesseurs, le fait est que la persécution a entièrement cessé.

Le missionnaire Ella, dont nous avons publié les plaintes, écrit maintenant en date du 9 février :

« Vous serez heureux d'apprendre que les ravages de la persécution sont en voie d'être réparés. Non-seulement nous sommes en paix, mais nous pouvons poursuivre notre œuvre au milieu de grands encouragements...

« Quelque chose est advenu qui a causé un grand changement tant dans la façon d'agir du gouvernement que dans celle des prêtres. Bientôt après notre retour, l'évêque romain visita l'île, il en renvoya le plus violent des prêtres, le principal instigateur de la persécution, et mit à sa place un homme de beaucoup meilleures dispositions...

« Au mois d'octobre dernier, le chef papiste d'ici essayait d'organiser une expédition contre nos établissements ; mais, avec l'assistance ouverte du prêtre, je pus l'en empêcher jusqu'au moment où les autorités françaises intervinrent pour mettre à néant ses projets. En réponse à une lettre de moi, un steamer fut envoyé avec ordre de maintenir la paix. Cinq semaines après, un autre vint s'assurer que tout

était tranquille. Le capitaine du premier vaisseau m'avait même accordé le passage jusqu'à Lifu, et, soit pendant son séjour à Uvéa, soit pendant la traversée où j'étais son hôte, il me traita avec toute la politesse et la douceur d'un gentleman français..... Généralement, nous n'étions pas autrefois traités par ces officiers avec beaucoup d'urbanité.

« Nos gens ont rebâti leurs villages et planté trois fois autant de cocotiers qu'on leur en a coupé. Ils reviennent aussi plus nombreux aux services religieux et aux écoles. Le nouveau gouverneur de ce groupe d'îles se déclare décidé à faire justice à tous.

VILLE DU CAP.

QUELQUES BELLES PAROLES DE SIR HENRY BARKLY, GOUVERNEUR DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Le 6 mai dernier, la mission wesleyenne représentée par les révérends Hardey, Ridgill, Tindall, Scates et autres, posait la première pierre d'une nouvelle église dans l'un des quartiers les plus populeux de la ville du Cap. Le gouverneur avait été invité à cette solennité. Après avoir écouté avec une satisfaction évidente un rapport sur l'origine et les progrès de l'œuvre missionnaire de nos frères méthodistes au sud de l'Afrique, sir H. Barkly a prononcé les paroles suivantes :

« C'est avec bonheur que j'ai accepté votre invitation. J'ai compris que si vous me l'avez adressée, ce n'est pas seulement parce que nous voyiez en moi le représentant de Sa Majesté, mais aussi et surtout, parce que vous saviez que je prenais le plus cordial intérêt à votre pieuse entreprise. Vous aviez quelque droit de me demander de vous présider en ma capacité officielle, car si dans cette colonie, l'Etat ne se rattache à aucune dénomination religieuse, il ne s'ensuit pas qu'il doive être indifférent à la religion.

Tout ce qui peut contribuer à l'amélioration des mœurs et à la répression du mal doit avoir ses sympathies. Comme simple particulier, j'appartiens à l'Eglise épiscopale d'Angleterre, mais j'ai vu de trop près le zèle et le dévouement des ministres wesleyens, j'ai eu trop de preuves du succès de leurs efforts parmi les païens ici et dans d'autres colonies, pour ne pas les respecter profondément et ne pas me sentir porté à leur rendre tous les services qu'ils peuvent légitimement attendre de moi. Jamais, peut-être, depuis le grand événement dont les chrétiens de toute dénomination célèbrent aujourd'hui le souvenir (l'Ascension), l'Eglise n'a eu autant besoin d'union et d'harmonie, car jamais le christianisme n'a paru aussi sérieusement menacé par ses adversaires tant au dedans qu'au dehors. Certes, c'est bien l'heure où tous les chrétiens devraient d'un commun accord s'élever au-dessus des petites différences qui les séparent pour réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun. Chaque nouvelle église ou chapelle que l'on élève, chaque nouvelle école que l'on fonde est un ouvrage extérieur de plus pour arrêter l'invasion de l'incrédulité et du péché, quel que soit le nom du corps auquel appartiennent les chrétiens appelés à défendre ce poste. Lorsque le pays est envahi, qui se met en peine de savoir si ceux qui arrêtent l'ennemi appartiennent à l'armée régulière ou ne sont que des volontaires? Parmi ces défenseurs, il en est qui peuvent se vanter de suivre des traditions plus anciennes, d'avoir une meilleure organisation, une plus forte discipline; d'autres trouvent de l'avantage à agir avec plus d'indépendance et à ne suivre que les inspirations d'un amour enthousiaste pour leur patrie; mais tous marchent sous la même bannière, tous servent la même cause et le même Seigneur et tous peuvent humblement espérer de recevoir, après le combat, la même couronne de gloire! »

PERSÉCUTION DES PROTESTANTS EN TURQUIE.

Les chrétiens anglais aiment la liberté de conscience et de culte. Ils la veulent pour leur pays ; leurs institutions et leurs mœurs en font foi ; mais ils la veulent aussi pour les autres, comme le prouvent ces nombreux cas d'intervention en faveur des persécutés, par voie diplomatique ou autrement, dont l'histoire a conservé le souvenir. On sait l'éclat jeté par les grandes députations de l'Alliance évangélique à Florence, à Madrid, à Saint-Pétersbourg pour y soustraire au bras de l'intolérance, des protestants qui revendiquaient le droit sacré de servir Dieu suivant leurs convictions.

L'insuccès, partiel au moins, de la dernière de ces grandes manifestations, celle de Constantinople, n'a découragé ni le conseil de l'Alliance, ni les nombreux amis qui s'étaient intéressés à leur tentative pour faire parvenir jusqu'aux oreilles du Sultan, les plaintes de ses sujets persécutés. Un imposant meeting, tenu dans les salons de lord Ebury, à Londres, s'est occupé de la question et l'a traitée avec toute l'attention qu'elle mérite. Des hommes d'Etat bien connus, tels que le comte Russell, ancien ministre, et lord Strattford de Redcliffe, longtemps ambassadeur à Constantinople, s'étaient excusés par lettres de ne pouvoir, pour raison de santé, assister à la séance, mais en donnant d'avance leur assentiment à toute décision qui aurait pour but de réclamer pour tout sujet du Sultan le droit de se faire chrétien, même dans le cas où il serait mahométan de naissance. Plusieurs autres personnages éminents, entre autres lord Lawrence, ancien vice-roi de l'Inde, et l'archevêque de Cantorbéry, assistaient à la réunion et y prirent la parole.

Suivant l'usage anglais, trois *résolutions* résumant les opinions de l'Assemblée furent votées par elle.

La première, éloquemment appuyée par l'archevêque de Cantorbéry, approuvait les actes de la députation et la louait d'avoir, en quittant Constantinople, laissé entre les mains de sir Henry Elliot, ambassadeur de Sa Majesté, un mémoire destiné à être placé sous les yeux de Sa Hautesse.

La seconde *résolution* portait que pour attirer plus fortement encore l'attention publique sur ce sujet, le lord-maire de Londres serait prié de vouloir bien convoquer à Mansion-House (son palais à Londres) et présider en personne, un grand meeting où la question serait de nouveau examinée sous toutes ses faces.

La troisième, enfin, invitait le comité de l'Alliance évangélique à continuer ses efforts pour obtenir la mise en liberté de ses frères persécutés et le maintien de la liberté religieuse dans tout l'empire turc.

Nous ne savons encore par quelles voies l'Alliance évangélique jugera bon de se conformer au vœu exprimé par ses amis, mais nous ne doutons pas qu'elle ne s'en occupe activement. Elle y a été encouragée, d'un autre côté, par plusieurs lettres venues de Turquie, et exprimant, en termes chaleureux, des sentiments de reconnaissance pour l'excellent effet qu'ont produit sur différentes communautés chrétiennes, protestantes ou autres, l'arrivée de la députation et les nobles efforts qu'elle a tentés. Le courage de plusieurs en a été, dit-on, considérablement relevé.

PERSÉCUTIONS A BEYROUTH.

Le fanatisme musulman continue à se montrer violent et sanguinaire. Le 9 mars dernier, dans un des faubourgs de Beyrouth, une populace furieuse, composée de mahométants des deux sexes et de tout âge, s'est jetée sur les chrétiens avec une fureur qui faisait craindre de voir se

renouveler les massacres de 1860. On parle de douze personnes cruellement maltraitées et dont une serait morte. Quelques jours auparavant, le Consul anglais de Damas, attaqué par plusieurs mahométans, ne leur avait échappé qu'au moyen d'une retraite précipitée. On dit qu'à la suite de ces faits, plusieurs arrestations ont eu lieu dans les deux villes.

VARIÉTÉS

LES MAISONS JAPONAISES.

Un journal missionnaire anglais donnait dernièrement à ses lecteurs une description des maisons japonaises que nous nous proposions de traduire en vue des nôtres, quand une circonstance fortuite nous en a dispensé. C'est une description du même objet faite, et très bien faite, par un voyageur français, M. Duret, dans un volume intitulé : *Voyage en Asie.* Les mœurs du Japon, si longtemps mal connues, ont en ce moment un intérêt tout particulier. Nous espérons avoir fréquemment à conduire nos lecteurs, en compagnie de nos missionnaires, à ce foyer domestique de la famille japonaise, qui diffère si prodigieusement de ce que nous appelons de ce nom. Quelques récits, marqués d'un caractère plus religieux, ont pu déjà nous convaincre que les détails qu'on va lire sont très exacts :

« Si l'on veut, » dit M. Duret, « se faire une juste idée de ce l'on appelle ici maison, il faut chasser l'image que ce mot éveille appliqué en Europe, pour se figurer un genre de construction qui n'a ni murailles, ni portes, ni fenêtres, et qui à l'intérieur est dépourvu de chaises, de table, de

lit et de foyer. La maison japonaise, avec son châssis de pièces de bois et ses treillis de bambous, a l'air d'une cage; lorsque le plancher extérieur qui recouvre le tout est fixé et que la maison est terminée, elle ressemble à une boîte. Cette cabane est orientée de telle façon que l'égoût du toit donne sur la rue et que le pignon adossé à la maison voisine fait avec elle plancher mitoyen.

« Il n'existe, nous l'avons dit, ni portes ni fenêtres, mais une grande ouverture qui prend tout le devant de la maison. Si l'on entre, en faisant glisser le grillage à coulisse qui sert de fermeture, on trouve d'abord un petit espace libre au niveau de la rue : là, tout Japonais venant du dehors dépose ses sandales de paille ou à semelle de bois. Puis on s'élève d'un ou deux pieds au-dessus du sol de la rue, et l'on est dans la maison. Du reste, point de chaises, point de table, point de meubles, si ce n'est peut-être un coffre à tiroirs; point de cheminée. Le fourniment intérieur — on ne peut vraiment dire l'ameublement — ne se compose que de deux objets, mais de deux objets dont l'usage est universel, qui se trouvent chez le pauvre comme chez le riche, et sans lesquels la vie domestique ne saurait être : des nattes de paille et le *shibatchi*. Le plancher de tout appartement japonais est, en effet, invariablement recouvert de fines nattes de paille de riz. Il n'y a point de chaises : aussi, le jour, est-ce sur ces nattes qu'on est accroupi; il n'y a point de lit : aussi, la nuit, est-ce sur ces mêmes nattes qu'on jette les couvertures pour dormir.

« Au milieu de l'appartement, sur la natte, est placé le *shibatchi*, qui, pour le Japonais, tient lieu de foyer. Le *shibatchi* est généralement composé d'une première caisse de bois, dans laquelle est placée une seconde caisse en métal remplie de cendres et de charbons allumés. Sur ce petit feu, une bouilloire chauffe éternellement, destinée à fournir à chaque maison l'eau pour le thé, qui se prend à tous les instants du jour. Dans la maison japonaise, le

shibatchi est le centre de tout : c'est, accroupies auprès de lui que les femmes passent leur temps, c'est rangée autour de lui que la famille prend ses repas ; c'est à sa faible chaleur que, l'hiver, on se réchauffe tant bien que mal ; c'est lui, enfin, qui non-seulement donne l'eau chaude pour le thé, mais encore la braise pour allumer la petite pipe qu'hommes et femmes fument constamment.

« Nous entrons dans une maison, et, tout de suite, une femme verse l'eau chaude dans une théière et nous offre, en signe de bienvenue, quelques gorgées d'un thé légèrement infusé. Ce qui frappe le plus chez le Japonais, c'est la petite dimension de toutes choses : la maison est petite, ou, si elle est relativement grande, c'est qu'alors elle sera composée de nombreux appartements, mais ceux-ci sont petits, avec de petites cours plantées d'arbres nains ; le thé est fait dans une toute petite théière et bu dans des tasses qui ont l'air de coquilles de noix. Tout ce qui entoure le Japonais est de modeste dimension, léger, fragile ou délicat. »

UN REPAS JAPONAIS.

Du logement à la nourriture la transition est aussi facile que naturelle. En visitant la ville de Kioto, M. Duret y prit part à un repas que nous lui laissons le soin de décrire. C'était un grand dîner donné dans une *maison de thé* :

« La Nikentchaïa, qu'on peut traduire en français par le restaurant des Deux Maisons, est la plus célèbre maison de thé de Kioto ; c'est là qu'on va dîner et passer la soirée en faisant venir des musiciennes et des danseuses. Nous avions invité nos officiers japonais à un dîner à la Nikentchaïa, en leur laissant du reste le soin de tout ordonner. Le soir venu, à six heures, nous entrions dans la salle du festin. Nous nous rangeons accroupis en demi-cercle, au fond

de la salle. Bientôt les servantes de la maison viennent déposer en face de chacun de nous, sur la natte, un plateau en laque, sur lequel se trouvent deux petites baguettes. Un Européen auquel on présente les petites baguettes en guise de cuiller et de fourchette fait toujours un peu la figure du renard de La Fontaine invité à plonger son museau dans le col étroit d'un bocal. Malgré tout, après un certain apprentissage, on parvient à peu près à s'en tirer.

« Les baguettes se prennent toutes les deux de la main droite, l'une retenue entre le pouce, l'index et le médium, l'autre entre les deux derniers doigts de la main ; prises ainsi, elles font l'office des branches d'une pincette dont la main forme le dos et le lien connecteur.

« Tous ensemble nous découvrons une tasse en laque dorée qui, avec les baguettes, a été placée sur notre plateau ; mais pour nous, Européens, il n'y a pas moyen d'aller plus loin. Il y a dans la tasse une soupe au poisson qu'il est impossible de faire arriver jusqu'aux lèvres. A la soupe succède une suite de petites assiettes ou soucoupes, surchargées de toutes sortes de mets. Comme pour la soupe, impossible de rien avaler. Ce sont des saveurs inconnues, qui ne fournissent aucun indice sur la nature des substances présentées. Tout ce que l'on découvre, c'est qu'il y a absence complète de chair animale et que le fond du repas se compose de poisson. Là-dessus il n'y a point à se méprendre, car le poisson nous est servi le plus souvent absolument cru, aussi cru qu'il a été pêché. Le second service succède au premier ; il est marqué par un changement de plateau et par une nouvelle variété de petites assiettes. Quant à la cuisine, même conglomérat de substances réunies sans aucun système apparent.

« De tout le dîner, je n'ai, pour ma part, pu manger qu'une couple de châtaignes rôties, qu'une écrevisse pêchée par hasard dans un bouillon sans saveur, et une tasse de riz. Pendant ce temps, on faisait circuler, en se les passant

de l'un à l'autre et en s'invitant mutuellement à boire, de petites tasses dans lesquelles les servantes versaient le *saqui*. C'est une liqueur, produit de la fermentation du riz ; on la boit chaude comme le thé, et la saveur n'en est point trop désagréable..... »

Suivent des détails sur la musique et sur les danses qui accompagnent le repas.

NOUVELLES RÉCENTES

M. ET Mme ELLENBERGER.

Ces chers missionnaires sont arrivés à Paris le 12 de ce mois. Comme leurs amis, M. et Mme Dyke, qu'ils ont suivis de si près, ils ont eu une traversée facile et très prompte. Ils nous ont dit que les quelques semaines qu'ils ont passées en mer ont un peu raffermi leurs santés depuis si longtemps ébranlées. Dieu veuille les bénir abondamment au milieu de nous.

MM. ET Mmes CREUX ET BERTHOUD.

Une lettre de M. Casalis, arrivée par le même paquebot, nous apprend que MM. Creux et Berthoud et leurs dames sont partis de Morija au commencement d'avril, pour aller fonder une nouvelle mission dans le Transvaal, au nom et avec l'aide des Eglises libres du canton de Vaud. Deux catéchistes bassoutos les accompagnent.

Eugène Casalis, directeur-gérant.

Typ. Ch. Marechal, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MM. DYKE ET ELLENBERGER AUX AMIS DES MISSIONS.

Paris, 8 juillet 1875.

Bien-aimés en Jésus-Christ,

Les numéros de mai et de juin du *Journal des Missions* vous ont apporté la nouvelle du retour en Europe de deux de vos ouvriers du Lessouto. Elle aura nécessairement produit en vous des sentiments mélangés. Vous vous serez réjouis à la pensée de voir des frères auxquels vous avez voué une vive affection, mais vous vous serez rappelé en même temps que dans le pays qu'ils ont quitté, on est au plus fort du combat, on touche à cette heure suprême qui semble devoir mettre un terme aux résistances du paganisme. Votre petite armée demande du secours, elle sent que l'ennemi fléchit devant elle et que c'est maintenant ou jamais qu'il faut déployer de la vigueur. Deux combattants de moins, c'est beaucoup, lorsqu'on est si peu! Hélas! la maladie et l'épuisement nous avaient mis hors de combat. Cependant, quelles que pussent en avoir été les conséquences pour nos vies, nous serions restés à notre poste, si notre éloignement eût pu décourager nos frères. Mais, grâce à Dieu, rien de semblable n'était à craindre. Jamais les missionnaires du Lessouto ne se sont sentis aussi forts de la joie que donne le succès.

L'Esprit du Seigneur se meut évidemment au milieu d'eux. Il exauce leurs prières et les vôtres. Il leur envoie des bénédictions qui les remplissent de bonheur. Leurs enfants en la foi montrent, depuis quelque temps, plus de vie qu'ils ne l'avaient jamais fait. Cette vie se manifeste par le zèle et l'activité. La connaissance de la vérité se répand rapidement, et cela non pas seulement parmi les Bassoutos mais aussi dans d'autres tribus par les Bassoutos.

La parole de Dieu a été le *livre* de la mission, dès son origine, et ce livre on l'a répandu abondamment dans le pays; mais maintenant qu'une ère nouvelle paraît commencer pour les chrétiens bassoutos et que ceux qui ont reçu Jésus dans leurs cœurs se mettent en devoir de publier le salut hors des limites de leur patrie, il faut que nous soyons en mesure de les munir plus abondamment de Livres saints. Nos dépôts sont épuisés, nous ne pouvons plus satisfaire aux demandes qu'on nous adresse. Il faut absolument qu'une édition du Nouveau Testament bien plus copieuse que les précédentes soit imprimée en Europe, et le soin de surveiller ce travail a été confié à l'un des frères dont le *Journal des missions* a récemment annoncé l'arrivée. Il espère que pendant qu'il accomplira cette douce tâche, Dieu lui rendra, ainsi qu'à sa femme, assez de santé et de forces, pour leur permettre d'aller reprendre l'œuvre qu'ils ont successivement poursuivie à Massitissi et à Hermon.

L'autre frère se rappelle avec reconnaissance qu'il a pu servir le Seigneur dans le Lessouto pendant trente-cinq ans, et que tout dernièrement encore il était le directeur de l'école normale de Morija. Bien volontiers, il fût resté à ce poste jusqu'à ce que le Seigneur l'eût invité non pas à visiter l'Europe mais à entrer dans le repos du ciel. Seulement, il désirait travailler aussi longtemps qu'il resterait ici-bas et ses forces étaient complétement épuisées. Il s'est vu dans la douloureuse nécessité de renoncer à la charge qui lui

avait été confiée. Ses compagnons d'œuvre ont alors insisté pour qu'il essayât du seul moyen qui parût propre à lui rendre assez de vigueur pour pouvoir faire encore quelque bien dans la mission.

Nous remercions donc le Seigneur de ce qu'il nous a amenés au milieu de vous, bien-aimés frères, et de ce que nous pouvons raconter quelques-unes des choses que Dieu a faites dans le pays d'où nous venons. Qu'à lui seul soit la gloire des succès qu'il a accordés à ses serviteurs ! Il a béni notre chère Société d'une manière bien remarquable. Il l'a honorée en lui ouvrant un nouveau champ de travail. Celui qui a fait ces grandes choses pour vous et par vous, vous accordera la grâce de le glorifier au milieu de ces populations jusqu'ici inconnues qui vous attendent au Nord, bien loin du pays des Bassoutos. Elle est là pour vous encourager, cette parole du Maître : « Parce que tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup. »

Nos bien-aimés collègues nous ont chargés de vous exprimer leur affection chrétienne et de vous remercier pour la vive sollicitude avec laquelle vous les avez toujours suivis dans leurs travaux.

Les Eglises du Lessouto nous ont aussi recommandé de vous dire combien elles sont reconnaissantes envers vous.

Vous les avez formées et comme enfantées au milieu des ténèbres les plus profondes du paganisme. Des chants de joie et de gratitude s'élèvent maintenant du milieu de multitudes qui autrefois étaient loin et qui maintenant sont avec vous dans la communion de Christ.

Les évangélistes et les maîtres d'école indigènes vous saluent aussi et vous demandent de continuer à prier pour eux afin qu'ils soient fidèles dans l'accomplissement de leur tâche.

Bien-aimés frères et sœurs, nous nous recommandons nous aussi à votre affection ; intercédez pour nous auprès de notre céleste Père pour que nous obtenions de lui les

forces qui nous manquent et que nous soyons fidèles dans toutes les choses auxquelles il daignera nous employer pendant notre séjour au milieu de vous.

H.-M. Dyke.
F. Ellenberger.

TAITI.

LETTRE DE M. VERNIER.

Progrès de l'œuvre.—Nouveaux deuils chez M. Viénot et la reine Pomaré. — Arrivée de M. et Mme Allard.

Si nos adversaires font de grands efforts pour bâtir des chapelles dans tous les districts où ils s'établissent, nos chers indigènes en font de bien plus grands encore pour élever des temples à la gloire du Seigneur Jésus. C'est là leur manière d'attester leur attachement aux doctrines de l'Evangile en face des ennemis de leur foi, et de couper court à leurs continuelles obsessions. Dès qu'un de nos temples, miné par les ans, menace ruine, vite, quelqu'un des serviteurs de Rome s'efforce de diriger les regards de nos Taïtiens vers de coquettes églises surmontées de croix, mais encore vides, et leur dit : «Votre foi protestante a fait son temps; elle s'écroule avec ses édifices religieux; qu'attendez-vous pour vous tourner vers les églises de l'avenir?» Son éloquence n'a pas précisément le résultat qu'il rêve. Il le sent bien, le jour où il reste enfermé dans sa cure pour ne pas rencontrer les protestants qui vont, en habits de fête, faire la dédicace d'un nouveau temple.

Depuis trois ou quatre ans, il s'est élevé dans nos districts, neuf chapelles évangéliques, dont quelques-unes, construites dans le style européen, présentent un aspect fort agréable.

Le 18 mars dernier, nous arrivons, M. Green et moi, après une course à cheval d'environ cent kilomètres, dans le district de Tautira, situé à la pointe extrême de l'île. Le lendemain doit être un grand jour pour les protestants de cette localité? Ils s'apprêtent à consacrer au service du Seigneur leur nouveau lieu de culte, grand et bel édifice, fruit de leur énergique et persévérant travail. Ils n'ont demandé les contributions de personne, et, chose plus remarquable encore, aucun d'eux n'a eu à dépenser un seul centime. Ils ont seulement cueilli un million six cent mille oranges qu'un commerçant de Papéété a chargées sur cinq ou six navires et a vendues dans la Californie. En retour, ce commerçant leur a fait construire le nouveau sanctuaire où ils sont impatients d'aller offrir à Dieu, pour la première fois, leurs actions de grâces et leurs prières. — Les préparatifs de la fête sont à peu près terminés; d'immenses toitures temporaires en feuilles de cocotier tressées entourent la grande place du village. Sous ces abris sont des rangées de tables bordées de longues franges en écorce d'hibiscus, teintes de diverses couleurs. Les mêmes ornements pendent des bords de toutes les toitures en cocotier. Chacun s'apprête avec joie à faire une large hospitalité à ses hôtes. Ceux-ci, qui sont déjà arrivés en masse des villages voisins, se promettent bien d'en user sans scrupule. Pendant les dernières heures du jour et une partie de la nuit, on n'entend, de tous côtés, que les cris plaintifs des animaux que l'on immole.

Le 19 mars, à huit heures du matin la cloche retentit; les foules revêtues de leurs plus beaux vêtements se rassemblent devant l'habitation du chef-pasteur. Un grand cortége se forme. Le commandant-commissaire de la République, le prince et la princesse Ariiané Pomaré marchent en tête. Les autres personnes notables suivent avec les officiers de l'état-major du commandant, etc. — (La reine n'a pu se joindre à la fête; elle est restée à Papéété

auprès de son fils Joinville qui se meurt.) — L'avenue de l'une des portes du temple est bordée d'une double haie de femmes qui entonnent l'hymne de bienvenue au moment où le cortége s'approche ! — La princesse Ariiané entre la première; un instant après, la vaste enceinte est remplie de monde. Quelle belle assemblée! Le livre des saintes Ecritures est d'abord déposé sur la chaire et le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit solennellement invoqué. Je lis le psaume LXXXIV et j'offre à Dieu la prière d'inauguration. M. Green prêche ensuite sur le psaume LXXXVII, verset 2 : « L'Eternel aime les portes de Sion plus que tous les tabernacles de Jacob. » — Il montre avec force l'intérêt tout spécial que le Seigneur prend aux édifices élevés à son nom, et les dispositions que le pécheur doit avoir en venant y offrir son culte. Il termine par des exhortations pressantes. Le chant des hymnes ajoute un grand intérêt à la cérémonie qui finit par une prière d'actions de grâces.

Vers dix heures, les tables sont dressées et les hôtes de s'asseoir joyeux. Les matelots du transport à hélice, *La Vire*, invités par les habitants, prennent place au banquet. Les autorités et autres personnages occupent la table d'honneur. Le repas est précédé d'une prière prononcée par le pasteur du district de Puéu. Mon voisin de gauche, officier de marine, homme du monde, pour lequel la religion est sans sel et sans attrait, trouve la fête moins gaie que celle qui a eu lieu, quelques jours auparavant, à Pâéa. Il n'entend pas ici des chansons bruyantes; il n'y voit pas des danses indiennes. Je lui fais observer qu'il serait fort étrange que de telles distractions dussent caractériser une fête religieuse. Il en convient, mais à regret. Il ne comprend pas du reste pourquoi les missionnaires se sont donné tant de peine pour venir de si loin, troubler la parfaite paix des indigènes idolâtres. Enfants de la nature, ils vivaient heureux et mouraient tranquilles. J'oppose à ces fausses notions les bienfaits admirables de la civilisation chré-

tienne. — Le commissaire de la République se lève vers la fin du banquet et propose de boire à la santé des habitants de Tautira, dont la persévérance à cueillir les fruits d'or a eu pour résultat la construction de la belle maison de prière qui vient d'être ouverte au culte, et qui vaut huit mille dollars (40,000 fr.). Des hourras accueillent ses paroles. — A une heure du soir, les foules se pressent de nouveau dans le temple où je suis heureux de rendre témoignage au Seigneur Jésus, comme à l'unique base de l'Eglise rachetée, en méditant ces paroles inspirées de l'apôtre Paul : « Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ. » (1, Cor. III, v. 11.)

Vers quatre heures, nous repartons joyeux de Tautira, au galop de nos chevaux. Nous désirons atteindre l'isthme de Taravao avant la nuit, et aller ensuite, au clair de lune, jusqu'à Hitiaa, à quinze kilomètres plus loin. Nous arrivons à Hitiaa ; il est huit heures du soir, nous recevons une cordiale hospitalité de M. Henry, le fils d'un ancien missionnaire. Le lendemain, à l'aube, nous sommes de nouveau en selle. Bientôt le soleil radieux sort de l'Océan et vient inonder de lumière les plages rocheuses où se brisent avec fracas les blanches vagues. — Quel spectacle que celui des œuvres du grand Créateur! On les contemple toujours avec de nouvelles jouissances. — Nous rentrons sains et saufs au sein de nos familles après quatre jours d'absence.

Le deuil est venu récemment visiter quelques-uns de nos amis déjà bien éprouvés. M. et Mme Viénot ont eu la douleur, le 9 avril dernier, de voir mourir presque subitement, leur bien-aimée petite Blanche, âgée d'environ huit ans.— Bien que cette chère enfant fût d'une santé délicate, rien ne faisait prévoir que son existence dût se terminer si vite. Quelques minutes avant de rendre le dernier soupir, elle s'entretenait encore avec son père. Jugez de l'affliction de notre frère et de sa compagne! Après avoir déjà perdu

quatre enfants, quel choc la mort de leur seule fille a dû produire en eux! — Ah! rien ne pouvait apporter des consolations à leurs cœurs déchirés sinon les promesses du glorieux Evangile de Christ. A travers leurs larmes, ils ont été heureux de distinguer la main bénie qui les a frappés et le regard de leur foi, fixé sur les plages sereines de la vie future, a pu y contempler les âmes de leurs cinq enfants enlevés sitôt à leur affection. — Le 10 avril, à trois heures, de nombreux et sympathiques amis se réunissaient autour du petit cercueil. Après le culte présidé dans la maison mortuaire, le cortége s'est rendu au temple où j'ai médité le 12e verset du psaume XC. J'ai rappelé à mes auditeurs que la vraie sagesse n'est pas celle que le monde admire, mais celle qui consiste à savoir compter ses jours de manière à pouvoir se présenter sans effroi devant le grand Juge au dernier jour. Il m'a été bien doux aussi de rappeler à mon cher collègue le but que se propose le Père céleste en nous dispensant l'affliction, et de lui répéter quelques-unes des consolantes promesses du Seigneur Jésus. M. Green a parlé avec beaucoup d'onction au cimetière. Comment ne pas être ému devant la fosse d'une chère enfant, dont on déposait l'innocente dépouille auprès de celle de deux petits frères et d'une petite sœur! La scène était émouvante au delà de ce qu'on peut en écrire.

La reine Pomaré a aussi été de nouveau visitée par l'épreuve. Le jour même où nos amis, M. et Mme Viénot, perdaient leur chère Blanche, elle voyait mourir son plus jeune fils, le prince Joinville, emporté, à l'âge de 27 ans, par une phthisie pulmonaire. Pendant sa longue maladie, nous l'avons souvent visité. Il a paru vers la fin se préoccuper des choses de la vie future. Bien que nous n'ayons pu avoir une entière certitude sur sa conversion, nous ne saurions douter que Dieu n'ait pu faire pénétrer sa grâce dans ce cœur trop longtemps rebelle. Joinville a déclaré à un pasteur indigène, quelques heures avant d'expirer, qu'il par-

tait se confiant aux mérites de Christ. Ses funérailles qui ont eu lieu le cinquième jour après sa mort, ont été faites avec pompe. Toutes les autorités, les troupes, la population blanche et beaucoup d'indigènes y assistaient. L'artillerie a tiré deux salves de vingt et un coups de canon. J'ai été appelé à présider le service funèbre au temple. Le cortége s'est ensuite rendu à Papaoa, à cinq kilomètres de Papéété, où le corps a été, après une courte exhortation et une prière, déposé dans le tombeau des Pomaré. — La reine et Mme Joinville (membre de notre Eglise) ont eu, dans leur deuil, les consolations de la foi.

Nos amis, M. et Mme Allard, ont reçu un chaleureux accueil de la part du troupeau de Papéété. Le dimanche qui a suivi leur arrivée, notre nouveau frère nous a offert les salutations du Comité et celles des Eglises de France. Il a exprimé en termes touchants les motifs pour lesquels il avait quitté sa patrie, et il a adressé de pressantes exhortations à l'assemblée qui en a été vivement inpressionnée et réjouie. — La reine elle aussi a été heureuse de voir ces nouveaux amis. Elle a accueilli avec un grand plaisir l'expression de la sollicitude chrétienne de la Société des missions à son égard et à l'égard de son peuple. Elle souhaite que d'autres ouvriers de Christ soient encore envoyés dans son île. L'esprit de dévouement et de consécration que nous avons dès l'abord reconnu en M. Allard, nous donne l'assurance qu'avec le temps, l'expérience et surtout le constant secours du Maître, ses efforts et ceux de sa compagne seront abondamment bénis.

Nous soupirons ardemment après un accroissement de vie spirituelle dans nos Eglises. L'écho du magnifique réveil que Dieu opère dans notre patrie bien-aimée, remplit nos âmes de joie et nous porte à demander plus ardemment une part des mêmes grâces de l'Esprit saint en faveur de nos îles. Nous sommes persuadés que nos prières se ren-

contrent avec les nôtres devant le trône des miséricordes pour cet objet spécial.

Que nos honorés directeurs reçoivent l'assurance de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués dans le Seigneur.

Fréd. VERNIER.

LETTRE DE M. CH. VIÉNOT.

Les lignes qui vont suivre ont été adressées à M. Casalis personnellement. Mais elles l'ont trop profondément touché et il en a retiré trop d'édification pour ne pas les communiquer à tous les amis du serviteur et de la servante de Christ qui viennent d'être frappés d'une manière si douloureuse dans leurs plus tendres affections. Mettons-nous un instant à leur place et nous sentirons combien les sympathies et les prières de tous leurs frères leur sont indispensables :

Papéété, 30 avril 1875.

« Le Seigneur trouvant encore nos cœurs trop froids, trop partagés peut-être, vient de leur imprimer une nouvelle et bien énergique secousse. Il a retiré de ce monde, dans sa huitième année, notre petite Blanche, que nous croyions hors d'affaire depuis deux ans environ, et que nous nous disposions à envoyer en France par le prochain voyage du capitaine Guignon, le vieil ami de notre chère enfant. Elle a été subitement, sans avertissement aucun, embarquée pour les célestes rivages, pour une meilleure Patrie que la patrie terrestre. — L'amour de notre Père envers nous s'est manifesté d'une manière extraordinaire à cette occasion. Il nous a si visiblement montré que la force vient de Lui seul et qu'il peut la communiquer instantanément à ses enfants, tout aussi bien que la douleur ! Il nous a

secourus en raison de l'étendue de notre détresse; et nous avons pu rester convaincus, pleinement convaincus, que cette mesure de sa part est une mesure toute d'amour aussi bien à notre égard qu'à l'égard de notre enfant chérie qui est maintenant (qui oserait l'en rappeler?) dans la maison paternelle à l'abri du péché. Nos larmes coulent, mais sans amertume. Ces larmes sont une inconséquence que notre petit Charles, enfant de quatre ans, nous reprochait. On lui disait que sa sœur était heureuse chez le Bon Dieu, « pourquoi pleures-tu alors? » dit-il à sa mère d'un air surpris. Ce reproche naïf nous fit réfléchir et nous rappela qu'une foi plus vivante bannirait non-seulement le murmure de nos cœurs mais encore les larmes de nos yeux. Notre fille n'a pas été malade. Prise subitement d'une vive douleur dans la région du cœur, elle est venue à moi me disant qu'elle souffrait beaucoup. Je lui reprochai son impatience. « Je ne suis pas méchante, père, je t'assure, je « souffre beaucoup, là, partout. » — Ayant posé ma main sur son petit cœur, je fus effrayé des battements désordonnés de cet organe de la vie. « N'appuie pas! oh! j'ai trop « mal! » dit encore la pauvre enfant. Puis ses bras se détachèrent de mon cou. Une commotion se produisit dans ses membres — et tout était fini. Notre petite Blanche était retournée chez son Père, auprès de ses deux petits frères et de ses deux petites sœurs! Aucun médecin n'a pu nous dire ce qui a tué notre enfant.

« Vous apprendrez avec plaisir, que la plus touchante sympathie nous a été témoignée à cette occasion, non-seulement par la famille missionnaire de Taïti, mais encore par toute la population, y compris les administrateurs du pays. Veuille le Seigneur bénir les appels qui ont été adressés à tant de gens, à cette occasion, par nos frères, MM. Vernier et Green. Nos amis Brun ne pouvaient arriver que plus tard. Notre enfant mourut à cinq heures du matin et

Joinville, le fils de la reine, à cinq heures du soir, le même vendredi.

« Depuis la mort de notre chère Blanche, qui eut lieu le 9 avril, notre petit Charles, vigoureux garçon jusque-là, a commencé à dépérir. Il a de temps à autre de violents accès de fièvre. On nous conseille un voyage en mer; le médecin insiste aussi pour que je quitte Taïti pour un temps aussi long que possible. Me sentant vraiment faible et espérant que le Seigneur voudra bénir ce voyage pour la santé de notre dernier enfant, je me rends et profite d'une occasion unique. Il sera d'ailleurs bon pour M. Allard qui, grâces à Dieu, vient de nous arriver avec sa compagne, de faire seul son petit apprentissage. Seul chargé des enfants au début, il lui sera plus facile de s'assurer l'autorité et la considération dont il a besoin dans l'école.

« On me prévient de me rendre immédiatement à bord.

« Adieu, cher Monsieur; veuillez penser à nous auprès du Seigneur, et me croire votre respectueusement affectionné en Christ.

Ch. Viénot.

LETTRE DE M. J. ALLARD.

Papéété, 29 avril 1875.

J'ai la joie de vous annoncer que nous avons enfin mis le pied sur le rivage de Taïti, nous portant bien et pas trop fatigués; tout ce que je puis vous souhaiter, c'est que, vous et les vôtres soyez en aussi bonne santé que nous.

Nous avons débarqué le 19 du courant. MM. Vernier, Viénot et Brun sont venus à notre rencontre, dans une barque. Ils commençaient à perdre espoir. M. Viénot est allé avec moi chez le gouverneur qui a été très aimable.

La reine Pomaré nous a aussi très bien reçus. Elle a

accepté avec reconnaissance vos salutations et celles du Comité, elle m'a fait demander par M. Vernier si j'avais quelque désir à lui exprimer; je lui ai répondu que je ne demandais qu'une chose, c'est qu'elle nous secondât pour faire avancer le règne de Dieu dans son pays. C'est à Papaoa que nous sommes allés saluer la reine, nous avons eu en même temps le plaisir de voir l'école de Papaoa qui compte trente-quatre élèves à l'air très intelligent.

Le dimanche, 25 avril, après le sermon fait par M. Brun, M. Vernier m'a invité à prendre la parole. J'ai d'abord salué les auditeurs (dont le nombre aurait fait envie à plus d'un de nos pasteurs), puis je leur ai dit :

« Chers amis, je remplis aujourd'hui un devoir bien doux à mon cœur. Je viens vous prier de recevoir de ma bouche, au nom du Comité de Paris et de nos chères Eglises de France, leurs salutations et leurs vœux les plus affectueux. En France, on pense à vous, on vous aime, on prie pour vous et vous en avez aujourd'hui, en nos personnes, la preuve la plus évidente. Nous sommes venus au milieu de vous, non pas pour le plaisir de voyager, ni dans l'espoir de faire fortune, mais parce que nous savons que vous avez, aussi bien que nous, une âme immortelle que Satan veut perdre, mais que Jésus-Christ veut sauver, que Jésus-Christ a sauvée. Nous sommes venus joindre notre témoignage à celui de nos frères et vous dire que le sang de Christ purifie de tout péché. »

Je me suis ensuite adressé aux enfants, leur disant que nous n'étions pas venus seulement pour leur apprendre à lire et à compter, mais surtout pour les conduire à Jésus, l'ami des enfants. J'ai supplié les parents d'envoyer leurs enfants à l'école, leur promettant qu'ils y seraient traités comme les chrétiens de cœur traitent leurs semblables. Voilà le court résumé de ce que j'ai dit; pardonnez si j'ai reproduit mes propres paroles; mais il faut bien que vous sachiez ce que nous disons et ce que nous faisons.

Après moi, un pasteur indigène s'est levé. Il a prononcé d'abord à mon adresse des paroles trop flatteuses, puis il a remercié, au nom de l'assemblée, le Comité de Paris et les protestants de France. Il a décrit en termes touchants l'affection de nos Eglises pour celles de Taïti. Il a comparé cet amour à celui de Christ pour son Eglise, faisant allusion au verset du Cantique des Cantiques sur lequel M. Brun avait prêché : « Je suis à mon bien-aimé comme mon bien-aimé est à moi. » Je ne puis reproduire textuellement tout ce que ce bon vieillard a dit sur le compte des soutiens de l'œuvre des missions. Il s'est ensuite adressé aux pères et aux mères et les a blâmés d'envoyer leurs enfants à d'autres écoles. Il a déploré le peu de profit qu'ils avaient retiré jusqu'ici de la Parole de Dieu et de tous ses avertissements; il a dit qu'il voyait dans notre arrivée une preuve de l'amour du Seigneur pour eux. M. Vernier leur ayant lu une lettre de M. Arbousset, le pasteur taïtien a dit quel souvenir affectueux l'Eglise de Taïti garde à ce cher frère. Nos cœurs étaient émus; l'Esprit du Seigneur semblait planer sur nous et remplissait nos cœurs de joie. A l'issue du service, tous ces braves gens sont venus nous serrer la main; le contentement se peignait sur leur figure; plusieurs femmes ont baisé les mains de ma compagne. Le soir, il y avait encore beaucoup d'auditeurs ; M. Vernier m'a dit que le pasteur avait demandé au Seigneur de me rendre intelligent pour que j'apprisse vite la langue du pays. Enfin, ces braves gens ont voulu nous prouver leur bienveillance en nous envoyant par une députation des plus considérés d'entre eux et au nom de la reine, un présent composé de bananes, de féhis, de cocos, de patates et de cinq jeunes poules.

Veuille le Seigneur nous rendre capables de bien remplir notre tâche, et de répondre aux désirs des amis qui nous ont si bien accueillis et aux vœux de nos Eglises. Je voudrais qu'elles fussent encouragées à prêter leur

concours à cette œuvre, qui est bien celle du Seigneur, par la pensée et la douce assurance que leur travail n'est pas vain. Ma femme a commencé ses leçons de couture; elle a déjà dix-huit élèves dont quelques-unes manient très bien l'aiguille. Nous nous mettons à l'œuvre; veuille le Seigneur nous donner les forces dont nous avons besoin. Il veut le faire, il le fera si nous sommes fidèles. A Lui soit toute gloire!

J. ALLARD.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LIVINGSTONIA.

Au mois de juin dernier, M. Stewart, docteur en théologie, proposait à l'assemblée générale de l'Eglise libre d'Ecosse de fonder sur la rive méridionale du lac Nyassa un établissement auquel serait donné le nom de *Livingstonia*, en mémoire du grand explorateur. M. Stewart a contribué à développer d'une manière étonnante le collége de Lovedale où des Cafres se forment aux fonctions de maîtres d'école, de catéchistes, et quelques-uns à celles de ministres du saint Evangile. Notre mission du Lessouto a de fréquents rapports avec cette institution. Elle y a même placé, comme essai, deux de ses meilleurs élèves pour y étudier la théologie. Lorsque M. Stewart arriva au sud de l'Afrique, il y a une quinzaine d'années, il éprouva un irrésistible désir de s'associer à l'entreprise de Livingstone et il se joignit à lui pour explorer le bassin du Zambèze et le Shiré. Depuis lors, tout en travaillant au salut des âmes et à la création d'un pastorat indigène en Cafrerie, ses

pensées ne se sont jamais détachées des grandes perspectives que les découvertes de son ami ouvraient à nos missions évangéliques. L'année dernière, étant allé faire en Ecosse et en Angleterre des collectes pour son œuvre spéciale, il a profité de l'émotion générale produite par la récente arrivée des restes du grand voyageur missionnaire, pour proposer un moyen de réaliser ses aspirations chrétiennes et philanthropiques. Livingstonia doit être tout à la fois un centre d'évangélisation et un établissement industriel anti-esclavagiste.

Cette proposition ayant été accueillie avec enthousiasme, le premier soin de M. Stewart a été de recueillir un fonds de 250,000 francs et de s'assurer la coopération d'hommes animés du même esprit que lui.

Le journal du Cap, *l'Argus*, annonce, dans son numéro du 12 juin, l'arrivée à la baie de la Table, des membres de l'expédition. Ils sont au nombre de huit. Le chef est M. E.-D. Young, de la marine royale. Avec lui sont le Rév. Dr Robert Laws, de l'Eglise libre d'Ecosse; M. Henri Henderson, agent de l'Eglise établie d'Ecosse, qui elle aussi veut choisir l'emplacement d'une station semblable à celle de Livingstonia; MM. George Johnstone, maître charpentier; George Macfadyen, ingénieur et forgeron; Allan Simpson, de la même profession; Alexandre Riddel, agriculteur, et William Baker, simple marin. Ils ont emporté avec eux sur le *Walmer Castle* qui fait le service de Londres au Cap, une chaloupe de quinze tonnes, « l'*Ilala*, » mue par la vapeur et pouvant faire dix milles à l'heure. Elle a été construite de telle façon qu'on peut la démonter et que chaque pièce ne pèse que cinquante kilogrammes. Pour diminuer les périls de la navigation sur le Zambèze, il y a aussi deux bateaux très solides, l'un de vingt-quatre et l'autre de vingt-six pieds de long, pouvant être également démontés; enfin un petit canot, ce qui porte à quatre les moyens de transport par eau.

M. Stewart avait devancé l'expédition de quelques jours pour affréter au Cap ou à la baie d'Algoa, un navire qui prendra à son bord le personnel et tous les objets d'équipement et ira les déposer à l'embouchure du Zambèze. Le docteur lui-même ne partira pas par ce navire. Il doit s'arrêter pendant quelque temps à Lovedale, où il a diverses choses à régler ; mais, après cela, il rejoindra l'expédition. En attendant, celle-ci, conduite par M. Young, s'avancera jusqu'aux cataractes Murchison. On est assuré du bon vouloir des autorités portugaises, qui ont même promis de faire transporter les approvisionnements et les marchandises appartenant à la mission. Lorsqu'on sera arrivé aux cataractes Murchison, la chaloupe et les bateaux seront démontés et portés par des indigènes jusqu'à une distance de soixante milles. Ces natifs ne recevront pas pour paiement de l'argent ou de l'or, mais du calicot. On en a emporté vingt mille aunes. La quantité des approvisionnements de toute espèce est telle qu'ils suffiront pour dix-huit mois.

L'expédition espère atteindre le cap Maclear, sur le Nyassa, vers le milieu du mois d'août ; il y aura encore assez de temps pour se procurer des abris avant la saison des pluies. Ce qu'on fera après cela a été prévu et réglé d'avance jusque dans les plus petits détails. Le grand principe auquel tout a été subordonné, c'est que dans les efforts que l'on fera pour convertir et civiliser les indigènes, on ne recourra qu'à la force morale. Cette prescription s'étend jusqu'à la traite des noirs, dont la suppression est l'un des buts avoués des fondateurs de Livingstonia. Rien n'est plus sage que les instructions qu'ils ont reçues là-dessus et dont voici quelques citations :

« Nous ne pouvons sur ce point difficile vous prescrire qu'une seule règle, mais elle est absolue : ne recourir jamais et dans aucun cas à la force matérielle. En convainquant les indigènes par des conseils donnés avec amour et

bonté et par des voies conciliantes qu'ils nuisent à leurs propres intérêts et qu'ils travaillent à leur propre ruine en se livrant à un semblable trafic, vous ferez infiniment plus avec le temps, que si vous interceptiez, les armes à la main, les caravanes des Arabes.

« N'oubliez pas que le premier coup de fusil que vous tireriez sur les marchands d'esclaves, soit arabes, soit nègres, ferait avorter les effets de tout ce que vous auriez obtenu jusque-là par vos efforts charitables. Le moindre acte de violence vous priverait pour longtemps de toute sécurité, vous rendrait impossibles les voyages et les visites sans lesquels vous ne pouvez ni apprendre à connaître les populations, leurs idées et leurs usages, ni gagner leur confiance.

« Le seul cas où vous pourrez vous servir de vos armes, c'est celui où vous seriez attaqués, cas qui n'est guère à prévoir ; mais, même alors, ne renoncez qu'à la dernière extrémité à un recours sincère et persévérant à la patience, au support et à la douceur. Allez même jusqu'à vous retirer momentanément pour vous soustraire à la lutte. Le journal de Livingstone vous fournira en ce point d'excellents exemples à suivre. »

En sus des buts déjà indiqués dans ce qui précède, l'expédition aura à déterminer s'il serait pratiquable et possible d'établir dans l'intérieur du continent une communauté européenne. Cela serait d'une extrême importance pour les futures destinées de l'Afrique; mais les dispositions des indigènes et le climat du pays permettraient-ils d'espérer qu'on puisse créer ainsi un centre de civilisation qui se suffise à lui-même et qui devienne une bénédiction pour les aborigènes ?

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN CAFRERIE.

On lit dans le *Messager cafre*, qui se publie à Lovedale, en Cafrerie, sous la direction des missionnaires de l'Eglise presbytérienne libre d'Ecosse :

« Dans la séance du consistoire qui s'est tenue à Lovedale, le 7 avril, deux des étudiants en théologie, Elie Makioané et Pambani Mazimba ont obtenu leur licence de prédicateurs de l'Evangile. Leur instruction théologique n'est en rien inférieure à celle des licenciés d'Ecosse (grade correspondant à celui de nos bacheliers en théologie en France). Ils possèdent le grec et l'hébreu en une mesure suffisante pour les études bibliques auxquelles ils seront appelés par leur charge. Makioané a été l'éditeur de l'*Isigidimi sa Maxosa*.

« Mazimba avant de commencer ses études avait été imprimeur dans la mission. L'un et l'autre connaissent parfaitement la télégraphie et l'ont pratiquée.

« Quarante-quatre jeune Cafres se sont présentés aux examens pour l'obtention de brevets d'instituteurs et d'institutrices : 12 à la ville du Cap; 3 à Graham's-Town; 23 à Lovedale et 6 à la station du capitaine Blyth. Dans ce nombre, 8 ont été reçus avec mention honorable, 28 ont simplement obtenu leurs brevets et 8 ont échoué.

MISSIONS DE L'EGLISE ÉPISCOPALE D'ANGLETERRE.

Un dimanche parmi les Maoris de la Nouvelle-Zélande.

(Récit du révérend E. C. Stuart.)

L'archidiacre Clarke m'ayant proposé de l'accompagner dans sa visite trimestrielle à Manga-Kahia, je partis avec lui de Waimaté le samedi, 21 octobre, à 7 heures du matin.

La route, qui en bien des endroits n'est qu'un simple sentier, conduit le voyageur tantôt le long de collines accidentées, tantôt à travers d'épaisses forêts et des gués peu sûrs. Un temps splendide favorisa notre marche; quelques trous fangeux nous firent cependant comprendre ce que doit être, dans une saison moins favorable, la voie que nous parcourions. A moitié chemin, nous fîmes une halte assez longue. Nous passâmes la nuit à deux lieues et demie de notre destination. A peine nous étions-nous installés sous un abri convenable, qu'un violent orage éclata. Il dura assez longtemps, et nous eûmes à nous féliciter d'avoir pu échapper à des torrents de pluie et aux assauts d'un vent furieux.

En poursuivant notre route, nous passâmes devant deux localités qui, dans les annales de la Mission, présentent un certain intérêt. C'est d'abord le fameux *Pah* d'Ohaewae, où, pendant la guerre de 1845, trois cents Maoris repoussèrent une force anglaise qui leur était trois fois supérieure en nombre. Dans ce combat, les Anglais perdirent cinquante hommes, tandis que les Maoris, protégés par une palissade imprenable, n'eurent, à ce que l'on dit, aucune perte à déplorer. La nuit suivante ils évacuèrent silencieusement le pah. Depuis lors, il était resté désert jusqu'à ces dernières années, où il a été décidé que l'on y bâtirait une église pour les Maoris des *Kaïngas* ou hameaux voisins. Ce fut l'archidiacre Clarke qui le premier en suggéra l'idée. Cette proposition fut accueillie avec empressement par les natifs, et, pour en faciliter l'exécution, ils firent aussitôt une concession de 13 arpents de terre, y compris le pah lui-même. On y a bâti une jolie petite église. Comme toutes celles du pays, elle a été construite en bois. Des blocs, habilement sciés, provenant du fameux *kauri*, ou pin de la Nouvelle-Zélande, font l'office de murailles. Les Anglais ont fourni le plan ainsi que la main-d'œuvre. Une nef, un chœur, un portique, un pignon assez élevé, surmonté d'un

petit clocher, des fenêtres en ogive ornées de vitraux coloriés, un ameublement simple, mais convenable, voilà en peu de mots ce qu'est l'église de Ohaewae, et ce que sont tous les temples que l'on a bâtis pour les indigènes depuis quelques années. Le plan est le même pour tous ; ils ne diffèrent que par les dimensions. Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que dans la plupart des cas, les frais de construction ont été entièrement à la charge des Maoris et que ce sont eux qui ont donné le terrain nécessaire. On comprendra facilement que nous arrêtions nos regards avec complaisance sur ces édifices. Leur agréable aspect est rehaussé par un magnifique paysage. Ils sont une preuve frappante de l'intérêt que les naturels prennent à tout ce qui concerne la religion ; ils sont aussi le gage de grandes choses pour un prochain avenir. On voit encore quelques traces de l'ancienne forteresse. L'officier anglais qui dirigeait l'assaut et qui fut tué à la tête de sa colonne d'attaque, était le fils de l'évêque Phillpotts. Lui et un autre officier, le capitaine Grant, furent enterrés dans le cimetière de Waimaté. Les soldats morts sur le champ de bataille, au nombre de 49, avaient été mis dans une fosse creusée non loin du lieu où ils étaient tombés.

L'année dernière, les Maoris ont demandé au gouvernement l'autorisation d'exhumer leurs restes et de les enterrer chrétiennement dans le cimetière que l'on voit maintenant sur l'emplacement de l'ancien pah.

A quelques lieues plus loin, se trouve une autre localité intéressante ; l'ancienne station missionnaire de Kaikohé. C'est là que M. Davies, l'un des premiers missionnaires de la Nouvelle-Zélande, a travaillé pendant de longues années. La maison qu'habitait ce fidèle serviteur de Dieu a depuis longtemps disparu ; seule une cheminée de briques en indique encore l'emplacement. L'église, par contre, existe encore et est desservie par un instituteur indigène, homme intelligent et qui possède une certaine instruction.

Il ne reçoit pas d'honoraires pour ses services; il habite dans une bonne maison et cultive des champs entourés d'une clôture.. Ces instituteurs sont généralement des chefs de tribu, et par conséquent des hommes influents.

Non loin de Kaikohé, l'archidiacre Clarke me montra un endroit où quatre Maoris soutinrent, pendant plusieurs jours, l'attaque de quatre-vingts autres insulaires. La lutte s'était engagée au sujet de quelque terrain. Retranchés dans une hutte, ces quatre hommes, qui voulaient à tout prix rester en possession de leurs champs, avaient creusé une fosse au milieu de la hutte, et de là faisaient feu sur leurs agresseurs. Ils en avaient déjà tué trois lorsque M. Clarke put intervenir. Il conseilla aux assiégés de renoncer à une lutte inégale qui ne pourrait que se terminer fatalement pour eux. Ils finirent par comprendre qu'il avait raison, et, profitant de l'obscurité de la nuit, ils gagnèrent le large. M. Clarke me dit à ce propos que dans toutes les guerres des Maoris, soit avec leurs compatiotes, soit avec les Anglais, les missionnaires ont toujours pu porter secours aux blessés et donner des consolations aux mourants, sans que personne les inquiétât.

Pendant ce voyage, nous ne vîmes que peu de hameaux et ne rencontrâmes presque personne sur notre route. Quelques champs labourés, d'autres qui l'avaient été jadis se présentaient, çà et là, à nos regards. Mais il est dans les habitudes des Maoris de cultiver des terres dans la seule intention d'établir leurs droits de propriété sur le pays. Après une ou deux récoltes, ils s'en vont ailleurs. Ces *Kaïngas* ne ressemblent en rien à des villages, comme ceux que nous possédons dans l'Inde, avec boutiques et ateliers de diverses sortes. Quelques huttes de joncs secs, entourées de champs de pommes de terre, c'est là tout ce qui constitue un kaïnga. Autrefois, les Maoris vivaient dans leurs pahs et formaient là des communautés capables de se défendre. Sur plusieurs éminences se voient encore

les ruines de ces anciennes forteresses. Nos missionnaires se souviennent d'avoir vu des centaines de natifs là où il n'y a plus aujourd'hui que ruines et désolation. Il était facile alors de les rassembler pour les instruire. Maintenant, non-seulement leur nombre est considérablement réduit, mais de plus ils sont très dispersés. Cet état de choses rend très difficile la tâche des hommes qui ont pour mission de les appeler à la vie religieuse et intellectuelle.

Arrivés à Manga-Kahia, nous nous logeâmes dans une maison bâtie autrefois par Raïhéna (Richard) Tankawau. Dans sa jeunesse, ce Maori avait fait partie d'une troupe de Néo-Zélandais qu'on emmena en Angleterre pour y donner, sur les théâtres, des représentations de leurs danses de guerre. Mais, grâce à l'intervention de quelques personnes bienveillantes, ces jeunes gens furent libérés de l'engagement que de vils spéculateurs leur avaient fait contracter.

Une souscription faite en leur faveur leur permit de retourner auprès de leurs parents et de leurs amis, qui les pleuraient peut-être. Une dame, qui jadis avait visité la Nouvelle-Zélande, devint pour eux une protectrice dévouée ; elle ne cessa point de s'intéresser à eux, même après leur départ d'Angleterre. Raïhéna habita jusqu'à sa mort la maison qu'il s'était bâtie ; il contribua largement aussi à la construction d'une église et n'hésita pas pour cela à vendre une partie de ses terres. Cet homme paraît avoir été en exemple à tous ceux avec lesquels il a été en contact, soit dans sa vie privée, soit dans ses relations publiques comme chef de tribu. A sa mort, n'ayant pas laissé de fils, sa famille décida que sa maison serait léguée au missionnaire chargé de visiter les chrétiens de Manga-Kahia. J'ai vu sa tombe dans le cimetière de l'endroit, et j'ai traduit textuellement l'inscription de la pierre funéraire.

Elle porte :

Hei Tohu Tenei
Mo
RAÏHÉNA TANKAWAU
I Mate
Tihema 14, 1869
40 Tau.

Ce qui signifie :

A la mémoire
de
RICHARD TANKAWAU,
Mort le 14 décembre 1869,
Agé de 40 ans.

Il pleuvait bien fort, lorsque, dans la soirée du samedi, nous franchîmes le seuil de cette jolie maison, qui nous appartient en propre, et il plut toute la nuit sans interruption. Il y avait à craindre que la rivière ne fût point guéable le lendemain matin; or nous avions à la traverser cinq fois pour atteindre l'église. Fort heureusement, nos chevaux purent trouver pied partout. A mesure que nous approchions du temple, des hommes, des femmes et des enfants se joignaient à nous. La plupart étaient montés sur leurs petits chevaux à tous crins. Les femmes avaient emporté avec elles, soigneusement empaquetés, leurs habits du dimanche, pour ne les mettre qu'au moment où elles seraient sur le point de faire leur apparition dans l'assemblée. La population tout entière paraissait vouloir profiter de la visite du *minita* (ministre). L'église est située sur une jolie petite élévation, entourée d'autres collines boisées jusqu'au sommet et formant un arrière-plan des plus agréables. A notre arrivée, nous trouvâmes assises sur le gazon fleuri, bon nombre de personnes venues de diverses localités. Il y en avait qui avaient dû faire jusqu'à trois lieues. Il y a une espèce de caravansérail où les personnes

venues de loin trouvent un abri et un lieu de repos. Tout près de là, est une petite cabane qui fut transformée en cuisine pour la préparation du frugal repas que nos gens devaient prendre entre les deux services.

A dix heures, les communiants se réunirent. Ils étaient au nombre de dix-huit. M. Clarke les catéchisa sur la sainte Cène. Ils furent très attentifs et parurent écouter avec le plus vif intérêt les explications et les exhortations du pasteur. Une heure après ce service préliminaire, la cloche retentit pour inviter toute la congrégation à se rendre dans la maison de Dieu. Je prêchai sur Jean, X, 14. M. Clarke me servit d'interprète. Le produit de la collecte s'éleva à 60 fr. environ. Le chant fut plein d'entrain; les répons partaient avec un ensemble et une harmonie qui, j'ose l'affirmer, ne s'observent nulle part au même degré que dans les congrégations maoris. C'était aussi quelque chose de bien réjouissant que de voir des personnes âgées chercher elles-mêmes dans leurs livres de prières les psaumes du jour. Cela tient à la bonne éducation que ces gens avaient reçue avant les guerres qui ont désolé la Nouvelle-Zélande, alors que la population tout entière apprenait à lire sous les soins des missionnaires.

Lorsque le service du matin fut terminé, on songea au dîner, dont un généreux instituteur avait bien voulu faire les frais. Une partie des mets avait été préparée la veille, mais il restait encore à cuire les pommes de terre et à faire bouillir l'eau pour le thé. Les indigènes cuisent ordinairement leurs pommes de terre dans un *hangi*. Voici, en peu de mots, comment ils s'y prennent : on creuse d'abord dans le sol un trou de deux pieds de profondeur et on y entretient un feu sur lequel on place un petit tas de pierres plates de la dimension de nos briques. Lorsque tout le combustible est consumé et qu'il ne reste plus que les pierres bien rouges, on les asperge d'eau, puis on les recouvre de nattes vertes sur lesquelles on met les pommes

de terre, en ayant soin de les entourer de feuilles de fougères fraîchement coupées. Après cela, on répand sur le tout assez d'eau pour produire une vapeur copieuse que l'on empêche de se répandre au dehors en entassant de la terre sur le four. Au bout d'une demi-heure, on retire les pommes de terre et on les sert dans des paniers carrés fort propres, et elles ont un goût exquis.

Le dîner fut servi dans l'école, où tout le monde s'assit par terre en formant plusieurs groupes. Une table avait été placée pour nous à l'une des extrémités de la salle. Il eût été impossible de voir des gens se conduire avec plus d'ordre et de bienséance.

M. Clarke tint le service du soir. Son discours impressionna vivement l'assemblée. En revenant de l'église, nous passâmes chez le maître d'école, qui vit, avec sa femme, dans un lieu retiré, caché par des arbres. J'aurais dû mentionner l'étrange contraste que présentaient dans l'assemblée deux femmes d'origine anglaise. Elles avaient épousé en Angleterre deux jeunes Maoris qui faisaient partie de la petite bande de danseurs dont j'ai parlé plus haut. Sans doute qu'elles s'étaient imaginé avoir donné leur main à des princes, ou tout au moins à des gens très riches. Quel ne dût pas être le désappointement de nos aventureuses compatriotes lorsqu'elles virent pour quelles demeures elles s'étaient expatriées, et que ne leur a-t-il pas fallu d'énergie pour conserver quelques-unes de leurs habitudes européennes? Nous fûmes heureux de les voir mettre à profit cette occasion d'entendre la prédication de la Parole de Dieu.

La journée ayant été magnifique, les rivières avaient considérablement baissé, de sorte que nous n'eûmes aucune peine pour regagner Waimaté le lundi. Nous nous étions levés de bonne heure, et, à une heure de l'après-midi, nous étions au terme de notre voyage, qui avait été en tout de 27 lieues. La population que nous avons visitée est bien éparse, mais elle n'est pas sur le point de s'étein-

dre, si l'on en juge par le nombre des enfants. M. Clarke se propose de rattacher la congrégation de Manga-Kahia à celle de Kaikohé, et de les placer l'une et l'autre sous les soins d'un pasteur indigène. Veuille le bon Berger abaisser lui-même sur ces brebis dispersées un regard de compassion et d'amour, et leur envoyer un homme selon son cœur, qui n'ait aucun autre désir que celui de les conduire à Lui !

LA MISSION AMÉRICAINE EN EGYPTE.

Dans une réunion de l'Alliance évangélique à Londres, le Dr Johnston a donné d'intéressants détails sur la mission d'Egypte dont il était le délégué; nous pensons que nos lecteurs seront bien aises de les connaître.

La Mission égyptienne de l'Eglise des presbytériens-unis d'Amérique, s'est établie au Caire en 1855, et à Alexandrie en 1857. Jusqu'en 1865, les progrès furent lents, on n'avait pu fonder qu'une seule station, celle d'Osiout. A la fin de 1874, on en comptait 17. L'œuvre d'évangélisation est faite par 17 missionnaires, dont 10 hommes et 7 femmes, 11 prédicateurs indigènes, dont 2 consacrés, 54 évangélistes, instituteurs ou institutrices. Le nombre total des communiants à la fin de 1874, se trouvait être de 596. Cette même année, 104 personnes avaient demandé à faire partie de l'Eglise. La moyenne des auditeurs aux services du dimanche a été, pour l'année entière, de 986; ceux de l'école du dimanche, de 733. Les différentes écoles étaient fréquentées par 1,187 élèves, parmi lesquels on comptait 12 étudiants en théologie (8 d'entre eux ont reçu au mois d'avril dernier l'autorisation de prêcher); 105 étaient étudiants au collége d'Osiout.

Les membres indigènes des différentes Eglises ont

donné pour l'œuvre des missions, en 1874, la somme encourageante de 15,500 fr. La librairie des missions et les colporteurs ont vendu, pendant l'année, 16,176 livres, principalement des exemplaires des saintes Ecritures. Cette bonne semence est ainsi répandue sur toute la terre d'Egypte, et nous croyons qu'elle rapportera bientôt une ample moisson. Il y a, maintenant, six congrégations organisées ; chacune possède son pasteur indigène ; le nombre des communiants variant de 56 et 105. Presque toutes ces congrégations sont en état d'entretenir leur pasteur.

La mission se préoccupe, de plus en plus, de la préparation de pasteurs et d'instituteurs indigènes ; heureusement que le séminaire théologique et le collége d'Osiout la secondent dans ses efforts pour augmenter les connaissances des futurs prédicateurs de l'Evangile. Sur les 105 élèves envoyés des différentes stations au séminaire de théologie, on compte 76 internes qui, par cela même qu'ils sont internés, se trouvent sous la surveillance constante et sous l'influence immédiate du missionnaire chargé de la direction. Chaque station possède son école ; les meilleurs élèves de ces écoles sont envoyés à Osiout.

Malheureusement, la mission trouve encore bien des obstacles devant elle ; ils proviennent surtout du gouvernement égyptien qui s'oppose à ce que l'on construise des églises. Le besoin s'en fait vivement sentir, surtout dans la Haute-Egypte, partie du pays où la mission a recruté le plus d'adhérents au christianisme. Par exemple, à Moteah, près d'Osiout, où le nombre des membres de l'Eglise est de 82, le nombre des protestants de 500, on a eu beau pétitionner, pendant près de trois ans, pour obtenir du gouvernement l'autorisation de bâtir un lieu de culte, on a eu beau recourir aux influences les plus puissantes, le gouvernement est resté inflexible. Les protestants possédaient, cependant, dans la ville, trois lots de terrain, des briques

et les matériaux nécessaires ; on n'a pas voulu leur permettre de les utiliser.

A Koos, c'est pis encore. Koos est situé à près de quinze milles de l'antique ville de Thèbes. On a répondu aux 56 communiants, aux 300 protestants qui demandaient à célébrer leur culte, faute d'église, dans leur salle d'école, que si trois protestants se réunissaient dans un lieu quelconque pour prier Dieu publiquement, ils seraient poursuivis au nom de la loi. Le colporteur des missions a été chassé de Koos par les officiers du gouvernement ; il ne lui a pas même été permis de retourner dans sa maison chercher les livres qui s'y trouvaient.

Il y a un an que cela se passait. On a appelé l'attention du khédive sur cet état de choses.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BERLIN

(d'après l'*Algemeine Missions Zeitschrift*).

La Société de missions de Berlin fut fondée en 1824, par Néander, dans le but de venir en aide à d'autres Sociétés de langue allemande, telles que celle de Bâle; à partir de 1834, elle entreprit une œuvre spéciale. Plusieurs comités auxiliaires se formèrent dans l'est de la Prusse. En 1874, l'association pouvait disposer d'un revenu de plus de 60,000 thalers (225,000 fr.) et, de plus, elle se trouvait être en possession d'une belle maison de missions. Elle prépare elle-même ses futurs missionnaires. Les vues calvinistes ne sont point exclues du cadre de l'enseignement, qui est essentiellement basé sur les croyances luthériennes. Le champ d'activité de cette Société est au sud de l'Afrique. Elle y est représentée par deux Synodes et trois conférences de districts. Les missionnaires se réunissent une fois l'an, dans chacun de ces districts, sous

la présidence d'un surintendant. Bon nombre de natifs s'emploient à l'œuvre, sans avoir les attributions de pasteurs.

L'œuvre de la Société se distingue par une stricte discipline. Les troupeaux sont surveillés de près, quoique traités avec bonté. Dans bien des cas, les stations tirent presque tout leur entretien de comptoirs établis par la Société, ainsi que des produits du pays et des dîmes des chrétiens indigènes. S'étant concentrée dans ce champ d'activité, la Société de Berlin y renforce continuellement son personnel missionnaire, y fonde de nouvelles stations et s'attache à donner à ses travaux d'évangélisation une extension toujours plus grande. Ses plus anciens établissements sont parmi les Korannas, dans la république du fleuve Orange. Là, on en compte trois auxquelles se rattachent environ un millier de païens convertis. Malheureusement, ces indigènes sont depuis quelque temps en contact avec les chercheurs de diamants qui se sont établis dans leur voisinage et qui ne laissent pas que d'exercer sur eux une influence pernicieuse. La seconde conférence comprend quatre stations situées parmi les Hottentots, dans la colonie du Cap. Il y a là environ 1,600 membres. La congrégation la plus nombreuse est celle d'Amalienstein qui, à elle seule, compte 700 communiants. Les contributions des natifs s'ajoutant aux bénéfices réalisés par un comptoir, suffisent pour couvrir tous les frais, y compris le traitement des quatre missionnaires qui y sont employés.

Dans la Cafrerie britannique, les établissements de la Société de Berlin forment un Synode. Ces Eglises naissantes eurent beaucoup à souffrir durant la dernière guerre qui désola ce pays. Ainsi, Béthel, la plus ancienne station, a été deux fois détruite et deux fois reconstruite. En ce moment, l'intempérance et la vanité généralement répandues au sein des tribus Cafres, forcent les missionnaires à recourir à une sévère discipline. Ce champ de travail est dif-

ficile et ingrat. On ne trouve encore dans 5 stations que 420 indigènes professant la foi chrétienne.

Celles de Natal, au nombre de 6 et comptant 650 membres, forment une conférence.

La plus récente mais en même temps aussi la plus vivace de toutes les missions de Berlin est dans la république du Transvaal. C'est là qu'en 1860 la Société atteignit enfin les Béchuanas, parmi lesquels elle s'était proposé de travailler dès le début. De toutes les races du sud de l'Afrique, aucune ne semble être aussi bien disposée pour l'Evangile que celle-là. Cependant, il y a eu ici des persécutions, mais au lieu d'entraver l'œuvre, elles n'ont fait que la consolider. En 1864, Sékukuné, le chef des Bapelis, expulsa de son territoire et les missionnaires et ceux de ses sujets qui avaient embrassé le christianisme. Après bien des privations et des souffrances de tout genre, les persécutés parvinrent à fonder une nouvelle station à laquelle ils donnèrent le nom de Botsabélo (refuge). Depuis lors, cette congrégation va toujours en croissant. Elle compte actuellement un millier de membres appartenant à la tribu de Sékukuné et à d'autres encore. Les règlements de ce village chrétien empêchent les vices de la civilisation euro-ropéenne d'y pénétrer. Un mouvement analogue s'opère dans d'autres parties du territoire de la république; partout, les Béchuanas montrent un grand empressement à recevoir l'Evangile. Il y a 6 stations qui comptent environ 1,450 néophytes.

Une œuvre a été également entreprise, mais avec moins de succès, parmi les Matébélés, dans la partie la plus septentrionale du Transvaal. Les missionnaires de Berlin ont pris pied en 1872 sur le territoire des Batsuétlas, qui vivent dans des vallées où abondent les fruits tropicaux. Abstraction faite des postes avancés de la Société de Londres à Inyati, les nouvelles stations de la Société de Berlin situées sous le 23° de latitude sud, non loin des rives du fleuve

Limpopo, sont celles qui sont le plus rapprochées de l'Afrique centrale.

Malheureusement, nous voyons par le journal de la Société de Berlin (*Berliner Missions Berichte*), que la mission du Transvaal, passe actuellement par une crise douloureuse. Les Boers, qui considèrent les natifs comme des êtres inférieurs que l'homme blanc peut à son gré subjuguer ou refouler dans l'intérieur du pays, traitent ces derniers avec beaucoup de dureté. Les indigènes comprennent tout le sérieux de leur position, mais ne voulant pas tenter un suprême et dernier effort pour secouer un joug écrasant, il y a des chefs qui s'en vont, suivis de leurs sujets, chercher le repos et la liberte dans l'exil.

Parmi les quatorze stations du Transvaal, quatre ont surtout à souffrir de cet état de choses; ce sont celles de Botsabélo, Wallmannsthal, Tshuaneng et Makapanspoort.

Dinkoanyane, ce chef si fidèle, si dévoué à la cause de l'Evangile, vient de quitter Botsabélo avec une suite très nombreuse. Le troupeau de cette localité a été décimé par suite de ce départ précipité. On y comptait, en 1843, onze cents membres, tandis que maintenant, malgré une augmentation de cent onze personnes pendant le courant du dernier exercice, ils se trouvent réduit à huit cents. D'autres départs, moins nombreux que le premier, s'effectuent encore de temps en temps. D'après le missionnaire Grützner, les indigènes qui ont émigré veulent à tout prix rester chrétiens et désirent même qu'un missionnaire les suive dans leur retraite.

A *Wallmannsthal*, les vides produits dans les rangs de la population par suite du départ de son chef, Jean Kékané, et de bon nombre de ses sujets, viennent d'être comblés par l'arrivée d'un autre chef de tribu, Selapé, et de gens appartenant à son subordonné, Ntshaopé. Ainsi, la communauté s'est maintenue au même niveau, grâce aux bonnes dispositions des nouveaux habitants. Il y a encore

trente-sept candidats au baptême. Les membres du troupeau se proposent de construire une maison d'école à leurs frais.

A *Tshuaneng*, Maubané ayant émigré avec tout son monde pour échapper aux tracasseries sans cesse renaissantes des Boers, la station a dû être abandonnée. Ce chef est allé se fixer dans le voisinage de la station de Molimulle où il a acheté des terres pour lui et pour ses gens. Pour assurer son indépendance, le missionnaire Sachse a, lui aussi, acheté des terres au nom de la Société. Cette précaution était réellement nécessaire, car Maubané prend une attitude de plus en plus hostile vis-à-vis de ce frère et de ceux de ses sujets qui font profession de croire en Jésus-Christ. M. Sachse a donné à sa nouvelle station le nom de Neuhalle. La communauté se compose de trente-cinq communiants et de cinq candidats au baptême. Ces quelques personnes caressent l'idée de pouvoir, prochainement, élever une chapelle.

Les stations de *Potschefstrom* et de *Prétoria* donnent des encouragements aux missionnaires.

La première, fondée en 1872, comptait en 1874, 31 communiants et 24 catéchumènes. Prétoria compte, actuellement, 252 communiants et 81 candidats au baptême.

Le troupeau de *Leydenburg*, où le missionnaire Nachtigal a travaillé pendant de longues années, a dû changer de résidence et s'établir sur un autre emplacement situé à un mille de Leydenburg même, et cela à cause d'un nouveau code de lois et de la mauvaise influence qu'exerçaient sur des membres de l'Eglise des mineurs qui arrivaient en foule. La communauté compte 200 membres.

La station de Molimulle, située non loin du village de Waterberg, semble bien promettre pour l'avenir. Le missionnaire Beyer instruit avec joie les 50 élèves confiés à ses soins ainsi que les catéchumènes, qui sont au nombre

de 51. La communauté compte 76 membres dont 38 communiants.

La station Malokung paraît être entrée dans une nouvelle phase. Il y a déjà un petit noyau de paroisse : 9 membres et 5 catéchumènes. Quelques indices font espérer que le printemps succédera à un long hiver.

Le chef de *Thutloane;* Mankopane, prend une attitude toujours plus hostile vis-à-vis de l'œuvre missionnaire. Ses gens sont cependant très avides d'entendre la prédication de la Parole de Dieu. La petite communauté compte 25 membres, dont 24 communiants. 7 enfants fréquentent l'école qui vient d'être ouverte.

A *Ga Matlale*, l'œuvre se développe lentement. Le chef Mangoati, témoigne beaucoup de bienveillance et de respect au missionnaire Kühl. Le troupeau compte 57 membres et 27 candidats au baptême.

La petite communauté de *Blauberg* fait la joie de son missionnaire Stech. Il entretient de bons rapports avec le chef Malobocho, bien que ce dernier demeure insensible aux appels de grâce qui lui sont adressés par le fidèle serviteur de Dieu.

Makhabeng. Il a semblé, pendant quelque temps, que cette station allait devenir le théâtre d'un grand réveil et que la vie jaillirait à flots pressés parmi les gens de Monyeboli. Quelques mois plus tard, toutes ces belles espérances étaient anéanties. Mais la patience et la foi triompheront.

« Les deux stations tout récemment fondées dans la partie nord du Transvaal ressemblent encore, dit le *Journal des missions* de Berlin, à un arbre fraîchement planté qui, avant de communiquer aux branches la sève fécondante, étend d'abord ses racines dans le sol pour y chercher les sucs nourriciers qui y sont contenus. Mais nous espérons que bientôt cet arbre sera, à son tour, recouvert d'un

vert feuillage à l'ombre duquel bon nombre de païens arrachés à l'idolâtrie viendront se reposer et jouiront des bienfaits et des priviléges de l'Evangile de grâce. »

MADAGASCAR.

A l'assemblée générale de la Société des missions de Londres, au mois de mai dernier, M. G. Cousins, missionnaire de Madagascar, a parlé comme suit de l'œuvre à laquelle il s'emploie :

« Ce sont les indigènes eux-mêmes qui font l'œuvre à Madagascar ; il est rare que les missionnaires prennent les devants. Le pionnier, c'est l'indigène ayant l'Evangile à la main. Les soldats, envoyés au service du gouvernement, quand ils sont chrétiens prennent avec eux leurs Nouveaux Testaments, et quand ils se voient entourés de païens et que vient le dimanche, ils célèbrent le service dans leurs familles auxquelles se joignent les païens. Un an ou deux plus tard, nous recevons à la capitale une lettre annonçant qu'une congrégation s'est formée à tel endroit, qu'on demande des Bibles, des livres de cantiques, des alphabets, etc., et on nous prie de venir visiter les chrétiens. C'est alors pour la première fois que nous entendons parler de cette Eglise.

« Ou bien ce sont des esclaves envoyés pour garder les troupeaux dans les solitudes ; ils font de même et donnent naissance, dans des districts éloignés, à de nouvelles communautés. Voilà l'origine du merveilleux succès de notre mission de Madagascar. Le paganisme de l'île était avili et dégradé de fond en comble, et une nation ne rejette pas en une seule fois les conséquences de son paganisme. Les gens qui acceptent le Nouveau Testament comme leur guide et le suivent en conscience, ne peuvent agir que d'après leurs lumières, et ces lumières seront plus ou moins

grandes, suivant la longueur et la profondeur de leur expérience. Nos Malgaches n'ont pas eu beaucoup de temps encore, et leurs esprits ne sont pas assez larges pour absorber tout ce qu'ils nous semblent avoir reçu. Aussi le paganisme pèse-t-il encore sur eux, et c'est une des difficultés avec lesquelles nous avons à lutter.

Une autre difficulté vient de l'étendue du pays à évangéliser. On parle quelquefois de Madagascar comme si toute l'île était devenue chrétienne, tandis que cela n'est vrai que de la petite province centrale, d'un autre petit district dans le Sud, et d'un ou deux points dans le Nord et le Nord-Ouest. Il y a encore des masses qui n'ont aucune ou presque aucune connaissance de l'Evangile et de Jésus-Christ. — Une autre difficulté naît encore (et c'est un point délicat) de la théorie et de la pratique gouvernementale des Malgaches. En dehors de l'Evangile, il faut le dire, la liberté, civile et religieuse, est encore entièrement inconnue à Madagascar. Le gouvernement est une monarchie despotique; le peuple est dans la main de la souveraine, il est son esclave, il s'appelle de ce nom et il est traité comme tel. Qu'un homme, par exemple, assez haut placé pour attirer l'attention de la reine, soit sur le point de se marier, il lui fait demander si tel jour conviendra pour la noce. S'il a des funérailles à célébrer, il demande l'autorisation de le faire à certain jour. Tous les plus minces détails de la vie sont soumis au gouvernement. Quelqu'un échappe-t-il par l'obscurité de sa condition à la surveillance du gouvernement central, il s'adresse à un chef subalterne.

« La seule liberté qu'ils connaissent, ils l'ont apprise dans l'Evangile de Jésus-Christ; la seule liberté qu'ils possèdent s'exerce dans la vie de l'Eglise. Je crois que cela doit nous donner une leçon de patience et nous inspirer quelque sympathie pour les difficultés où se trouve le gouvernement malgache.

VARIÉTÉS

LES DERNIERS JOURS DE LIVINGSTONE, D'APRÈS SES DOMESTIQUES CHUMAH ET SUSI.

Le 22 avril 1873, les domestiques de Livingstone remarquèrent avec inquiétude que ses forces, au lieu d'augmenter, diminuaient sensiblement. Il fallait absolument organiser un moyen de transport à bras. Pour cela on fabriqua une sorte de civière ou *kitanda*, composée de barres fortement reliées ensemble et garnies d'une épaisse couche d'herbe, sur laquelle on étendit une couverture. Cette espèce de palanquin, porté au moyen d'une longue perche par deux hommes vigoureux, faisait un lit à peine supportable, mais la nécessité était là; force fut de s'en contenter. Ce fut ainsi que l'on arriva au village voisin, après une marche pénible à travers une vaste plaine inondée. Une seconde couverture attachée à l'un des bouts de la perche abritait le malade contre les rayons brûlants du soleil d'Afrique. La seconde journée fut plus douloureuse encore que la première, la dyssenterie dont le docteur souffrait depuis longtemps, avait épuisé son pauvre corps, et ce ne fut qu'au prix de cruelles souffrances, causées principalement par les secousses de la marche, qu'il put fournir cette étape qui fut de deux heures et un quart. On arrive enfin ! Le village était désert, tous les habitants s'étaient enfuis à l'approche de la petite caravane, ne la reconnaissant pas. Avec quel soupir de soulagement le malade épuisé s'étendit dans une cabane que ses hommes s'étaient empressés de construire ! C'est là qu'il a tracé les dernières lignes de son journal : « Epuisement complet;

rester ; guérir ; j'ai envoyé acheter des chèvres à lait. Nous sommes sur les bords de la Molilama. »

Le lendemain, 29 avril, le chef Kalunganjovu, suivi de sa tribu presque au complet, rentrait au village. Il exprima le désir de soulager son hôte autant qu'il le pourrait, et de l'aider dans ses préparatifs de départ. Ce fut lui qui s'occupa de rassembler les canots nécessaires pour traverser la rivière, et qui surveilla avec un soin minutieux tous les détails de cette partie du voyage. « Je veux faire pour mon ami, » disait-il, « tout ce qui m'est possible. » Hélas ! les forces du malade avaient encore baissé ; il ne pouvait plus se traîner jusqu'à la kitanda ! On fut obligé d'abattre un côté de la hutte, pour pouvoir l'approcher du malade, de peur de produire en le portant à bras une secousse qui eût pu l'achever. Le passage de la rivière était une opération difficile et rendue dangereuse, ce jour-là, par la force du courant. Kalunganjovu assis sur un tertre, surveillait lui-même le passage de l'escorte et des bagages, pendant que Livingstone, à l'ombre d'un arbre, attendait son tour. Comment le transporter sans le faire trop souffrir ? C'est ce que chacun se demandait ; la kitanda était trop large pour les canots, il fallait donc que quelqu'un prît le patient dans ses bras, et cependant le moindre attouchement lui causait des douleurs insupportables. Après plusieurs essais infructueux, Chumah, plus fort ou plus adroit que les autres, réussit à déposer le docteur sur une couche dans le fond d'un canot, que Chaupère, Susi, Farijala et Chumah lui aussi dirigèrent avec le plus grand soin. Sur l'autre rive, même peine et mêmes douleurs pour regagner le palanquin. A ce moment, le malade était tellement affaibli que Susi prit les devants pour préparer au village prochain, la hutte indispensable. La dernière partie du trajet, à travers des marais et des fondrières, fut extrêmement pénible. Le vaillant voyageur à bout de forces, suppliait à chaque instant ses porteurs de s'arrêter pour le laisser reposer.

En vain essayait-on par moments de l'asseoir ou de le soulever, sa faiblesse ne le permettait plus. Il perdit plusieurs fois connaissance. La fièvre le brûlait, il suppliait qu'on lui donnât à boire. Heureusement que Susi qui avait devancé les porteurs, lui avait envoyé de l'eau. Il put donc se rafraîchir, mais ses forces ne se ranimaient pas; un moment même on crut qu'on ne pourrait pas aller plus loin, il demandait qu'on le laissât où il était. Au bout d'une heure cependant, on se remit en route, et en encourageant le malade on réussit à atteindre le village. La plupart des huttes étaient entièrement vides; les habitants faisaient leurs récoltes, et c'est assez l'usage de se construire un abri temporaire à proximité des champs pour y passer le temps de la moisson. Toute la petite caravane trouva donc de la place pour se loger.

On l'installa dans une cabane aussi bien que possible; toutes les fentes avaient été soigneusement bouchées avec de la terre pour empêcher la pluie de pénétrer à l'intérieur. Sa boîte de pharmacie fut mise à sa portée, tout près de son lit, et l'on alluma un grand feu devant la porte. Un jeune garçon du nom de Majoara devait coucher à l'entrée de la cabane, prêt à répondre au premier signal de son maître.

Dès le matin, le lendemain 30 avril, le chef Chitambo se présenta pour accomplir envers son hôte ses devoirs de politesse, mais Livingstone était si faible qu'il ne put le recevoir et qu'il le pria de revenir le jour suivant.

Dans le courant de l'après-midi, après avoir un peu reposé il voulut remonter sa montre, avec l'aide de Susi qui lui tenait la main dans la position qu'il avait indiquée. Le soir, chacun revint, les uns pour se coucher et dormir, les autres pour veiller, mais tous avec le sentiment que la fin approchait. Vers onze heures du soir, il fit appeler Susi. « Sommes-nous à Luapula? » demanda-t-il. « Non, » lui répondit Susi, « nous sommes dans le village de Chitambo, sur

la Molilama. » Un instant après, il reprit en dialecte indigène : « A quelle distance sommes-nous du Luapula ? » — « A trois journées de marche. » — Quelques secondes après : « Oh ! que je souffre ! » murmura-t-il à demi-voix avec un profond soupir. Vers minuit, Majoara appela Susi pour la seconde fois. Livingstone avait alors toute sa connaissance; il demanda un peu d'eau chaude dans une tasse; puis il se fit apporter sa pharmacie, il y prit le calomel qu'il fit placer près de lui, avec une autre tasse vide, après quoi il congédia son domestique. « J'ai tout ce qu'il me faut, » dit-il, « vous pouvez vous en aller. » Ce furent ses dernières paroles.

Vers quatre heures, Majoara courut réveiller Susi. « Viens vite, » lui dit-il, « j'ai peur ! je ne sais s'il vit encore. » Susi s'empressa d'accourir, et sur ses pas arrivèrent Chumah, Chaupère, Matthieu et Muanyasere. Leur premier regard se porta sur le lit; le docteur n'y était pas ; à genoux, devant sa couche, il semblait absorbé dans une prière fervente. Un instant, ces hommes se retirèrent respectueusement, mais l'immobilité était trop complète et lorsque Majoara leur eut dit : « Quand je me suis endormi il était déjà dans cette même attitude et c'est ce qui me fait craindre qu'il ne soit mort, » alors ils comprirent et ils s'approchèrent. A la lueur d'une bougie posée sur une caisse, ils virent leur maître appuyé contre le lit, la figure cachée dans ses mains, sur les coussins. Matthieu s'avança et le toucha : le corps était déjà presque froid, la vie avait cessé depuis quelque temps; Livingstone était mort !

Ses fidèles serviteurs le soulevèrent doucement, l'étendirent sur son lit et le couvrirent avec soin, après quoi ils sortirent pour se consulter sur ce qu'il y avait à faire.

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

Typ. Ch. MARECHAL, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

BAPTÊME DE MAMPOÏ, SOEUR AINÉE DU FEU ROI MOSHESH

—

Récit de M. Mabille.

Il y a peu de temps encore, cette femme si âgée nous semblait indifférente aux choses de Dieu; il paraît cependant que dans son particulier elle priait, chaque jour, le Seigneur, lui demandant de la garder.

Il y a quelques semaines, son fils Mafa nous fit savoir qu'elle était malade et j'envoyai Léfi, le maître d'école de la station, s'enquérir de son état et l'exhorter. Le surlendemain, je me rendis moi-même auprès d'elle. Je la trouvai fort peu démonstrative dans les premiers moments de ma visite. Cependant petit à petit elle s'anima et je pus voir avec bonheur que l'œuvre de la grâce avait déjà commencé dans son cœur. Elle parla beaucoup de sa confiance en Jésus. Quand, après l'avoir exhortée, je me mis à prier avec elle, elle ne cessa d'intercaler ses propres prières dans les miennes, et même après que j'eus terminé, elle resta à genoux et continua de prier. Lorsque je fus parti, ses fils lui dirent : « Mère, pourquoi parlais-tu, pendant que le misssionnaire priait? » Elle répondit : « Croyez-vous que sa prière puisse me faire du bien si je ne prie pas, moi aussi? »

Nous étant décidés à la baptiser, une congrégation considérable se rassembla dans son village. Mampoï était trop faible pour sortir de sa couche et être portée dehors. Ne pouvant ainsi rendre personnellement témoignage au Seigneur, elle chargea une de ses belles-filles chrétiennes de faire à l'assemblée le récit de sa conversion. Ce fut donc par ce récit que notre réunion en plein air commença. Julia raconta comment sa mère avait pris depuis assez longtemps l'habitude de prier Dieu, mais seulement en sa qualité de Créateur, pourvoyant aux besoins de ses créatures; que tout récemment, elle avait entendu une voix lui dire: « Jusqu'ici tu as voulu marcher à ta manière; aujourd'hui le Seigneur t'arrête; il te tient; tu n'iras pas plus loin dans la direction que tu as prise; convertis-toi! » Plus tard, ayant déjà, quoique un peu confusément, mis son espérance en Jésus, elle se sentit poussée à demander à Dieu de la faire naître de nouveau. Un autre jour, elle se prit à dire qu'elle tenait l'enfant Jésus dans ses mains, et elle ne voulait plus les disjoindre, disant qu'elle ne voulait pas se séparer de Jésus son Sauveur. — Maintenant elle désirait être baptisée, et se préparer à déloger de ce monde pour aller auprès de Christ. Après ce récit, M. Casalis rappela à l'assemblée le baptême de Libé, la conversion de Moshesh, et invita tous les gens présents à se donner à Christ, ajoutant qu'il y en avait bien peu qui reçussent la grâce de la conversion si tard dans la vie. Deux catéchistes prirent ensuite la parole. Après quoi j'entrai dans la hutte de notre sœur, suivi de ses enfants et de ses plus proches parents; je lui adressai quelques questions très-simples, auxquelles elle répondit par des signes de tête, les mains jointes, et je la baptisai en lui donnant le nom de *Nahomi*, chéri par elle. Là encore, elle intercala sa propre prière dans la mienne. Le village de son fils Léota, chez lequel elle résidait, était resté tout à fait païen. Nous y faisons faire maintenant la prière tous les jours; elle est très-fré-

quentée; nous espérons que, par la conversion de Nahomi, le Seigneur a ouvert à sa Parole une porte que nul ne pourra fermer.

Bien âgée et affaiblie par la maladie, notre sœur n'a pas vécu longtemps après son baptême. Elle est morte le 31 mai, et elle a été ensevelie le 2 juin, auprès de son mari, frère de la première femme de Moshesh. Ses derniers jours ont été heureux. Les Bassoutos sont aux petits soins avec leurs malades; les fils de Nahomi, chacun d'eux chef de nombreux villages, avaient tout quitté pour venir auprès d'elle, pendant des semaines. Elle les faisait appeler souvent auprès de sa couche pour les exhorter à se donner à Jésus. Un des derniers jours, elle passa toute l'après-midi à parler, mais pas assez distinctement pour être comprise. Quand elle s'arrêta, on lui demanda ce qu'elle avait dit. Elle répondit qu'elle parlait de ses fils à Jésus, et que tous deux ils avaient fait une alliance sûre et ferme dans laquelle Jésus avait promis de s'occuper de ses enfants et de les convertir. Elle se réjouissait de s'en aller; et elle s'en est allée en paix. Les chefs Letsié, Tsékélo et Tsita, le petit-fils de Libé, prirent la parole sur la tombe. Les deux premiers firent entendre aux assistants des paroles pleines d'à propos; Letsié pleura à plusieurs reprises. Mais malheureusement ce ne sont encore-là que des impressions fugitives; et peu après la cérémonie, lui et les autres avaient l'air de ne plus penser à ce qu'ils venaient de dire.

Avec Mampoï s'est éteinte la génération de Moshesh: je veux dire ses frères et ses sœurs. Après l'ensevelissement, alors qu'on était occupé à remplir la fosse de terre, les païens disaient: « La vieille génération a disparu. Les deux derniers, Moshesh et Mampoï se sont convertis. C'est à nous maintenant de les suivre. » La conversion de Mampoï fera encore le thème de bien des conversations. Les païens ont vu que Dieu peut toucher une âme, même sans qu'elle aille entendre sa parole dans un temple; mais aussi

que, dès qu'une âme est réellement sous l'influence du Saint-Esprit, elle cherche la société, les conversations et les prières des autres enfants de Dieu.

Après avoir raconté cet épisode dont la simplicité et la grandeur patriarcale frapperont tout le monde, M. Mabille recommande à nos prières Mafa, le fils aîné de Mampoï. « C'est, » nous dit-il, « un chef très respecté dans la tribu. Il a, depuis longtemps, des sentiments religieux très-prononcés. Il ne manque pas une fois, lorsqu'il est chez lui, la prière du matin qui se fait dans toutes les stations et annexes, mais il ne peut se décider à confesser sa foi en Christ. Je crois qu'il possède cette foi et que le jour approche où il ne pourra plus se taire; mais voici bientôt quatre ans qu'il hésite. Je crois que sa qualité de chef est le grand obstacle. Il n'en veut pas convenir et dit que ce qui le retient est tout simplement une fausse honte dont il ne peut se débarrasser. Sur l'offre que je lui en fis dimanche dernier, il a demandé que l'Eglise priât pour lui et demandât à Dieu de lui accorder le courage qui lui fait défaut. Ne l'oubliez pas, vous non plus. »

MISSION CHEZ LES BANYAÏS, AU NORD DU LIMPOPO.

On se rappelle que les Banyaïs sont une population indigène établie à 200 lieues au nord du pays des Bassoutos, à laquelle les convertis de nos diverses stations ont résolu d'envoyer, à leurs frais, des catéchistes et des maîtres d'école. La *Petite lumière* et la correspondance de nos missionnaires nous apprennent que ce projet prend de jour en jour plus de consistance. On s'occupe en ce moment, à

rassembler les fonds nécessaires. Thaba-Bossiou a déjà fourni 500 fr. et deux bœufs de trait; Morija, 375 fr. et quatre bœufs; Hermon, 600 fr. Les autres églises se préparaient à envoyer leurs contributions. Le major Malan a recueilli pour le même objet 250 fr. parmi les Cafres convertis; il a écrit à nos missionnaires qu'ils peuvent compter sur d'autres subsides de même provenance.

VOYAGE A MATATIÉLÉ, DANS LE NOMANSLAND (1), RACONTÉ PAR M. HERMANN DIETERLEN.

Je vous ai promis de vous raconter mon voyage à Matatiélé, mais je commence à croire que je ne tiendrai ma promesse qu'à moitié, car, si je voulais entrer dans les détails, je n'en finirais plus, et ma patience serait épuisée à mi-chemin. Vous n'aurez donc que les faits principaux destinés à vous donner une idée des agréments et des ennuis d'une pareille expédition.

Deux jours de pluie et un retard du courrier retardèrent mon départ et me firent manquer un rendez-vous que m'avait donné M. Germond.

Cela me valut le plaisir de passer deux bonnes journées à Thabana-Morèna, auprès de ce frère et de sa compagne, jouissant beaucoup de leur société, de leurs charmants enfants et du pays qui, sans être spécialement beau, n'en est pas moins intéressant. A vrai dire, c'est ici qu'a commencé mon voyage. Après un faux départ causé par la pluie, nous nous mettons définitivement en route avec un domestique, et chacun conduisant en laisse un cheval de rechange; les bagages (couvertures, provisions, bouillotte) sur un cheval

(1) Nous rappelons à nos lecteurs que le Nomansland, situé au sud-est du Lessouto, est la nouvelle province que le gouvernement du Cap a octroyée aux Bassoutos. (*Réd.*)

aussi. Nous arrivons au bord d'une grosse rivière, la Makhaleng, renommée pour ses crues rapides et les longues stations que font parfois les wagons sur ses bords avant de pouvoir la traverser. Elle roule ses eaux rougeâtres entre deux berges escarpées, rongées par le courant, et garnies de vieux saules tordus en tous sens et presque couchés sur l'eau. Trop d'eau pour passer à gué. Nous traversons dans un petit bateau manœuvré par un Mossouto, nos chevaux nous précèdent à la nage, reniflant à qui mieux mieux et luttant bravement contre le courant; tous arrivent sains et saufs de l'autre côté et nous voici galopant vers une montagne qui nous sépare de Béthesda.

Une heure de repos près de la résidence du magistrat anglais de ce district, M. Austin, un mulâtre, et nous gravissons lentement un chemin qui vient d'être mis en parfait état par des Bassoutos détenus pour vol, ou autre délit. Du sommet nous découvrons la rivière Maputseng, (c'est-à-dire aux citrouilles) et la station de Béthesda, avec son jardin, et deux bouquets de vieux saules pleureurs au bord de l'eau. Nous redescendons à pied par un sentier incroyable, pour laisser nos chevaux choisir leur route au milieu des cailloux et des rochers. Peu après, nous arrivons à la station, un peu à l'improviste, mais nous y trouvons cet accueil fraternel qui rend les visites de station à station si agréables. Désirant ne pas passer un dimanche dans la montagne, nous dûmes rester chez M. Cochet trois jours, remplis par des promenades de côtés et d'autres, des causeries, des lectures, des croquis, etc.

On prend l'habitude de s'intéresser aux détails. Pour ma part, je commence à trouver grand plaisir à voir un Kraal plein de belles vaches et de gros bœufs, à les examiner à tous les points de vue, à discuter les qualités d'un cheval et les avantages d'une belle basse-cour comme celle de Béthesda.

Puis nous sommes sur l'ancienne station de M. Gosselin: voici sa maison, les arbres qu'il a plantés, un mur qu'il a construit de ses mains; voici, à l'ombre d'un bouquet de seringas, sa tombe encore fraîche; tout parle de lui, et les souvenirs qu'il a laissés sont précieux, car, il a bien travaillé et fait avancer l'œuvre. Le dimanche passe vite : deux services le remplissent aisément, car outre des cultes, il y a des salutations sans nombre à recevoir, des poignées de mains à donner. Pour mon compte, j'ai brièvement salué l'assemblée, suivant la coutume qui veut que chaque nouvel arrivant dise quelques mots dans les églises où il se trouve pour la première fois.

Lundi : Notre troupe s'est augmentée de M. Cochet, son domestique et un jeune homme qui, dit-on, va à Matatiélé pour chercher femme. En tout, six hommes et onze chevaux; cela ne fait pas mauvais effet; on dirait des gens partant pour « de lointains pays, » mais il faut prendre ses mesures à l'avance; un cheval fatigué est pire qu'un cheval mort; un homme qui n'a pas mangé n'est bon à rien, et une nuit à la belle étoile et sans couverture, ne prépare pas bien aux fatigues du lendemain.

Nous voici donc gravissant la montagne à la file indienne, chantant un peu de tout pour nous mettre en train et oublier la chaleur du soleil et les pierres du sentier. En passant, nous faisons halte dans une annexe de Béthesda, où M. Cochet détermine l'emplacement de la chapelle que l'on doit y bâtir, plante des piquets, prend des mesures et prodigue ses conseils à l'évangéliste qui, à coup sûr, n'en fera pas moins une chapelle dont les murs pencheront un peu en tous sens et dont le toit aura la forme d'une selle de cavalerie française. Arrivés à l'Orange, nous désellons, car il y a trop d'eau pour passer à gué. Aussi large que la Seine, et d'une eau pure et bleue, l'Orange a vraiment quelque chose de majestueux et de princier; c'est un fleuve avec

lequel il faut compter quand on voyage, car il faut peu de pluie pour qu'il grossisse, au point de rendre toute tentative de passage impossible. Songez que toutes les eaux des Maloutis et une partie de celles des Drakensberg vont s'y engouffrer et qu'il reçoit quelques fortes rivières. Son cours ressemble assez à celui de la Moselle : des pleins et des ras, des bancs de cailloux, des rapides et des endroits paisibles, mais d'une profondeur respectable. Ici encore, nos chevaux passent à la nage, ils semblent tout heureux d'atteindre l'autre bord et restent un bon moment à barbotter, à boire et à se reposer. Puis, ils gravissent la berge et en voici quatre, le mien en tête, qui partent comme un trait vers Massitissi, leur patrie. Deux hommes se lancent à leur poursuite et finissent par ramener nos fugitifs tout honteux de leur escapade. Ces pauvres bêtes aiment, elles aussi, l'école buissonnière.

Le soir nous nous arrêtons à la station de Massitissi, déserte dépuis le départ de M. Creux. Nous faisons un pèlerinage à la fameuse caverne que M. Ellenberger a su transformer en une maison d'habitation assez commode, mais dont l'air humide a fini par nuire à sa santé.

N'étant plus entretenue, tout y porte à la mélancolie. Par contre, la verdure est éblouissante : des touffes d'herbes et de fleurs sont suspendues dans les fentes du rocher, et les seringas, les figuiers et les saules garnissent les alentours de feuillage. On voit qu'un homme industrieux a passé par là.

Vient l'heure du souper : on me nomme cuisinier en chef et j'entre en fonctions en faisant le café, ce qui n'est pas difficile : mettre la bouillotte sur le feu, attendre que l'eau bouille, y verser le café moulu, lui laisser le temps de déposer et voilà, il ne reste qu'à déguster, et à manger avec l'appétit que donnent les courses de montagne et l'extraordinaire. L'évangéliste de Massitissi vient ensuite demander des conseils au sujet de l'Eglise et soumettre à

M. Cochet quelques cas difficiles de discipline, puis nous faisons le culte. Enfin, nous entendons, pour la première fois, la phrase traditionnelle, qui reviendra chaque soir pendant le voyage : « Comme on fait son lit, on se couche. » Chacun s'arrange suivant ses goûts, ou suivant sa corpulence ; couvertures et peaux de moutons s'allongent sur le carreau, et nous voici prêts à dormir, mais cherchant avec inquiétude la position la plus commode, c'est-à-dire celle qui permettra de sentir moins vivement que l'on est couché par terre.—Je ne me suis pas mal trouvé de cette première nuit ; j'avais d'ailleurs une couverture bien chaude, achetée au Bon Marché et un châle écossais qu'un ami m'a donné et dans lequel j'ai souvent dormi sur les banquettes de 3e classe entre Paris et Tahon.

Mardi. — Avant le jour, M. Cochet sonne le réveil; notre toilette est bien vite faite, une tasse de café bien vite avalée, et nous nous ébranlons pour entrer résolûment dans les montagnes. Je ne vous dépeindrai pas les pays que nous avons traversés ; ce n'est que montées et descentes, côtes à gravir à peu près sans chemin, dégringolades à travers les rochers ; tantôt le chemin est monotone comme sur les hauteurs, tantôt il est varié, comme quand on longe l'Orange, au milieu de champs de mabélé (blé indigène), au pied de côtes couronnées de précipices et garnies d'oliviers séculaires. Les rochers font la beauté du pays, car ils sont grandioses. A certains endroits, la couronne qu'ils formaient au haut de la montagne, s'est brisée, il en est résulté des éboulements effrayants dont les traces subsisteront toujours, mais que les indigènes apprécient beaucoup, car ils aiment se nicher au milieu des rochers qui les protégent du vent et gardent la chaleur du soleil.

Nous quittons l'Orange, grimpons la montagne, redescendons pour traverser une rivière (la Sébapala), et remontons vers la résidence d'un chef assez puissant qui, lors de

la guerre des Boers, s'est réfugié sur un plateau imprenable avec ses femmes et son bétail, et s'y est trouvé si bien logé qu'il n'en est jamais redescendu. Nous nous enfonçons ensuite dans une gorge au, fond de laquelle coule la Kutting. Ici nous sommes dans un vrai trou : des deux côtés une pente rapide, des rochers, des oliviers et de l'herbe jaune, la gelée; en bas, la rivière, limpide comme nos rivières des Vosges, bordée de saules tordus par les grosses eaux. Parfois de grosses masses de pierres sont venues lui barrer le passage, et la forcer de s'en créer un autre; de là des creux et des rapides, des espèces d'étangs où l'eau paraît noire, à cause de sa profondeur. La nuit approche, et nous ne sommes pas encore arrivés à la grotte où nous devons la passer; nous avançons quand même, mais nous sommes arrêtés par une ravine que les ténèbres empêchent de traverser. Que faire? L'endroit n'est pas abrité, nous n'aurons peut-être pas de bois, mais impossible de reculer ou d'avancer; il faut coucher ici coûte que coûte; on ne voit plus à deux pas devant soi. Nous ramassons du bois tant bien que mal, et nous nous groupons autour de la bouillote qui chante et nous met en gaieté, en dépit du froid de la nuit et de la déception; car nous savions que nous eussions été bien mieux à quelques cents pas de là. Nous chantons un cantique, faisons la prière et nous arrangeons notre lit à ce que nous appelons « l'Hôtel de la Croix du Sud, » parce que l'on voit cette constellation au plafond de chaque chambre, en compagnie de nombreuses étoiles qui scintillent dans la nuit. Le bruit monotone de la rivière et la fatigue aidant, nous finissons par nous endormir, et par bien dormir, sauf M. Cochet que le froid tient longtemps éveillé. Avant l'aurore nous ouvrons les yeux, tout est couvert de rosée, nous aussi comme de juste, et nous sommes raides comme des piquets; mais un bon feu pétille, grâce à nos gens, et nous invite à nous réchauffer. Puis nous plions bagage, opération des plus fastidieuses

qu'il faut répéter trois fois par jour, et nous reprenons notre pèlerinage.

Mercredi. Nous sortons de la Kutting, pour y retomber plus loin, la suivre une petite heure, et la quitter de nouveau; une montée de plus d'une heure et demie, et nous voici sur un long plateau froid et désert, où les souris règnent en maîtres; on les voit assises sur les pierres, se chauffant au soleil. Chose curieuse, nous passons deux ruisseaux : l'un ira se perdre dans l'Océan Atlantique par l'Orange, l'autre dans l'Océan Indien par l'Umzimvuba qui passe au sud de Natal. Puis nous descendons vers Matatiélé, vers un vaste pays de montagnes et de plaines qui s'étend devant nous à perte de vue. Nous suivons un chemin qui a son histoire. La tribu des Griquois, gouvernée par un chef nommé Adam Kok, se trouva un beau jour avoir vendu tout son territoire aux Boers. Il fallut organiser une émigration en grand : wagons, bétail, moutons et Griquois, tout se mit en marche, traversa le Lessouto et grimpa les montagnes; on dut créer des routes pour les wagons et faire des prodiges pour triompher des difficultés de l'entreprise, mais on réussit, et l'on arriva sans trop de pertes au Nomansland. On dit même que les Griquois sont en voie de prospérité. Nous arrivons au bas de la montagne après le coucher du soleil; encore une demi-heure, et nous trouverons un village de Bassoutos, mais comment avancer? Nous nous sommes fourvoyés au milieu des rochers, dans une descente; il faut aller à tâtons et traîner les chevaux par la bride. Puis vient un ruisseau profond mais fort étroit que les chevaux franchissent d'un bond, puis un autre. M. Cochet souffre d'un rhumatisme, aggravé par une chute faite dans les cailloux. Clopin clopant, nous approchons du village, salués par une meute de chiens maigres et affamés. Le chef, ne sachant qui lui arrivait ainsi à pareille heure, tarde à se montrer, mais finit

par arriver au nom de M. Cochet, qu'il connaît, et nous voici installés dans une maison assez confortable, mais dont les murs sont ébréchés et dont la porte est encore à faire.

Enfin, le *jeudi*, nous arrivons tout doucement à Paballong, l'une des deux églises de Bassoutos établies dans ce pays. Nous sommes chez un chef nommé Lébénya que la famille Cochet chérit, et où chacun s'efforce de nous recevoir et de nous montrer sa joie par de petits présents. Nous profitons du reste du jour pour faire nos ablutions, car pendant le voyage, malgré notre bonne volonté, nous n'avions pas pu soigner notre toilette comme nous l'eussions désiré.

Après une nuit passée dans une maison très propre, mise à notre disposition par un membre de l'Eglise, nous repartons et arrivons, le vendredi soir, à Matatiélé. De loin nous voyons mon ami Jean Preen, sa femme et l'évangéliste, suivis d'une énorme grue apprivoisée qui est de toutes les fêtes et cérémonies. Nous voici arrivés, un peu fatigués, il est vrai, mais comptant bien sur nos amis pour nous refaire. Avec quel plaisir je les ai revus, ces chers Preen, contents, en bonne santé et sur le point de commencer une belle œuvre dans ce grand pays où pour le moment ils sont seuls, mais où je désire de tout mon cœur les rejoindre un jour.

Le voyage de M. et Mme Preen ne s'est pas passé sans quelques accidents. Ils ont dû faire un long trajet pour tourner les montagnes vers le Sud et remonter ensuite vers le Nomansland. Les wagons ne peuvent prendre d'autre chemin, et même par cette route, ils risquent parfois de faire la culbute. C'est ce qui est arrivé trois fois à celui qui contenait les bagages de nos amis. Dans une de ces chutes, M. Preen a été entraîné et s'est blessé au-dessus de l'œil. Mais tout cela est oublié. On les a reçus à bras ouverts ; ils

ont trouvé une petite maison pour s'abriter, et leurs bagages dispersés çà et là chez des membres de l'Eglise. L'école, où se trouvent de grandes filles de dix-huit à vingt ans qui savent à peine lire et ne connaissent pas les chiffres, a de suite attiré l'attention de nos amis; ils se sont mis immédiatement à la tâche et ont vu le nombre de leurs élèves s'accroître en peu de jours. Des païennes se sont laissé apprivoiser, en voyant qu'on ne se moquait pas d'elles, et elles viennent régulièrement à l'école, propres et pleines de bonne volonté. — Le but de notre visite était d'installer officiellement nos amis Preen et de choisir l'emplacement de la station. A cet effet on convoqua tous les fidèles des environs pour le dimanche. Nous eûmes une belle réunion devant la chapelle, avec quelques discours (j'ai dit deux mots aussi), la sainte Cène et quelques baptêmes d'enfants et d'adultes. Le lendemain, ce fut aux membres de l'Eglise de parler; tous exprimèrent simplement leur joie et l'espoir de voir leur communauté s'augmenter. Quant aux païens, le chef Makuaï (de haute naissance) convoqua tout ce monde pour un pitso (assemblée nationale), qui eut également lieu le lundi. M. Cochet leur présenta M. Preen ; ils répondirent pour dire qu'ils l'acceptaient et se réjouissaient à sa venue. Le chef lui-même se montra des plus affectueux; il céda son champ à la mission, avec un grand emplacement pour bâtiments, jardins, et une source intarissable, condition essentielle de toute installation en Afrique. Bref, tout s'arrangea selon nos souhaits, ou plutôt tout dépassa notre attente; nous n'aurions pas cru le chef aussi bien disposé. Nous sommes restés à Matatiélé jusqu'au vendredi suivant, puis nous avons rendu visite à M. Meyer, le missionnaire morave que j'ai rencontré dans la colonie au bord d'une rivière. Nous avons passé chez lui une nuit. Le samedi nous arrivions à Paballong, où nous eûmes deux services le dimanche et un le lundi matin. Puis nous pliâmes bagage pour ren-

trer au Lessouto. Je ne vous parle pas du voyage du retour qui s'est fait sans encombre. M. Cochet a souffert de l'estomac deux jours, mais il s'est remis à force de jeûner et nous l'avons ramené sain et sauf chez lui. Il dit que c'est la dernière fois qu'il fait une semblable excursion, et c'est en effet trop dur pour un homme de son âge. J'ai laissé M. Germond à Thabana-Morèna, et suis revenu à Morija mardi. Mon cheval était si fatigué que je dus me contenter de le mener au petit trot ou au pas. Mais je suis enchanté de ce voyage.

H. Dieterlen.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE EN 1875.

La Société des missions de Bâle vient de célébrer son *soixantième* anniversaire.

Comme à l'ordinaire, ce qui se dégage du caractère général de cette assemblée, c'est cet esprit d'abnégation et de sacrifice qui permet de poursuivre la lutte à tout prix, fallut-il y rester soi-même.

Savoir mourir à son poste, mourir pour le succès, ou plutôt, ce qui est plus terrible, pour ne pas compromettre un succès possible mais encore tout latent, telle a été la note austère qui a retenti à plusieurs reprises parmi les foules recueillies qui se pressaient à cet anniversaire. C'est toujours la même Société qui écrivait à Zimmermann épuisé et malade, au missionnaire dévoué de la Côte d'Or, dont le départ aurait été la perte de l'œuvre :

« Restez à votre poste, c'est notre seul mot d'ordre. »

C'est grâce à ce fait, et à l'héroïsme de cet homme de foi, que la mission de la Côte d'Or prospère depuis vingt-cinq ans sous ses soins et qu'elle a donné lieu aux actions de grâce des amis de la mission.

La Société, dans un esprit de gratitude à son divin Chef a pu constater des progrès réels sur tous les points de son œuvre.

Citons-en les principaux exemples :

La mission indoue : Voici d'abord Mangalore, capitale du pays de Canara et métropole des stations bâloises du Deccan méridional. Le troupeau de cette station ne compte pas moins de 1,163 membres. A la demande de plusieurs chefs, les missionnaires ont dû ouvrir deux écoles de femmes et de filles brahmanes. L'œuvre d'évangélisation autour du Mangalore a eu la joie d'amener 30 néophytes dont 15 sont déjà reçus membres de l'Eglise.

Chez les Toulous, les missionnaires ont des néophytes dans 47 villages ou hameaux disséminés sur une étendue de quatorze lieues carrées. Le nombre des membres de ces troupeaux est de 1,314, dont 51 ont reçu le baptême dans le courant de l'année dernière. A la date du 31 décembre 1874, les missionnaires ne comptaient pas moins de 218 candidats au baptême dont un grand nombre ont dû être baptisés depuis lors.

Nous ne pouvons entrer dans les détails si intéressants de l'œuvre ; disons pour finir que les troupeaux du Canora ne comptent pas moins de 2,675 membres, soit 160 de plus que l'année dernière, et les écoles 631 élèves.

La côte du Malabar a passé par des pluies torrentielles qui ont amené à leur suite des épidémies et retardé la marche de la mission, mais encore là 45 néophytes ont été baptisés et il reste 88 candidats au baptême.

A Ménapouram, le rajah lui-même s'est mis à invoquer

le nom de Jésus, et ce n'est pas le premier exemple encourageant parti de haut.

A Palghat et à Wadakeutcheri, lutte douloureuse, mais aujourd'hui triomphe assuré et d'autant plus doux à nos cœurs.

Le nombre des chrétiens indigènes des stations bâloises de l'Inde est de 5,824 et celui des élèves de leurs différentes écoles de 2,498.

La mission chinoise. Le troupeau de Lilong s'est accru de 60 membres. Tchong-tchoun compte 240 membres. Nyen-hang-li et Foutchon-phaï sont en pleine voie de prospérité. Le nombre total des chrétiens indigènes des stations bâloises est de 1,070, celui des néophytes de 91 et celui des élèves des écoles de 224.

La mission de la Côte d'Or. Soutenue par l'autorité du gouvernement anglais, cette mission prospère et se développe. La pays paraît vouloir se civiliser. Des routes commencent à le sillonner; des établissements publics s'y élèvent partout. Des écoles surgissent dans chaque district. Le troupeau de Christianborg augmente chaque année, et les nombreux établissements d'éducation d'Acropong fonctionnent avec tant de succès que le gouverneur de la Côte d'Or en a, à plusieurs reprises, manifesté son étonnement et sa joie.

La mission en Perse est en voie de formation.

La mission parmi les Achantis va s'ouvrir en automne sous la direction de MM. Ramseyer qui ont accepté la tâche de créer une première station, soit à Bégoro, ville frontière, soit à Coumassie même. Tout fait espérer que cette œuvre ne sera pas longtemps sans encouragement.

Au 31 décembre 1874, la Société des missions de Bâle comptait à son service 163 missionnaires et 255 aides indigènes. Le nombre des divers troupeaux rassemblés par

leur soin s'élevait à 8,973, soit 534 de plus que l'année précédente, et le nombre de personnes placées sous leurs soins spéciaux était de 11,349, soit 647 de plus qu'à la date correspondante de 1873. Enfin le chiffre de ses élèves est de 3,926.

L'Institut des missions a fourni cette année 6 missionnaires à l'Afrique et à l'Inde, 2 à la Société des missions de Brême, et 3 pasteurs, dont un pour le Brésil et deux pour les Etats-Unis. A la fin du dernier exercice, il lui restait 72 élèves.

L'état financier était assez satisfaisant en 1874, malgré la lourde dette de 118,000 fr. qui enraye souvent la marche de l'œuvre. Malheureusement les recettes de cette année n'ont pas l'air de suivre la même proportion encourageante. Déjà on a été obligé de réduire les dépenses sur tel ou tel chapitre du budget. Et cependant Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. Ce n'est donc que par la foi que la Société des missions de Bâle peut marcher, s'appuyant sur ce qu'elle considère comme sa devise : « Voici le Dieu fort est ma délivrance ; j'aurai confiance et je ne serai point effrayé ; car l'Eternel est ma force et ma louange, et il a été mon Sauveur. » (Esaïe, XII, 2.)

SIERRA-LEONE.

La mission de Sierra-Leone est une de celles qui doit au plus haut degré exciter notre reconnaissance. Elle est en progrès partout et se prépare à se constituer en Eglise indigène, gouvernée par des pasteurs à elle et soutenue par ses propres deniers. Nous ne saurions mieux résumer l'état actuel de l'œuvre qu'en empruntant le paragraphe suivant à un discours de M. J. Quaker, pasteur indigène et directeur de l'école normale de Sierra-Leone :

« Sans préjudice des travaux et des efforts des autres

missions protestantes de différentes dénominations, l'ouest de l'Afrique, dit-il, peut être fier aujourd'hui de son Eglise indigène de Sierra-Leone, presque définitivement constituée. Elle offre aux regards ses trente-deux stations missionnaires, bien connues pour leur dévouement; cinq établissements d'éducation supérieure; 63 écoles primaires; 110 instituteurs laïques; 5,429 écoliers; 20,000 membres actifs de l'Eglise épiscopale; 6,400 communiants, et 40 pasteurs, sans compter les 6 qui sont dernièrement entrés dans l'éternel repos; enfin un évêque indigène remplissant ses fonctions à la commune satisfaction de ses concitoyens et des étrangers. Lorsque nous considérons ces résultats merveilleux, comment ne nous écrierions-nous pas : « Ceci est l'œuvre de l'Eternel. Mon âme bénis « l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits! »

Le chiffre des pasteurs indigènes, réduit l'année dernière à 38 par la mort des Rév. R. Palmer et H. Boston, est remonté cette année à 40 par l'ordination de MM. Bowen et Cole.

Un incident intéressant au sujet de M. Bowen.

« Né de parents païens, à Téhamah, l'enfant fut pris vers l'âge de neuf ans pour être réduit à l'eslavage. En descendant le cours de la rivière pour regagner le négrier qui devait l'emmener, il fut sauvé par l'intervention de deux officiers anglais qui l'envoyèrent à l'école fondée à Kissy pour les Africains libérés. Elevé suivant la foi chrétienne, il l'adopta en 1858 et fut baptisé. Sa conduite toujours exemplaire, soit à Kissy, soit à l'école normale, lui valut d'être envoyé en Angleterre où il passa deux ans à l'école des missions fondée à Islington. Depuis, il a été utilisé pendant six ans, dans différents endroits, comme catéchiste et, ces derniers temps, comme professeur au collége de Fourah-Bay où il est encore. »

La congrégation de l'Eglise de la Trinité augmente dans des proportions si encourageantes qu'on a dû prendre la résolution de l'agrandir. On a déjà réuni plus de 500 liv. sterlings à cet effet, et le plan adopté est cruciforme. Ce sera pense-t-on la plus belle église de Sierra-Leone.

Les stations de Brookfield et de Krootown ont envoyé six adultes pour le baptême. Cela est considéré comme un fait très encourageant, étant donné que Brookfield est un des repaires du paganisme. Là, la danse nationale sacrée de l'egregu est encore pratiquée avec toutes ses coupables formalités, et, chose triste à dire, il y a parmi ceux qui s'en rendent complices et témoins plus d'un de nos anciens élèves des écoles primaires.

Toutefois nous sommes bien encouragés sous le rapport de nos établissements d'instruction publique. L'école primaire de Sierra-Leone compte plus d'une centaine de jeunes gens. Le 6 mai 1874, il y eut un examen public dont les élèves se sortirent à l'entière satisfaction du gouverneur en chef de Sierra-Leone qui présidait la commission d'examen. Ils furent interrogés sur l'algèbre, la géométrie, les mathématiques, la tenue des livres, l'Ecriture sainte, le grec, le latin, l'histoire naturelle, l'histoire d'Angleterre, l'histoire ecclésiastique, l'économie politique et la géographie. Ce programme très-varié n'embarrassa nullement nos jeunes gens, et le 21 octobre eut lieu une distribution publique de récompenses pour les meilleurs élèves.

Quant à l'institution de jeunes filles, Mlle Gasparin qui la dirige, en donne des nouvelles très-satisfaisantes. Il y a une soixantaine d'élèves tant externes qu'internes. Les cours sont suivis avec beaucoup de régularité. « Les enfants sont gentilles, » écrit leur institutrice; mais elle craint que sur le nombre bien peu encore aient fait à Jésus le sacrifice de leur volonté propre. Toutefois elle continue son œuvre avec courage, se souvenant que l'homme sème, plante et

arrose, mais que Dieu seul donne l'accroissement. Puissent ses ardentes prières en faveur de son petit troupeau être enfin exaucées.

La mission de Bullons offre beaucoup d'intérêt. Le pays de Bullons est situé de l'autre côté de la baie de Sierra-Leone. Les deux stations principales sont Yongro et Ro-Benkia.

A Yongro, l'église qui est petite est tout à fait pleine. Le roi assiste au service et paraît désireux de marcher dans le chemin étroit. Il y a 56 communiants.

A Ro-Benkia, on a célébré dernièrement cinq baptêmes dont deux étaient spécialement remarquables. Il s'agissait de la mère et du fils. Le mari de cette femme était un chrétien fervent et il suppliait souvent sa femme et son fils d'embrasser sa foi et d'adorer son Dieu. Ce fut en vain tant qu'il vécut. Il vint à mourir, et presque aussitôt la mère et le fils s'adressèrent à nous pour recevoir l'instruction chrétienne. Depuis deux ans, ils se préparaient à ce grand jour du baptême qui a été une fête pour eux comme pour nous.

CEYLAN.

ÉTAT ACTUEL DE L'OEUVRE MISSIONNAIRE.

Le rapport suivant, dû à une conférence de missionnaires, donnera une idée générale de la mission de Ceylan.

Passant en revue les opérations de cette année, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'elles ont été conduites à travers maintes difficultés bien faites pour éprouver notre foi. Grâce à la mauvaise santé et par conséquent à la retraite de la plupart des membres de notre œuvre, nous

nous sommes trouvés considérablement réduits et le fardeau de chacun a été augmenté d'autant. Toute la mission de Jaffna et des districts entiers du Singhalèse ont été totalement privés de missionnaires et ont dû s'en remettre aux rares visites de MM. Rowland et Dowbiggin pour recevoir quelques encouragements de l'extérieur.

Malgré ces circonstances défavorables, la conférence est heureuse de constater que l'ensemble de la mission présente des indices de prospérité et donne lieu à des actions de grâces. Chacune de ses branches offre des progrès sensibles, que nous allons chercher à faire ressortir par un rapide aperçu :

1° L'Eglise indigène se développe d'une manière très satisfaisante. En quelques endroits, notamment à Kandy, elle cherche à se soutenir par ses propres ressources, afin de laisser à d'autres besoins les fonds de la Société. Partout, les contributions des chrétiens indigènes se sont non-seulement maintenues mais ont eu une tendance à s'accroître. Les pasteurs sont diligents dans leur tâche et n'ont en général que des rapports favorables à faire des congrégations qui leur sont confiées.

2° Pour ce qui est du développement de l'instruction, nous trouvons le même coup-d'œil plein de promesses, bien que le nombre d'instituteurs indispensables laisse beaucoup à désirer et retarde la marche ascendante de cette œuvre très en faveur parmi les populations. Dans le district de Cotta et aux environs de Tamil, plusieurs écoles nouvelles se sont fondées sans grever de charges onéreuses le budget de la mission. Dans le dernier district notamment, quinze écoles fonctionnent d'une manière régulière et ne doivent leur existence qu'à la libéralité des Européens sur les terres desquels elles sont situées. Un pensionnat de garçons s'est ouvert à Tamil, comme à Columbo, et les institutions de jeunes filles de Borella et de Cotta, mar-

chent de la façon la plus satisfaisante. Dans cette dernière, quarante-huit élèves sont logées et entretenues sans qu'il en coûte un centime à la Société. A Nellore, pendant la plus grande partie de l'année, le pensionnat de filles a été privé de toute gestion européenne. Cependant il a prospéré sous la direction du pasteur indigène et de sa femme, et a obtenu du gouvernement une généreuse subvention.

3° Sous le rapport de l'évangélisation, même progrès lent mais certain. Sur le territoire de Kandy, les immenses districts d'Ura et de Walapana ont été visités, et on a pu établir un catéchiste à Maturata. Il y a eu entente entre notre mission et celle de Tamil plus particulièrement consacrée aux coolies, pour arriver à leur faire parvenir l'Evangile dans certains districts difficiles à atteindre et jusqu'ici restés dans l'ignorance. Le catéchiste récemment établi à Cotta dans ce but spécial nous signale dans les environs bien des faits qui nous encouragent à poursuivre cette voie.

4° Quoique le nombre des baptêmes ne soit pas tout à fait égal à celui de l'année dernière, il n'y a pas une infériorité affligeante. Sans compter ceux de Jaffna dont le sous-comité n'a point la connaissance, quatre-vingt-dix-neuf adultes ont, sur divers points de la mission, professé publiquement leur foi en Jésus-Christ, et été reçus dans l'Eglise. Nous avons encore 134 candidats au baptême dont le plus grand nombre sera sans doute prochainement admissible.

5° Le montant des souscriptions n'a jamais atteint le chiffre de cette année. Sans parler des écolages, des subventions du gouvernement, etc., en ne prenant que les sommes strictement versées en vue de l'avancement du règne de Dieu, nous trouvons le chiffre considérable de 36,362 réaux, sur lesquels 12,834 ont été recueillis parmi les indigènes. Tout en reconnaissant que ce n'est pas là la

preuve la plus irréfutable de la vie de Christ dans les cœurs, le sous-comité ne peut s'empêcher de remercier Dieu pour ces témoignages de libéralité de la part des indigènes, et de sympathie de la part des chrétiens, accordés à une œuvre qui en a un si grand besoin.

6° Les résultats bénis d'une foi vivante en notre Sauveur se sont une fois de plus affirmés à la mort de plusieurs des membres de notre congrégation, heureux de déloger pour aller auprès de Dieu.

Terminons en constatant que, malgré tant de motifs d'encouragement, nous ne voudrions pas laisser supposer que notre Eglise de Ceylan est arrivée à cette pureté, à cette sainteté de vie qui devrait caractériser les vrais disciples du Seigneur. Il y a de grandes, d'immenses lacunes auxquelles nous ne pouvons suppléer que par la prière. Et c'est sur ce point que nous sollicitons le concours de vos supplications pour notre jeune Eglise, afin qu'elle croisse et se développe pour devenir chaque jour plus conforme à son chef, qui est Christ.

CHINE.

VISITE A LÔH-KÔ-FONG.

Extrait du rapport du Rév. Valentine.

Il y a juste un an aujourd'hui que je vous faisais part de la naissance de notre première station en dehors de Ningpo. Et bien que ce ne soit pas encore la création d'une nouvelle station que je vienne vous annoncer, il s'agit au moins de l'ouverture d'un nouveau débouché pour faire connaître l'Evangile aux environs de cette grande cité. Que

je serais heureux si je pouvais chaque année célébrer cet anniversaire comme il m'a été donné de le faire cette année.

Accompagné de ma femme, je partis pour le petit village de Lôh-kô-Fong, à environ trois ou quatre mille anglais au sud du Ning-po. Nous y étions depuis longtemps désirés et attendus. Bien avant d'arriver, les cris de Fou-sien-sang! (M. Valentine) arrivaient à nos oreilles. Lorsque notre petit bateau vint s'appuyer sur la berge, non loin du pont de pierre qui relie les deux rives du canal, il y avait une foule de tout âge et de tout sexe venue à notre rencontre.

Après notre débarquement, nous remarquâmes un grand nombre d'hommes et de jeunes gens occupés à fabriquer un épais et grossier papier avec de la paille de riz, dans des auges en pierre disposées le long du canal. Plusieurs d'entre eux nous adressèrent un sourire et un salut amical. Cela ne nous surprit pas. Bien que ce fût notre première visite au village, bon nombre de ses habitants avaient déjà eu recours à nous pour obtenir des remèdes et souvent le soulagement. La dyssenterie et la fièvre intermittente sont fréquentes dans ces parages, et cet été surtout il y a eu beaucoup de malades.

Grâce à Dieu, notre pharmacie homœopathique dans le premier cas, et la quinine dans le second nous ont presque toujours bien réussi. La médecine indigène ne semble pas appelée à guérir beaucoup de maux, et n'offre en particulier aucun spécifique contre la fièvre intermittente.

Un des malheureux attaqués de ce mal si débilitant vint me trouver avec une paille attachée dans ses cheveux pour se débarrasser du mauvais esprit auquel il attribuait son malaise. Je lui conseillai de jeter sa paille et de prendre la quinine que je lui offrais. Il y consentit et fut vite rétabli, ce médicament rendant promptement à l'organisme affaibli

son élasticité et son jeu. Combien d'autres n'ai-je pas vus, couchés à l'ardeur du soleil, dans la conviction que c'était le meilleur moyen de guérison!

En général, ceux qui reviennent à la santé se montrent très-surpris, quelquefois très-satisfaits, et dans quelques occasions, reconnaissants. Il me paraît évident que, même entre des mains peu exercées, la médecine est indispensable aux membres de la mission. Le bien-être que vous procurez ouvre les cœurs et les dispose à écouter l'Evangile. Il n'y a peut-être pas un missionnaire qui ne se soit trouvé dans la nécessité de porter remède à ceux qui lui étaient confiés. Aussi, après l'expérience de quelques années passées sans connaissances médicales, et d'autres pendant lesquelles j'ai pratiqué le peu que j'avais appris en Europe, je conclus avec la plupart de mes collègues qu'il serait avantageux de faire entrer la médecine pour une large part dans la préparation à la carrière missionnaire. Ceux de nos frères qui, pour des raisons diverses, reviennent quelque temps à leur foyer, devraient eux et leurs femmes, acquérir l'instruction nécessaire pour la connaissance des diagnostics et des remèdes à appliquer dans la plupart des maladies courantes. On s'adresse peut-être plus volontiers encore à la femme du missionnaire qu'au missionnaire lui-même.

Pour en revenir à Lôh-kô-Fong, parmi la foule qui se pressait à notre rencontre, se trouvaient deux natifs qui avaient été récemment amenés à croire à l'Evangile. L'un, dont le nom de famille est Djin, est maintenant le gardien de notre chapelle dans la rue haute ; l'autre, qui s'appelle Dzi, et dont la famille réside ici, est fabricant de fil métallique dans la cité. Ces deux hommes sont le premier fruit de notre travail, tant à Ning-po qu'à Lôh-kô-Fong. Le fabricant de fil métallique nous avait précédés de deux jours, abandonnant avec bonheur sa paie, afin de nous préparer les voies et une demeure habitable. Aussi quand nous arrivâmes chez lui, nous trouvâmes la principale

pièce soigneusement balayée, munie d'une table et de siéges pour les auditeurs. Sur le mur du fond de la salle étaient des bandes de papier de couleur avec des textes choisis par le prédicateur indigène de la rue haute, le même qui avait amené notre hôte à la connaissance de la vérité. Nous prîmes nos places et nous eûmes bientôt autour de nous une foule de femmes qui se pressaient pour voir les premiers étrangers venus dans leur village. Les femmes et les jeunes filles n'étaient rien moins que circonspectes dans leurs remarques au sujet de ma femme. Elles firent plusieurs tentatives infructueuses pour la décider à quitter son chapeau et à leur expliquer comment était sa coiffure. Mais Mme Moule leur répondit invariablement que si elles voulalent venir la voir chez elle, elle leur montrerait tout ce qui pourrait les intéresser, mais que pour le moment il leur fallait faire attention à ce qui allait être dit, parce que c'était le jour du salut, de la lumière et du bonheur qui s'était levé pour elles. Lorsqu'elles se furent un peu calmées, Wong-en-tuh, le prédicateur indigène, ouvrit le Nouveau Testament, en lut une portion et la commenta pendant quelque temps, chacune de ses remarques étant à son tour commentée par une des matrones présentes.

L'heure du dîner approchait. Les femmes se retirèrent, et une nouvelle assemblée d'hommes et de jeunes gens se forma dans la pièce. Je leur adressai une longue allocution à laquelle ils parurent pour la plupart prêter une sérieuse attention. Tandis que je leur parlais, je les entendais, ce qui n'est pas rare chez eux, se dire l'un à l'autre : « Il n'a pas tort dans ce qu'il dit ; il a parfaitement raison. » Pendant ce temps notre compagnon, ayant pris un peu de nourriture, était prêt de nouveau à exhorter cette seconde assemblée. Quand il eut fini, l'après-midi était fort avancée. Bon nombre de personnes désiraient nous consulter. Je fis quelques visites, me rappelant l'exemple du divin

Maître qui guérissait les malades partout où Il passait. Je ne quittais aucun de ces tristes chevets sans adresser à Dieu une fervente prière, lui demandant non-seulement de rendre la santé du corps à ces invalides, mais d'en faire des héritiers du ciel. Lorsque nous eûmes fini de visiter les malades et d'exhorter les bien portants, il était l'heure de partir. Je pris la femme de notre hôte à part afin de lui communiquer la décision de son mari de se faire chrétien ; il l'avait déjà avertie. Je l'exhortai à suivre son exemple pour attirer la bénédiction de Dieu sur sa maison.

A notre retour au bateau, nous fûmes accompagnés par une foule nombreuse, réclamant une prochaine visite. Voyant les dispositions favorables des habitants de Lôh-kô-Fong à recevoir l'Evangile, nous décidâmes de revenir tous les mois, et nous regagnâmes notre demeure, heureux d'avoir reçu de tels encouragements et de voir la bonne semence prête à lever dans les environs de Shaou-Hying.

STATISTIQUE DE LA MISSION DE CHINE.

Une petite feuille imprimée à Shanghaï et portant la date de décembre 1874 nous a fourni les notes au moyen desquelles le tableau suivant a été dressé. Nous y trouvons d'abord, première source d'intérêt, le nom de chaque station et le nombre de missionnaires anglais, américains ou allemands qui y sont occupés.

Stations.	Anglais.	Améric.	Allem.
Péking.......	5	13	»
Tientsin.... .	6	4	»
Shanghaï.....	7	9	»
Hankow......	6	3	»
Hau-yang.....	1	»	»
Hong-kong...	4	»	4
Canton.......	8	9	1
Amoy........	10	3	»
Ning-po......	7	6	»
Hangchow....	4	5	»
Shoohing.....	3	»	»
Foochow.....	2	11	»
Chefou.......	7	4	»
Swatow......	5	2	»
Takoa........	3	»	»
Taïwanfoo....	2	»	»
Fatschan... .	1	»	»
Wuchang.....	3	3	»
Wusung......	1	»	»
Kwangchi	1	»	»
Chinkiang	3	»	»
Shanhing.....	2	»	»
Ninghaï......	3	»	»
Wengchow...	2	»	»
Kewkiang.....	1	»	»
Nanking......	2	»	»
Ganking......	4	»	»
Newchwang..	3	»	»
Formosa.....	1	»	»
Kalyan.......	»	5	»
Kao-ting-fou..	»	1	»
Tung-chow...	»	8	»
Tsi-nan-fou..	»	1	»
Souchow.....	»	7	»
Kinkiang.....	»	5	»
Fu-mun......	»	»	3
Fuh-wing	»	»	1
Long-hau.....	»	»	1
Chonglok.....	»	»	5
Lilong.......	»	»	1
Sinou........	»	»	2

Plus deux absents qui n'étaient pas encore remplacés. Total général : 226 missionnaires, dont 109 anglais, 99 américains et 18 allemands. Sur ce nombre la Société des missions de Londres en entretient 20. Les autres appartiennent à des sociétés de différentes dénominations.

AMÉRIQUE DU NORD.

LA NOUVELLE MISSION AU LAC DU POISSON-BLANC.

Lorsque l'évêque Bompas revint à son lointain diocèse dans l'ouest de l'Amérique, l'année dernière, il était accompagné de trois jeunes missionnaires encore laïques. De ces jeunes gens, l'un, M. Shaw, devait rester auprès de lui

à Amabasca; l'autre, M. Reader, était destiné au diocèse de Rupert-Land, et le troisième, M. Hine avait son champ de travail fixé dans le diocèse de Saskatchewan, de création récente. C'est de l'œuvre de M. Hines que nous désirons parler aujourd'hui.

En atteignant le lac Vert qui lui avait d'abord été assigné comme poste, il ne trouva que fort peu d'Indiens, et ceux-ci complétement soumis à une influence papiste. Il dut renoncer à fixer sa tente en cet endroit et continua sa route jusqu'au lac du Poisson-Blanc où il s'arrêta et où ses premières entreprises missionnaires ont déjà été couronnées de succès. L'évêque de Saskatchewan écrit que tels ont été les efforts de ce vaillant travailleur pour s'approprier la langue indigène, qu'il est arrivé, après six mois de résidence, à pouvoir conduire sans aide les services divins et converser librement avec le peuple.

Quelques extraits de ses premières lettres, si simples et qui montrent combien il a son œuvre à cœur, donneront un aperçu des souffrances qu'il a eu à endurer pendant l'hiver et de la manière dont il a été accueilli par les Indiens :

« L'été était déjà fort avancé lorsque j'atteignis ma destination, de sorte que je ne pus rien entreprendre au point de vue de la culture. Par malheur, l'hiver s'est établi au moins un mois plus tôt qu'à l'ordinaire. Dès le mois de septembre, nous eûmes des froids exceptionnels; le 10, la neige atteignait dix centimètres d'épaisseur, et j'ai su depuis qu'à cette même date un homme a été trouvé gelé à cent vingt milles au sud de notre lac. Je vous assure que j'ai réellement souffert du froid. Le seul abri que nous eussions pu nous procurer nous était fourni par nos trois wagons disposés sur trois côtés, de manière à former un carré dont le quatrième restait forcément ouvert. Comme toiture nous avions disposé là-dessus une toile cirée. Mais le vent, la pluie et la neige faisaient rage contre nos wagons et semblaient nous chercher à dessein. Le froid y était intolérable,

et à tout moment, j'étais obligé de prendre ma course pour tâcher de me dégourdir un peu.

« Je suis sûr que vous serez heureux d'apprendre que Dieu a béni mes efforts parmi les Indiens. Pendant que j'étais étudiant à Réadinon, ma prière constante était que Dieu daignât me préparer un peuple tandis que moi je me préparais à aller le trouver. J'ai le sentiment que ma prière a été exaucée, et c'est pour moi une source de joie et d'encouragement. Je viens d'établir une classe biblique au lac Sanday, classe préparatoire au baptême ; je me propose de la tenir tous les quinze jours. Le lac Sanday est à douze milles au sud du lac du Poisson-Blanc. Le chef et sa femme ont été les premiers à me bien accueillir et à abandonner leurs pratiques idolâtres. Ils ont demandé à être instruits dans la connaissance de ce livre qui seul peut les amener captifs mais heureux aux pieds de Jésus-Christ. Ils m'ont confié leur plus jeune fils qui est avec moi depuis environ sept semaines et fait des progrès surprenants. Il n'avait pas que je sache, vu un livre avant de venir chez moi, et déjà il lit les mot de trois lettres sans la moindre hésitation. Son écriture est fort encourageante. Il sait très-bien l'oraison dominicale dans sa propre langue et a appris à y ajouter cette courte prière qui sera exaucée, j'en ai la conviction : « O Dieu, enseigne-moi à me connaître moi-« même et à te connaître, pour l'amour de ton Fils. »

« L'intérêt manifeste que ce jeune garçon de quatorze ou quinze ans excite chez les autres Indiens me donne bon espoir. Je crois qu'ils attendent de voir jusqu'où je le pousserai pour me confier leurs enfants. Du reste, au lac Sanday, il y a déjà trente enfants qu'on m'a proposés, mais je ne saurais vraiment qu'en faire. Ma petite habitation est plus que suffisamment remplie quand nous y sommes quatre. Au printemps, j'irai m'établir là-bas, et M. M'Kay les instruira dans leurs tentes, mais en hiver il me faudra revenir ici, car je ne crois pas nécessaire de bâtir de nou-

veau, avant que ce ne soit pour jeter les fondements définitifs d'une mission.

« Le discours du chef à notre première entrevue me toucha profondément. Je citerai ses propres paroles : « Presque tous les ans, » me dit-il, « il passe des ministres « sur notre territoire. Je les ai toujours reçus avec bonté, « et je leur demandais de rester avec moi et avec mon « peuple. Mais toujours ils m'ont répondu : non, cela ne « se peut pas ; ce n'est pas à vous que nous sommes en- « voyés ; c'est à telle ou telle tribu. A la fin, je me dis : « c'est inutile, ce n'est pas à ma tribu de jouir des privi- « léges qu'on garde pour les autres, et j'abandonnai tout « espoir. Cela me faisait beaucoup de peine pourtant, « ajouta-t-il, parce que j'aime mes enfants et je désire « qu'ils soient moins ignorants du Grand Dieu que moi « leur père je l'ai été toute ma vie. » Dieu veuille que son ardent désir soit réalisé.

« Son nom païen est « Couverture-Etoile. » Je lui ai promis que si le Comité voulait me permettre de me fixer auprès de lui et d'y fonder une mission, elle porterait le nom de Mission de l'Etoile.

Aux environs du lac du Poisson-Blanc, il y a une certaine quantité d'Indiens beaucoup moins bien disposés. Ils ont voulu nous empêcher de construire et ne parlaient de rien moins que de nous chasser du territoire. Si j'avais écouté mon prudent serviteur, nous serions déjà loin. Mais ils auraient été trop contents de nous faire peur à tous deux ; au milieu de leur discours, je les laissai là, et prenant ma hache je commençai à abattre les arbres qui m'étaient nécessaires, ce que voyant, ils prirent le parti de s'en retourner; le lendemain à la même heure, ils étaient là avec les mêmes menaces. Je réitérai mon procédé et le résultat fut le même. Depuis ils ont acquis la conviction qu'il ne servirait à rien de nous tourmenter. Néanmoins, ils restent aussi éloignés que possible d'accepter la Parole de Dieu. »

VARIÉTÉS

ZANZIBAR.

ESPÉRANCES MISSIONNAIRES.

Le sultan de Zanzibar a récemment visité l'Angleterre et la France. A l'occasion de son passage, l'*Eglise libre* a publié l'article suivant bien fait, croyons-nous, pour intéresser nos lecteurs :

« Ce prince africain est le principal soutien de la traite des nègres sur la côte orientale d'Afrique. On peut juger si l'humanité, si les missions évangéliques sont intéressées à son voyage et aux impressions qu'il en rapportera.

« Le jeudi 8 juillet, le sultan Saïd-Bargach a reçu en audience solennelle, dans le grand salon de l'hôtel Alexandra, une députation de la mission de l'Afrique centrale, qui lui a remis un magnifique album avec des agrafes d'argent, contenant les portraits de la reine Victoria, du prince et de la princesse de Galles. Cet album porte en suscription : *Présenté à Son Altesse Saïd Bargach, sultan de Zanzibar, par le Comité de la mission de l'Afrique centrale.*

« Lord Shaftesbury, président de la Société, a présenté au sultan un exemplaire richement relié et décoré de la Bible, en langue arabe ; il a ajouté que la Société biblique, fondée il y a cinquante ans, a traduit l'Ecriture sainte en 210 langues, y compris le souahili, dialecte de Zanzibar. « J'en ai déjà vu dans mon pays un exemplaire en cette « langue, » a dit le sultan. Et comme lord Shaftesbury lui citait les mots adressés par la reine Victoria, lors de son couronnement, à l'archevêque de Cantorbery : « Voilà le

« meilleur de tous les livres, » Saïd-Bargach répondit : « Nous n'avons aucun doute sur la Bible et l'Evangile. »

« On sait, en effet, que les musulmans admettent ces livres comme des livres saints : seulement ils ajoutent que le Coran est une dernière révélation qui complète les précédentes. Encouragé par cette réponse, lord Shaftesbury ajouta : « Cela étant, nous supplions Votre Altesse de « tout faire pour que ces livres circulent chez vos sujets. » La demande parut-elle excessive à Saïd-Bargach? Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'il se borna à répondre : *Inchallah* (s'il plaît à Dieu). C'est le mot qui, suivant les traditions religieuses des musulmans, doit toujours accompagner l'annonce d'un fait qu'on se propose d'accomplir. Mais lorsqu'il vient en réponse à une demande formelle, il n'engage à rien, et ne signifie ni oui ni non.

« Cette réception, dit le *Journal de Genève*, et les honneurs presque royaux dont le souverain africain est l'objet, indiquent suffisamment la double portée de son voyage en Angleterre : d'un côté il s'agit en effet, de mettre fin à la traite des noirs sur la côte orientale de l'Afrique, qui a son siége principal à Zanzibar ; de l'autre, on cherche à remplacer l'odieux trafic de chair humaine par un commerce régulier qui profiterait à la fois au prince indigène et à l'Angleterre.

« Zanzibar n'est qu'un entrepôt, un marché ; des 30,000 noirs qui y sont annuellement amenés de l'intérieur de l'Afrique, trois ou quatre mille au plus sont conservés dans l'île et les possessions voisines qui en dépendent. Les autres sont achetés pour être conduits en Egypte, en Arabie, en Turquie, en Perse. Cette situation avait engagé l'Angleterre à envoyer, il y a trois ou quatre ans, sir Cartle Frere à Zanzibar, en qualité de commissaire spécial chargé de conclure avec le sultan une convention pour la suppression de la traite. Bien que le négociateur ait réussi dans sa mission, il paraît que l'exécution de la convention laisse-

rait beaucoup à désirer, et cela se comprend : les redevances payées au prince africain par les marchands de chair humaine, forment une partie considérable de son revenu. Il s'ensuivait que, quel que fût d'ailleurs le désir de Saïd-Bargach d'être agréable au gouvernement anglais, il ne se sentait pas toujours très-disposé à défendre les honteuses opérations qui devaient lui rapporter de fortes sommes. Le cabinet de Londres, voulant mettre fin à ces scrupules intéressés, a inspiré au sultan le désir de visiter l'Angleterre, où la juste idée qu'il pourra se faire de l'esprit d'entreprise de la nation britannique, l'engagera sans nul doute à échanger les bénéfices aléatoires que lui procure la traite contre les ressources plus assurées d'un commerce régulier. Une fois de plus nous retrouvons ici l'esprit à la fois pratique et humain de la libre Angleterre.

« Le commerce, la culture, l'établissement de communications, supprimeront la traite dans les pays qui fournissent la marchandise noire, puisqu'il est impossible d'y remédier, ainsi qu'on l'a fait sur la côte occidentale, en lui fermant ses débouchés. L'abolition de l'esclavage comporte la conquête commerciale de l'Afrique, entreprise digne du génie anglais et qui est plus avancée qu'on ne le suppose.

« L'Afrique occidentale n'a plus de marchés ; on s'attaque au Nord ; les Bakers vont aux lacs par l'Egypte; on a frayé la route aboutissant à ces mêmes lacs par Zanzibar. Le docteur Livingstone a glorieusement consacré sa vie à l'étude des questions de cette nature, et si l'Afrique centrale ne recèle point les trésors de la Californie, de l'Australie, du Cap ou de Natal, une magnifique végétation et un sol que tous les rapports estiment plus fertile que celui des Indes assurent, avec la subsistance d'un nombre incalculable d'hommes, l'échange de produits naturels contre les produits manufacturés de l'Europe.

« Les Etats de Zanzibar se composent de plusieurs îles faisant face à la côte orientale d'Afrique. Celle de Zanzibar

est la résidence du souverain, qui détient également les villages échelonnés sur la terre ferme dans lesquels il a installé ses douanes. Du reste, son autorité réelle ne s'exerce en Afrique que sur une zône de deux à trois lieues de large environ. Les îles sont merveilleuses de fécondité, et la terre qui leur fait face n'offre pas moins de ressources; mais les communications n'existant que par la mer, les îles ont pris de tout temps plus de développement.

« La ville de Zanzibar contient une population évaluée à 60,000 habitants, et l'île entière en compterait 100,000. Dans ce nombre, les Européens, résidents étrangers, missions protestante et catholique, chefs de maisons de commerce, employés, figureraient pour 150, les Indiens pour 3,000, les Arabes pour 4,000 ou 5,000; les autres sont des noirs libérés ou des esclaves. L'islamisme est la religion dominante.

FRAGMENT D'UN DISCOURS

prononcé par l'évêque de Durham à l'assemblée générale de la Société des missions anglicanes (Church missionary Society).

Je crois que la principale raison pour laquelle les missionnaires de la Société, au milieu de toutes les fausses doctrines qui ont agité l'Eglise, se sont conservés purs dans la foi, c'est qu'on a continuellement prié pour eux. L'autre raison pour laquelle la bénédiction de Dieu a reposé sur cette Société, c'est que, pendant les trois quarts de siècle de son existence, elle a retenu fermement la doctrine évangélique. Il y a eu des époques, et ces époques peuvent revenir encore, où on lui a conseillé plus d'union avec d'autres sociétés qui travaillent à la même œuvre; on a suggéré qu'elle augmenterait ainsi son influence et ses res-

sources ; on a insinué que là où il y a des missions en même temps qu'un évêque, on devrait donner plus de pouvoir à l'évêque et renoncer à exercer un contrôle sur les missionnaires. A certaines époques, des amis des missions ont vu une anomalie dans ce fait qu'une Société indépendante poursuit une œuvre qui est réellement l'œuvre de l'Eglise.

Ces objections ont été soulevées et le seront encore; mais la Société a suivi sa voie, droit devant elle. Elle a senti que, si en renonçant à ses principes, elle obtenait une position plus ecclésiastique, elle perdrait son indépendance, et, avec son indépendance, son utilité. Ce qui procure à cette Société tant de crédit, non-seulement auprès des associations et des souscripteurs, mais auprès du christianisme évangélique tout entier, c'est qu'elle a retenu ferme ses principes et, conformément à ces principes, n'a envoyé que des hommes, inégaux sans doute en talents, les uns propres à la traduction des langues, les autres à l'œuvre directement missionnaire, les autres à l'édification des convertis, mais tous proclamant le même message, sans variation ni incertitude; prêchant dans toute sa simplicité Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ; tendant aux païens qui périssent le pain de vie, pur de tout levain rationaliste ou ritualiste. Vous qui croyez à l'Evangile de Christ comme au seul remède de vos âmes pécheresses et du monde pécheur, vous devez vous contenter de croire que la sagesse du monde est folie devant Dieu. Ceux qui parlent autrement peuvent avoir une grande influence, à cause de leur position scientifique ou philosophique ; mais ils ne sont pas aussi distingués que d'humbles serviteurs de la Parole de Dieu et disciples de Jésus-Christ, et il vous est bon de savoir que la foi transmise par vos pères, que le christianisme, source principale, source unique de l'élévation et de la prééminence de notre nation, source de notre espérance et de notre paix, de notre joie et de notre consolation pendant des années et des siècles, que ce christianisme et cette foi

sont les mêmes aujourd'hui qu'autrefois. L'espérance des chrétiens durera dans son pouvoir et sa plénitude, alors que les socialistes et les philosophes, avec leurs spéculations et leurs théories, seront tombés dans l'oubli.

Il y a encore une autre classe de gens vis-à-vis desquels il vous faut tenir ferme. N'ayez pas honte de vous dire *évangéliques*. Beaucoup de personnes disent aujourd'hui que la religion évangélique a perdu sa vie, a perdu sa vigueur et son autorité; que, dans les jours passés, elle était excellente, mais que son pouvoir est tombé. Je ne pense pas que la réunion de ce jour témoigne en faveur de cette affirmation. Je ne pense pas que le rapport de la Société, où se manifeste un accroissement d'intérêt pour elle, et un accroissement de travail, nous montre la Société comme une moribonde qui expire.

NOUVELLES RÉCENTES

LA MISSION DE L'EST DE L'AFRIQUE.

Nous avons de tristes nouvelles de la mission qu'il y a environ huit mois, M. Price et quatre jeunes et courageux missionnaires étaient allés fonder dans l'est de l'Afrique. Trois mois plus tard, un de ces jeunes gens rentrait dans ses foyers, dans un tel état de faiblesse que l'on désespérait de sa vie. Mais une épreuve plus grande encore attendait les fondateurs de ce nouveau poste missionnaire. Le 24 avril, M. Remington succombait en deux jours aux fièvres et à la jaunisse combinées. Les détails manquent encore.

Dans sa lettre, M. Price fait un touchant appel au dé-

vouement de nouveaux ouvriers. Il combat aussi l'idée que l'on pourrait se faire, d'après ce double malheur, que l'est de l'Afrique soit plus malsain que les autres contrées de ces mêmes latitudes. Il affirme que, tout en offrant les dangers des pays situés sous les tropiques, si l'on est doué d'une bonne constitution, on peut, en prenant les précautions nécessaires, s'y accoutumer aussi facilement qu'on s'accoutume au climat de l'Inde.

Du reste, cette mission s'affirme comme une nécessité, et il serait impossible de l'abandonner. Elle a été accueillie par les indigènes avec une faveur marquée. Sur la demande de M. Price, on vient de renforcer ce poste de deux membres d'un prix inestimable : M. Forster, médecin dévoué et d'une réelle expérience, et M. Harris, ingénieur de marine, appelé à rendre d'immenses services dans les travaux de toute nature à entreprendre sur cette côte. La nouvelle de leur engagement, télégraphiée à Aden, et envoyée par un exprès à Mombasa, sera certainement un encouragement pour la mission éprouvée; mais ce renfort ne fera que rétablir le nombre des travailleurs de ce poste à son chiffre primitif. On cherche en ce moment un maître d'école capable pour ouvrir de suite des établissements d'instruction primaire.

Une démarche importante a eu lieu le 8 mai. M. Price ayant trouvé, dans le voisinage de Mombasa, un emplacement tout à fait remarquable pour y établir sa colonie des esclaves libérés, en a fait l'acquisition. Il lui a fallu déployer un tact et une patience admirables pour mener à bonne fin les longues et difficiles négociations entamées avec le gouvernement. La population arabe de cette côte manifeste une extrême défiance et une grande jalousie de l'influence anglaise. A trois reprises il a fallu s'adresser directement au sultan de Zanzibar, et sans l'intervention bienveillante du Dr Kirk, consul général de Sa Majesté britannique, ces appels seraient peut-être bien restés sans aucun résultat.

Toutefois, juste au moment du départ du sultan pour l'Europe, il écrivit au gouverneur de Mombasa une lettre dans laquelle il dit :

« Vous les assisterez et leur viendrez en aide toutes les fois que vous en serez requis et des différentes manières qu'il sera utile. Car c'est pour nous un devoir de leur témoigner de l'honneur et de les seconder, puisqu'ils sont les meilleurs amis que nous puissions avoir. »

En outre de cette lettre rendue publique, on fit paraître une sorte de proclamation en langue arabe, signée par le sultan, et adressée à ses bien-aimés sujets de Mombasa, à l'effet de donner à M. Price toute liberté pour acheter maisons, terrains et dépendances qui lui conviendraient. Cette proclamation eut un succès immédiat, et c'est ainsi qu'à la date du 8 mai, M. Price avait la satisfaction d'annoncer à la Société, que la première station de la mission de Mombasa était définitivement fondée.

LA BIBLE DANS LE MONDE.

Nous extrayons du rapport présenté à la dernière assemblée de la Société biblique britannique et étrangère l'intéressant paragraphe que voici :

« Au commencement de ce siècle il est probable que sur toute la surface du globe, il n'existait que cinq à six millions d'exemplaires de la Bible répartis en cinquante langues ou dialectes différents.

« Depuis l'établissement de la Société biblique, environ *soixante-quatorze millions* d'exemplaires de la Parole divine en tout ou en partie ont circulé de ses dépôts dans le monde. Plus tard, d'autres Sociétés de même nature, inspirées de son exemple, issues de son sein et souvent aidées de ses fonds, en distribuaient de leur côté cinquante-trois

millions. Ce qui fait qu'on peut évaluer à l'heure actuelle à cent-vingt-sept millions d'exemplaires le nombre de Bibles ou Nouveaux Testaments disséminés par les Sociétés bibliques sur les cinq parties du monde. Le nombre des langues et dialectes dans lesquels la sainte Parole est imprimée s'est aussi élevé de cinquante à deux cents déjà existants. Mais il y en a en préparation une soixantaine d'autres. Dans plus de trente cas, il a fallu soumettre la langue aux règles de la forme écrite qui lui étaient inconnues, afin de faire parvenir la Parole inspirée aux peuples qui parlaient ces dialectes. »

EFFETS DE LA BIBLE A MADAGASCAR.

L'*Indépendant anglais* fait la remarque suivante :

« Peut-être jamais dans l'histoire du christianisme, la valeur intrinsèque et la puissance de l'Ecriture sainte n'ont été manifestées avec autant d'éclat que durant ces dernières années à Madagascar. Le Dr Mullens constate que là, dans les montagnes, dans un endroit inconnu à tous les géographes et qui n'avait jamais reçu la visite d'un missionnaire, il a trouvé des églises chrétiennes, donnant incontestablement tous les signes de la vitalité, églises qui s'étaient formées, avaient grandi et s'étaient développées par la seule lecture et l'étude de la Bible entreprise avec droiture par les indigènes. »

Eugène Casalis, directeur-gérant.

Typ. Ch. Marechal, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOS ÉLÈVES MISSIONNAIRES ET LA MAISON DES MISSIONS.

Dans ce moment où nos Eglises sentent si vivement la nécessité d'augmenter le nombre de leurs pasteurs et d'assurer aux jeunes gens qui aspirent au saint ministère des moyens suffisants de préparation, elles doivent naturellement se préoccuper aussi de l'état et des intérêts de l'institution où se forment leurs missionnaires. Nous croyons répondre à leur désir et remplir un devoir en consacrant quelques lignes à ce sujet. Elles auront d'autant plus d'à-propos que nos élèves voient approcher l'heure où leurs études vont recommencer et qu'ils éprouvent tout particulièrement le besoin que l'on pense à eux avec sympathie et avec prière.

Disons d'abord, avec actions de grâces, que nous n'avons plus à déplorer la rareté des vocations missionnaires.

Naguère, notre jeunesse aveuglée et amollie par une prospérité trompeuse, semblait devenir de plus en plus impropre aux luttes viriles de la foi et aux nobles jouissances de la charité. Les demandes d'admission dans notre institut diminuaient d'année en année malgré nos fréquents appels. Depuis que la main de Dieu s'est appesantie sur nous, les choses ont changé.

Nous avons, en ce moment, huit élèves, et il faut, en sus, tenir compte de cinq autres jeunes frères qui ont ex-

primé le désir de se consacrer eux aussi à l'œuvre des missions, mais qui en sont encore à la période où la vocation s'épure et s'affermit.

Nos élèves sont tous français, sauf deux, dont l'un est d'origine anglaise, quoique né dans nos stations missionnaires, et l'autre nous a été envoyé par le Comité de Neuchâtel. Si nous faisons cette remarque, ce n'est pas que nous soyons le moins du monde offusqués par une différence de nationalité. Nous dirions plutôt le contraire, et surtout à l'égard de notre élève suisse, car nous désirons plus que jamais que, en ce qui concerne la propagation de l'Evangile, il n'y ait pas sur le Jura de limite entre les chrétiens parlant la même langue. Mais puisque c'était surtout de notre côté que les vocations missionnaires étaient devenues rares, il est naturel que nous éprouvions une joie toute particulière à les voir maintenant se multiplier parmi nous.

Conformément au plan qui fut adopté, il y a quelque temps, par le Comité, nos élèves sont divisés en deux classes : ceux qui suivent les cours de l'Ecole préparatoire de Batignolles et ceux qui reçoivent à la Maison des missions un enseignement ayant trait d'une manière plus directe au saint ministère.

Les études des premiers sont absolument les mêmes que celles des jeunes gens qui se proposent d'entrer plus tard dans une Faculté. Ils vivent avec eux sous la surveillance et les soins paternels de M. le pasteur de Visme. On s'était demandé s'ils ne sentiraient pas leur vocation s'affaiblir au contact de condisciples dont le ministère doit s'exercer dans un milieu moins austère. Nous n'avons observé jusqu'à ce jour rien qui puisse créer des craintes à cet égard. Dès l'entrée, un touchant accord s'est établi entre les deux catégories d'étudiants pour s'encourager à poursuivre, sans défaillir, le but proposé à chacune d'elles. Les futurs pasteurs et les futurs missionnaires sentent que leurs attri-

butions et leurs devoirs seront au fond les mêmes; il se forme entre eux des liens de confiance et d'amitié qui plus tard seront en grande bénédiction à nos Eglises de France et à nos Eglises d'outre-mer.

C'est, du reste, avec un plaisir toujours nouveau que nos élèves de Batignolles viennent, tous les jeudis et chaque dimanche, passer quelques heures à la Maison des missions où ils font part au directeur de l'état de leurs sentiments et lui rendent sommairement compte de leurs travaux.

Ceux de nos élèves dont les études préparatoires sont terminées, demeurent dans l'institut même des missions. C'est là qu'ils s'appliquent aux diverses branches de la théologie et qu'ils s'initient aux spécialités de leur ministère en pays païen.

Ils sont, en ce moment, au nombre de quatre; un cinquième s'ajoutera probablement à eux, peu après la rentrée d'octobre.

La présente Maison des missions offre par sa situation de précieuses facilités pour toutes les études. Elle est très-près du Collége de France, de la Sorbonne, du Jardin des Plantes. Nos élèves les plus avancés peuvent, sans trop se déranger, acquérir des notions de médecine et de chirurgie dans des hôpitaux peu éloignés. La proximité de la rue de l'Abbaye leur a valu l'avantage de pouvoir suivre, pendant les deux derniers hivers, les cours de l'Ecole libre des sciences religieuses.

En dehors des heures d'étude, nos chers élèves ont eu le privilége d'aider à établir deux réunions d'appel, patronnées par M. Mac-All, deux écoles du dimanche et une annexe de l'Union chrétienne de jeunes gens dans le quartier du Luxembourg. Il ne se passe pas de semaine que chacun d'eux ne soit appelé, une ou deux fois, à rendre témoignage au Seigneur sous une forme ou sous une autre.

Ils se préparent ainsi au saint ministère par la pratique

presque autant que par l'étude. Cette méthode est la seule bonne. L'expérience a prouvé que les missionnaires qui, avant de quitter l'Europe, ont vu de près les misères morales de l'homme civilisé et se sont essayés à y porter remède, sont ceux qui savent le mieux gagner les cœurs des païens et qui résistent au découragement avec le plus de facilité. Il n'est pas nécessaire de rappeler à ceux-là que partout l'homme est mort dans ses fautes et ses péchés et que partout aussi la grâce divine peut le rappeler à la vie spirituelle.

On ne saurait assez insister pour que la préparation des missionnaires soit aussi complète, soit aussi foncière que possible, et pour qu'on ne leur marchande ni le temps ni les secours dont ils ont besoin pour qu'elle le soit. Sans doute que parmi nous on est revenu de l'idée par trop naïve qu'il suffit, pour être un bon missionnaire, d'avoir une grande foi et beaucoup de renoncement. Il nous arrive cependant encore assez souvent d'entendre d'excellentes gens affirmer qu'il n'est pas nécessaire qu'un messager du salut parmi les idolâtres soit, sous le rapport de l'instruction et de l'habileté, au même niveau que le pasteur d'un troupeau européen. C'est là une grande erreur. On oublie que le plus souvent les missionnaires sont envoyés dans des pays où tout est à créer. Ils ont des réformes à opérer dans tous les domaines ; des idées, des mœurs, des institutions nouvelles à former. Il ne s'agit pas seulement pour eux de convertir les âmes, il faut aussi qu'ils dégrossissent les intelligences. Il ne suffit pas qu'ils apprennent à lire à des gens qui n'avaient jamais vu un abécédaire, il faut qu'ils écrivent des livres pour eux. Dès que leur influence est quelque peu établie, on les consulte pour tout. Il s'agit de savoir quels règlements on doit faire dans l'ordre social et religieux ; quels sont les usages nationaux qu'on peut conserver et quels il faut absolument rejeter et remplacer. On tremble à la pensée des fautes qu'un missionnaire pourrait

faire commettre aux populations qui le consultent, si ses lumières ne lui permettaient pas de les guider sûrement! Et il ne peut pas recourir aux conseils, aux inspirations, au contrôle d'amis instruits et expérimentés, d'hommes spéciaux, comme ceux avec lesquels son confrère, le pasteur d'Europe, est tous les jours en contact. Il faut qu'il régénère des barbares tout en se sentant exposé à tomber lui-même dans la barbarie. Qu'on le croie bien, parmi les missionnaires les plus capables, il n'en est pas un seul auquel il n'arrive cent fois de s'écrier : « Oh! que ne donnerais-je pas pour pouvoir recommencer ma préparation et faire de nouvelles études! »

Qu'on la visite donc fréquemment, avec une vive sympathie et par d'ardentes prières, cette modeste institution où se forment quelques jeunes gens inconnus qui, s'ils répondent à ce que le Seigneur attend d'eux, doivent devenir un jour les fondateurs d'églises nouvelles. Encourageons-les au travail; exhortons-les à s'armer de toutes pièces, à se faire dans le cœur et dans l'intelligence un bon trésor d'où ils puissent tirer, pour la gloire de Dieu et pour le salut présent et éternel des populations auxquelles on les enverra, des choses anciennes et des choses nouvelles!

Nous aurions encore un vœu à exprimer, mais c'est à peine si nous osons le faire, tant nous avons été accoutumés jusqu'ici à vivre au jour le jour, nous estimant heureux de pouvoir obtenir de nos Eglises le strict nécessaire. N'est-il pas temps qu'elles donnent à notre Société, c'est-à-dire qu'elles se donnent à elles-mêmes, une véritable *maison* de missions faite de moellons ou de briques? De toutes les institutions missionnaires existantes, la nôtre est la seule exposée aux incertitudes, aux inconvénients, aux faux frais de locations temporaires. Toutes les autres ont senti la nécessité de s'affirmer, de se donner une existence, une consécration définitive par un bâtiment spécial qui leur appartient et où leurs représentants attitrés, leurs

élèves, leurs bureaux, sont installés d'une manière convenable et permanente. Les catholiques français, aussi bien que les protestants d'Angleterre, de Suisse, d'Allemagne et d'ailleurs, ont eux aussi leur *Maison des missions étrangères*, dont on connaît la rue et le numéro. — Le directeur et les élèves de l'Ecole préparatoire de Batignolles sont *chez eux*; les diaconesses sont *chez elles*. Seuls nos futurs missionnaires et leur directeur vivent confondus avec des locataires de diverses professions. Ce qu'on appelle la *Maison des missions évangéliques* n'est qu'un simple appartement, à un premier étage, avec quelques dépendances fort insuffisantes.

Il nous souvient que, vers l'année 1832, un chrétien généreux du midi de la France, offrit une belle somme pour doter notre Société d'une *maison*, à la condition que d'autres amis de l'œuvre, ayant une certaine fortune, se joignissent à lui pour cet objet spécial. Cette proposition ne trouva pas d'écho et ce fut grand dommage, même au seul point de vue des économies de loyer que nous eussions pu faire. Elles se monteraient, à l'heure présente, à une somme bien plus élevée que le prix d'achat d'une maison comme celle qu'il nous faudrait.

Qui sait si le projet de feu M. Ricard, de Pignan, ne sera pas repris et réalisé par quelques hommes de dévouement et de foi? Ce serait un sujet de joie et d'actions de grâces jusque dans nos stations missionnaires les plus éloignées. Celui qui écrit ces lignes, où chacun reconnaîtra la main du vieux directeur, français et mossouto, serait alors au comble de ses vœux. Il voudrait tant, avant de mourir, voir l'œuvre des missions évangéliques, entourée chez nous de toutes les garanties possibles de continuation et de développement!

MISSION DU LESSOUTO.

Le petit journal de nos stations (*Lésélinyane,* la petite lumière) nous parvient régulièrement tous les mois. Les nouvelles qu'il contient, les articles que lui fournissent tantôt des missionnaires, tantôt des indigènes, complètent d'une manière heureuse, et souvent fort originale, les renseignements qui nous sont envoyés directement par nos ouvriers. Nous allons y puiser aujourd'hui pour nos lecteurs : 1° Un court article d'annonces et faits divers; 2° Une adresse aux chefs du pays, à propos de la dernière moisson; 3° Une lettre écrite de la Cafrerie aux Eglises du Lessouto par le major Malan.

1° NOUVELLES ET AVIS DIVERS.

Morija. — Adama Nkopa et Maretha Motlokong, deux membres de l'Eglise de Morija, s'en sont allés. La fin de Maretha a été des plus douces. Notre sœur n'a cessé d'exhorter les chrétiens et les païens. Elle leur a dit qu'elle désirait s'en aller auprès de son Berger ; et qu'elle ne voulait pas qu'on le priât de la laisser sur la terre. — Les enfants de Nkopa voulaient l'enterrer à l'ancienne manière des Bassoutos, mais les fils du chef Mofoka s'y sont opposés, disant que puisqu'il était chrétien, il fallait que ses funérailles fussent celles d'un croyant. Il a été enterré convenablement.

— On vient de baptiser quatre femmes à Tayané (une annexe). Un grand nombre de païens s'étaient assemblés pour assister à ces baptêmes.

Thabana-Morèna et Siloé. — On a baptisé trente personnes dans ces deux stations.

Béthesda. — On fait dans cet endroit des collectes pour la mission chez les Banyaïs. Quelqu'un a donné un bœuf de trait.

Région du pays des Bapélis.—Nos voyageurs (MM. Creux et Berthoud et les catéchistes qui les accompagnent) sont arrivés à Prétoria, ville du président des Boers de la Rivière Jaune (Transvaal). Leur voyage a été heureux. Ils avaient bon espoir que le gouvernement du pays leur permettrait d'aller chez les Makuapas.

Nouvelle politique. — Un membre du parlement de la Colonie du Cap a demandé quand on permettrait aux Bassoutos de se faire représenter dans cette assemblée par des hommes envoyés par eux. Le président a répondu qu'on s'occupait de cette question, qu'on cherchait encore le moyen le plus convenable.

Nouveaux Testaments. — Nous avons pu nous procurer quelques Nouveaux Testaments de plus. Ils se vendent 2 schellings, 6 pence (3 fr. 10 c.).

Rentrée d'abonnements au Lésélinyane. — Noé Peterose a payé 1 schelling; il doit encore 1 sch. 6. — Moyèla Letsié, 2 sch. 6. — Sept abonnés de Port-Elisabeth, 14 sch. — Rév. H. Meyer (missionnaire morave), 7 sch. 6. — M. van Zoelen, 5 sch.

Réclamation. — January Kékana, de Graaff-Reinet, demande aux lecteurs du *Lésélinyane* de ne plus l'appeler January Oliphant, mais de se souvenir que son nom est January Kékana.

Questions auxquelles les abonnés doivent répondre par un billet. — Quelle est la dernière guérison miraculeuse que Jésus-Christ a opérée?

Jésus est appelé deux fois *Messie* dans le Nouveau Testament. Dans quels passages?

2° ADRESSE AUX CHEFS.

La nation des Bassoutos doit se montrer reconnaissante.

« Au printemps de cette année, il ne pleuvait pas; le soleil ne cessait de briller; tout le monde était dans l'étonnement et dans la douleur, on se demandait : « Que man-

« gerons-nous? » Les chefs étaient dans l'angoisse. On avait essayé d'employer des moyens conseillés par de prétendus enchanteurs de la pluie, mais elle n'était pas venue. Alors les chefs s'entendirent avec les chrétiens pour la demander à Dieu. Il accorda, sans aucun retard, de la pluie à tout le pays. Elle tomba abondante et continue; la terre redevint partout humide, les semences se mirent à pousser; tous les yeux brillaient de bonheur.

« Mais comme la pluie n'était pas venue à l'heure convenable, les sorghos se trouvèrent en retard. Au mois d'avril (1), en voyant combien nos champs étaient encore verts, on se disait avec tristesse : « Le froid va venir, les « sorghos vont geler avant qu'ils ne soient parvenus à « maturité. » Ce fut une inquiétude générale; au fond de son cœur, chacun tremblait.

« Dieu a eu de nouveau pitié de nous; il a retardé les froids. Le mois de mai s'est passé sans qu'il y ait eu de gelée. Alors, on s'est de nouveau partout étonné; partout on a dit : « Cette année encore, les sorghos mûriront; nous « aurons de quoi manger. »

« Voilà ce qui s'est passé; qui peut le nier? Nous avons appris que, dans le district de Likoélé, des chefs de villes ont eu, d'eux-mêmes, la pensée que la *nation des Bassoutos devait se montrer reconnaissante envers Dieu*. Lorsque cette nouvelle est parvenue à nos oreilles, nous en avons été extrêmement réjouis. Mais cette action de grâces qui va la commencer? Nous, les chrétiens, nous savions bien que Dieu nous donnerait de la pluie au temps convenable. C'est vous, chefs, vous Letsié, vous Tsita et tant d'autres, qui avez voulu qu'on lui adressât des prières spéciales. Puisqu'il en est ainsi, c'est vous qui devez commencer l'action de grâces. *Rassemblez-nous*, nous qui sommes le peuple de Dieu, et

---

(1) Il faut se rappeler que les saisons du sud de l'Afrique sont à l'inverse de celles de l'Europe. Les Bassoutos ont deux moissons : celle du froment, en janvier, et celle des sorghos et du maïs beaucoup plus tard.

nous nous joindrons à vous pour remercier et louer Celui qui nous a fait tant de bien.

« Mais la reconnaissance qui ne se montre que par des paroles ne suffit pas. Dieu dit autrefois aux Israélites : « Que personne ne se présente devant moi sans apporter quelque chose. » (Ex. XXIII, 15.) Nous nous attendons à ce que ce soit toi, Letsié, chef de ce peuple, qui donne l'exemple en cette occasion. Que chacun fasse selon son pouvoir ; que tous les témoignages de reconnaissance soient rassemblés et consacrés à faire avancer l'œuvre du Seigneur dans ce pays. »

3° LETTRE DU MAJOR MALAN AUX ÉGLISES DU LESSOUTO.

« Frères et sœurs bien-aimés en notre Seigneur,

« Quelques-uns de vos missionnaires m'ont envoyé de vos nouvelles et j'en ai été extrêmement heureux. Ce qui m'a surtout réjoui, c'est d'apprendre que le Seigneur bénit son œuvre parmi vous et qu'il convertit plusieurs de ceux de vos frères qui étaient encore dans les ténèbres, n'ayant encore point senti son amour et saisi son grand salut.

« Je demande à Dieu, de tout mon cœur, que sa bénédiction se répande sur toute votre nation. De même que le feu lorsqu'il brûle l'herbe sèche dans les prairies, la consume toute, de même puisse la Parole du Seigneur embraser tout votre pays, y consumer toutes les erreurs, tous les péchés qui empêchent la grâce d'en haut d'être universellement sentie chez vous.

« Vous vous souvenez qu'un jour, un homme amena à Jésus son fils qui était possédé du démon et que les disciples n'avaient pu délivrer. Rappelez-vous que lorsque les disciples en demandèrent la raison à leur Maître, il leur fut répondu : « Cette espèce de démon ne peut être chassée « que par la prière et par le jeûne. »

« Si le Seigneur le permet, je partirai demain pour me rendre au pays des Magalékas qui sont dans un état d'en-

durcissement et de ténèbres bien plus terrible que tout ce que vous avez connu chez vous. La croyance à la sorcellerie y règne universellement. Mes frères, comment l'en chasserons-nous? Nous n'avons pas de force qui nous soit propre, pas plus que vous n'en avez vous-mêmes. Mais le Seigneur est notre force et il est tout-puissant. Nous allons essayer ce qu'on peut faire par la *prière* et par le *jeûne*. Nous savons que lorsque l'Eglise s'en tient aux paroles de son Dieu, elle réussit dans ce qu'elle veut faire. Notre Maître ne nous trompe jamais.

« J'ai été fort heureux d'apprendre que quelques-uns des vôtres sont partis avec nos frères, MM. Berthoud et Creux, pour porter l'Evangile dans la région des Bapélis. Un autre sujet de joie pour moi, c'est que quelques-uns d'entre vous se préparent à aller faire connaître le nom de Jésus aux Banyaïs. Bien chers frères, quel grand amour le Seigneur témoigne à son Eglise du Lessouto en l'appelant à *planter* son Evangile dans d'autres pays! Je crois qu'ici, au sud de l'Afrique, vous êtes la première Eglise de noirs qui se soit proposé une telle entreprise. C'est à vous que le Seigneur dit maintenant : « Ne craignez pas; fortifiez-« vous; conduisez-vous vaillamment. »

« Une chose qui vous montrera que Dieu approuve ce que vous allez faire, c'est que je vous envoie 10 livres (250 fr.) pour vous aider. C'est de l'argent qui vient de l'église des Fengous (tribu cafre). Elle vous l'envoie avec le plus grand plaisir. Quelques-uns des principaux dans cette église ont désiré que nous eussions une réunion avant mon départ pour le pays des Magalékas. C'est hier, jour du Seigneur, que nous nous sommes rassemblés, et Dieu a vraiment été au milieu de nous. Il nous a édifiés en nous répétant cette parole : « C'est ici mon Fils bien-aimé, « écoutez-le. » (Luc IX, 35.) Comme nous allions nous séparer, j'ai parlé de votre dessein de porter l'Evangile aux Banyaïs et j'ai ajouté que les Fengous feraient bien de

s'intéresser à cette œuvre. Nous n'étions pas nombreux, quoiqu'il y eût des représentants des diverses congrégations. De plus il était fort tard. Cependant, on m'apporta de suite 5 livres st. (125 fr.); on les déposa sur ma Bible, que vous connaissez bien, car vous l'avez vue de vos propres yeux. M. le capitaine Blyth, qui est magistrat dans ce pays, ajouta à cet argent 1 livre (25 fr.); deux de nos frères qui viennent d'arriver, m'en remettent 2 (50 fr.); trois chefs m'ont apporté aussi chacun 1 livre. — Ecrivez aux Eglises des Fengous, envoyez-moi vos lettres; je les leur ferai passer. Racontez-leur ce que le Seigneur fait parmi vous. J'espère que, dans six mois, je pourrai vous envoyer d'autres dons.

« Je prie, tous les jours, pour vous. Priez pour les Eglises des Fengous et pour les païens Magalékas. Que la grâce, la miséricorde et la paix reposent sur vous tous.

« Votre frère qui vous aime dans le Seigneur.

« C.-H. Malan. »

MISSION DU SÉNÉGAL.

On apprendra avec peine que notre instituteur de Saint-Louis, M. L. Rémond, ne fait plus partie de la mission du Sénégal. Il est revenu en France, avec sa compagne, dans le courant du mois dernier, et ses rapports officiels avec notre Société ont cessé. — Que les contre-temps douloureux qui nous ont tant de fois attristés depuis que nous avons entrepris d'évangéliser les Jolofs ne nous découragent pas, mais nous portent à prier avec plus d'ardeur et de persévérance pour cette œuvre. Parmi les missions les plus florissantes en ce moment, il en est peu qui n'aient eu à passer par le baptême d'épreuves prolongées et des contrariétés de toute espèce.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CAFRERIE.

L'ŒUVRE DU MAJOR MALAN.

Nos lecteurs connaissent déjà cet homme de foi antique et de simple prière, qui consacre aux païens du sud de l'Afrique toute l'énergie de son ardente nature, tout le dévouement de son âme éminemment chrétienne. Ils viennent de lire la lettre si sympathique qu'il adressait récem- aux jeunes églises du Lessouto. Quelques détails inédits sur l'œuvre qui le retient en Afrique, malgré l'attraction naturelle d'un foyer où l'attendent sa femme et son enfant, seront bien accueillis, nous en sommes sûrs, et échaufferont plus d'un cœur, tiède jusqu'à aujourd'hui pour la cause des missions.

Ce fut en 1872, en quittant le service de l'armée anglaise, que le major Malan, agenouillé sur la tombe de Tio Soga, le missionnaire indigène caffre qui a tant fait pour ses compatriotes, demanda à Dieu de susciter de dignes successeurs à ce travailleur courageux et de gagner à la vérité beaucoup de cœurs parmi les tribus environnantes. Envoyé deux ans plus tard en mission auprès du Rév. Leclie, missionnaire chez Kreli, un des chefs de la tribu des Galekas, il reçut de nouveaux détails sur les besoins spirituels de cette contrée; cela raviva de suite un intérêt qui chez lui, pour les païens, est toujours à l'état latent, alors même que rien ne semble le surexciter. Témoin de faits bien dignes d'éveiller sa commisération pour un abaissement

aussi complet, et à son retour de la mission française chez les Bassoutos et américaine au cap Natal, le 15 avril 1875, il se rendit auprès de Kreli pour obtenir de lui un emplacement où jeter les fondations de sa propre mission.

Par une circonstance providentielle, un des chefs était malade d'une perte de sang que le major put conjurer. Ce service, en éveillant la gratitude dans le cœur de cet homme, devint favorable au projet de M. Malan. Bientôt, mis en relation avec quatre chefs sur le territoire desquels se trouvait le lieu jugé convenable, il entrait en pourparlers amicaux avec eux et opérait une transaction bien faite pour le remplir de joie. — En arrivant à la localité concédée, il y trouva un de ces bâtiments ou entrepôts qui servent à contenir les provisions pour kraals trop éloignés les uns des autres. Sa première impression fut pénible. Il redouta que l'endroit ne fût connu comme dépôt d'eau-de-vie et que, par conséquent, sa mission naissante ne se trouvât dès l'abord soumise à une influence pernicieuse. Mais, avec la confiance enfantine qui le caractérise, il remit au Seigneur cette préoccupation bien naturelle, demandant que ce qu'il redoutait se tournât en bénédictions. Quelques jours se passèrent en prédications pleines d'intérêt pour ce peuple bien disposé à l'égard de la vérité. Chefs, hommes, femmes, tous prêtaient une oreille attentive aux enseignements de l'Evangile. Pendant cet intervalle, MM. Noble, Clarke et Radlay arrivaient d'Europe, prêts à tout comme leur compagnon pour avancer le règne de Dieu dans cette contrée. L'œuvre reprit une nouvelle impulsion. Les publications de kraals en kraals se multiplièrent; le 17 juin, les wagons chargés de tous les objets nécessaires à la création d'un nouveau centre missionnaire se mirent en marche. On ne pouvait songer à rien faire de sérieux avant leur arrivée. On cherchait seulement l'exposition la plus convenable et cela donna lieu à quelques

difficultés passagères. Aussitôt M. Gope, le propriétaire de l'entrepôt déjà mentionné, offrit généreusement de le céder à ses nouveaux amis. Ce fut une grande simplification. Bien que cela ne dispensât point de l'érection d'une maison principale, on fournisait immédiatement d'importantes dépendances. Le 25 juin, la première assise était posée. La mission a reçu le nom d'Upolo, ce qui signifie paix. Tout présage des jours prospères à cette création récente, due à des prières incessantes, de celles qui sont une clef d'or pour ouvrir les trésors célestes.

Le major a attendu que tout fût en voie d'exécution avant de remercier ses amis de la Grande-Bretagne qui lui ont fourni les moyens de mener à bonne fin son entreprise. Les femmes des deux missionnaires, Mmes Noble et Clarke, sont arrivées à destination. Tous se sentent encouragés par l'accueil respectueux et sympathique qui leur est fait. Dans un des kraals, le chef exprimait son regret que des « hommes aussi grands, aussi bons vinssent s'établir au sein de sa peuplade si ignorante et si dépravée ». N'était-ce pas le cas de faire ce qu'ont fait nos amis, de répondre par l'explication de cet amour divin qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu, qui laisse les 99 brebis au bercail pour courir sans relâche au secours de la pauvre égarée. Dans un autre cas, après une allocution en langue caffre, durant laquelle nul n'avait souri malgré les nombreuses méprises qu'il avait pu faire, le major demandait au peuple s'il avait saisi le sens de son message, et plus d'une voix s'écria : Oh ! oui parfaitement. Le chef en particulier répondit avec un sourire expressif : « Asnazwi ammandis » : « Douces paroles, ce sont de douces paroles ». Quelle joie d'être l'instrument par lequel le nom béni de Jésus devient doux à ceux qui ne l'auraient peut-être jamais connu et qui sont pourtant prêts à en célébrer la douceur.

Non content de cela, le major, quelques jours plus tard, écrivait la lettre suivante que nous ne pouvons résister au désir de mettre sour les yeux de nos lecteurs :

« Je me sens pressé de solliciter les ardentes prières de l'Eglise en faveur de la tribu des Bouwanas. Elle a si grand besoin que le Seigneur daigne ouvrir une porte par laquelle nous puissions aller lui offrir les lumières de l'Evangile! Cette tribu se trouve dans le pays montagneux et sauvage qui s'étend entre la rivière Basher et la rivière Nurtata; elle est alliée avec les Galekas. Jamais aucun missionnaire ne leur fut envoyé. La station de Morlay, qui confinait à leur territoire, est depuis de longues années abandonnée. Cependant je sens une impulsion irrésistible qui me pousse à chercher les moyens de faire parvenir à ce peuple la connaissance des richesses de l'amour de Dieu en Christ. Si une mission pouvait s'établir au sein de cette tribu, on pourrait dire que le phare de la vérité s'est allumé dans chacune de ces peuplades, qui s'étendent du cap de Bonne-Espérance à Tud, sur la limite nord, du côté du cap Natal. Il a, jusqu'à présent, existé une lacune dans la dispersion de la lumière chrétienne, causée par le manque de missionnaires dans une moitié de la tribu des Galekas et dans celle des Bouwanas. Que Dieu me permette d'être l'instrument destiné à combler ce vide.

« Il a déjà daigné m'accorder les travailleurs désirables. Il y a trois ans environ, je lus dans « l'*Echo missionnaire* » le nom d'un jeune anglais qui, établi sur cette côte, désirait consacrer ses forces et sa vie à prêcher l'Evangile aux païens. N'ayant pu réussir dans ses recherches, il préféra se faire maître d'école et ensuite catéchiste, plutôt que d'entrer au service du gouvernement. J'essayai dès cette époque, mais en vain, de trouver un champ de travail pour cette âme dévouée. Depuis je le perdis de vue et c'est par

une dispensation que j'appelle providentielle, que je le retrouve aujourd'hui sur mon chemin.

« La misère de la tribu des Bouwanas m'oppresse au point que je sens qu'il m'est impossible de retourner en Angleterre tant que je laisserai ces malheureux plongés dans la dégradation et l'ignorance où je les sais maintenant. Un fait horrible est dernièrement parvenu à ma connaissance. Accusé de sorcellerie, parce qu'il prospérait et que le chef convoitait ses richesses, un père de famille a été saisi, torturé et ensuite roué de coups jusqu'à ce que mort s'en suive. Ce malheureux, dans les angoisses de l'agonie s'écriait : S'il y a un Dieu ! mais on dit qu'il y a un Dieu ! ce sang innocent ne crie-t-il pas, non vengeance, mais miséricorde de la part des chrétiens, qui peuvent empêcher le retour de pareilles infamies? — Du reste les Bouwanas ont des droits bien réels à la sympathie non-seulement des Anglais, mais surtout des Ecossais, car le sang écossais coule dans leurs veines. Deux sœurs du nom de Campbell firent naufrage autrefois sur cette côte ; recueillies par des chefs, elles les épousèrent et ce sont maintenant leurs arrière petits-enfants qui périssent dans les dernières profondeurs de l'abrutissement.

« J'étais donc plongé dans cette douloureuse anxiété au sujet de ce malheureux pays lorsque je me rendis à King William's Town pour la conférence des missionnaires qui eut lieu le 7 juillet. Ce fut dans la maison d'un chrétien de mes amis que j'entendis de nouveau prononcer le nom du jeune homme auquel je m'étais intéressé trois ans auparavant. Un bon renom s'attachait à ses pas. Il était sincère, humble, patient : les meilleures qualités à rechercher dans un missionnaire. Bien qu'ayant passé trois ans à Bristol pour finir son éducation, il était né et avait été élevé parmi les Caffres dont il parle la langue comme un indigène. Je demandai à être mis en rapport avec lui. Dès que je lui fis connaître mon désir, il y acquiesça pleinement en

me disant que, si Dieu lui confiait cette œuvre à accomplir, le vœu de son cœur depuis de longues années serait réalisé. Nous ne pouvons douter que Dieu lui-même n'ait mis la main à préparer l'instrument docile et volontaire que nous trouvons si à point pour la tâche à remplir.

« Le nom du jeune homme est Lundall; il a trente ans, et sa femme consent avec joie à l'accompagner dans sa nouvelle sphère d'activité. Voilà les travailleurs que je viens recommander à vos prières toutes spéciales. J'attendrai encore quelque temps, dans la prière et le recueillement, espérant que Dieu me montrera la voie que je dois suivre et me préparera une entrée. Je n'irai pas trouver le chef avant six semaines au moins, car ce n'est pas petite chose à faire, et je ne veux entreprendre cette difficile mission qu'accompagné des prières de tous les chrétiens qui s'intéressent à leurs frères ignorants et au succès de l'Evangile de Christ. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

ABBÉOKUTA ET DAHOMEY.

Nous extrayons de la correspondance de M. Townsend, le missionnaire dévoué qui a pris charge de cette mission importante et périlleuse, les passages suivants :

« 14 mars 1875. La route de Lagos est occupée par les Dahomiens, mais M. Robin m'a fait savoir qu'il vous faisait parvenir des nouvelles par une autre voie et j'en prends avantage pour vous adresser ces quelques lignes. On nous dit que l'armée ennemie est campée près d'Ishagga et que de là elle rayonne sur toutes les routes adjacentes, pillant les fermes isolées et incendiant les villages qui se trouvent à sa portée. Les habitants de Shumred ont pris la fuite par un chemin moins fréquenté sur la gauche de la rivière. Un grand nombre de fermiers et leurs familles

sont tombés aux mains des Dahomiens. D'autres ont pu se sauver et sont venus nous porter des nouvelles et se réfugier auprès de nous. C'est une grande douleur de nous trouver de nouveau au milieu de ces difficultés et de ces dangers. Nous les avons déjà traversés maintes et maintes fois, mais la force semble vouloir nous faire défaut aujourd'hui. Mme Townsend n'est pas bien portante. Nous vivons dans une surexcitation continuelle, ne sachant ce que la journée du lendemain nous apportera. Le peuple s'attend d'un jour à l'autre à une attaque des ennemis. Pour ma part, je me figure plutôt qu'ils se contenteront de ravager les fermes et d'enlever un butin considérable, ainsi qu'ils l'ont déjà fait à plusieurs reprises. C'est affreux pour nos pauvres gens de se voir toujours menacés d'être pillés et assassinés. C'est le meurtre et la rapine organisés sur une grande échelle.

« 1er avril. Dans ma dernière lettre, je vous informais de l'approche de l'armée de Dahomey. Le Vendredi-Saint, ils ont établi un camp en vue d'Abbéokuta, près de l'endroit où ils se trouvaient en 1873. Ils ont dirigé sur nous une sortie. Le lundi, les Egbas, c'est-à-dire deux divisions seulement sont allées en reconnaissance. L'une d'elles a rencontré un parti de Dahomiens en embuscade et les a déroutés. La seconde s'est plus rapprochée du camp ennemi, mais sans grand résultat. Après une courte escarmouche les troupes se sont retirées chacune de leur côté. Cela a été tout un évènement pour les Egbas qui ne sont pas très aguerris et craignaient de rencontrer l'ennemi sur un terrain découvert..... D'après ce que nous entendons dire, le nouveau roi aurait fait le serment à son frère mourant de détruire la place, et il ne peut jouir des douceurs de la royauté tant que son serment n'est point accompli. Il lui est même interdit, paraît-il, de s'asseoir sur le trône paternel. Il redoute beaucoup de nous attaquer ; nos hommes de leur côté n'y sont pas très-portés. Il a fait demander

des secours à Haden, mais ce peuple s'était engagé à la neutralité et tiendra sa promesse. C'est un nouveau converti qui a trouvé moyen de nous faire savoir cela pour nous encourager..... La ville est calme, mais il y règne une triste démoralisation. Notre pauvre petite armée ne compte point un chef. C'est à qui désertera son poste. Les jeunes gens le savent. C'est à eux à se procurer des armes et des munitions, à prendre les résolutions, à marcher en avant ou à attendre leur sort, et cela en face d'une armée organisée, disciplinée et soumise à un roi absolu qui punit de mort la plus légère désobéissance..... Nous avons des réunions de prières parmi les guerriers, mais à part quelques paroles, nous ne voyons pas de retour sincère à Dieu, de réveil parmi notre peuple. Mme Townsend et moi, sommes plus abattus que nous ne l'avons jamais été en pareil cas.

« 15 avril. Rien de nouveau. Il ne nous est encore rien arrivé. Un petit parti d'Egbas s'est laissé dérouter presque sous nos murs. C'est démoralisant de voir un pareil état de choses. Cela a pourtant eu un meilleur résultat que nous n'espérions en resserrant les liens de la population. Elle s'est unie devant le danger commun et, avant-hier, il s'est livré un combat rudement disputé dans lequel les Dahomiens d'abord furent vainqueurs, mais où les nôtres reprirent l'offensive et restèrent maîtres du champ de bataille. Trois de nos chrétiens de Sierra-Leone sont morts de frayeur à la seule vue des Dahomiens qui approchaient. Mardi, nous avons eu nouveau combat suivi des mêmes résultats peu décisifs..... Après le combat nous entendons les gémissements des femmes pleurant leurs morts et comptant les absents.

« Nous avons sur notre terrain un poste d'observation très-commode pour suivre la marche et les progrès des Dahomiens. C'est un roc élevé sur lequel j'ai disposé un télescope. Nous nous relayons souvent pour nous rendre

compte des événements. J'ai bien peur que nous n'en ayons encore pour longtemps, sans doute jusqu'à la crue des eaux.

« 30 avril. Vous serez heureux d'apprendre que l'armée dahomienne est en retraite depuis hier, après avoir passé cinq semaines en vue d'Abbéokuta et quelques jours à un autre camp, cinq ou six milles plus loin. Les Egbas se sont conduits bravement et les ont battus dans un assez fort engagement. Lundi dernier nous eûmes connaissance qu'ils comptaient attaquer Obu, une ville de marché, située à dix ou douze kilomètres. John Okenla, un brave chrétien de la communauté d'Ake, auquel les jeunes guerriers avaient demandé de vouloir leur servir de chef, avait résolu d'arrêter leurs déprédations de ce côté-là. A la tête de 140 hommes, il partit et défit dans une escarmouche un parti de Dahomiens qui se portaient sur Obu. Cette diversion heureuse a permis à la ville de repousser l'ennemi avec perte. Poursuivie et forcée de traverser la rivière, l'armée s'est débandée. Il y a beaucoup de morts et de blessés. Je ne vous en écris pas plus long, n'ayant pas le loisir et certain que vous serez heureux de notre délivrance. Mme Townsend se ressent vivement des fatigues et des inquiétudes qui nous ont assaillis. Elle n'est pas forte du tout. Mais grâces soient rendues à Dieu qui nous a délivrés et a exaucé nos prières. »

Depuis le moment où cette lettre est parvenue à sa destination, la Société a envoyé une députation au comte de Carnavon, le priant de solliciter du gouvernement l'adoption de mesures efficaces pour protéger Abbéokuta de la destruction dont elle est menacée. La députation était chargée en outre de rappeler que le roi de Dahomey a depuis vingt ans fait sept attaques meurtrières sur le district, pillant, brûlant et ravageant tout sur son passage, et faisant des hécatombes de victimes humaines avec les prisonniesr restés entre ses mains. L'honorable comte, en acceptant

la mission dont la Société le chargeait, a exprimé sa reconnaissance pour le bien fait dans ce pays par l'entremise de la Société et émis l'espérance que quelque occasion se présenterait bientôt de faire au roi de Dahomey telles représentations qui auront force effective pour le déterminer à changer de politique.

D'ici là, qui ne s'unira aux vœux ardents que nous formons en faveur du missionnaire plein de zèle qui a soutenu Abbéokuta de ses prières, afin que le Seigneur bénisse abondamment son œuvre et lui accorde le désir de son cœur, la conversion de ce peuple et sa sécurité.

L'ÉVÊQUE CROWTHER.

L'évêque Crowther écrit que le dimanche de la Pentecôte douze adultes, au nombre desquels se trouvait le chef Spiff, qui depuis quelque temps s'était montré très-favorable à la mission, ont été baptisés à Brass. Un autre chef absent à cette époque, pour une cause majeure, devait recevoir le baptême le 6 juin. Ce même jour de Pentecôte, l'église de Bonny recevait quinze adultes au nombre de ses membres, tandis que les âmes réveillées qui suivent les instructions se comptent par douzaines.

M. Crowther est sur le point d'établir une nouvelle mission à Bénin. Situé à l'extrémité occidentale du delta du Niger, ce poste complétera la chaîne de stations fondées aux embouchures de ce fleuve et servira de point de jonction entre ces stations et celles qui existent déjà à l'est du Yoruba.

MONGOLIE.

Une mission parmi les Burials, tribu mongole sous la dépendance de la Russie fut entreprise par MM. Stallybrass et Swan, dans le courant de l'année 1817 à 1818. Ce fut dans la ville de Selinginks que s'établit le quartier général de la mission et plus tard il prit de l'extension du côté de l'Ouest. Mais en 1841, l'empereur Nicolas intervint et força les missionnaires à abandonner leur champ de travail. Les directeurs de la Société des missions de Londres reprirent le projet d'évangéliser les Mongols et, ayant pris Péking pour base de leurs opérations, y expédièrent le Rév. James Gilmour, qui partit pour cette nouvelle campagne chrétienne au commencement de l'année 1870.

C'est une tâche difficile d'évangéliser ces peuplades nomades, aujourd'hui campées sous la tente, à portée du missionnaire, et demain parties pour quelque expédition lointaine dont on ne sait quand elles reviendront. La grande ressource du missionnaire auprès de ces peuples est dans la connaissance de la médecine. Les maux du corps contre lesquels ils sont tout à fait impuissants les ramènent naturellement vers celui qui peut leur procurer du soulagement. De là l'immense renommée que s'est acquise dans les régions environnantes, sur un rayon fort étendu, l'hôpital fondé par la Société des missions de Londres au centre même de Péking. Que de pèlerins y sont revenus chercher la force et la santé, sans toutefois laisser de leur passage le souvenir d'une véritable conversion !

Les maux physiques auxquels ils sont le plus fréquemment exposés sont les rhumatismes que leur séjour sous la tente développe, été comme hiver, chez les constitutions les plus diverses. Il est difficile de se représenter ce qu'est l'inconfortable de la tente mongole. En hiver, un grand feu règne au milieu, répandant autant de chaleur que de fumée, et réchauffant par devant les malheureux dont le

dos est glacé par les vents coulis qui se livrent à tous leurs caprices. La place des femmes est à la porte de la tente. Elle n'ont droit à la chaleur du feu central que pour faire cuire les aliments de leurs seigneurs et maîtres, dont elles reçoivent ensuite les restes pour leur maigre pitance. Ce régime et les rudes fatigues qu'elles endurent sans aucun ménagement, montant à cheval comme le cavalier le plus intrépide et fournissant des courses énormes, font que, d'une race magnifique, pleine de vie et d'ardeur, pas une femme n'atteint la maturité. Vieillies de bonne heure, elles succombent jeunes, sans avoir connu la vigueur et l'énergie que semblent promettre leur riche constitution et leur corps admirablement conformé.

Les maladies d'yeux sont en outre fort communes. En dehors de la fumée, la blancheur éblouissante des plaines neigeuses qu'ils parcourent sans cesse contribuent à occasionner ce résultat. Ils ne connaissent aucun remède à ce mal cruel, tandis qu'il suffit souvent au missionnaire d'un simple collyre pour calmer les douleurs les plus intolérables. Enfin le mal général dont tous sans exception se plaignent, c'est une indisposition plus ou moins grave, qui leur survient régulièrement au retour du printemps, et que l'on attribue à l'humidité du dégel et aux vents déchaînés qui se donnent libre carrière dans ces froides régions.

Pour remédier à tous ces malaises, les Mongols ne connaissent guère que la patience et la prière. Vont-ils consulter leurs lamas, ceux-ci leur recommandent invariablement un ou plusieurs services religieux proportionnés à leur état de fortune. Quand le patient ne peut se permettre cette dépense ou qu'il est atteint d'une maladie moins grave, il se contente de faire venir un lama chez lui pour y réciter les prières d'usage, suivant les rites les plus infaillibles. Une portion de cette cérémonie à domicile consiste à jeter de petites pincées de millet de part et d'autre dans la chambre.

Dans un cas parvenu à notre connaissance, cette coutume eut un effet désastreux. Le prêtre en lançant au hasard les graines consacrées, en envoya une dans l'œil même de son malade, ce qui détermina une ulcération dont il ne put jamais guérir. Cette circonstance n'ébranla nullement la foi robuste de la famille. Les pèlerinages sont souvent prescrits comme palliatifs aux maux de dents, mais on n'a pas vu souvent que cela produisît l'effet désiré.

Ce qui rend encore plus ingrate la tâche que M. Gilmour a entreprise dans ces pays lointains, c'est qu'il n'est pas possible de persuader aux Mongols d'user des moindres précautions. Aujourd'hui il plaît à un individu de quitter sa fourrure d'hiver et de revêtir sa robe d'été, il part sans le moindre supplément de couverture et rentre quelquefois, le soir, demi-mort de froid et perclus de rhumatismes. — Nous ne détaillerons pas ici une de leurs cérémonies religieuses qui rappelle dans son ensemble l'envoi du bouc émissaire au désert. On n'est pas encore parvenu à se rendre un compte exact du sens qu'ils attachent à cette figure. Ils diffèrent entre eux dans leurs explications.

« Somme toute, » écrit M. Gilmour, « j'ai partout été bien accueilli. Ils savent que je n'ai ni l'intention ni le pouvoir de leur nuire, étant complétement à leur merci. Ils viennent chez moi, visitent ma tente avec intérêt, ayant parfois l'air de chercher si je ne cache rien à leurs yeux de redoutable. Mais comme ils n'y ont jamais découvert le moindre objet mystérieux dont je ne fusse prêt à leur fournir explication, je n'ai jamais eu à me plaindre d'eux. Il m'en coûte de constater que je n'ai pas encore vu le moindre résultat à mes travaux, ni un seul converti, ni un seul prosélyte. Je ne me décourage pas, saisissant toutes les occasions où ils me consultent pour alléger leurs souffrances, de les adresser au grand Médecin des âmes. »

INDE.

PROVINCE DE MADRAS.

Pour nous faire une juste idée de l'état du christianisme dans l'Inde, prenons une province, celle de Madras, par exemple, et étudions-là en détail. Cette étude nous offrira quelques particularités intéressantes.

La province de Madras ne compte pas moins de trente-deux millions d'habitants, sur lesquels vingt-neuf appartiennent encore aux quatre principales divisions de l'Indoustanisme. Dans ce nombre, les adorateurs de Siva (personnification féminine du mal sous toutes ses formes), figurent pour seize millions; ceux de Vichnou (et ses différentes incarnations) pour douze. Le reste se subdivise entre les fanatiques du Lingam (un emblème de Siva) et les différentes sectes indoues de moindre importance.

Dans les districts du Nord, les Siraïtes sont en minorité. Dans ceux du Midi, au contraire, ils forment la grande majorité de la population. Le fondateur de cette secte importante se nommait Sankara-Acharia. Il parut après l'extinction des Bouddhistes, vers le VIIIe ou IXe siècle. Originaire du Sud, il remonta vers le Nord, jusqu'à Cachemire pour étendre sa réforme, et mourut dans les monts Himalayas. Du reste, cette religion n'offre aucun rapport avec les traditions des siècles qui précédèrent le christianisme. Ni l'exposition des morts, ni le culte des idoles autrefois réputé comme une impiété, ni le mariage des enfants tel qu'il se pratique aujourd'hui ne remontent à ces époques reculées. Tout cela est d'invention relativement moderne.

Les Védas ou Livres sacrés renferment des litanies de prières à des divinités tombées dans l'oubli et dix ou vingt fois remplacées. C'est à peine si sur dix mille, un Brahmine connaît les règles des Védas sur lesquels repose pourtant cet orgueil de caste qu'il est encore si loin d'abdiquer.

Constatons parmi les adorateurs de Vichnou un schisme curieux qui n'en est pas moins la cause de bien du sang répandu dans les fêtes annuelles qui les réunissent. Les uns, les Tengalas ou Védaïstes du Sud ; les autres, Vadagalas ou Védaïstes du Nord admettent également la vieille tradition sanscrite par laquelle «les Vischnavaïtes doivent porter une marque distinctive partant du nez jusqu'aux cheveux. » Mais ici, dissidence fatale : les Vadagalas ont conclu que ce terme vague, le nez, signifie n'importe quelle portion de cet organe. En conséquence, ils font partir leur marque commune, le trident, de l'entre deux des sourcils. Les Tengalas, au contraire, s'appuyant sur cette raison spéciale que tout a un commencement, un milieu et une fin, font partir la ligne médiane de leur trident quelques millimètres plus bas de la partie supérieure du nez.

Une autre secte très-intéressante pour l'observateur, est celle des Lingayets. Basava, son fondateur, posa pour base de sa doctrine qu'il n'y a qu'un Dieu, que tous les hommes sont égaux entre eux et saints à proportion, de la manière dont ils se respectent eux-mêmes en tant que temples de Dieu. Il rejeta les différences de castes comme indignes d'être acceptées par des hommes libres ; il déclara que la femme devait être respectée au même titre que l'homme comme possédant, elle aussi, une âme immortelle, et stigmatisa toute injustice ou tout mépris de son sexe comme une offense envers le Dieu dont elle porte l'image. Il admit riches et pauvres au rang de ses fidèles, et bien que Brahmine de haut rang, il voulut détruire les préjugés de caste, les pèlerinages, les pénitences et les idoles.

Cette doctrine, si différente de tout ce que l'Inde avait entendu jusque-là ne put prendre racine. Peu populaire, elle ne compta et ne compte encore que de rares adeptes ; mais elle intéresse à un haut degré le penseur et le missionnaire, et de récentes recherches ont amené la découverte de son origine. Basava, natif d'un pays limitrophe,

occupé par des chrétiens syriens, fut soumis, tout porte à le croire, à une influence chrétienne plus ou moins directe. Cela seul peut expliquer ses conceptions plus pures et de la divinité et des droits de l'humanité. Récemment, des inscriptions en langue délhevi ont été mises à jour dans les églises des côtes occidentales, donnant la certitude que ces régions ont été, pendant un temps, colonisées par des Perses ou Manichéens. M. Burnell à qui sont dues ces recherches persévérantes, cite d'après Cormas le fait remarquable qu'il existait au VI[e] siècle un évêque persan à Kalliana, près d'Udupi, la ville même où Basara exerça six siècles plus tard les fonctions de premier ministre.

La communauté chrétienne indigène de la province de Madras (protestants, catholiques, syriens) compte plus de 500,000 âmes et forme dans le pays un noyau réellement important. Les derniers recensements ont donné pour résultats que de l'année 1856 à l'année 1871, c'est-à-dire en quinze ans, la population indoue s'est accrue dans une proportion de 37 p. 100, les mahométans de 33 p. 100 et les chrétiens de 51 p. 100. Notons que ce dernier résultat est dû aux progrès du christianisme chez les indigènes et non à un accroissement notable de la population européenne.

Pour arriver à ces chiffres exacts, il a fallu maints efforts. Le premier recensement général de l'Inde n'a pu avoir lieu qu'en 1871. Mais dans la province de Madras, le cens fonctionne régulièrement depuis 1851 par époques quinquennales. La première fois qu'il fut appliqué, le gouvernement fit mettre une marque éclatante de peinture sur toutes les portes des maisons qui avaient satisfait à la loi. Cette mesure eut un résultat tout à fait inattendu. La population, avec cette facile crédulité commune aux masses ignorantes, adopta cette notion erronée que cette peinture était l'annonce d'un nouvel impôt, et quel impôt? Sur les volailles. Aussitôt et pour échapper à ce danger imaginaire, il se fit un carnage sans précédent parmi les innocents habitants

des basse-cours, et sous peu, ils devinrent plus rares que le plus fin gibier. Cela fit l'affaire d'un riche éleveur, soupçonné d'avoir à dessein imaginé et exécuté ce complot pour donner de l'extension à son commerce.

On ne se doute même pas en Europe des difficultés que rencontrent les officiers préposés au cens. L'habitude prédominante de ne compter les femmes pour rien, dans la vie privée comme dans la vie publique, fait qu'il est presque impossible d'amener ce malheureux peuple à déclarer les êtres vivant dans sa maison. Il ne peut admettre l'utilité de connaître le nombre des femmes comme celui des hommes. La naissance ou la mort d'une petite fille est un fait si peu remarqué qu'il en échappe toujours une certaine quantité à la connaissance de la loi. Outre cela, comme on emploie volontiers des employés subalternes à cet effet, il arrive fréquemment qu'ils sont indigènes. Les préjugés de castes sont si forts qu'ils ne consentent pas à pénétrer dans un quartier de caste inférieure pour en reconnaître les habitants, et dans un grand nombre de cas, ils déposent les premiers chiffres venus.

On serait quelquefois tenté de s'étonner de la rapidité avec laquelle des villes et des villages entiers disparaissent du sol indou. Hier, comptés au rang des cités, classés et visités par des voyageurs dignes de foi, demain, remplacés par un monceau de ruines ou par des plaines en friche, ces bizarres assemblages se fondent et s'évanouissent en une vingtaine d'années. Il faut dire que les constructions qui abritent les 5/6 de la population sont en torchis, recouvertes de chaume, élevées sur des fondements dérisoires, en sorte que la première inondation, un grand vent ou un fort orage les emporte ou les rend inhabitables. Ce peuple ne comprend que la vie au grand air. Il ne fait rien pour orner sa demeure, il ne s'y attache pas plus qu'à la localité qui l'a vu naître. De là des émigrations qui bouleversent le pays en en transformant sans cesse les habitants.

La seule partie de leurs monuments qu'ils jugent dignes de quelques frais d'architecture, ce sont leurs temples et leurs réservoirs à eau. Les premiers sont en pierres de taille, en gneiss ou en granit, à l'exception de la tour ou gopuraux qui surplombe presque toujours la principale entrée, et qui est en général construite en briques, agrémentée d'enjolivements en plâtre d'un ton criard. Ce mode de décorations rapportées a sans doute pris naissance du temps des anciens colonisateurs grecs ou du moins étrangers, car le développement du goût architectural ne paraît réellement pas propre au caractère indigène. Depuis la décadence du bouddhisme, bien loin de prospérer, les arts semblent retombés dans l'enfance.

En ce qui concerne la longévité, elle est rare. Ce peuple tend par ses mœurs à une précoce maturité. Jeune, il s'arrache à la domination paternelle et affronte les dangers et les vicissitudes de la vie ; jeune, il succombe aux fatigues et aux dévorantes ardeurs de son insalubre climat. Il y a proportionnellement beaucoup plus d'enfants et de jeunes gens dans l'Inde qu'en Angleterre ou en France, mais par contre les vieillards y sont rares. Combien peu saluent ce bel âge de soixante-dix ans, fixé par le psalmiste comme une bonne moyenne de notre existence ici-bas !

On ne saurait à quelle époque, si reculée fut-elle, faire remonter le culte des serpents, inné dans la race indienne. Existe-t-il un village où l'on ne puisse trouver un ou plusieurs bosquets, placés au bord des routes et abritant des pierres sculptées à la ressemblance du cobra ? L'immense majorité de ces informes sculptures appartient à des époques perdues dans la nuit des temps. Plus récentes et non moins nombreuses sont les représentations de deux serpents enlacés dans une étreinte passionnée. Les dernières de ces créations fantastiques et repoussantes sont les serpents à deux, trois, quatre, sept têtes, bizarrement relevées et contournées, et formant comme un abri au-dessous du-

quel se place la figure, souvent mutilée, des divinités du panthéon indou. Journellement des offrandes sont apportées dans ces réduits sacrés, et le serpent de l'endroit est la première divinité que l'Indou sédentaire ou cosmopolite cherchera à se rendre propice. Toute femme qui désire voir son union prospérer avec les bonnes grâces de son époux et fécondée par la naissance d'enfants mâles, les seuls qui vaillent la peine d'être comptés, à quelque secte ou à quelque caste qu'elle appartienne, apportera du lait, du « Ghee, » des œufs frais et des fleurs.

Dans un grand nombre d'endroits, c'est un serpent vivant lui-même qui fait l'objet principal du culte. Heureux est le fidèle qui l'a aperçu daignant toucher à son offrande! Il s'en retourne le cœur plein des plus joyeux pressentiments et prépare ses ex-voto sous la forme invariable d'un ou plusieurs serpents.

Une autre des divinités de village mérite de fixer notre attention. Un homme notoirement mauvais meurt-il, il passe à l'état de divinité et son tombeau sera couvert de tous les objets propres à satisfaire sa nature perverse, afin qu'il laisse le pays en repos. Une femme vient-elle à être assassinée sans que sa mort soit vengée, aussitôt elle personnifiera, pour la vive imagination de l'Indou, la vengeance inquiète et terrible, et pour apaiser ses mânes courroucés, il lui élèvera un temple.

Toutefois, détournons nos regards de ces tristes spectacles pour les reporter vers le présent et l'avenir du christianisme là-bas. Le témoignage du gouvernement anglais est là pour nous encourager en constatant une diminution totale des pèlerinages du passé. Ceux qui subsistent encore, subsistent grâce à l'influence féminine. En effet, les pauvres femmes, condamnées à une vie monotone et sans charme, considèrent comme la seule distraction de leur existence ces déplacements qui les arrachent pour quelques jours à leur triste foyer avec ses infimes devoirs sans com-

pensation de bonheur. Les hommes éclairés les rejettent, et maintenant que les castes inférieures ont le choix, il n'est pas rare de leur voir refuser de s'atteler aux chars des divinités.

Dans l'Inde, comme partout, il y a un grand progrès à faire. Il faut arriver à éveiller chez les femmes la soif d'une vie supérieure, d'une instruction que leurs maris n'éprouvent pas grand besoin de leur faire donner. Jusqu'à présent, les courtisanes seules et les prêtresses ont eu le droit d'acquérir quelque talent de faire valoir leurs charmes et leur puissance. Aussi, pour l'Indou imbu de ce principe, que la femme n'est pas née pour l'indépendance ; que, enfant, son père la protége ; épouse, son mari veille sur elle ; vieille femme, ses fils la défendront, il est tenté de considérer les deux termes liberté et licence comme synonymes.

Que de réformes amènerait cette réintégration de la femme dans ses droits naturels ! D'abord il faudrait supprimer le mariage entre enfants, qui expose la fillette de douze à treize ans à tous les soins et à tous les soucis de la maternité. Comment exiger quelque développement intellectuel dans les conditions actuelles ? Des exemples se sont déjà produits, où des Indous de caste éclairée exprimaient leur souffrance d'être condamnés à une vie sans relations agréables possibles, vu la nullité de leurs compagnes.

Mais le point le plus important de la question serait qu'en soumettant la femme à l'influence de l'éducation, on lui rendrait accessible celle du christianisme. Et quel progrès ne serait-ce pas lorsque les jeunes générations apprendraient sur les genoux de leurs mères à connaître, à aimer et à prier le Dieu du ciel ! Alors, l'indoustanisme qui se réfugie maintenant, pour échapper à l'Evangile, derrière les barrières conventionnelles de ses castes, qui met son orgueil en parallèle avec l'humilité et l'égalité prêchées par Jésus-Christ, battu en brêche jusque dans ses fondements, s'écroulerait dans le néant, laissant à sa place un peuple à genoux, plein de force et de vie pour ses destinées futures.

OCÉANIE.

ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Ce groupe d'îles est situé à environ cent milles au nord-ouest de Taïti. Il comprend *Huahine*, *Raiatea*, *Tahaa*, *Borabora* et *Manssiti*. En 1808, une révolution éclata à Taïti, ce qui détermina les missionnaires à quitter ce poste pour quelque temps et à se réfugier à Huahine. Pendant leur résidence dans cette île, et après plusieurs visites subséquentes, l'Evangile y fut annoncé et favorablement accueilli. Aussi lorsque, en 1818, quelques missionnaires conduits par des chefs d'Eiméo, résolurent d'aller y proclamer la bonne nouvelle du salut, furent-ils grandement surpris d'y trouver une population éclairée et chrétienne. Peu d'années après, John Williams et M. Osmond vinrent fonder leurs missions à Raiatea, Tahaa et Borabora. Les missionnaires actuels sont MM. Green, Saville et Pearse.

C'est à la fin de l'année 1869 que ce dernier quitta l'Europe pour aller travailler à Raiatea. Les événements le déterminèrent à se rendre à Borabora, île beaucoup plus petite, mais où il se consacra corps et âme au bien des indigènes. Toutefois il caressait l'espoir d'être bientôt réuni à quelques-uns de ses amis qui travaillaient dans la Nouvelle-Guinée. Au moment où ce rêve semblait prêt à se réaliser, la mort de M. Vivian, subitement retranché au sein d'une existence laborieuse et bénie, vint modifier les plans de la Société. M. Albert Pearse dut renoncer momentanément à rejoindre ceux dont il brûlait de partager la tâche, et accepta la survivance de M. Vivian à Raiatea. Nous extrayons de sa propre correspondance quelques fragments pleins d'intérêt qui montreront combien son œuvre a été prospère pendant les quatre années qu'il passa à Borabora :

« Au moment de quitter pour toujours peut-être ce

champ de travail, j'aime à passer en revue la période heureuse qui s'y est écoulée. Je me souviens avec quel enthousiasme je fus reçu, sur la recommandation de M. Vivian, par tout ce peuple qui m'était étranger et dont la langue m'était inconnue. Je me rappelle mes premières difficultés pour conquérir ce langage, la joie avec laquelle je pus au bout d'un mois réciter la première prière. Trois mois plus tard, je lisais mon premier sermon. Une fois ce point obtenu, la confiance me gagna et mon travail de préparation devint chaque jour moins pénible.

« C'est l'école qui a la meilleure part dans mes souvenirs. Je la fondai un mois après mon arrivée, et elle s'ouvrit avec une centaine d'enfants. Après les premiers mois, élèves et instituteurs se mirent à la confection de bureaux propres à rendre notre installation plus commode. De ce moment les progrès furent surprenants. C'était ma joie et mon orgueil. Et quelque peine qu'elle me coûtât par tous les travaux préparatoires auxquels je me livrais pour faciliter la tâche des enfants, je me sentais amplement récompensé par l'affection dont ils m'entouraient et les efforts que je leur voyais réaliser avec tant de succès. Plus de deux cents enfants étaient inscrits sur nos listes et 130 suivaient les leçons avec une régularité exemplaire. »

La population de cette île est grandement adonnée à l'ivrognerie. Dans l'espace de quatre ans, sur une église d'à peine trois cents membres, dix-neuf ont dû être exclus pour ce motif et dix-huit pour leur déloyauté. Ce sont les deux grandes tentations que Satan a mises devant ce peuple pour l'empêcher d'accepter l'Evangile. Le mensonge, le vol et la mauvaise foi retiennent même des âmes désireuses de se consacrer à Dieu. C'est, paraît-il, une disposition innée en eux et contre laquelle ils ont de rudes combats à livrer.

M. Pearse avait fondé une classe biblique du soir pour les diacres, les évangélistes et tous ceux qui éprouvaient

assez d'intérêt pour désirer y assister. Souvent, il voyait prendre des notes sur ce qu'il disait et retrouvait plus tard, dans les allocutions de ses aides, des fragments de sa propre parole. Il avait en outre fondé, tous les lundis, une classe spéciale pour les évangélistes. Le bien qu'elle a produit durera longtemps, nous en avons la conviction. Le but de M. Pearse était de leur faciliter la prédication. A cet effet, il leur lisait le dimanche soir des homélies, dont il faisait ressortir les principaux caractères, et leur expliquait le moyen de parler avec clarté. Le lundi, ces jeunes gens prêchaient leurs propres sermons dans la classe et se soumettaient à une critique mutuelle. Il n'intervenait qu'à la fin pour rectifier les idées erronées et affermir les idées saines. Il reçut du reste la récompense qu'il méritait, en voyant chaque jour ses jeunes élèves plus compris et mieux appréciés des masses, et en recueillant le témoignage de leurs amers regrets lorsqu'il dut les quitter.

Il constate, comme l'ayant vivement frappé, la simplicité avec laquelle ce peuple accueille l'assurance du salut. « Rien chez eux, » dit-il, « ne rappelle les doutes, les craintes qui assiégent l'homme civilisé quant à la possibilité du salut. Lorsqu'une fois ils ont pris la résolution de servir Dieu, cette résolution agit sur leur vie, la transforme, leur fait apprécier tous les moyens de grâce et y recourir comme sans effort, tout naturellement. Par exemple, ce qui leur manque et beaucoup, ce sont les éléments d'amour, de dévotion et d'enthousiasme. Leur sentiment religieux, si profond qu'il soit, se manifesterait plutôt par la crainte que par la joie et l'amour. Il est d'ailleurs facile de s'en rendre compte. Il n'y a pas soixante-dix ans que le caractère principal de leurs notions religieuses était une crainte invincible de divinités horribles, altérées de vengeance et de sang. Ce n'est pas un intervalle trop long pour convertir la terreur en amour, la répulsion en servitude volontaire, la superstition en confiance joyeuse, et le

service forcé, contraint, violenté, en un service plein d'inexprimables jouissances.

« Il entre du reste beaucoup dans le caractère de ce peuple d'agir plus par le sentiment du devoir que par une impulsion spontanée. Voilà pourquoi la plupart adorent Dieu parce qu'il est juste et convenable de le faire et non par un besoin d'adoration qui soit en eux. Pour rien au monde, ils ne manqueraient le culte domestique; l'élan seul y fait défaut. »

Un grand progrès accompli durant la dernière année du séjour de M. Pearse, a été la suppression des parties de chant si chères à la population. Elles occasionnaient beaucoup de mal en rappelant tous les souvenirs païens et en laissant subsister la fausse notion que l'homme est supérieur à son créateur; elles tendaient à rabaisser les conceptions évangéliques de la vérité éternelle; enfin, elles rapprochaient les chrétiens du reste des habitants de l'île encore païens. De là à se mêler aux danses nationales toujours immodérées et souvent grossières qui se renouvelaient à toutes les fêtes, il n'y avait qu'un pas. Il existait en outre une milice indigène, dont les exercices principaux consistaient précisément dans ces amusements dangereux, et n'avaient guère d'autre importance. On a obtenu du peuple la désorganisation volontaire de cette milice inutile et nuisible. En attendant cette mesure du bon sens et du consentement libre des masses, on y a gagné l'assurance qu'elle ne sera point rétablie. Enfin les danses et les chants ont été abolis par ordre du gouvernement et cela n'a produit aucun désordre.

Raiatea a été récemment ravagée par un de ces cyclones si fréquents sous les tropiques; la durée en a été courte, mais le tort qu'il a causé est grave. Les dépendances de la mission ont beaucoup souffert, et ses membres ont couru un danger imminent. Dieu seul pouvait permettre qu'un tel bouleversement de la nature ne coûtât aucune vie hu-

maine. Nous unissons nos actions de grâces pour cette bénédiction à celles de l'église de Raiatea.

« Le 29 novembre au matin, » écrit le missionnaire, « nous fûmes surpris par un vent d'une extrême violence. Sa fureur croissante dura depuis six heures un quart jusqu'à sept heures, et pendant ces trois quarts d'heure, vingt-quatre maisons furent rasées du sol; quant aux autres, sur un rayon de huit milles, elles furent toutes plus ou moins ébranlées et endommagées. Des centaines d'arbres, particulièrement des cocotiers et des arbres à pain, furent arrachés de terre, les racines en l'air, ou coupés en deux. Tous les ponts et clôtures furent balayés par la force du courant qui descendait des montagnes. Ce ne fut guère qu'à six heures et demie que nous commençâmes à trembler pour la sécurité de notre demeure. Les solives soulevées par le tourbillon retombèrent plusieurs fois avec violence, ébranlant la maison jusque dans ses fondements. Notre petit garçon dormait dans une chambre éloignée. Je courus le chercher, et l'enveloppant dans une couverture, je le confiai à un des étudiants, tandis qu'un autre et moi, soutenant ma femme sous les bras, nous frayions un chemin dans cette horrible tourmente, aveuglés par le vent et la pluie et vingt fois sur le point d'être renversés. C'est ainsi que nous atteignîmes la demeure d'un de ces jeunes gens, sains et saufs mais trempés jusqu'aux os. Bientôt nous apprîmes que la maison d'école n'existait plus. Tous les aménagements en étaient neufs, bureaux, pupîtres et bancs. Cette nouvelle me consterna. Toutes les maisons de la mission étaient ébranlées, les clôtures emportées. La salle de lecture menaçait ruine et jamais elle ne reprendra sa solidité première.

« Quelques jours de travail ont pourtant suffi à réparer les dommages occasionnés aux ponts et aux clôtures. Les arbres mutilés ont été déblayés. Mais notre demeure située sur une élévation et, par conséquent, plus exposée a été

saccagée. Un des jeunes évangélistes de ma classe vint à moi, et me dit qu'après en avoir conféré avec la division des élèves qui se préparent à l'enseignement, ils s'étaient accordés à se charger de toutes les réparations nécessaires chez moi. Ils vinrent dès le lendemain, assistés de plusieurs membres de l'Eglise qui avaient spontanément offert leur concours. Ils apportèrent de nouvelles solives avec tout ce qu'il fallait pour assujettir le toit et rendre la maison habitable. Deux jours après, nous pouvions y rentrer. Je les réunis comme c'est l'usage, dans une fête fraternelle qui me coûta dix dollars. J'estime que, s'il m'eût fallu prendre des ouvriers, ils auraient mis deux fois plus de temps et m'auraient demandé cinquante dollars pour le moins. »

NOUVELLES RÉCENTES

BALE.

Une belle fête en plein air a réuni dernièrement à l'Institut des missions de Chrischona de 1,800 à 2,000 chrétiens. Il s'agissait de consacrer au saint ministère douze jeunes élèves de l'établissement. Dans le discours de consécration sur Actes XVI, 17, M. le pasteur Glinz a fait un rapprochement, plein d'intérêt et d'à-propos, entre l'époque de saint Paul et la nôtre; il a surtout fait ressortir la nature des armes dont ces jeunes soldats de Christ devront se servir et le but unique de leur vocation. Parmi les missionnaires qui ont pris ensuite la parole, on a remarqué le vénérable Samuel Gobat, évêque de Jérusalem.

AMÉRIQUE DU NORD.

Les amis des missions apprendront avec tristesse la mort du Rév. Henry Budd, le premier pasteur indigène de la Terre de Rupert.

Rappelons en quelques mots les principaux détails de cette vie dévouée :

Lorsque M. West, en 1820, fonda la mission du nord-ouest de l'Amérique, au moment de se fixer sur la Rivière-Rouge, il s'attacha deux enfants indigènes. L'un était Henry Budd. Il demanda le premier le baptême, étudia courageusement et se consacra à faire connaître la vérité à ses frères. Il travailla quelque temps pour la Compagnie de la baie d'Hudson, puis se mit à la tête de la première école fondée sur le territoire où s'élève aujourd'hui la ville de Winnipeg. La capacité et la fidélité dont il fit preuve dans cette entreprise le firent remarquer, et on l'envoya à 500 milles créer la mission du Cumberland. Là, ses travaux furent bénis d'une manière si surprenante, les résultats qu'il obtint furent si magnifiques, que l'on se souvient encore en Angleterre de l'impression que produisit sa station missionnaire sur l'esprit de ceux qui furent envoyés pour la visiter. En 1850, il fut consacré par l'évêque Anderson, et jamais homme ne mena vie plus exemplaire et surtout plus conséquente avec ses principes. Il fonda une nouvelle mission à Nepowewin. Mais en 1867, il obtint de reprendre la direction de sa première mission du Cumberland et c'est là qu'il est entré dans son repos.

Bien des épreuves l'ont atteint, surtout ces derniers temps. Depuis 1864, il avait perdu successivement son fils aîné, consacré au ministère depuis quatre ans, sa femme, sa fille et tous ses autres fils. Il ne laisse personne pour succéder à son nom honorable. Son gendre, le Rév. Henry Cochrane, a été désigné pour le remplacer à Devon.

TRIOMPHES DE L'ÉVANGILE PARMI LES INDIENS.

Il y a environ sept années que les indigènes de Oka (le lac aux deux montagnes) furent amenés du catholicisme à la connaissance du glorieux Evangile de la grâce de Dieu. Ils eurent dès lors et ont encore à souffrir des persécutions et de la pauvreté. Cependant ces épreuves, loin de les détourner, ont été tellement bénies pour leurs âmes qu'ils ont progressé d'une manière remarquable dans la connaissance et l'amour du Seigneur. En dehors des services réguliers du jour du repos, ils suivent avec un vif intérêt l'école du dimanche, les classes bibliques et les réunions de prières. Celles-ci sont pour eux un temps de véritable rafraîchissement spirituel. Il y règne un tel abandon, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'ils y passent jusqu'à trois et même quatre heures de suite sans aucune lassitude et sans que l'effusion de leurs sentiments chrétiens en soit en rien diminuée. Ils sont véritablement cette « ville placée sur la montagne, » dont nous parle le Seigneur, comme ils sont en réalité « une lumière éclairant dans un lieu obscur. »

TRADUCTION DE LA BIBLE EN MANDARIN.

L'impression de la Bible complète dans le dialecte *mandarin*, qui est la langue officielle en Chine, vient d'être entièrement achevée. L'Ancien Testament, traduit par le Dr Schereschewsky, de l'Eglise épiscopale américaine, a été terminé l'an dernier à Noël. Le Nouveau Testament avait été précédemment traduit sous les auspices et par les soins des missionnaires formant le Comité, dont le Dr Burdon, aujourd'hui évêque de Hong-Kong, faisait alors partie.

Eugène Casalis, directeur-gérant.

Typ, Ch. Marechal, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE DU SUD.

PRISE DE POSSESSION DE MATATIÉLÉ. RAPPORT OFFICIEL DE M. GERMOND.

Messieurs les Membres du Comité de la Société des missions évangéliques de Paris.

Thabana-Moréna, 11 août 1875.

Messieurs et chers frères,

Le nom de Matatiélé ne vous est pas inconnu. C'est celui d'un pays qui fait partie de la Cafrerie, séparé qu'il est du Lessouto par la chaîne des Maloutis. Il y a environ quinze ans que les Bassoutos commencèrent à s'y établir, sous la conduite d'un fils de Moshesh. Pendant la guerre du Lessouto, j'y fis moi-même un séjour de plusieurs mois; mais à cette époque ce n'était encore qu'un coin perdu; il n'y avait de villages qu'au pied de la montagne même de Matatiélé; tout à l'entour et pendant des lieues on ne voyait que le désert. Ce n'est donc pas sans raison que les Anglais avaient donné à ce territoire le nom de Noman's land (pays sans maître). Lors de la conclusion de la paix entre les Boers et les Bassoutos, le gouvernement du Cap voyant

que ces derniers n'auraient plus assez de terrain pour vivre, leur annonça qu'ils étaient autorisés à s'établir à Matatiélé. C'était un don qui ne lui coûtait guère, et les Bassoutos le sentirent bien. « Nous te sommes bien reconnaissants de ton offre, » lui dit à cette occasion un des fils de Moshesh. « C'est comme si tu rencontrais mon fils dans les champs et que tu vinsses me le présenter en disant : « Voici un garçon que j'ai trouvé, je te le donne, il gardera « ton bétail et te soignera dans tes vieux jours. » — Je ne sais si cette réponse ironique fut du goût du gouverneur, mais bon nombre de Bassoutos, croyant trouver dans cette autorisation une garantie de sécurité, allèrent s'établir à Matatiélé auprès des chefs Makuaï et Lébénya. Leur espoir fut déçu ; leur établissement fut difficile, les tribus cafres, bien que n'occupant pas le territoire, leur cherchèrent querelle, et, pendant de longues années, il n'y eut à Matatiélé que contestations, et même des combats où le sang fut versé.

Nous aurions bien voulu envoyer un missionnaire à ces pauvres gens, dont plusieurs étaient membres de nos Eglises ; mais la chose n'était pas possible. Un lourd déficit pesait sur notre Société ; la guerre de France qui survint tôt après, ne le diminua pas ; sans argent, sans hommes disponibles, que pouvions-nous faire ? Visiter Matatiélé de temps à autre, y placer des catéchistes et attendre des jours meilleurs. Le Seigneur veillait sur le petit troupeau ; loin de diminuer, il s'accroissait, si bien que deux églises étaient en formation à Matatiélé même et à Paballo, sous la direction de deux évangélistes fidèles, Azariele et Setefane. Leur position n'était cependant pas facile, ils sentaient leur insuffisance et, à chaque conférence, ils nous faisaient parvenir un cri de détresse auquel nous ne savions comment répondre.

Cette année cependant, heureux d'apprendre que du renfort allait nous arriver de France, et de voir que le gouvernement britannique avait pris des mesures pour

mettre fin à ces querelles incessantes de tribus à tribus, nous résolûmes de faire un effort. Nous n'étions pas sans crainte de voir cette œuvre nous échapper, car des offres réitérées avaient été faites de divers côtés à ce troupeau sans pasteur. Aussi, bien que n'ayant pas même de missionnaire pour Hermon et Massitissi, nous nous décidâmes à nous priver des services de notre frère Preen et à l'ôter de Morija pour l'envoyer à Matatiélé. Sa grande aptitude pour les travaux matériels le rendait tout particulièrement propre à remplir le rôle de pionnier missionnaire dans cette contrée lointaine. Il lui fallait pour cela abandonner une œuvre qui lui était connue, une maison qu'il venait de terminer; et pour recommencer tout à nouveau ! Il accepta cependant de bon cœur notre invitation, dans l'espérance qu'il trouverait à Matatiélé l'occasion de se rendre encore plus utile. Il nous pria seulement de ne pas le laisser longtemps seul là-bas, mais de lui envoyer un collègue sitôt que nous le pourrions.

Ayant été désigné, ainsi que MM. Cochet et Dieterlen, pour présider à l'installation de notre frère, nous lui laissâmes prendre les devants. Voyageant avec son bagage, il devait tourner la chaîne des Maloutis, et nous comptions la franchir. Ce ne fut pas d'un cœur bien gai que je commençai mes préparatifs, mais quand devoir il y a, il faut s'exécuter. C'était pour la cinquième fois que j'allais entreprendre ce voyage, et notre frère Cochet pour la troisième. Dépouillé de tout l'attrait de la nouveauté, il ne nous parlait que de pénibles montées et de descentes plus pénibles encore, de nuits passées à la belle étoile, et, quand on en a tâté à la douzaine, elles n'ont plus rien de piquant que le froid. Heureusement, nous avions notre jeune frère Dieterlen avec nous ; son entrain allait nous donner des forces.

En fait de bagage, nous n'avions que le strict nécessaire; mais encore nous fallait-il tout au moins des provisions pour plusieurs jours, des vêtements de rechange et sur-

tout des couvertures, car nous étions à l'entrée de l'hiver, et que de peine avant de découvrir la vraie manière de charger le tout sur un cheval! Notre batterie de cuisine, qui se résumait en une malheureuse bouilloire, nous donnait surtout des inquiétudes. Elle persistait à se démener à l'avant de la selle d'une façon si désespérée qu'il y avait lieu d'être inquiet pour l'avenir de nos déjeûners. L'Orange était plein; mais la civilisation a fait des progrès au Lessouto, et une sorte de pétrin servant de canot vint nous prendre. Ayant peu de confiance dans les talents nautiques de nos Bassoutos, je pensai à Joinville : « Bien fol celui qui ayant péché mortel en la conscience, se boute en tel dangier. » Notre argonaute nègre fut cependant plus habile que je ne le supposais, et le soir nous arrivions à Massitissi.

Cette station a été fondée par notre frère Ellenberger; un évangéliste indigène la dirige en attendant que nous puissions y placer un missionnaire. Les bâtiments ont besoin d'être réparés; quant à la caverne, de célèbre mémoire, dont nos amis Ellenberger avaient réussi à faire une demeure, sinon convenable, du moins supportable, elle n'est plus qu'une ruine. Durant la guerre, Massitissi était pour les pauvres missionnaires exilés, et pour moi en particulier, une sorte d'oasis où l'on venait se refaire un peu. Nous avons passé de bons jours dans cette pauvre caverne, et cependant combien nous devons bénir Dieu de ce qu'ils sont loin de nous.

Partis de Massitissi avant l'aube, nous chevauchâmes toute la journée, et lorsque le soleil se coucha, nous étions engagés dans les défilés de la Kuteng, petite rivière qui rappelle celles des Alpes par la fraîcheur de ses eaux et l'impétuosité de son cours. De fort beaux arbres en ombrageaient autrefois les rives, mais ils ont disparu. La nuit arrivait, et bientôt l'obscurité fut telle qu'il nous fut impossible d'aller plus loin. Il nous fallut desseller devant un

petit ruisseau qui nous barrait le chemin; le bivouac ne fut pas gai. Peu de bois, beaucoup de pierres et encore plus d'humidité. Au réveil, nos couvertures étaient trempées de rosée. Pour Dieterlen et moi, la chose était sans conséquence; mais notre cher frère Cochet, qui a passé la soixantaine, y gagna des douleurs très vives de rhumatismes, en dépit desquelles il lui fallut cependant remonter en selle, et le plus pénible du chemin restait encore à faire. Avec de la persévérance, la montagne fut gravie, puis vint la descente de trois heures; mais lorsque nous eûmes atteint le premier village, notre frère souffrait beaucoup, et nous d'être inquiets. Une nuit passable le remit un peu, et le lendemain nous arrivions à l'annexe de Paballong.

Cette Eglise naissante compte près de soixante membres, dont plusieurs faisaient autrefois partie du troupeau d'Hébron, l'ancienne station de M. Cochet. Leur nombre va en augmentant; ils ont bâti, l'an dernier, une chapelle très convenable. Comptant nous y arrêter au retour, nous ne fîmes qu'y passer la nuit, car dix lieues nous séparaient encore de Matatiélé proprement dit, où M. Preen était déjà arrivé, et nous attendait avec impatience. Son voyage avait été pénible; le wagon portant les bagages avait culbuté trois fois; mais, à part quelques fortes contusions, nos amis n'avaient pas eu d'accident grave à déplorer. Les indigènes vinrent à la file pour nous saluer et nous témoigner leur joie d'avoir enfin un missionnaire. Le surlendemain était un dimanche; nous eûmes la sainte Cène, et notre frère fut présenté à l'Eglise. Elle compte 102 membres; la chapelle qu'ils ont construite est plus grande que celle de Paballo, mais elle a moins bonne apparence. Mme Preen était à peine arrivée, qu'elle avait commencé une école, et les enfants s'y rendaient avec empressement.

Le lundi, le chef Makuaï réunit tous ses gens, et les personnages principaux de la tribu firent quelques discours; bien qu'ils soient encore païens, ils s'accordèrent

pour nous remercier de leur avoir amené un missionnaire. Nous tombâmes vite d'accord au sujet de l'emplacement de la station ; le site choisi est à proximité du village du chef, dans un angle rentrant de la montagne; la vue en est belle : en face, une grande plaine fermée par des collines, et, dans le fond, la chaîne imposante des Maloutis.

Lorsqu'une nouvelle station est fondée, l'usage veut qu'on lui donne un nom; aussi dès que l'assemblée se fut séparée, nous eûmes à débattre entre nous cette importante question. Le Ban-de-la-Roche était en force, et quel nom est plus cher à nos amis que celui d'Oberlin ! Il avait été adopté, lorsqu'on fit observer que le nom de Matatiélé (veuillez ne pas prononcer Matasiélé) est si joli, que ce serait vraiment dommage de ne pas le conserver. Nous espérons que nos bons amis des Vosges et de l'Alsace seront aussi de cet avis.

Il fallut ensuite songer au retour. Nous nous arrêtâmes trois jours à Paballong. Nous y eûmes la sainte Cène; quelques personnes furent reçues dans l'Eglise. Ce sera aussi un poste à occuper, lorsque nous aurons un missionnaire disponible. La distance qui sépare cet endroit de Matatiélé est trop grande pour que M. Preen puisse s'en charger d'une manière suivie. Ce cher ami ne peut d'ailleurs être laissé seul dans cette contrée lointaine. Puissions-nous être bientôt en mesure de lui envoyer du renfort !

Notre retour s'accomplit sans incidents. La fatigue du voyage a été vite oubliée, et il nous laissera de bons souvenirs. Nous avons été heureux de voir combien notre mission a su conquérir la confiance et l'affection des indigènes. Elle a eu bien des revers, mais ce que le Seigneur nous a enlevé d'une main, il nous l'a rendu de l'autre. Les stations de Béerséba, Hébron, Mékuatling, Béthulie, Carmel n'existent plus, mais les indigènes qui les occupaient se sont joints à d'autres Eglises, et les stations nouvelles de Cana, Massitissi, Matatiélé ont pu être fondées.

Bientôt même, nous l'espérons, une mission pourra être entreprise au milieu des tribus de l'intérieur par les Bassoutos eux-mêmes. C'est le cas de dire avec le Psalmiste : « La droite de l'Eternel est haut élevée, la droite de l'Eternel a fait vertu. »

P. GERMOND.

QUELQUES DÉTAILS DE PLUS ENVOYÉS PAR M. PREEN.

Matatiélé, 9 juin 1875.

Depuis notre arrivée, la joie de nos Bassoutos n'a pas diminué. Ils sont, disent-ils, très heureux d'avoir un *molisa* (un berger). Plusieurs nous le prouvent en nous donnant du blé, des moutons ; d'autres en allant chercher des arbres pour notre maison. La collecte a augmenté. L'année dernière, elle ne s'était montée qu'à 3 livres st. (75 fr) ; cette année, j'ai reçu près de 14 livres (350 fr.). Ce n'est pas beaucoup pour une Eglise de 110 membres, sans compter 70 aspirants au baptême ; mais il y a progrès et j'espère qu'il en sera ainsi d'année en année. Nous avons le bonheur de voir plusieurs païens rechercher le salut. Dans le nombre, est une jeune femme qui haïssait les chrétiens à tel point que, lorsqu'elle parlait d'eux, elle allait jusqu'à dire qu'ils sentaient mauvais. L'Evangile est bien reçu dans presque tous les villages où nous avons des gens baptisés, ce qui est le cas un peu partout.

27 *juillet*. — J'ai admis plusieurs nouveaux convertis dans la classe des catéchumènes, entre autres la jeune femme dont j'ai parlé plus haut. — Le catéchiste Azariele nous a quittés ; nous l'avons placé auprès d'un chef du voisinage qui, lui aussi, est très bien disposé. Il y a chez ce chef une congrégation d'environ 30 communiants.

Nous attendons notre ami Dieterlen avec impatience. Il

serait nécessaire qu'il arrivât bientôt, pour bénir les mariages et administrer les sacrements.

D'après le recensement de cette année, il y a à Matatiélé seulement, 7,000 Bassoutos. D'autres qui se trouvent à l'étroit chez eux vont venir en masse. Tous les grains viennent bien ici ; le gros bétail et les moutons y prospèrent mieux qu'au Lessouto, et l'on a pour débouché la colonie de Natal.

J. PREEN.

EXAMEN DES ÉCOLES PRIMAIRES DE MORIJA, PASSÉ DEVANT M. COILLARD, DÉLÉGUÉ DE LA CONFÉRENCE.

Récit de M. H. Dieterlen.

Dès le lundi, les enfants des annexes, à qui on avait donné le mot d'ordre, arrivaient de tous côtés après deux, trois ou quatre heures de marche. Pendant ce temps, ceux de Morija ornaient l'église de guirlandes, de verdure et de drapeaux. Aussi, le mardi matin, le village de Morija était-il d'une animation extraordinaire. Ici, des enfants achevant leur toilette; là, des mamans à la recherche de leur progéniture; puis, les missionnaires surveillant les derniers préparatifs, et veillant à ce que tout se passât suivant les règles.

A dix heures, premier coup de cloche. Tout le monde se réunit dans la prairie qui est au bas de l'église; on se groupe par écoles, autour de drapeaux portant les noms des différentes annexes. Les instituteurs passent leur monde en revue et mettent les enfants en rang. Bientôt se forme un long serpent qui se met en mouvement en entonnant un cantique, avec l'entrain qui caractérise le chant dans ce pays. Rien de plus pittoresque que cette scène animée de chants et d'habits aux couleurs les plus variées. Vous savez

que la race noire aime les couleurs voyantes ; le vert pomme, le jaune et le rouge resplendissent de tous côtés, tandis que les instituteurs, pour la plupart vêtus de noir, se fatiguent à maintenir la discipline et à battre la mesure avec leurs bâtons. Vous aimeriez assister à un spectacle pareil, et, avec moi, observer la figure de nos enfants bassoutos, avec leurs grands yeux expressifs, et un certain air de contentement qui étonnerait, si l'on ne savait que l'examen des écoles est ici une fête et non une corvée.

Nous voilà à l'église ; on a chanté et prié, et chacun se prépare à faire de son mieux. Assis derrière une table recouverte d'un drap vert, M. Coillard ouvre l'examen. Chaque école arrive à son tour. Les enfants se présentent par classes, quand il s'agit d'une branche, comme la lecture, où il y en a de forts et de faibles. Les uns épèlent l'A B C ; d'autres lisent des mots faciles ; d'autres le Nouveau Testament et le *Leselinyana*, journal du Lessouto. Vient l'anglais, que l'on a introduit dans les écoles depuis peu, mais qui prend bien ; la géographie, où les Bassoutos ont toute latitude pour donner des preuves de leur excellente mémoire. Ils vous récitent des noms à n'en pas finir, allant de l'Europe à l'Australie, de l'Océan arctique à l'Océan antarctique ; bref, ils savent bien et sauront mieux encore quand les instituteurs ne seront plus obligés de se passer tour à tour les cartes de géographie, comme ils le font encore actuellement. La partie la plus intéressante c'est le calcul. Vous savez que le système monétaire anglais est passablement compliqué ; une multiplication de monnaies n'est pas une bagatelle, et je connais tout particulièrement un individu qui ne s'en tire pas sans peine. Cependant, les élèves des classes supérieures vous expédient cela rondement, réduisant les pence en schellings, les schellings en livres, et se débrouillant de ce mélange de noms et de valeurs avec une aisance, souvent avec un aplomb étonnants. — Ce qu'il faut voir, c'est l'examen du calcul mental ; les

élèves sont réunis en demi-cercle autour du maître, qui leur propose des additions, des soustractions, etc., à faire de tête. Ils sont là, l'oreille tendue, l'œil brillant et en fièvre, car il s'agit de voir qui trouvera le plus vite la solution. En voilà un qui a trouvé, et crie son chiffre aussi vite que possible, au grand amusement de la galerie. — D'autres suivent, les uns parce qu'ils ont fait le calcul, les autres pour faire semblant d'avoir cherché. Les paroles de ces derniers se perdent complaisamment dans la masse. Vous connaissez cela, mais c'est plus amusant quand on le voit faire par des noirs dont, au premier abord, on n'attendait pas tant de vivacité et de justesse. — La récitation aussi est curieuse : trente gaillards vous récitent une fable ou un chapitre en mesure, du même ton, comme un seul homme. — Enfin, pour ne rien oublier, on examina aussi pour le chant, et c'était plaisir que d'entendre ces cantiques chantés à quatre voix avec beaucoup de précision. Du reste, la nation est musicienne; ces gens saisissent les mélodies au vol, et j'ai entendu une école, à Bérée, chanter une chanson composée par son maître pour la circonstance. Le brave homme avait inventé les trois voix qui lui manquaient, alto, ténor et basse.

Il fallut deux jours pour terminer cet examen, car il y avait 376 enfants (sur 500 qui suivent les écoles de la paroisse de Morija), mais ce furent deux journées des plus intéressantes et des plus encourageantes. On se dit avec joie que toute cette jeunesse se développera, s'instruira ; que les églises augmenteront en force, surtout s'il règne parmi les enfants un esprit réellement chrétien; et qu'il se prépare une génération de laquelle on peut espérer beaucoup.

Et les instituteurs, me direz-vous, qui sont-ils? C'est assez difficile à dire. Jusqu'à nouvel ordre, ce sont en général des évangélistes. Et les évangélistes sont des hommes dont on est sûr au point de vue religieux, qui connaissent parfaitement leur Bible et que l'on installe dans les centres

païens pour qu'ils y annoncent l'Evangile. Naturellement, ils commencent par ouvrir une école, mais tous ne sont pas qualifiés pour l'enseignement, loin de là. Autant que faire se peut, on leur adjoint des instituteurs instruits, préparés *ad hoc* à la station, et qui prennent en main l'éducation de la jeunesse. Mais, jusqu'à présent, ces derniers ont été rares, et nous passons par une période de préparation pénible. Quand l'école supérieure de Morija aura produit tout ce que l'on en espère, ce sera autre chose. Nous aurons un personnel enseignant digne de ce nom, muni d'une instruction solide et complète, qui ne le cèdera en rien à celui qui fonctionne en France et ailleurs. Pour le moment, il faut se contenter de ce que l'on trouve, et en être reconnaissant ; c'est déjà beaucoup, vu les circonstances.

Encore un mot de la fête. L'examen fini, les enfants se réunissent dans la prairie, forment des groupes, et l'on apporte des paniers, des baquets, des cuves pleines de viande et de pain. Ce n'est pas la partie la moins importante, car, au Lessouto, sans viande pas de plaisir. Il faut voir avec quelle rapidité les vivres disparaissent, comme ces belles dents blanches déchirent la viande, comme on dégarnit les os jusqu'à n'y plus rien laisser que l'os lui-même. Cela donne envie. On n'aurait pas d'appétit qu'on en gagnerait un fabuleux, rien qu'à voir les plus petits expédier leur morceau et en entamer un second. Du reste, il faut se dépêcher, le soleil vient de se coucher, c'est-à-dire que l'on commence à sentir le froid. Donc, tous se lèvent, poussent trois vigoureux hourrah, en agitant bras et chapeaux, et c'est le signal du « rompez vos rangs, » de la débandade. Et de tout le banquet, il ne reste que quelques paniers vides et des os secs, où une troupe de chiens maigres trouve encore moyen de faire un bon souper.

Voilà comment s'est passée cette intéressante fête des examens, sur laquelle je me suis un peu étendu parce qu'elle a été pour moi-même un sujet d'étonnement et de

joie. J'ai pu constater la force des écoles du Lessouto et admirer les résultats acquis. Il y a de quoi réjouir tous ceux qui, même indépendamment du point de vue religieux, s'intéressent au relèvement des peuplades païennes de l'Afrique et font quelques sacrifices en leur faveur.

H. DIETERLEN.

SÉNÉGAL.

MORT D'EMMANUEL, NOTRE JEUNE INSTITUTEUR SÉNÉGALAIS.

Le directeur de la Maison des missions vient de recevoir de M. Villéger ces lignes désolantes :

« Votre cœur sera brisé et tous les amis des missions partageront votre douleur en apprenant que nous sommes de nouveau dans le deuil, que nous pleurons l'un des nôtres. Vous fondiez de grandes espérances sur Emmanuel; il a quitté ce monde le 28 août, à sept heures du matin.

« A la fin de juillet, il eut quelques accès de fièvre qui le fatiguèrent beaucoup. Très abattu, il ferma l'école et se rendit à Gorée, dans sa famille. Nous espérions que le changement d'air le remettrait, mais il continua à souffrir d'une fièvre intermittente. Il nous écrivait à M. Taylor et à moi, mais rien de ce qu'il nous disait ne nous faisait présager le triste événement que je vous annonce aujourd'hui.

« Les prêtres de Gorée le tourmentaient pour qu'il se fît catholique; ils ne lui laissaient pas un moment de repos. Fatigué de leurs obsessions, il m'envoya un télégramme pour me prier d'aller auprès de lui. Malheureusement, il n'y avait pas, en ce moment, de bateau en partance; en affréter un eût été une trop grosse affaire. Enfin, un navire partait le 30 août et j'allais prendre passage à son

bord, quand, le 29, je reçus deux télégrammes m'annonçant la mort de notre pauvre ami. Je fus atterré, anéanti; mais que faire? Mon voyage devenait inutile et je dus me borner à écrire à deux personnes différentes pour avoir des renseignements sur les derniers moments d'Emmanuel.

« Mme Doucelance, l'excellente mulâtresse chez laquelle est mort M. Guindet, m'a répondu par le dernier courrier de Gorée, mais elle m'apprend peu de chose. Voici, du reste, copie de sa lettre : « Je regrette de ne pouvoir vous donner « rien de précis sur les derniers moments d'Emmanuel. « Je suis allée le voir (on avait dû le mettre à l'hôpital) le « jeudi avant sa mort, avec le médecin en chef. On lui ap- « porta un bouillon qu'il ne voulut pas prendre avant « d'avoir reçu toutes ses visites. Je lui dis que je me pro- « posais de vous écrire et je lui demandai s'il n'avait rien « à vous faire dire. Il me pria de vous saluer. Le lende- « main, en allant le voir, je rencontrai sa belle-mère qui « revenait de l'hôpital en pleurant, et elle m'apprit qu'il « était mort. Aussitôt, je vous envoyai un télégramme. J'ai « accompagné la belle-mère d'Emmanuel quand elle est « allée prendre le corps dans la salle des malades civils. « On lui a fait un beau cercueil blanc; on a acheté un ter- « rain dans le cimetière où on lui a fait une tombe en « maçonnerie. Il est mort le 28, à sept heures du matin. « Tout le monde vous remercie de l'intention que vous « avez eue de venir. J'ai appris par la belle-mère d'Emma- « nuel que les curés voulaient le faire changer de religion « et qu'il a répondu qu'il ne le ferait jamais. C'est tout ce « que je sais en ce moment. Si j'apprends quelque chose « de plus, je vous l'écrirai. »

M. Villéger, en terminant sa lettre, exprime l'opinion que la fièvre paludéenne dont Emmanuel avait d'abord été atteint, a dégénéré en fièvre pernicieuse, ce qui arrive fréquemment au Sénégal.

Que les voies de Dieu sont mystérieuses! Nous avions pensé que des indigènes, après s'être préparés pour son service au milieu de nous, pourraient retourner dans leur pays, si ce n'est avec une parfaite impunité, du moins sans grand danger. Et voilà comment le premier essai a répondu à notre attente!... Que veut le Seigneur? Que demande-t-il de nous? Il nous le montrera si tout d'abord nous savons nous soumettre sans murmure et sans abattement. Le devoir présent c'est de prier pour les deux frères qui restent à la brèche et de demander pour eux la sagesse, la force et le renoncement dont ils ont besoin.

Le récit suivant, que M. Villéger avait envoyé, il y a trois mois, au directeur de la Maison des missions, pour en faire ce qu'il jugerait convenable, montrera à nos chers lecteurs que depuis longtemps le Seigneur a les yeux ouverts sur les besoins du Sénégal, et qu'à notre insu, il nous avait ménagé dans ce pays des exemples de dévouement qui ne doivent pas être perdus pour nous.

L'INSTITUTEUR ÉPINAT.

Vous savez que nous ne sommes pas les premiers ouvriers du Seigneur au Sénégal. Vous connaissez ce qu'a essayé de faire dans ce pays Mlle Hanna Kilham et vous vous rappelez que, l'année dernière, j'ai eu l'occasion de vous donner quelques détails sur deux autres chrétiens qui, voyant la profonde misère des Sénégalais, ont également pensé à leur annoncer l'Evangile. Une demoiselle Dumas a ouvert une école pour des jeunes filles, a distribué des Nouveaux Testaments qui ont échappé à l'œil vigilant des prêtres et que je retrouve dans certaines maisons. Je sais peu de chose sur Mlle Dumas. L'autre ouvrier du Seigneur était un instituteur. Les renseignements que j'avais pu avoir sur lui étaient également assez confus, mais, dernièrement, ma femme voulant faire une lecture prit la biographie de Henry Pyt qu'elle n'avait pas encore lue; et

tout à coup elle s'écria : « Mais voilà l'instituteur qui a « travaillé ici; écoute!... » et nous trouvâmes dans cet ouvrage, outre la confirmation de ce que je savais déjà, de nouveaux détails bien précieux. En rapprochant ces détails de ce que m'ont raconté des personnes qui ont connu M. Epinat et qui vivent encore, je puis vous le faire mieux connaître.

Natif des environs de Paris, il avait été élevé par des disciples de *Port-Royal* (1).

Il eut, de bonne heure, des impressions religieuses, mais le papisme en empêchait le développement. Décidé à se rendre utile à ses semblables, il se rendit, en 1825, au Sénégal. Le gouvernement lui confia la direction d'une école à Saint-Louis. Cette école avait, je crois, été fondée par Dard, qui a publié une grammaire et un dictionnaire wolofs estimés. L'école d'Epinat allait très bien et ceux de ses élèves qui vivent encore parlent de lui avec respect et affection. Mais, froissé par le spectacle de la corruption qui régnait autour de lui, ne rencontrant aucune âme qui sympathisât avec la sienne, il tomba dans une profonde tristesse. Un accident qui lui arriva, contribua pour beaucoup à le rendre sombre, taciturne. Il alla, un jour, faire une promenade en bateau avec ses élèves; le soir, en revenant de Gandiole, son embarcation chavira et l'un des enfants fut noyé. A partir de ce moment, Epinat devint presque insociable. Il ne trouvait quelque soulagement qu'en s'appliquant à des œuvres de charité. Plus d'un pauvre noir lui doit sa liberté, car aussitôt qu'il avait réalisé une somme d'argent suffisante, il l'employait à racheter de malheureux esclaves. L'un de ces esclaves libérés par lui est mort il y a quelques années, et sa dernière pensée a été

(1) Il y avait alors une communauté de jansenistes à la rue Saint-Jacques et une maison de refuge près de l'ancienne abbaye de Port-Royal.

pour son libérateur; le dernier mot qu'il a prononcé a été : « ... *Pinat !* »

Cette conduite attira à Epinat les moqueries, puis l'opposition des Européens et des mulâtres, tous possesseurs de nombreux esclaves, en sorte que sa tristesse ne fit qu'augmenter. En même temps, son âme avait soif de Dieu; elle cherchait la paix et ne la trouvait pas. Il gémissait sur le mal qui règne dans le monde, sur celui surtout qui était dans son propre cœur. Il ajoutait aux tourments de son âme des macérations, des jeûnes, des pénitences; mais la paix ne venait pas. Fatigué du monde, fatigué de la vie même, il prit le parti de passer le reste de ses jours dans la solitude, et il quitta Saint-Louis pour une petite île voisine et presque déserte. Aidé de quelques esclaves qu'il a rachetés, il se construit une cabane; il entoure d'une haie une petite étendue de terrain qu'il cultivera lui-même pour en tirer sa nourriture. Tout est prêt ; il va se séparer des hommes pour rechercher Dieu; il n'attend plus qu'une caisse de livres qu'il a demandés à ses amis de Port-Royal, quand il leur a fait part de sa résolution.

La caisse arrive à Saint-Louis, Epinat va la chercher, ainsi qu'une lettre de ses anciens directeurs qui combattent fortement son projet : « Si vous voulez vous séparer du « monde, lui écrivait-on, pourquoi vous cacher dans « les solitudes de l'Afrique? Pour mener la vie des anciens « solitaires, il faut une haute vertu, il faut une âme puis« sante dans la grâce. Souvenez-vous que ce fut dans la « solitude que le démon tenta Eve; que la société des « justes est nécessaire pour soutenir notre faiblesse. Venez « plutôt vous cacher dans la retraite de Port-Royal, vous « y serez aussi séparé du monde que vous pourriez l'être « en Afrique, et les exemples des frères que vous y trou« verez vous soutiendront. »

Cette lettre, pleine de citations de l'Ecriture et des Pères contre la solitude absolue, jeta l'esprit d'Epinat dans

la plus cruelle incertitude, et, pendant un an, il eut de douloureux combats à soutenir, se demandant si la volonté de Dieu était bien qu'il se fît anachorète; il n'avait pas de plus agréable occupation que de confier au papier ses impressions et ses pensées.

Voici une lettre qu'il écrivait alors à ses amis :

« J'ai des péchés à expier, j'ai les vices de la société à « fuir; c'est une solitude profonde qu'il me faut, où je « puisse satisfaire à la justice divine; c'est l'Esprit de Dieu « qui m'y attire. Le démon règne dans le monde, surtout « au sein de la société du XIXe siècle, où il développe son « mystère d'iniquité. Dans l'empire de la chrétienté, il « n'y a pas de lieu, pas de société religieuse, où le démon « n'ait ses batteries. Par quel autre moyen que celui d'une « solitude absolue dans les déserts peut-on échapper à « cette corruption universelle?

« Non loin de Saint-Louis, au delà du fleuve du Sénégal, « vers l'Orient, est une petite île nommée l'île de Sor. « Elle est presque entièrement inhabitée; il ne s'y trouve « qu'un seul petit village à l'extrémité sud; mais le nord « est inculte (1). Là, dans une place déserte, je suis allé « avec plusieurs ouvriers; nous y avons travaillé à couper « et à déraciner les arbrisseaux qui couvraient entière- « ment le sol, et comme la plupart étaient des ronces très « touffues, nous en avons fait une forte et haute haie « d'épines, laquelle entoure presque entièrement un ter- « rain carré de quelques arpents et qui est assez vaste « pour y cultiver une assez grande quantité de mil et de « maïs. La cabane du voyageur dans le désert (selon l'ex- « pression de Jérémie) est bâtie dans cet enclos, qui est

(1) Le nord de l'île de Sor est aujourd'hui habité et cultivé; c'est dans cette partie de l'île que l'on a fait des jardins qui nous approvisionnent de quelques légumes. Peut-être l'idée de faire des jardins à Sor est-elle due à Epinat.

« tellement fermé, qu'il est impénétrable aux hommes et « aux animaux. C'est là le lieu de ma retraite projetée. »

Tels étaient les projets d'Epinat quand il reçut la lettre de ses amis de Port-Royal, lettre qui le jeta dans les doutes les plus douloureux, dans les combats les plus pénibles.

Enfin, après un an de luttes et de souffrances, Epinat reconnut que le Seigneur l'appelait à abandonner sa solitude de l'île de Sor, et il rentra en France. Son dessein était de s'enfermer dans la retraite de ses frères jansénistes, mais les voies de Dieu n'étaient pas les siennes. Avant de se séparer pour toujours du monde, il veut voir, une dernière fois, son village natal et des parents qu'il chérit. Pendant le séjour qu'il fait dans sa famille, il rencontre un protestant pieux et éclairé qui le met en rapport avec M. Pyt. Epinat alla passer quinze jours à Paris où il eut de longs entretiens avec ce pasteur et plusieurs chrétiens, et où il trouva enfin la paix après laquelle il soupirait depuis longtemps. « Nous pouvons dire, » écrit M. Pyt, « que nous avons vu de nos propres yeux son passage des « ténèbres à la véritable lumière. »

« Il retourna dans sa famille, heureux, plein de paix, mais il ne pouvait garder son bonheur pour lui seul, et il en fit part à ses proches. Voici ce qu'il écrivait à M. Pyt (1) :

« Béni soit l'Eternel, notre Dieu, de ce qu'il a daigné « jeter sur nous un regard paternel, en appelant notre « famille à la connaissance de sa vérité, par la grâce de « son Fils Jésus-Christ ! Depuis que je vous ai quitté de « corps et non d'esprit, le Seigneur m'a conduit au sein de « ma famille, où j'étais attendu et ardemment désiré. Nous « nous entretenons chaque jour de la Parole de Dieu et de « l'espérance du salut. Je leur fais part des grâces que le

(1) Pour tout ce qui concerne les incidents de la vie d'Epinat en France, M. Villéger a copié à peu près textuellement le récit contenu dans la *Biographie de Henry Pyt*, par Guers.

« Seigneur m'a faites dans mon voyage en me conduisant « auprès de vous ; ils en sont édifiés; ils en bénissent le « Seigneur..... »

« Epinat avait quitté le Sénégal, mais il ne l'avait pas oublié ; il pensait toujours à ses pauvres noirs, aux malheureux esclaves. Il avait fait part de son bonheur à sa famille, il voulut aussi en faire part aux Sénégalais, et il revint à Saint-Louis où l'une de ses sœurs l'accompagna ; mais que d'obstacles ils allaient rencontrer !

Dès son arrivée, il ouvrit une école où des élèves se rendirent avec empressement. Il distribua des Nouveaux Testaments, des Bibles, fit, ainsi que sa sœur Julie, des visites à domicile, composa quelques cantiques wolofs, aujourd'hui oubliés, tint des réunions. Il n'en fallait pas tant pour éveiller les susceptibilités du clergé catholique.

« Les curés supplièrent l'administration d'interdire ces réunions d'évangélisation, et le gouvernement, ne pouvant chasser Epinat qui était citoyen français, lui intima l'ordre de cesser l'œuvre qu'il avait entreprise à Saint-Louis. Si l'on eût laissé ce serviteur de Christ à son travail, une Eglise évangélique serait depuis longtemps fondée, car il était aimé de la population indigène, et quelqu'un lui aurait sans doute succédé.

Epinat ne se découragea pas, et comme on lui interdisait l'évangélisation de Saint-Louis, il porta ses pas vers l'intérieur du pays. Il alla dans le Cayor, où sa sœur, qui ne le quittait jamais, l'accompagna. Là, ils eurent à endurer des souffrances physiques sans nombre. Le Cayor est un pays sablonneux, infertile ; la vie y est très difficile, surtout pour un Européen. Epinat y sentit les cruels tourments de la faim. Dénué de tout, il était obligé de venir *mendier* à Saint-Louis des aliments et des vêtements. Les parents de ses anciens élèves l'aidaient de leur mieux, mais, hélas ! ce qu'on lui donnait ne suffisait pas pour entretenir deux personnes, deux squelettes rongés par la fièvre, je devrais

dire, et il fut obligé de quitter le Cayor pour un pays moins ingrat.

Qu'a fait Epinat, dans le Cayor, alors païen, aujourd'hui mahométan, de nom du moins? Y a-t-il laissé des traces profondes? Non, sans doute; son séjour y fut trop court. Il n'y est cependant pas tout à fait oublié, car j'y ai rencontré un vieillard qui se souvient encore de lui et qui me dit un jour : « Mon père disait de lui : C'est le meil- « leur des blancs. »

Du Cayor, Epinat se rendit dans le Oualo, pays plus fertile et abondamment pourvu d'eau, mais il n'y resta pas longtemps. La persécution alla le chercher jusque-là. On réussit à le faire chasser du Sénégal. Comme il fallait un prétexte pour le renvoyer en France, on le fit passer pour fou. Peut-être, après tout, croyait-on qu'il était réellement atteint de folie. Un homme raisonnable eût-il pu songer à régénérer ces noirs que l'on méprisait alors souverainement!

Il ne reste plus rien des travaux d'Epinat au Sénégal, mais ne pouvons-nous pas croire que quelques âmes ont été, par son moyen, amenées à la connaissance de Dieu, à la foi au Sauveur? Et puis, pensée bien encourageante pour nous, Epinat a prié pour la conversion des Sénégalais; ses prières ne seront-elles pas exaucées? « La prière du « juste a une grande efficace, » et nous croyons que celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez » est fidèle; nous croyons qu'il tient ses promesses et qu'il entend les supplications de ses enfants. Si Epinat n'a pas vu les Iolofs se donner à Christ, d'autres le verront. Puissions-nous avoir ce privilége!

F. VILLÉGER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

AFRIQUE OCCIDENTALE.

LA MISSION D'ONDO.

Une nouvelle œuvre missionnaire vient d'être créée à Ondo, dans le Yoruba.

Une lettre de M. Hinderer nous transmet des détails captivants à ce sujet. On verra, par les brefs extraits dont nous serons forcés de nous contenter, avec quel zèle et quel dévouement, malgré son âge avancé, le vaillant serviteur de Jésus-Christ a accueilli et mené à bien la tâche qui lui était confiée :

C'est avec la plus vive reconnaissance envers Dieu, que je puis enfin vous communiquer et mon retour au foyer et la récente ouverture de la mission d'Ondo. Ayant en quelque sorte présidé à sa naissance, j'aimerais la baptiser Benoni. Vous jugerez si ce nom n'est pas bien approprié. Les rapports favorables qui avaient été faits des dispositions du pays, par MM. Maser et Roper, partis en éclaireurs, décidèrent notre Société à m'envoyer vérifier l'état des lieux et agir en conséquence.

C'était le 19 février que je devais me mettre en route. Nous avions eu les plus grandes difficultés à nous procurer les porteurs indispensables pour un si long voyage; au dernier moment, ce furent les canots qui firent défaut. Grâce à la bienveillance d'un Français, qui mit le sien à ma disposition, j'espérais n'être pas retardé. Mais le soir, un peu avant l'heure du départ, j'eus le pied ébouillanté, et force me fut d'attendre quelques jours. Je pensai que le

délai du vendredi au lundi était suffisant pour ma jambe meurtrie; je ne pouvais songer à remettre mon départ jusqu'à complète guérison, à cause de mon escorte, qu'il me fallait ou congédier, ou payer pour ne rien faire.

Le premier jour de notre navigation, nous trouvâmes la tribu des Ijebus. C'était l'époque de leur festival annuel, aussi les bords du canal retentissaient-ils de leurs cris de joie et des accords de leur musique peu agréable à l'oreille. Arrivés à Artijeri, j'eus à envoyer des messagers pour nous préparer un canot sur la rivière Ofara, qui conduit à Itebu, et pour quitter les bords du canal, je dus faire une course d'une heure à cheval. Quand je fus sur la place du marché, ayant plusieurs heures à attendre pour le chargement, je fus bien aise de me reposer à l'ombre des arbres; mais je n'eus pas une minute de répit avant d'avoir déterminé mon entourage à enlever deux carcasses de chèvres, sacrifiées sans doute, le jour de marché précédent, et dont la putréfaction me rendait la position intenable. On me trouva bien singulier, mais après quelques façons je vins à bout de me faire écouter. Il était temps.

A la vue du grand canot qui nous attendait, nous fûmes bien réjouis: escorte et provisions, tout pouvait tenir dedans; mais notre joie fut de courte durée, car à peine étions-nous embarqués qu'il fit eau, et deux hommes durent se mettre à calfater de leur mieux les trous qui surgissaient de toutes parts, tandis que cinq ou six autres écoppaient sans relâche. Heureusement que l'Ofara est loin d'être un rapide. Ce sont des eaux dormantes où s'enchevêtrent de longues herbes et des plantes aquatiques de toute espèce, à tel point qu'on avait du mal à faire avancer le canot, et nous mîmes longtemps à atteindre Itebu, situé à 5 milles d'Artijeri. Quand j'eus mis pied à terre, le chef Manua vint à ma rencontre. Je lui fis en deux mots connaître mes projets et le désir que j'avais de voyager en sécurité à travers sa tribu. Ici, surgit ma première diffi-

culté. Avec un entêtement dont je ne me rendis compte que plus tard, Manua m'interdit la voie la plus courte, en me disant qu'elle se nommait Igbo-Ole, c'est-à-dire « la forêt des voleurs, » et qu'il ne pouvait répondre de moi si je persistais à la prendre. Il me logea dans une espèce de réduit où, confiné jour et nuit sur une natte, à cause de mon pied malade, je n'avais ni air, ni repos, tout le service de la maison passant par là. Dans la nuit, j'eus un fort accès de fièvre, et le lendemain, me sentant trop mal pour continuer mon chemin au milieu des marais, je songeai à retourner en arrière. Mais on découvrit dans mon canot sept esclaves réfugiés avec deux enfants. Ils s'y étaient introduits à mon insu, dans l'espoir d'échapper à la cruelle tribu d'Igbo-Bini et de regagner incognito leur pays. Le chef, averti de cette découverte, accourut immédiatement; il leur permit de se sauver où ils voudraient, à la condition qu'ils payassent trente livres pour leur sauf-conduit dans sa tribu, à défaut de quoi, il se chargeait de les revendre. J'eus beau intervenir, il me répondait sans se troubler : « C'est tout ce que j'ai pour vivre. Je ne suis pas plus exi-« geant avec ceux-là qu'avec les autres. C'est le même prix « pour tous ceux qui viennent sur mon territoire. » C'est alors que j'appris que, si la route la plus courte était si mal famée, c'était à lui qu'elle le devait, les gens qui se rendent au marché d'Okeayé étant les tributaires des bandits qu'il apposte et qui ont pour mission de le fournir, coûte que coûte, de vivres et d'argent.

Impossible d'entrer en composition avec ce misérable. Mon état empirait d'heure en heure et, la nuit du samedi au dimanche, brisé d'esprit et de corps, je ne pus que crier au Seigneur, lui demandant d'avoir pitié de moi et de m'indiquer ce que j'avais à faire. Vers le matin, un profond sommeil vint mettre un terme à mes douleurs. Quand je m'éveillai, mon pied n'était qu'une plaie et j'avais la tête couverte de cloches formées comme par des brûlures.

Je suppose que cela me sauva, en faisant tomber la fièvre. Me sentant mieux, je résolus de poursuivre mon chemin. J'en avertis Manua et, par la bonté de Dieu, j'obtins qu'il laissât partir libres avec moi quatre des malheureux qui avaient cherché un refuge dans mon canot. Les autres vendirent ce qu'ils possédaient pour payer leur tribut, et une femme qui avait un parent à Itebu résolut, ne pouvant payer, d'attendre que son mari vînt la réclamer.

Avec quelle joie, le mercredi suivant, je sortis de mon infect et sombre taudis pour respirer le grand air ! J'avais eu là tout ce qu'il y avait de pire pour rendre mon état insupportable : la fumée de leur feu de bois vert, l'odeur de leurs graisses à demi-putrides, les cris des enfants, dont la plupart sont en proie à une maladie plus horrible que la petite-vérole, et qui, toujours tout nus, promènent leurs plaies au soleil, enfin les querelles des femmes et les batteries des hommes.

Ce ne fut qu'après notre départ que chacun de nous découvrit qu'il avait été débarrassé de quelque objet. Les réclamations étant inutiles, nous tâchâmes de nous passer de ce qui nous avait été pris; à moi, c'était un chaud et confortable tapis qui m'avait été donné pour m'étendre dans le canot. A mi-chemin, mon cheval enfonça tout à coup dans un trou qui s'ouvrit sous lui. Sans les eaux marécageuses où nous nous trouvions, la pauvre bête et la moitié au moins de mon équipage eussent péri, tandis qu'on parvint à réparer le dommage. A Arijan finissait notre navigation; je jouis beaucoup d'une nuit en plein air dans la forêt. Je commençai à remarquer la présence de l'eucalyptus, ce qui ne me surprit pas. Le pays est assez malsain, grâce aux marais, pour que la bonne Providence y ait répandu les plantes bienfaisantes qui contrebalancent les funestes effets de la malaria.

Le lendemain, nous partions pour Obu. Le chef était absent, nous dit-on, pour quelques jours. Mais le soir,

nous le vîmes revenir dans un piteux état de découragement et de terreur. Il avait appris mon arrivée, et s'imaginait que je pourrais déterminer mon Dieu à le tirer de sa triste situation. Quelques esclaves s'étant échappés d'une tribu voisine, il était menacé, s'il ne trouvait pas le moyen de les rendre, de voir sa ville détruite par ses puissants voisins. Je cherchai vainement à lui faire prendre courage, en lui expliquant que Dieu pouvait protéger sa ville sans qu'il livrât les esclaves qu'il n'avait pas, et alors même qu'il les aurait. Mais ce n'était pour lui qu'une médiocre consolation. Matin et soir, il venait s'enquérir si mon Dieu ne m'avait pas encore dit où étaient cachés les réfugiés. J'avais beau lui faire comprendre que Dieu ne fait pas des révélations de cette nature, c'était cela qu'il voulait savoir, et mon séjour chez lui menaçait de tourner à la réclusion, lorsque je me décidai à prendre la chose de haut, et à lui faire peur pour qu'il nous laissât aller.....

Une fois à Okeayé, après une route dont il est impossible de donner une idée, je fus de nouveau confiné dans un de ces trous malsains et noirs qui servent de demeure aux chefs comme à leur peuple. Le pire était encore à venir : c'était plein de rats. Une jeune nichée étant tombée sur moi, je fus le champ de la plus extravagante gymnastique, jusqu'au moment où le père et la mère vinrent sans doute les chercher. Mais rencontrant mon pied malade, dont le gros orteil était libre, l'un d'eux s'y installa commodément pour le ronger. Je vous laisse juge de ma situation. Je poussai des cris sauvages pour réveiller mes voisins et être délivré de ce surcroît de souffrances.

Depuis une quinzaine, j'avais envoyé un message au balogun d'Ondo, le priant de m'envoyer des porteurs que je comptais trouver à Okeayé; mais jour après jour s'écoulaient, et je ne voyais rien venir. Cela me surprenait sans laisser de m'inquiéter un peu. Le chef refusait aussi de m'en donner; mais la prolongation de mon séjour dans

cet abri me paraissait impossible. On y suffoquait, et les odeurs les plus nauséabondes s'y renfermaient sans trouver d'issues pour s'évaporer. A Erinla, où j'arrivai après trois jours de secousses, je dus reprendre mon emprisonnement, qui était d'autant plus pénible que j'étais plus affaibli par la fièvre et les maux que j'avais endurés jusque-là. On me donnait toujours, autant que possible, ce que j'appellerai une chambre particulière. Il en fut de même ici, mais dans la première pièce, à peine plus grande, étaient entassés les bagages, les porteurs, nos domestiques, et MM. Wright et Young qui m'avaient rejoints. C'est dans ces conditions que nous dûmes passer neuf jours. De courriers, toujours point. Mes porteurs durent retourner à Okeayé, chercher les effets que nous y avions laissés, et je dépêchai M. Young au balogun d'Ondo pour savoir ce que signifiait ce retard. Il s'expliqua bientôt. Mon présent n'avait pas été trouvé suffisant, et le roi me fit dire qu'un blanc qui était venu le visiter l'année précédente lui avait tué ses deux chevaux. Je lui fis dire à mon tour que s'il avait réclamé pour son cheval (il n'y en avait qu'un), il aurait reçu une compensation. Sur ce, il s'adoucit ; il m'envoya des messagers pour me présenter ses amitiés et me faire promettre des porteurs pour le lendemain.

Quand j'arrivai à Ondo, j'étais trop souffrant pour voir le roi le même jour. Pendant quatre nuits, nous avions eu ce qu'on appelle dans le pays des tornados, c'est-à-dire des tempêtes de vent et de pluie, et je n'avais par conséquent pu fermer l'œil, n'ayant pas un coin de mon matelas qui ne fût trempé à ruisseler.

Je fis, dès ma première visite, des ouvertures relativement au sujet qui m'amenait, et je présentai au roi MM. Wright et Young comme étant les deux instituteurs chrétiens que je lui destinais. Il les reçut très-bien, mais manifesta bientôt qu'il attachait à l'instruction de ses su-

jets une importance secondaire. Ce qu'il voulait savoir, c'était si j'avais l'intention de faire du commerce.

Je répondis que le commerce suivait toujours les pas des hommes blancs, pourvu qu'on se donnât la peine de créer des routes qui le favorisent. Il s'informa alors si je ne voulais pas intervenir dans ses discussions avec des voisins turbulents, à quoi je répondis par un de leurs proverbes : « Ajeji loju la pau » (un étranger n'a pas à se servir de ses yeux) ; je déguisai mon refus d'intervenir dans ses affaires politiques en lui disant qu'il était un homme et non un enfant, et avait assez de sagesse pour savoir comment se conduire. Nous nous séparâmes dans les meilleurs termes. Je résolus de passer au moins une quinzaine de jours pour connaître plus à fond les intentions des chefs et nous les rendre favorables.

Un d'eux, Jomu, le troisième après le roi, soutint ma cause lorsque je me plaignis de la conduite de Manua. Un de ses parents avait récemment été tué par les ordres de ce dernier, et il se trouva que parmi les réfugiés que j'avais ramenés d'Itebu était son frère, accompagné de sa femme et de son enfant. Cette circonstance nous mit tout de suite en excellents rapports et sa reconnaissance se fit jour en toute occasion. Il me fit même des remerciements publics pour la manière dont j'étais intervenu en leur faveur. Je jugeai nécessaire d'envoyer des présents au roi, au balogun et à trois autres chefs qui, en retour, se montrèrent hospitaliers et affables. Je reçus l'autorisation de m'établir à Ondo, ou d'y établir qui je voudrais. Les femmes du roi demandèrent à préparer elles-mêmes notre nourriture et me firent une ovation avec des danses et des chants improvisés en l'honneur de la race blanche.

Le lundi 29 mars, la mission fut publiquement fondée. Je confiai MM. Wright et Young aux soins et à la responsabilité du roi et des chefs, spécialement de Jomu. Je tâchai de leur faire sentir de quelle importance était le

bienfait de l'instruction et du christianisme. Je leur dis que c'étaient moins eux que leurs enfants qui en recueilleraient les fruits. Ils parurent adhérer cordialement à mes paroles et à tout ce que je leur fis promettre. Je m'engageai, si ma santé était bonne, à revenir en août, pour m'assurer de ce qu'ils auraient fait pour mes jeunes frères. Le lendemain, je pris congé de ces derniers, non sans les avoir ardemment recommandés à Celui qui seul désormais pouvait les protéger.....

A mon retour, me sentant mieux, je résolus de visiter Ife, le centre de l'idolâtrie du Yoruba et, au dire de ses habitants, « le berceau du monde. » Il y a seize ans, j'avais fait une visite à Ife. La ville était en ruines, le peuple de Madakeke était campé à Isoya, et le roi et ses chefs m'accueillirent avec joie et me demandèrent un instituteur chrétien. Je leur envoyai un homme de Sierra-Leone, nommé Thomas. Mais ce chrétien fidèle dut à plusieurs reprises intervenir, et avertir le roi et les principaux chefs des châtiments qu'ils attireraient sur eux s'ils continuaient leurs sacrifices humains. Quelques mois plus tard, il succombait à un poison lent. C'était là ce que je voulais rappeler à cette tribu perfide.

Je parvins à obtenir une audience, non du roi qui demeura invisible, mais de ses conseillers. Je leur dis, aussi fidèlement que possible, quel était mon message pour eux, tâchant de leur faire saisir que, dans la vie future, il n'y aura ni femmes ni esclaves, et que par conséquent le but dans lequel ils font leurs sacrifices presque quotidiens est doublement manqué, et les expose à la colère du grand roi du ciel. A quoi ils me répondirent que l'eau est toujours plus pure au sortir de la source, mais qu'elle se trouble et se souille à mesure qu'elle s'en éloigne, me faisant entendre par ces paroles qu'Ife, étant la source de la création, gardait pure les eaux de la vérité, mais que les autres hommes, y compris les blancs, s'en étaient éloignés et les avaient souillées.

Que faire? Je dus les laisser à leur erreur et continuer ma route jusqu'à Ilesa. Ici, un meilleur accueil m'attendait. La ville était en ruines, triste fruit d'une guerre récente. Le roi d'Ilesa avait permis à un instituteur indigène, nommé Vincent, de s'établir chez lui. Mais bientôt les persécutions commencèrent et le chef d'Ibadan intervint en déclarant la guerre. Le roi savait bien que c'est sa fausseté envers les chrétiens qui lui a valu la destruction de sa capitale; aussi m'attendait-il pour me conjurer de lui renvoyer Vincent, en s'engageant à le protéger et à favoriser ses travaux. Je prolongeai ma visite pour tâcher de réorganiser l'œuvre de l'instituteur et de lui rendre le retour et le séjour plus faciles. J'espère que mes efforts n'auront point été vains, et qu'il résultera quelque bien de cette nouvelle tentative.

INDE.

LA MISSION DE MADURA.

Après une assez longue visite aux Etats-Unis, M. et Mme Capron regagnaient leur champ de travail vers la fin de l'année 1874. Nous extrayons quelques détails intéressants d'une lettre que M. Capron écrivait de Mana-Madura, le 24 avril dernier :

J'ai eu le temps, depuis mon retour, de visiter chacune des congrégations de mon ressort, ainsi que les chrétiens disséminés qui s'y rattachent. J'ai donc pu me rendre un compte exact de notre situation. De loin, le coup d'œil paraissait plus enchanteur, le succès plus assuré; de près, il y a bien des motifs de découragement à constater. Mais je ne veux pas me laisser dominer par ces derniers, et pour réagir, je vais chercher à montrer les côtés les plus intéressants de notre œuvre.

Les quelques chrétiens qui étaient les plus rapprochés

de nous, et sur lesquels nous avions le plus d'influence avant notre départ, sont restés fidèles à leur Sauveur, qui les a abondamment bénis. Ils ont progressé sûrement, ils ont crû en sagesse et en grâce, et leur expérience personnelle des consolations divines et de la présence de Christ en eux est pour chacun une source de joies. — Un de nos catéchistes, le moins capable, a fait de longues tournées pour distribuer des Evangiles et des traités, tandis que sa femme a entrepris de son plein gré des visites d'évangélisation aux femmes de Mana-Madura, remplissant avec succès et sans s'en douter les devoirs et la mission de nos femmes de la Bible. Grâce à ses efforts, une femme indoue de la classe élevée a appris à lire et est en possession de l'Evangile selon saint Jean. Plusieurs autres ont été excitées à se mettre à l'étude. C'est un petit commencement, mais qui oserait dire que ce ne sera pas le signal d'un mouvement parmi les femmes de notre station?

Diverses circonstances ont amené un grand nombre de familles de haute caste, notamment des brahmines, dans notre voisinage. Ils sont plus accessibles qu'auparavant à notre influence. Peu après notre départ, un violent incendie avait dévoré deux ou trois rues dans le quartier des brahmines; onze personnes avaient péri dans cette catastrophe. Lorsque ces malheureux se virent sans demeure, la superstition commença son œuvre en eux. Ils craignirent qu'un sort n'eût été jeté sur le village; puis ils furent hantés par la terreur d'être poursuivis par les ombres des morts. Il ne leur restait que des ruines fumantes, ils jetèrent un regard désolé autour d'eux. C'est alors, paraît-il, qu'ils remarquèrent pour la première fois combien l'autre côté de la rivière différait du leur. En effet, dans cette région nue, dépourvue d'arbres et de culture, sur un terrain en pente douce, est le jardin de la mission; vu de loin, il apparaît comme une véritable oasis dans le désert. Notre maison s'élève sur une petite hauteur. Elle est assez

éloignée du village pour être parfaitement saine et aérée. Les cinq ou six acres dépendant de la mission ont été, depuis une dizaine d'années, enceints d'un mur pour les préserver des dépradations des bestiaux errants. Depuis cette époque, nous y avons planté et cultivé des arbres fruitiers et des arbres d'ornement. La nature du sol nous a favorisés en développant quelques magnifiques plants indigènes, venus je ne sais d'où. Il était naturel que toute cette fraîcheur, toute cette verdure attirassent le regard, contristé par l'aspect de ce village à moitié en ruines. Ce spectacle engageant séduisit tout de suite nos nouveaux voisins, à ce qu'ils nous ont raconté depuis. Ils se réunirent et décidèrent de ne plus rebâtir sur leur ancien emplacement, mais auprès du bungalow missionnaire. Bien que les plantations de la mission fussent aussi agréables à l'œil en notre absence, il paraît qu'ils hâtaient de leurs vœux notre retour. Ils nous ont reçus avec toutes les démonstrations de la bienvenue la plus franche et la plus cordiale.

Ce changement a produit plusieurs résultats. Mme Capron avait toujours beaucoup de difficultés pour visiter les femmes du village; elle était obligée d'attendre le bon plaisir du passeur; elle a maintenant presque sous ses yeux un petit village de deux rues, habité par des brahmines sympathiques et qu'animent les meilleures dispositions. Elle ne se rend jamais chez l'un d'eux sans être guettée par quelque autre et retenue au-delà du temps qu'elle avait résolu de leur consacrer.

En outre, nous avons pu établir un externat anglais, composé de trente élèves, dont les deux tiers appartiennent aux familles des brahmines. Mme Capron s'est réservée la surveillance de certaines heures de classe; il en résulte pour elle un tel surcroît d'occupations, — il n'y a pas jusqu'aux soins médicaux qui ne la concernent, — qu'elle se trouve obligée de retarder pour le moment la réouverture de notre école missionnaire de jeunes filles.

D'anciennes élèves de Mme Capron sont venues récemment passer une semaine chez nous. Vingt d'entre elles, pour la plupart mariées, nous arrivèrent avec leurs quatorze enfants. Cette réunion est destinée à porter des fruits salutaires dans la suite. Nous avons été tout spécialement réjouis d'en voir une, dont le nom est familier dans quelques cercle de Boston, et pour laquelle on a dû beaucoup prier, renoncer presque tout à coup à une maussaderie extrême dont tout le monde se plaignait. A mon avis, ce défaut était dû en grande partie aux mauvais traitements que la pauvre enfant a endurés, mais il n'en était pas moins admirable de la voir passer si naturellement à cette aimable égalité d'humeur qui forme un des plus beaux traits du caractère chrétien. Elle est restée un mois auprès de nous ; la transformation était complète et elle est retournée chez elle avec la ferme résolution d'y montrer un visage plus sérieux, et d'y donner un exemple plus digne d'être suivi. Cette jeune femme, dans le paisible cadre d'une habitation de la Nouvelle-Angleterre, serait un modèle d'humble piété, de ferveur et d'activité chrétienne.

ASIE-MINEURE.

MISSION CHEZ LES PHILISTINS.

Mener à bien une œuvre missionnaire parmi les musulmans est, je pense, la tâche la plus décourageante et la plus difficile qui se puisse accomplir. Les païens sont libres d'embrasser le christianisme, mais grâce à la mauvaise foi du gouvernement ottoman et de ses officiers, un musulman qui abandonne l'islamisme est presque certain de tomber sous les coups d'assassins sûrs d'avance de l'impunité. Comment espérer après cela recueillir des fruits abondants d'une œuvre entreprise sous des auspices aussi défa-

vorables? L'exil volontaire, l'emprisonnement ou la mort, voilà ce qui attend le mahométan converti.

Toutefois, il y a parmi les Syriens un nombre plus considérable qu'on ne pense d'hommes prêts à se lever pour suivre l'Evangile dès que, disent-ils, les Anglais et les autres nations dites chrétiennes leur offriront une protection assurée. Sitôt que l'Angleterre cessera de reconnaître les droits des Turcs sur la Palestine, ces nations opprimées, ruinées, pressurées, relèveront la tête et se prononceront ouvertement en faveur du christianisme. Mais en attendant ce moment, les quelques chrétiens disséminés dans la terre Sainte envient le bonbeur des Européens qui peuvent manifester hautement leurs croyances et agir en conséquence, sans trembler devant le sabre des janissaires. C'est surtout le cas parmi les Philistins, où il n'existe guère que 500 chrétiens indigènes répartis sur une population de 100,000 mahométans.

Suliman, le catéchiste, travaille courageusement à Gaza. Lorsque quelque missionnaire vient accidentellement résider dans cette ville, il se sent heureux, pouvant consacrer plus de temps au dehors, où soixante villes et villages n'ont que lui pour leur faire parvenir la parole de vie. Partout il est bien accueilli, et dans un grand nombre de cas il trouve des auditeurs attentifs qui acceptent avec reconnaissance, pour l'étudier en secret, un Evangile en langue syriaque. De loin en loin, un musulman se glissera parmi les chrétiens grecs qui fréquentent le culte du dimanche, mais, en général, ils n'osent se risquer aussi ouvertement, et viennent de nuit à la maison des missions pour recueillir quelque instruction, ou soumettent leurs difficultés à qui de droit dans les champs ou sur les chemins, lorsqu'ils se sentent moins observés.

Une école pour les classes élevées a été ouverte à Gaza, sous la direction d'un homme compétent, natif de Nazareth. Jusqu'à présent, le succès n'a guère répondu à ses

efforts. Dix élèves seulement, presque tous chrétiens, fréquentent l'école. On espère que, le temps aidant, elle sera mieux appréciée, surtout lorsque on pourra faire les frais d'y enseigner l'anglais. C'est l'opinion d'hommes éclairés et qui veulent du bien à cette œuvre naissante. — L'école de filles prospère généralement mieux, bien qu'elle ait eu ses mauvais jours. Il y a un an, le nombre des élèves dépassait soixante, mais une cabale éclata et presque toutes les enfants furent retirées. Un des principaux de Gaza prit ses trois filles sans avoir à se plaindre de personne, dit-il, mais de peur qu'elles ne s'habituassent à aimer la religion chrétienne. Enfin, une épidémie de petite-vérole se déclara. Malgré tous ces éléments contraires, l'institution compte de nouveau trente-cinq élèves. On espère que la Société d'encouragement pour l'éducation des femmes de l'Orient ouvrira une autre grande pension, sous une direction anglaise, ce qui serait déjà presque une assurance de succès. Faisons des vœux ardents pour qu'on ne se décourage pas dans cette mission en Terre Sainte, ce pays qui, de tous, a été le plus négligé jusqu'à ces derniers temps.

LA FAMINE EN SYRIE.

Les nouvelles de Syrie sont désolantes à un point de vue et extrêmement consolantes à l'autre. La famine est telle qu'on n'estime pas à moins de 30,000 le nombre des malheureux qui sont nourris uniquement par l'entremise des agences de la mission américaine. Leurs louables efforts, bien qu'infructueux à soulager toutes les souffrances, leur ont permis de réunir des cotisations mensuelles pour la somme de 10,000 dollars, et cela depuis plusieurs mois.

C'est un spectacle curieux et douloureux tout à la fois, de voir tous les jours la foule compacte qui assiége la porte de la maison des missions à Césarée, pour y recevoir des ra-

tions de pain, qui pour le plus grand nombre composent toute alimentation quotidienne. La tâche de subvenir aux besoins de tant d'infortunés absorbe presque tout le temps des missionnaires. Ils ont dû créer des agences intermédiaires de secours à Yozgat, Sungurlu, Nigdé, Akséraï, Everec et plusieurs autres localités, et les environs de Césarée sont desservis par quatre escouades de plusieurs hommes, pour parcourir les villages environnants et y porter les provisions indispensables. Plus d'un tiers de la population de la ville dépend pour sa maigre subsistance de la générosité des sociétés américaines. Voilà pour le côté désolant et désastreux.

Voyons si, à côté de cela, le Seigneur n'a pas su faire tourner à bien cette calamité publique.

La congrégation de Césarée a doublé. Il a fallu établir un second service dans le bâtiment d'école pour les filles, dans une autre partie de la cité. Les préjugés des classes pauvres vont en diminuant, et elles se groupent plus volontiers pour entendre les missionnaires. C'est surtout parmi les femmes que ce progrès est sensible. Leur réunion de prières hebdomadaire se tient maintenant en deux endroits à la fois et est remplie avant l'heure. Il y a quelques semaines, on comptait cent assistantes entre les deux réunions. Et les pauvres femmes sont si désireuses de se prêter à ce mouvement qu'il y a toujours quelque contestation pour le lieu à choisir. Chacune offre sa maison pour le même jour.

Il a fallu adjoindre une seconde lectrice de la Bible à celle qui déjà remplissait cette fonction. A elles d'eux, elles ne peuvent arriver à visiter la moitié des familles qui seraient disposées à les accueillir. Il est sérieusement question d'en appeler une troisième à leur aide. On a dû établir un culte supplémentaire dans un quartier jusqu'à présent négligé. L'état des choses au point de vue spirituel n'est pas moins satisfaisant dans d'autres endroits.

A Talas, les progrès sont aussi sensibles qu'à Césarée, et la lectrice de ce district est également bien accueillie par les différentes classes de la société. A Everec qui, est situé au sud du mont Urgens, le travail depuis plusieurs années était resté sans résultat; il s'est formé presque tout à coup un petit noyau de trente membres, unis dans un véritable esprit évangélique, et le pasteur qui est natif de Marash apporte à son œuvre un zèle si plein de foi que nous ne doutons pas qu'elle ne soit abondamment bénie. Les lettres de Sungurlu nous informent que la congrégation, durant ces trois derniers mois, a presque triplé. L'école renferme 70 élèves. La joie éclate dans le cœur de nos frères. A Mooujasoon, même succès. Un nombre considérable de femmes apprennent à lire.

POLYNÉSIE.

NOUVELLE MISSION PROJETÉE.

Si l'on jette un coup d'œil sur la carte des mers du Sud, on remarquera un groupe d'îles presque en forme de cercle. Ce groupe se trouve au nord-ouest de l'archipel Salomon. Il est situé entre l'équateur et le 7e degré de latitude Sud, et entre la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée et le 164e degré de longitude Est. Cette importante réunion d'îles est composée du groupe de l'Amirauté au Nord, du Nouveau-Hanôvre et de la Nouvelle-Irlande à l'Est, du Duc-d'York et de la Nouvelle-Bretagne au Sud, ainsi que d'un grand nombre d'îles de moindre importance. La Nouvelle-Guinée ferme le cercle du côté de l'Est.

C'est dans ce vaste champ que le Comité des missions wesleyennes a l'intention de créer un centre d'activité chrétienne. On ne sait encore rien ou presque rien des habitants de ces îles, ni du caractère même du sol et de ses productions. On croit toutefois pouvoir affirmer que la nature doit

s'y montrer riche, luxuriante et fertile. Une végétation tropicale répand là-bas son ombrage. Les plus importantes de ces terres sont montagneuses et d'un accès difficile. Deux ou trois commerçants européens ont à diverses époques abordé ces rivages inconnus pour chercher à y trafiquer, mais n'y ont pas fixé leur résidence. Rien n'a encore été tenté pour en faciliter l'accès ou pour y régulariser la navigation. La Nouvelle-Bretagne renferme même des volcans en ignition, dont on aperçoit de loin sur mer les lueurs rouges et les nuages de fumée.

Ces îles doivent, suivant toute probabilité, être habitées par des peuples de la race des Malais et des Papous. Quant à leur condition morale, on peut aisément se la figurer, et nul ne le fera dans un sens d'innocence et de pureté même relative. Car, hélas! le cœur humain laissé à lui-même est mauvais et désespérément enclin à tous les vices. Les quelques rapports qu'on a pu se procurer par un des Européens sus-nommés feraient supposer que leurs mœurs sont cruelles et vindicatives et qu'ils se livrent au cannibalisme. On est naturellement entraîné à se les représenter tels qu'étaient les Fidjiens, il y a une quarantaine d'années. Il paraîtrait que la population est nombreuse, ce qui fournirait un champ de travail vaste et cependant compact. Les wesleyens qui s'occupent, depuis nombre d'années, de missions dans les mers du Sud, se réjouissent d'avoir découvert une région que nul Européen n'aura encore foulée, où ils ne marcheront sur les traces de personne, ne seront en concurrence et en rivalité avec aucune autre Société, et où leurs opérations auront toute chance d'un succès complet.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qui se fera dans cette nouvelle mission, et en attendant, sur la demande des frères qui se proposent de l'entreprendre, nous la recommandons aux prières de tous ceux qui désirent que la lumière de l'Evangile éclaire le monde païen.

NOUVELLES RÉCENTES

MICRONÉSIE.

Le journal de Honolulu contient l'intéressant récit suivant de la destitution d'un roi et de son remplacement. On verra que cette révolution n'a pas coûté une goutte de sang. L'île de Kusaïe, visitée pour la première fois, en 1852, par des missionnaires, est actuellement gagnée à l'Evangile. Le peuple avait à se plaindre du roi et de la reine. Un dimanche, les principaux chefs acquirent la conviction qu'ils fallait les déposer. Une assemblée des chefs et des habitants les plus influents fut convoquée pour le lundi, au temple. Un chef, nommé Kanku, présidait; le pasteur pria; on chanta un cantique. Kanku ouvrit la discussion; selon les lois du pays, comme le plus âgé, il avait les premiers droits à la couronne. Il déclina cependant sa candidature et proposa à l'assemblée un autre chef, Lingera. Chaque membre du Conseil parla à son tour et suivant son rang; puis, il y eut encore beaucoup d'orateurs du commun peuple. La plupart penchaient pour Kanku, mais se déclarèrent prêts à suivre ses conseils. Deux questions furent posées : Doit-on destituer le roi actuel? — Oui, à l'unanimité. — Lingera est-il accepté comme roi ? — Oui, à l'unanimité. Le missionnaire Snow pria, le roi fut sacré séance tenante, et un cantique termina la cérémonie. Les derniers arrangements furent pris paisiblement ; le vieux roi fut congédié sans beaucoup d'embarras, et le soir de ce jour mémorable, tout était aussi paisible à Kusaïe que s'il n'y avait pas eu une révolution le matin.

QUELQUES CHIFFRES.

Voici par ordre de leur importance un aperçu des recettes du dernier exercice des grandes Sociétés missionnaires étrangères. On ne le parcourra pas sans intérêt et peut-être de salutaires réflexions :

	Liv. sterl.	en francs.
Société des missions wesleyennes.	179,946	4,498,650
Société des missions de l'Eglise épiscopale	175,835	4,325,875
Société pour la propagation de l'Evangile........................	134,826	3,370,650
Société des missions de Londres..	103,553	2,588,825
Société des missions baptistes....	40,121	1,003,025
Société des missions moraves	18,371	459,275
Société des missions américaines du Sud.........................	13,727	343,175
Mission presbytérienne d'Angleterre..........................	10,248	256,200

La Société des missions de l'Eglise épiscopale qui, par ses revenus, n'occupe que la seconde place, pourrait prétendre à la première si elle pouvait compter tous les ans sur des rentrées de l'importance de celles de cette année. Le chiffre s'en est élevé à 261,221 liv. st., soit 6,530,525 fr. Malheureusement c'est un cas exceptionnel. Cela provenait en grande partie de legs, ou de dons généreux faits à des occasions diverses. Mais si l'on considère que cette mission s'est fondée en 1800 avec un capital de 22,775 fr., on pourra se joindre aux amis de l'œuvre pour bénir Dieu qui a si magnifiquement récompensé les efforts et le dévouement de ses serviteurs.

Bien qu'il soit matériellement impossible d'évaluer, au moyen de chiffres exacts, l'immense développement qu'a pris, depuis un demi-siècle l'œuvre des missions, il n'en est pas moins intéressant de savoir qu'il existe en dehors des pays chrétiens, 4,000 centres d'évangélisation; 2,500 congrégations; 273,000 communiants, et 1,350,000 chrétiens de nom, suivant régulièrement le culte.

Si ces résultats extérieurs ont lieu de nous réjouir, que serait-ce si nous pouvions suivre tous les progrès de l'Evangile dans les âmes!

CHINE.

La conférence des missions presbytériennes, réunie à Tché-fou, au mois d'août 1874, avait voté une circulaire convoquant tous les missionnaires évangéliques de la Chine à une conférence générale, qui devait se tenir à Shanghaï en 1876. Il est à craindre que des difficultés qu'on n'avait pas prévues ne viennent retarder l'époque de ces réunions fraternelles.

— Un instituteur chinois disait dernièrement à un missionnaire :

Il est impossible que la Bible soit un livre aussi ancien que vous le prétendez, car le premier chapitre des Romains retrace si exactement la conduite actuelle des Chinois qu'il n'a pu être écrit que par un de vous, qui êtes parfaitement au courant des mœurs du pays.

Cette erreur si naturelle dans la bouche de ce païen est un éclatant témoignage rendu à la vérité de la Bible.

Eugène Casalis, directeur-gérant.

Typ. Ch. Marechal, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

LETTRE DE M. J. BISSEUX.

On sait que M. Bisseux a fondé, à quelques lieues de la ville du Cap, deux églises de noirs, jadis esclaves et païens, qui compteront toujours parmi les plus beaux fleurons de notre Société. Voyant approcher le terme de sa carrière et pressentant qu'au moment où son grand âge le forcerait de se retirer nous émanciperions des congrégations qui, par leurs progrès, sortent de la catégorie des populations non chrétiennes, notre frère a fait des arrangements pour qu'elles se fondent sans secousse dans l'Eglise réformée de la colonie. Le synode de cette Eglise est entré dans ses vues. Il a promis d'adopter nos néophytes, d'en prendre la charge pastorale, quand le moment en sera venu, et d'aviser à ce que le souvenir de ce don des protestants de France se perpétue.

L'excellente lettre que l'on va lire montre avec quel touchant oubli de lui-même M. Bisseux voit s'effectuer le changement que sa sollicitude pastorale l'a porté à désirer.

Nous nous résignons plus difficilement que lui à anticiper sur le jour où nous n'occuperons plus au Cap le beau poste que des arrangements tout providentiels nous avaient assigné au milieu de descendants des réfugiés du *Coin Français.*

Demandons à Dieu, avec instances, qu'il prolonge la vie du missionnaire vénéré autant qu'aimé qui a occupé ce poste pendant quarante-six ans, à la grande édification des Eglises évangéliques de France et de l'Afrique méridionale.

Wellington, 22 septembre 1875.

Messieurs et très honorés frères,

Vous apprendrez avec plaisir que, par la bonne Providence de Dieu, j'ai pu trouver un aide qui va travailler avec moi au poste que j'occupe. M. Dempers, c'est son nom, est jeune, robuste et zélé ; nous pouvons donc espérer que l'œuvre du Seigneur prospérera entre nos mains, et qu'elle prendra de nouveaux développements. Mon collaborateur a été employé pendant quelques années, en qualité d'aide missionnaire, par le Comité de Stellenbosch, qui lui a rendu un bon témoignage. Il n'est pas consacré, mais M. le pasteur Murray me fait espérer que, dans deux ans et même plus tôt, le synode de l'Eglise réformée ne fera point difficulté de lui conférer la charge de missionnaire par l'imposition des mains, pourvu qu'il se soit bien acquitté de la tâche qui lui est maintenant confiée. Je m'en réjouirai d'autant plus que ce sera à peu près dans le même temps, si Dieu prolonge encore ma vie, que j'aurai à me retirer pour faire place à un nouveau pasteur. Les jeunes gens qui se dévouent à l'œuvre des missions sont rares partout, mais c'est surtout le cas dans les colonies ; si donc nous avons trouvé un homme prêt à se dépenser au service du Maître, et à continuer l'œuvre à laquelle j'ai travaillé près d'un demi-siècle, quel repos ce sera pour mon âme ! Ce qui est encore admirable, c'est la manière dont Dieu nous a fourni les fonds nécessaires pour l'entretien de M. Dempers. M. le pasteur Murray qui vit toujours pour les missions, a proposé à ses paroissiens de se charger de la moitié du traitement, ce qu'ils ont fait avec plaisir, et

moi, de mon côté, j'ai obtenu de mon Eglise de noirs qu'elle souscrivît pour une somme égale à celle-là. Espérons que chacun s'acquittera de l'engagement qu'il a contracté.

Le 20 décembre 1874, quelques jours avant Noël, j'ai admis dans l'Eglise 21 nouveaux membres. Plusieurs d'entre eux me donnent lieu d'espérer qu'une œuvre de grâce s'est réellement accomplie dans leurs âmes; ils fréquentent assidûment nos réunions de prières, et ils passent leurs dimanches dans la maison de Dieu, y attirant celles de leurs connaissances qui vivent encore dans l'ignorance des choses du salut. Les filles se réunissent un jour de la semaine pour confectionner divers petits habillements que nous vendons au profit de l'école.Tous, en un mot, tâchent de se rendre utiles, et d'étendre le règne du Sauveur.

Le 7 avril 1875, nous eûmes une vente pour les missions, ou plutôt pour l'école de notre annexe de la vallée du Charron. Vous vous réjouirez d'apprendre qu'en ce qui concerne les contributions en faveur de l'œuvre, nous avons fait de grands progrès ces dernières années, comme l'attestent les comptes que j'envoie à M. le trésorier. Nos gens apportent toutes sortes de denrées, qui se vendent à l'enchère. L'animation est toujours grande, et l'on paie volontiers un objet le double de sa valeur. Cette fois, quand on eut tout enlevé, il se trouva que nous avions réalisé la belle somme de 1,250 fr.

Mai.—J'ai passé une partie de ce mois en visites, dans une église voisine, si je puis me servir de ce terme en parlant d'un endroit situé à trente lieues d'ici. Il s'agit de Montagu. Un réveil admirable vient d'avoir lieu dans cette paroisse. Cette circonstance et le désir de voir une fille bien-aimée qui réside là me déterminèrent à faire ce voyage. Mon âme s'est retrempée dans la communion des enfants de Dieu, qui sont nombreux à Montagu. On peut dire que le Seigneur est entré à peu d'exceptions près, dans toutes les maisons pour y apporter le salut, comme il entra jadis

dans la maison de Zachée. On se croit transporté aux premiers jours de l'Eglise primitive. L'union, l'amour fraternel, la simplicité, voilà les traits distinctifs de ces chrétiens. Ils ne salarient pas seulement leur propre pasteur, mais aussi un missionnaire pour la population noire. J'ai fait plusieurs prédications dans les deux temples, celui des blancs et celui des noirs. Ces chers amis voulaient me faire promettre de venir passer au milieu d'eux et au sein de ma famille les jours qui me resteront encore lorsque j'aurai déposé ma houlette de pasteur.

Juin, le 8.—Nous avons tenu une réunion au sujet de notre école. M. Murray voyant combien il m'était difficile de trouver un maître, envoyait des jeunes demoiselles de l'institution dite *huguenote*, pour tenir les classes. Il a fin par me demander de lui céder l'école; il achèterait un bâtiment, il se chargerait de l'instruction et de tous les frais. Il va sans dire que j'ai accepté son offre avec reconnaissance. L'école a donc été remise à l'Eglise réformée hollandaise, sous la surveillance de son pasteur. Ce que je viens de dire ne s'applique pas à la vallée du Charron. Là, l'école est toujours à notre charge et sous notre responsabilité.

Juillet, le 21. Plusieurs personnes sont venues me prier d'inscrire leurs noms parmi les candidats au baptême. Elles disaient dans leur langage naïf : « Moi aussi, je veux m'approcher, *naderen*, ce qui veut dire : Je ne veux plus vivre loin de Dieu, comme font les païens. » Nous avons en tout 75 candidats, le plus haut chiffre que nous ayons encore atteint en une fois. Heureusement que nous sommes maintenant deux pour faire leur instruction. Dieu bénisse nos enseignements! Et vous, chers Messieurs, souvenez-vous de nous devant son trône.

Votre dévoué serviteur et frère.

J. Bisseux.

LESSOUTO.

RÉSOLUTIONS DÉFINITIVES DE LA CONFÉRENCE CONCERNANT LA MISSION CHEZ LES BANYAÏS.

Rapport de M. L. Duvoisin.

Morija, 26 août 1875.

Chers et honorés directeurs,

Vous vous rappelez que, dans notre session annuelle de février passé, nous avions pris la résolution de commencer une œuvre missionnaire chez les Banyaïs et nous avions chargé notre Commission synodale de faire les préparatifs nécessaires. Elle les a faits, et c'est à sa demande que nous sommes réunis ici, en conférence extraordinaire, pour nous entretenir encore une fois de ce sujet et prendre, sous le regard du Seigneur, une décision définitive.

Nous n'avons pas besoin de vous dire que nous considérons cette entreprise comme l'un des plus grands événements qui puissent se passer dans notre mission. Les églises du Lessouto, dont quelques-unes comptent déjà près de quarante ans d'existence, se sont développées, comme vous savez, graduellement, en fondant autour d'elles des annexes dont le nombre et l'importance vont croissant d'année en année. Cette mission intérieure suffirait bien sans doute, pendant quelque temps encore, à exercer le zèle de nos églises; mais depuis longtemps déjà, la pensée que le Seigneur nous appelle à évangéliser les tribus habitant plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, s'est peu à peu imposée à nous, et après des tâtonnements considérables, il nous semble que le moment est venu de mettre la main à l'œuvre.

Nous croyons que la voie où nous entrons est bien celle où le Seigneur nous appelle; nous avons l'assurance qu'il nous dirigera et qu'il bénira nos églises par les efforts

mêmes qu'elles feront pour porter l'Evangile aux Banyaïs. Nos envoyés trouveront des difficultés sur leur chemin; ils auront probablement des mécomptes; les succès ne viendront peut-être qu'après plusieurs années. Se lasseront-ils s'il ne leur est pas donné de voir promptement le fruit de leurs travaux? Seront-ils à la hauteur de la tâche dont ils assument la responsabilité? Tout cela nous le remettons au Seigneur. Nous savons qu'il choisit souvent les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes, et nous ne doutons pas que, si nos envoyés se consacrent corps et âme à son service, il ne se serve d'eux comme d'instruments pour faire de grandes choses. Les prières des églises du Lessouto et celles de la mère-patrie ne leur feront certainement pas défaut. Nous comptons sur ce secours.

Nous sommes heureux, chers directeurs, de l'empressement avec lequel vous avez accueilli et adopté l'idée de cette mission chez les Banyaïs, et nous ne doutons pas que vous ne vous hâtiez de préparer un ou deux missionnaires en vue de cette œuvre. Mais ici se présente une question. N'y aurait-il aucun inconvénient à envoyer dans un champ tout nouveau et encore à défricher un jeune missionnaire qui ne saurait rien des mœurs des indigènes, qui viendrait probablement avec des idées préconçues et qui, d'emblée, ne s'entendrait probablement pas avec les catéchistes que nous envoyons aujourd'hui? Ne serait-il peut-être pas préférable qu'un nouveau missionnaire vînt prendre ici la place de celui d'entre nous qui serait envoyé avec un jeune frère chez les Banyaïs? De cette manière, la mission nouvelle ne serait pas obligée de passer par tous les tâtonnements et les embarras d'un établissement confié à des mains novices. Nous ne faisons ici, vous le comprenez, que poser une question; quand viendra le moment de la résoudre dans un sens ou dans l'autre, nous ne doutons pas que le Seigneur ne nous montre clairement notre chemin. Nous avons dit aux catéchistes que nous envoyons

chez les Banyaïs qu'ils seraient, Dieu voulant, suivis plus tard de missionnaires européens. Ils y comptent bien eux-mêmes. Ces missionnaires seraient naturellement soutenus par les églises de France; quant aux catéchistes indigènes sortis de pays-ci, nous croyons que les églises du Lessouto pourront pourvoir à leur entretien.

Quatre catéchistes se sont offerts pour la mission nouvelle. Nous leur procurerons un wagon et un char à deux roues pour transporter leurs familles et leurs effets. Ils doivent se rendre tout d'abord à Goedgedacht, chez M. Hofmeyer, le missionnaire hollandais qui réside au Zoutpansberg. Ils iront de là, à pied, par le plus court chemin, chez les Banyaïs, pour préparer leur installation et s'assurer d'une route par laquelle on puisse s'y transporter en wagon, après quoi ils reviendront chercher leurs femmes et leurs enfants. Nous avons écrit à M. Hofmeyer pour le prier de leur procurer de la nourriture, et de préparer des logements pour leurs familles pendant le séjour qu'elles feront dans sa station.

Les ressources dont nous pouvons disposer et que nous ont fournies nos églises atteignent 4,000 francs et se monteront avant peu, nous l'espérons, à 5,000 francs et même plus. Dans cette somme figure un don de 250 francs que nous avons reçu des églises des Fingous par, l'entremise de notre frère le major Malan.

Nous fournirons nos catéchistes de tout ce qui leur sera nécessaire en fait de vêtements, objets d'échange et autres, et nous espérons pouvoir leur remettre, en sus, une somme d'environ 1,250 francs pour frais de voyage, achat de bœufs pour remplacer ceux qui pourraient périr en route, etc. Nous avons reçu de divers côtés une quinzaine de bœufs de trait; on nous en fait espérer encore d'autres, en sorte que nous en avons assez pour composer les attelages des deux véhicules de nos envoyés.

Nous pensons que nos catéchistes se mettront en route

au commencement de mars, c'est-à-dire à la fin de la saison des pluies. Nous voudrions que leur départ pût coïncider avec l'époque à laquelle notre synode prochain se réunira à Léribé, de telle sorte qu'ils pussent, en une fois, prendre congé de toutes les églises dans la personne de leurs missionnaires et de leurs délégués. Mais, avant cela, nous les avons invités à faire une tournée dans tous nos troupeaux pour les intéresser à l'œuvre des Banyaïs. Nous attendons de bons résultats de cette visite.

Vous serez heureux d'apprendre que l'œuvre de l'évangélisation se poursuit dans ce pays. Trois annexes vont être fondées dans le district de Léribé, et une dans celui de Cana. Les églises dont elles relèvent ne pouvant en porter tous les frais, la caisse synodale y pourvoira en partie dans la mesure de ses ressources, et, pour le reste, nous comptons sur vous.

Nous terminons en nous recommandant tout de nouveau à vos prières et en implorant sur vous et sur vos travaux la bénédiction de Dieu.

Au nom de la Conférence :

L. DUVOISIN, secrétaire.

THABA-BOSSIOU ET L'ÉCOLE NORMALE DE FILLES.

(*Communiqué par la famille de M. H. Dieterlen.*)

J'ai passé le dimanche, 1er août, à Thaba-Bossiou. Je partis de Morija le 31 juillet avec Mlle Keck qui, je crois vous l'avoir dit, est à la tête du département matériel de l'école de Morija. A cinq heures, nous descendions de cheval devant la maison de M. Jousse. Je crois pouvoir dire que la station de Thaba-Bossiou est la plus jolie du Lessouto, au moins de celles que j'ai vues jusqu'à présent.

Figurez-vous un petit plateau, au pied d'une montagne escarpée et couronnée de hauts rochers, ayant en face d'autres montagnes garnies de précipices; vers l'ouest, une vue très étendue sur le Lessouto et les premières lignes de l'Etat des Boers; à l'est, une belle échappée sur les Maloutis, en ce moment couverts de larges plaques de neige. Sur ce plateau, un grand bâtiment, autrefois affecté au culte et qui maintenant sert d'école, représentant des anciens temps, auquel M. Casalis a sans doute plus d'une fois travaillé de ses mains; puis un beau temple, la maison d'habitation blanchie à la chaux (ce qui est un luxe ici), et l'école de jeunes filles, également éblouissante de blancheur; enfin un beau jardin entouré d'un haut mur; le tout d'une propreté incroyable. Un petit gazon court et jauni par le soleil, mais qui rappelle de bons tapis moelleux, recouvre partout la pierre et la terre; des amandiers en fleurs, des plantes grimpantes; bref, quelque chose de tout à fait coquet qui met de bonne humeur. Cet ordre et cette propreté sont l'œuvre, d'abord des maîtres de l'endroit, bien entendu, et puis des jeunes filles de l'école qui sont chargées d'y veiller. Je ne me figurais pas que les Bassoutoses eussent ce talent qu'ont les femmes en général de mettre tout en ordre et de transformer une chambre de garçon en un tour de main; mais je commence à croire qu'elles l'ont, elles aussi. Thaba-Bossiou m'a convaincu.

De M. et Mme Jousse, je ne vous parlerai pas longuement, vous les connaissez. Sachez seulement que l'on me traite chez eux en enfant gâté, que Mme Jousse me donne force conseils et qu'elle m'a fait cadeau de deux paires d'excellentes chaussettes de laine, tricotées à l'école, et que je réserve pour les jours froids et humides. Nous passions de longues heures à causer, le soir, au coin du feu, et onze heures sonnaient sans que l'on sût comment le temps s'était écoulé si vite. Le sujet des conversations, c'était, vous le pensez bien, leur voyage en France et surtout au Ban-de-

la-Roche. M. et Mme Jousse en ont conservé un excellent souvenir; ils me demandent des nouvelles de tous, et me chargent de leurs meilleures salutations pour vous.

J'en viens à l'école des jeunes filles où je voudrais pouvoir conduire toutes les sociétés de couture de France et de Navarre pour que nos dames et demoiselles pussent juger par leurs propres yeux de tout le bien qu'elles nous permettent de faire en travaillant pour les missions et en s'y intéressant de toutes manières. Je passe sous silence les bâtiments : une cour, deux petites maisons à quatre fenêtres, une maison ronde au bout qui sert de dortoir, et une cuisine, où je n'ai pas eu la curiosité de faire une visite. Il y a, en ce moment, trente-quatre élèves qui, sous les yeux de Mlle Miriam Cochet, apprennent là ce qu'on apprend dans les écoles, et bien d'autres choses encore. C'est d'abord, je suppose, à être disciplinées, car plus d'une d'entre elles en arrivant est quelque chose comme une chèvre capricieuse, curieuse, naïve, tapageuse. C'est ensuite la propreté, la tenue du ménage, l'entretien de la maison, et il faut voir comme tout est en ordre! « Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, » comme on nous disait quand nous étions petits. Il faut dire que ces demoiselles n'ont pas beaucoup d'objets à laisser traîner : le petit bagage d'une pensionnaire de Thaba-Bossiou n'est pas à comparer aux mille et un riens de nos pensionnaires de France. Chacune, à son tour, passe un jour dans la maison du directeur, plus pour apprendre que pour aider, bien entendu; mais elles y gagnent de savoir cuire, faire une chambre et surtout elles acquièrent « des manières, » ce qui n'est pas à dédaigner. Enfin, il paraît que quelques-unes d'entre elles cousent magnifiquement. Mme Jousse voulait me faire admirer une reprise du dernier fini, qu'une de ses élèves venait de terminer, mais je me récusai, n'étant pas compétent en la matière. A l'entendre, une couturière de Paris ne ferait pas mieux.

Il faudrait maintenant vous dépeindre les figures des élèves. Elles forment un joli mélange de types assez divers. Les unes, aux traits fins et réguliers; les autres, plus grossières, plus négresses. La beauté des unes corrige l'effet de la laideur des autres, et, pour bien faire, il faut observer leur expression qui est bonne. Il y a sur leur figure quelque chose de jeune et de gai, mêlé au sérieux et à la pensée; elles paraissent heureuses, libres de gros soucis et contentes d'être où elles sont. En général, il fait bon les voir. Il faisait surtout bon les voir le dimanche à l'église, avec leurs petites mantilles en laine blanche, leurs foulards autour de la tête et leurs robes claires et fraîches. On en a reçu à la communion; et quand elles se sont levées pour répondre aux questions, je me suis senti remué.

Vous voyez que l'on fait ce que l'on peut pour leur donner une éducation complète. C'est qu'il est important pour le Lessouto que les femmes soient élevées et mises à la place qui leur convient. Trop souvent, les jeunes gens les plus instruits se marient avec de parfaites nullités. Par contre, il arrive quelquefois que les meilleures jeunes filles épousent des gaillards qui n'ont d'autre titre à leur amour qu'une parenté plus ou moins rapprochée avec les chefs. Thaba-Bossiou et Morija, école normale de jeunes gens et école normale de jeunes filles, avec cela on pourra faire de jolis ménages.

En ai-je dit assez sur cette école? Je crois que oui, trop peut-être, car vous allez m'accuser d'en être enthousiaste et d'en faire un tableau par trop favorable. Mais non : vous connaissez assez l'espèce humaine pour que je puisse me dispenser de dire du mal de ces jeunes filles. Prenez une pensionnaire de France; elle a toutes les qualités que j'attribue aux Bassoutoses, mais, à côté de cela, elle est quelquefois paresseuse, souvent causeuse, très souvent aussi négligente; elle se fait gronder, pleure et recommence le lendemain. Je pense que vous trouveriez de tout cela à

Thaba-Bossiou; la Mossoutose sauvage et indisciplinée reparaît sans doute quelquefois derrière la jeune fille sage et bien élevée, et nos jeunes filles d'ici ne sont pas plus des perfections que celles de France.

Il faut que je vous dise un mot du service du dimanche. J'estime qu'il y avait environ 700 personnes à l'église et une cinquantaine à la porte. Le matin, M. Jousse nous interpella, M. Duvoisin (de Bérée, à une heure et demie de Thaba-Bossiou) et moi, et nous dit qu'il comptait sur nous pour parler. J'avais malheureusement préparé quelque chose, en gros plutôt qu'en détail; mais cela suffit pour qu'on me chargeât de commencer. En montant en chaire, je ne pouvais m'empêcher de trembler ; mais, à la vue de cette foule, j'eus la même impression qu'à la fête des missions de Rothau et à ma consécration ; je me sentis tout à coup maître de moi, soutenu et désireux d'arriver à un résultat. Je parlai sans encombre assez longtemps, trop peut-être, car M. Duvoisin ne me succéda pas et laissa la parole à M. Jousse. On reçut alors les six jeunes filles de l'école, après quoi on chanta une traduction du cantique de M. Th. Monod : « Sur toi je me repose, » faite par M. Coillard, et qui vaut l'original. Combien j'aimerais que vous entendissiez nos chants du Lessouto, enlevés parfois avec un entrain magnifique ! Les femmes ne craignent pas de se faire entendre ; ici, ce n'est pas pécher contre les convenances que de chanter de tout son cœur. Aussi le chant est-il souvent plus édifiant que les prières et que certains discours.

L'après-midi, nous eûmes service de communion, puis on se sépara. Ce fut une belle fête qui, je crois, portera ses fruits.

H. Dieterlen.

TAITI.

RAPPORT DE M. VIÉNOT SUR LES ÉCOLES ET L'IMPRIMERIE.

Papéété, 7 septembre 1875.

Honorés directeurs,

La fin de notre année scolaire me fait un devoir de vous adresser mon rapport annuel sur les œuvres dont je m'occupe.

Ecoles. Les écoles ont marché comme les années précédentes : pendant les premiers mois, des hausses et des baisses dans la régularité, mais, en somme, un bon noyau d'élèves assidus, malgré les efforts inouïs, les visites journalières, les flatteries à l'adresse des parents, les calomnies à la nôtre dont usent nos adversaires. Cependant, le mariage du prince royal, en janvier, a nécessité des apprêts qui ont retenu les enfants chez eux pendant une semaine. A peine s'étaient-ils remis au travail que survint la rougeole à laquelle pas un de nos élèves n'échappa, pas plus ceux de l'école normale que les autres. Pendant quelques semaines, nous n'eûmes que quelques convalescents dans les deux écoles. Ce ne fut qu'en avril que les classes commencèrent à se regarnir, par 20, par 30, par 40; mais jusqu'à la fin, la régularité souffrit de cette secousse. Les écoles catholiques, d'après ce que nous dit l'ordonnateur, étaient dans la même situation. Toutefois, l'année n'a pas été entièrement sans fruits. La conduite des élèves, sous l'empire d'impressions religieuses plus profondes, a été meilleure, quoique, hélas! quelques jeunes personnes bien intéressantes se soient dévoyées. Je n'ose pas dire que nos enfants aient trouvé leur Sauveur après s'être sentis perdus. Comme leurs parents, membres de l'Eglise, ils sont animés d'un contentement d'eux-mêmes qui nuit au développement de la vraie piété. Ils aiment Jésus, ils cherchent

à lui plaire, mais pas comme des âmes qui sentent que sans lui elles étaient perdues sans remède. Je m'ouvris, un jour, à un ami, missionnaire aux Iles-sous-le-Vent, sur ce regrettable fait, et il me dit que partout, dans l'archipel, il en était ainsi; qu'une seule fois, il avait observé chez un Taïtien, à son lit de mort, un sentiment poignant du péché. En y réfléchissant, cela s'explique par le peu de développement de ces peuples au point de vue moral; leur idéal est si borné, si peu élevé, tellement comme eux, qu'ils ne peuvent encore sentir combien peu ils ressemblent à Jésus, le vrai idéal, ni, par conséquent, connaître toute l'étendue du danger que court leur âme. Plusieurs de nos grandes filles ont cependant été admises à la communion. — Dans ses leçons hebdomadaires, M. Vernier a pris beaucoup de peine pour donner à nos élèves les vraies notions du christianisme et tourner leurs cœurs vers leur Sauveur. Les conseils de Mlle Sarah Henry, et surtout son exemple, ne resteront pas sans résultat non plus, avec la bénédiction du Seigneur (1).

Notre année scolaire s'est terminée par un examen public. Le Comité de l'instruction publique, présidé par l'ordonnateur, mais cette fois sans le prêtre, en a été chargé. Sur mes instances, l'ordonnateur a consenti à ce que M. Vernier se joignît au Comité pour cet examen. C'est un précédent qui, Dieu aidant, nous profitera. L'examen a été passable. L'écriture a été déclarée très bonne, le lecture bonne, sauf nos *e* muets que les Taïtiens prononcent comme les leurs, c'est-à-dire comme des *é* fermés. Ce défaut, avec celui de confondre les *l* et les *r* s'observe dans toutes les écoles. Nos élèves les plus avancés et quelques-uns des plus jeunes ont pu cependant s'affranchir de ce défaut, en quelque sorte de constitution. Les questions

---

(1) Mlle Henry, sous-maîtresse dans notre école de Papéété, est fille d'un ancien missionnaire.

de calcul et les opérations ont toutes été exécutées sans faute et avec rapidité. Le Comité s'est refusé à l'examen de tout ce qui se fait en taïtien. Bien que nos élèves n'aient que les heures d'école pour entendre notre langue, ils ont prouvé qu'ils ont su en profiter. La première division, congédiée pendant cinq ou six mois à cause de ma faiblesse et reprise, sur la *demande des élèves*, peu après l'arrivée de M. Allard, et alors que ma santé, après une curieuse crise qu'on eût cru provenir d'un empoisonnement, eut été complétement rétablie, a fait avec moi toute l'arithmétique, la grammaire française et les deux genres d'analyse, les premiers livres de géométrie, un peu de physique, d'histoire naturelle et de littérature française. Le plus fort des élèves de cette division, entré sans savoir un mot de français, à l'âge de huit ans, sans avoir jamais fréquenté d'autre école, parle aujourd'hui très couramment notre langue, et l'écrit passablement. La deuxième division, composée d'élèves âgés de treize et quatorze ans, s'est arrêtée aux fractions en arithmétique, à la syntaxe en grammaire; elle conjugue les verbes sans faute, etc., etc. — Pour me résumer, je dois dire que quelques enfants seulement ne savent pas lire; l'ordonnateur a été fort surpris de trouver des petites filles de cinq ans lisant très couramment, et sans qu'elles eussent été très régulières.

A la fin de l'examen, l'ordonnateur a distribué des éloges aux maîtres et aux élèves, mais pour ces derniers ils ont été mitigés par de sérieuses menaces d'être à l'avenir recherchés par la police s'ils ne suivent pas régulièrement l'école (1). Son petit discours dont je l'ai remercié au nom des élèves et au nôtre, était empreint de la plus grande bienveillance, surtout dans sa péroraison, où il a dit aux enfants que, pour leur témoigner sa satisfaction, le Comité d'instruction publique allait créer quatre bourses dans

(1) On sait qu'à Taïti l'instruction primaire est obligatoire.

notre école à partir d'octobre prochain (la rentrée). Il ajouta que c'était peu, mais qu'on ferait davantage à l'avenir. Ceci, Messieurs, est du tangible, et vous bénirez le Seigneur avec nous de ce retour à des sentiments de justice. Je crois avoir compris que des observations ont été faites par le pouvoir métropolitain sur plusieurs points auxquels j'avais touché dans un rapport à l'inspecteur colonial. Les parents ont été très flattés des attentions de l'administration. Il leur faut, à ces grands enfants, le patronage du puissant galon. J'oubliais de vous dire que l'ordonnateur a déclaré que, chaque année, l'administration nous témoignerait son intérêt comme elle vient de le faire.

Ecole normale. L'école normale a progressé malgré ses épreuves. Pendant une bonne partie de l'année, nos élèves paraissaient littéralement bouchés, et nous en étions à nous demander s'il leur resterait la moindre chose de tout ce que nous avions si laborieusement mis dans leurs cerveaux. Tout à coup, vers la fin de l'année, il se fit comme un épanouissement. Après avoir appris les quatre règles, nos jeunes gens se sont exercés à des problèmes sur ces règles, ont ensuite abordé le système métrique, que doit connaître tout instituteur taïtien, et puis enfin les fractions, qu'ils ont goûtées d'une façon toute particulière. Ils lisent le français aussi nettement que le peut permettre leur organe déjà fait, et ils le comprennent assez bien, en ce qui concerne le langage usuel. Les cours religieux, donnés par MM. Vernier et Green, feront de ces jeunes gens de précieux auxiliaires pour les pasteurs de leurs districts. Ils savent un peu de géographie, apprise dans les deux langues, un peu de charpenterie. Les examinateurs ont surtout remarqué leur écriture qui s'est singulièrement améliorée depuis leur entrée à l'école. Nous vous en enverrons des échantillons par la première occasion.

Vous apprendrez surtout avec bonheur, très honorés directeurs, que leur conduite, à part une paresse très pro-

noncée chez l'un d'eux, a été vraiment bonne. Je les ai suivis de très près, le jour et la nuit. Je n'ai pas eu à relever une seule faute grave. Leur piété paraît se développer, s'éclairer quelque peu. La piété des Taïtiens est, au point de vue théorique, parfaitement orthodoxe et bien établie sur l'Evangile; mais le cœur semble trop rester étranger à son action. C'est en ce point que j'ai cru voir un vrai progrès chez deux ou trois de nos élèves. Mais je ne le constate que bien timidement; sans oublier toutefois que l'Esprit de Dieu a fait bien d'autres merveilles.

Quelques-uns de nos élèves sont appelés à prendre la direction d'écoles publiques : ce sont, Pahéroo à Téahupoo; Tuhiva à Papéari, en remplacement d'un excellent instituteur que nous avons perdu, Faréhau, qui a lui-même sur son lit de mort désigné Tuhiva comme son successeur, ce que le district a sanctionné, à condition que Tuhiva passerait une année de plus avec nous. Cette année vient de finir. Faatau est nommé à Papénoo où le gouvernement autorise enfin une école de notre culte. Malheureusement, cet excellent garçon, le meilleur au point de vue de la foi appliquée à la vie, est sérieusement malade, et nous le perdrons probablement. Nous proposons au district qui s'adresse à nous, de nommer provisoirement Tuahine; Tava, quoique bien jeune, prendra la direction de l'école de Papeuriri. Téraï, à Paéa, continue à se montrer un instituteur intelligent et actif. L'école du prêtre n'a pu lutter avec lui. Voilà, très honorés directeurs, les premiers fruits du sacrifice que vous vous êtes imposé en créant l'école normale : 4 ou 500 enfants qui étaient aux prêtres ou qui vagabondaient, sont aujourd'hui à l'école de l'Evangile.

Imprimerie. L'imprimerie a aussi son importance; vous me permettrez donc de vous en dire un mot. Outre quelques travaux à l'usage spécial de l'école de Papéété, elle a produit, comme l'année dernière, environ 120,000 pages. Nos publications ont permis à plusieurs écoles de se

rouvrir à Taïti, et de s'ouvrir pour la première fois dans certains districts du « groupe Tupuaï. » Les Iles-sous-le-Vent nous ont, elles aussi, demandé nos petits livres de lecture. Un recueil de fables a eu un grand succès, « trop de succès, » me dit M. Brun, « car mes paroissiens voulaient apporter avec eux leur livre de fables pour y lire pendant le culte. » De quelle prudence il faut user dans tout ce que l'on fait pour ces gens! Nos fables ont cet avantage pourtant qu'elles récréent honnêtement une foule de Taïtiens qui cherchaient leur plaisir en des passe-temps malsains.

C'est une vraie ruche que notre établissement en ses jours d'activité. Deux forts garçons sont à la presse où ils se démènent à s'éreinter ; un autre apprend à composer, sous la direction d'un vieil Américain qui m'aide en ce moment; dans une salle, une douzaine de jeunes filles plient ou cousent; dans une autre, les garçons brochent, rognent ou collent. On chante des cantiques, on lit quelque chose d'intéressant, pendant que les doigs travaillent. Bien des maladresses sont commises; les redresser constitue plus spécialement mon propre travail. Quelquefois M. Vernier lui-même, après une leçon, se laisse entraîner, s'attarde avec nous et met les mains dans la pâte ou dans l'encre. Quand vient le soir, et qu'exténué de fatigue, je ne puis plus rien faire, il ne me reste qu'à bénir Celui qui m'a accordé le privilége d'offrir à quelques gens le pain de l'âme et de l'intelligence. Nous avons encore publié un petit recueil de cantiques pour les Aroraï (1). Mais cette œuvre mérite une mention spéciale ; il faudra que je vous décrive bientôt l'avidité de ces âmes ouvertes à la parole de vie. J'ai enfin compris, au milieu de ces sauvages, quelques-unes des joies du vrai missionnaire. Que de difficultés! mais aussi que de joies!

Ch. Viénot.

(1) Indigènes récemment importés à Taïti pour la culture du coton. Voir n° de mai, page 162.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

OCÉANIE.

NOUVELLE-GUINÉE.

Un dévoué missionnaire de la Tasmanie, M. Brown, accompagné d'un chrétien indigène de sa station, alla, au commencement de l'année, trouver un de ses amis, M. Reed, et lui soumit un projet dont la réalisation était le but de sa vie. Plein de commisération pour le triste état de la Nouvelle-Guinée et des îles avoisinantes, il avait formé le dessein de s'y établir, ou tout au moins de faire annoncer l'Evangile aux nombreuses tribus qui peuplent ce vaste archipel.

Après y avoir mûrement réfléchi, sous le regard du Seigneur, et en avoir fait le sujet de ferventes prières, il en était arrivé à cette conclusion, que le moyen le plus efficace pour atteindre ce résultat était d'attendre que le Saint-Esprit mît au cœur de quelques-uns des membres de son troupeau le désir de porter secours à leurs frères dans la détresse. Chose remarquable! presque aussitôt dix hommes de bonne volonté se présentèrent, prêts à braver tous les périls, à supporter toutes les privations, pour aller prêcher la vérité dont la possession faisait leur force et leur joie.

M. Reed lui témoigna la plus vive sympathie et lui conseilla de se rendre à Sydney afin de faire au plus tôt régulariser sa situation. M. Brown partit et soumit son plan au Comité central établi dans cette ville. Le Comité entra dans ses vues, vota les subsides nécessaires pour les premiers besoins de l'expédition, et prit les arrangements indispensables pour faire conduire les volontaires fidjiens à

leur destination. Peu de temps avant l'époque fixée pour son départ, M. Brown rencontra le commodore Goodenough, commandant en chef d'un vaisseau de guerre qui revenait de croiser dans ces parages. (Le même, par parenthèse, qui vient d'être massacré avec deux de ses hommes par une peuplade des îles de la mer du Sud.) Cet officier supérieur lui donna les détails les plus circonstanciés, mais aussi les plus décourageants sur toute cette région. Il lui dépeignit des peuplades inhospitalières, habitant un climat insalubre, où les fièvres les plus malignes s'attaquent à l'explorateur trop hardi ; le soleil tropical qui use les forces sans qu'on ait pu les consacrer au but auquel on les avait destinées ; les marais impraticables et les bois de mangliers qui rendent l'air malsain à plusieurs lieues à la ronde. Le trouvant inébranlable dans son désir d'éclairer ces tristes régions, il lui dit que le seul moyen de parer à toutes ces difficultés, et d'opérer d'une manière efficace, était de se procurer un petit bateau à vapeur, propre à longer les côtes, à remonter les courants et, au besoin, à servir aussi bien de refuge que de moyen de locomotion. Il lui affirma que, sans cela, ses efforts seraient condamnés à l'impuissance.

Frappé de la justesse de ces observations, mais fort embarrassé de se procurer l'objet recommandé, M. Brown revint en Tasmanie afin de recueillir les fonds que nécessitait cette dépense imprévue. Il les obtint avec moins de peine qu'il ne l'avait craint, car M. Reed s'engagea à fournir la somme requise si l'on pouvait trouver en Australie l'espèce de bateau nécessaire. Dans le doute, M. Brown repartit pour Sydney. Il eut la joie d'apprendre en arrivant qu'il en existait un, convenablement aménagé, pour lequel on cherchait un acquéreur immédiat. Il se crut au comble de ses vœux et pensa toucher à la réalisation de ses espérances.

Hélas ! tous ses plans allaient être renversés.

La rougeole éclata aux îles Fidji avec une violence inouïe et un caractère des plus pernicieux, enlevant des milliers de personnes. Le gouvernement, craignant que l'épidémie ne vînt à se propager, imposa une quarantaine tellement rigoureuse, et prit des mesures si énergiques que le zélé missionnaire dut renoncer momentanément à l'espoir de réunir les Fidjiens qui s'étaient proposés comme évangélistes et qui n'attendaient plus que l'ordre du départ.

Dès qu'il le put, M. Brown s'embarqua pour les îles décimées par le fléau, afin d'aller porter le concours de son expérience et de sa bonne volonté aux indigènes si douloureusement éprouvés. Vers le mois de juin, le mal ayant diminué d'intensité, on put convoquer une nouvelle assemblée des missionnaires, catéchistes et étudiants de la petite ville de Navuloa. M. Brown leur exposa son dessein; ce fut un élan général; tous voulaient partir. Neuf des mieux qualifiés pour remplir cette tâche difficile furent choisis séance tenante. Six d'entre eux étaient mariés.

Une fois cette question réglée, le départ fut fixé au 12 juin. Tous s'employèrent avec une égale ardeur à hâter les derniers préparatifs lorsque, la veille du jour convenu, un officier remit à M. Brown une lettre du Secrétariat de la colonie. Le missionnaire était requis d'avoir à se présenter le lendemain devant le Conseil d'administration, escorté par les indigènes qui devaient l'accompagner dans son voyage, pour avoir à répondre à diverses questions.

Durant cet intervalle, on apprit que deux employés du gouvernement s'étaient également présentés à la demeure des natifs inscrits sur le livre du bord, pour leur demander s'ils partaient de leur plein gré, quel salaire on leur offrait, et leur conseiller de résister si on recourait à la force pour les éloigner de leur pays natal. Ils leur dirent qu'on abusait de leur crédulité pour les entraîner dans un pays d'anthropophages, où le moins qui pût leur arriver était d'être dévorés par les fièvres, s'ils ne tombaient pas sous la dent

des cannibales. Ils ajoutèrent qu'ils auraient peine à se procurer une nourriture insuffisante et insalubre. Ils leur démontrèrent que c'était risquer leur vie sans utilité et sans raison; qu'on les abandonnerait forcément à leurs propres ressources pendant des mois entiers; qu'enfin, s'ils voulaient à tout prix être missionnaires, il ne manquait pas aux îles Fidji même de païens à convertir, sans aller en chercher si loin.

A l'heure indiquée, le lendemain, M. Brown se présentait au consulat. Pas un de ses compagnons ne manquait à l'appel. Il fut très gracieusement accueilli; le chef de bureau, M. Layard, le fit asseoir à côté de lui. Alors on lui exposa les motifs qui avaient déterminé l'intervention du gouvernement. Le bruit courait que le départ des indigènes n'était rien moins que volontaire. Comme ils étaient désormais sujets de la Grande-Bretagne, ils ne devaient pas subir la moindre pression, ni se laisser contraindre à aucun acte portant atteinte à leur libre arbitre. Puis, se tournant vers les natifs, il leur fit une peinture exagérée de ce qui les attendait. Il leur parla longuement de leurs droits et de leur liberté, de la bienveillance du gouvernement à leur égard et des reproches qu'encourrait le consulat de la part de la reine, s'il permettait qu'ils fussent molestés; il leur dit que les intentions de Sa Majesté étaient d'étendre sur eux sa protection comme sur n'importe quel sujet de la mère-patrie. Il termina son allocution en les assurant qu'il n'avait pas ordre de les retenir contre leur gré s'ils avaient fait leur choix, mais de les éclairer et de les inviter à réfléchir sérieusement avant de se lancer en de telles aventures.

Les indigènes demandèrent alors s'ils devaient répondre séparément ou charger l'un d'entre eux d'être leur interprète. M. Layard leur laissa le choix. Alors, un de ces jeunes gens, Amenio, se leva. En termes simples mais bien sentis, il remercia le gouvernement de son paternel

intérêt, mais en même temps repoussa énergiquement toute supposition de surprise et de contrainte. Il expliqua comment rien de ce qu'ils avaient entendu ne pouvait les ébranler puisque leurs missionnaires avaient, les premiers, exposé la vérité à leurs yeux, et que de cette vérité, si stricte qu'elle fût, était née leur résolution volontaire. Suivant ses propres expressions : « Ils avaient tous considéré la chose en leur cœur et s'étaient donnés librement au service requis par le Seigneur, soit pour y vivre, soit pour y mourir, à son gré. »

M. Layard parut évidemment impressionné d'une manière favorable par cette réponse ferme et simple. Mais tirant de sa poche le *Morning Herald*, de Sydney, il se mit à lire à haute voix un article détaillé, rapportant les souffrances que ces mêmes peuplades de la Nouvelle-Guinée avaient fait subir à des missionnaires de la Société de Londres, et des tortures qu'elles avaient infligées à leurs femmes, sous les yeux même de leurs maris impuissants à les secourir.

Ils ne sourcillèrent pas. Pour eux tout était dit. Leur devoir était clair; ils suivaient leur devoir.

M. Layard fit alors apporter un long document, dont le texte portait la déclaration positive que les indigènes étaient bien au courant des dangers de l'entreprise dans laquelle ils persistaient, que le gouvernement avait fait son devoir, etc. On le leur lut et ils se déclarèrent tous, sans exception, prêts à signer.

Si l'on considère que, parmi les membres du Conseil délégués pour intervenir dans cette affaire délicate, il n'y avait pas un seul chrétien de cœur, et partant, fort peu de sympathie pour la cause des missions, on peut se figurer avec quelle diversité d'opinions fut accueillie la ferme et loyale attitude de ces hommes, décidés à tout sacrifier, jusqu'à leurs affections légitimes, pour le triomphe de l'Evangile du Christ. Après qu'ils se furent retirés,

M. Layard exprima hautement son admiration. C'était réellement émouvant, confessait-il, d'entendre ce noble et sincère langage.

Au moment décisif, on eut une défection à déplorer. Une des jeunes femmes se laissa dissuader par ses proches, et en particulier par un Européen. Immédiatement on déclara au mari qu'il ne pouvait songer à s'embarquer sans sa femme. Ce fut une douleur pour tous, non pas tant à cause de la diminution que cette perte faisait subir à la petite troupe, car on savait qu'on pouvait compter sur de bonnes recrues à Samoa, mais à cause des regrets du déserteur malgré lui. La conduite de tous pendant le voyage fut vraiment exemplaire. Jamais plus d'union, plus d'affection chrétienne n'a régné entre des frères.

Ils sont maintenant au péril et à l'honneur. Puisse des sillons qu'ils creusent, et dans lesquels ils répandent la semence sainte, sortir une riche moisson !

AMÉRIQUE DU NORD.

LA RIVIÈRE ROUGE.

Le missionnaire R. Young partait au printemps pour se rendre avec sa famille à la station de Saint-André (Rivière-Rouge), dont il avait accepté la direction. Voici un résumé de ses premières impressions, tant au sujet du pays que de l'intéressante congrégation qui l'attendait :

Nous arrivâmes à Saint-André le vendredi, 21 mai. Nous nous étions procuré des moyens de transport à Winnipeg. La route traversait des bois magnifiques de bouleaux, d'érables, de peupliers et de genévriers. Comme notre wagon se dégageait de l'ombre de ces forêts séculaires, nous aperçûmes une échappée ravissante. Le vil-

lage nous apparut dans sa richesse et sa beauté, couché dans une vaste clairière, au bord de la rivière Rouge. Les rives en étaient bordées d'enclos bien entretenus, au milieu de chacun desquels une maisonnette coquette et parée rappelait les jolis cottages de la mère-patrie, avec leurs murs blancs et treillissés; ou bien une massive construction à deux étages en pierres, faisait naître une pensée de confort.

Ce qui captiva naturellement toute notre attention fut l'église, bel édifice en pierres blanches, situé sur un terrain en pente douce, et réfléchissant son élégant clocher dans les flots paisibles de la rivière. Bâtie au milieu d'un cimetière aux tombes bien soignées, elle se détache sur le fond sombre des bois environnants, et son aspect est vraiment enchanteur. Un mur en briques rouges sert d'enceinte au bâtiment et au cimetière.

A une centaine de mètres plus loin, s'élève le presbytère, dominant lui aussi la rivière, avec son enclos fermé par une ceinture d'érables qui le masque au regard. Tout cela nous avait dès l'abord favorablement impressionnés. Mais ce qui ajouta beaucoup à ce sentiment, ce fut le premier dimanche passé dans notre nouvelle résidence. L'intérieur de l'église, simple mais spacieux, et fourni de l'ameublement nécessaire, était rempli par une nombreuse assemblée, attentive et recueillie; le chant était dirigé par un chœur excellent. Et je puis dire en vérité que la manière dont le service fut conduit pouvait parfaitement soutenir une comparaison peut-être avantageuse avec bon nombre de nos paroisses du Yorkshire.

Environ une demi-heure avant le commencement du culte, l'extérieur de l'église présente le caractère le plus pittoresque et le plus animé. Des groupes d'hommes et de femmes se forment sous le porche ou autour des tombes; leur teint cuivré et leur longs cheveux, noirs comme l'aile du corbeau, témoignent assez de leur sauvage origine; les hommes portent enroulées autour de leur corps des cein-

tures aux couleurs éclatantes; leurs pieds sont renfermés dans des mocassins faits avec goût et souvent brodés à la main. Le costume des femmes est plus sévère. Il est généralement noir; elles ont, en outre, des châles noirs rejetés sur la tête et couvrant les épaules. Attachés, çà et là, on voit de petits chevaux indiens, pleins d'ardeur et de feu, avec leurs selles couvertes de perles et de pierreries fausses. C'est un des grands luxes de ces peuples qui aiment tout ce qui brille et produit de l'effet.

Un spectacle réjouissant, est celui que présente l'église de Saint-André, un jour de communion. Dimanche dernier, quatre-vingts personnes se pressaient avec recueillement autour de la table sainte. On pouvait compter un nombre égal d'hommes et de femmes, et cela à une époque de l'année où la majorité de la population est au dehors, dans les prairies, à surveiller les bestiaux. Nous avons aussi deux stations intermédiaires : la Crique-du-Parc et la Petite-Bretagne, où la sainte Cène est administrée régulièrement. Chaque dimanche a lieu une collecte, et je suis convaincu que ces pauvres gens donnent chacun selon son pouvoir, bien que, pour le moment, ce qu'ils peuvent faire ne monte pas à grand'chose.

Voici la quatrième année qu'ils ont été visités par les sauterelles. Ceux-là seuls qui ont été témoins d'une invasion de ces redoutables insectes peuvent se faire une idée de ce qu'étaient les plaies d'Egypte. Leur passage réalise à la lettre la description qu'en a faite le prophète Joël : « Le pays était avant leur venue comme le jardin d'Eden, et après leur départ il sera comme un désert désolé; même il n'y aura rien qui leur échappe. »

Je les vois se presser dans notre cour, s'élever pour passer au-dessus des murs, se masser pour franchir les portes et les fenêtres qu'elles trouvent ouvertes, et périr misérablement plutôt que de se détourner de la ligne qu'elles ont adoptée. Rien n'est plus triste que de regarder actuelle-

ment ce beau pays, car je n'ai jamais vu de région plus riche et mieux faite pour récompenser les efforts de l'agriculteur. A une époque où il est généralement urgent qu'il n'y ait ni trop de pluies, ni trop de sécheresse, nous sommes réduits à une complète indifférence. La contrée a le même coup d'œil morne et désolé qu'elle offre généralement sur la fin de l'automne. Excepté la verdure persistante de quelques arbustes que les sauterelles elles-mêmes ne peuvent attaquer, aucune végétation n'égaie la surface du sol.

A l'exception de quelques pommes de terre, semées il y a huit ou dix jours, on n'a fait ni récolte ni semailles, et à la suite de plusieurs années désastreuses, je crains que la misère ne soit terrible, cet hiver. A part les œufs, le lait et le beurre qui sont fort chers, mais que nous pouvons encore nous procurer sur place, nous sommes obligés de faire venir toutes nos provisions de Winnipeg. Qu'on juge de la commodité que cela nous offre, par des routes souvent impraticables et à quinze milles de distance. La viande n'est pas chère, mais tout le reste est hors de prix. Heureusement, nous avions apporté d'Angleterre une forte provision d'épiceries et autres articles indispensables dans un pays aussi reculé. Le seul légume que nous pourrions nous procurer, serait des pommes de terre; mais c'est un luxe auquel il ne faut songer que de loin en loin, et c'est d'autant plus dur dans un endroit où un demi-boisseau en fournit trente pour le moins.

Notre plus grande épreuve physique nous vient des moustiques. La saison étant humide, ils pullulent d'une manière inusitée. On peut bien les appeler les tigres du monde des insectes. Ils obscurcissent les vitres de nos fenêtres, se logent dans toutes les fentes ou crevasses, et de là guettent l'occasion de s'élancer sur vous. C'est avec une sensation qui rappelle celle d'un prisonnier condamné à être livré aux bêtes que, blotti sous le moustiquaire, on assiste aux vains efforts de ces persécuteurs pour vous at-

teindre, avec la certitude que, dès qu'on sera forcé de quitter ce frêle abri, on offrira une proie assurée à leur dard venimeux. Ma femme en souffre encore plus que moi: ses mains, son cou et sa figure ne sont qu'une masse enflammée; les froids qui approchent mettront un terme, nous l'espérons, à ce supplice de tous les instants.

Il fait très chaud ici, mais la température n'oppresse pas. L'air est sain, pur et sec, et je suis heureux de constater que, depuis notre arrivée, nous nous sommes maintenus en parfaite santé.

Quant à la condition morale et spirituelle de ce peuple, elle est satisfaisante. Parmi les gens âgés surtout, on remarque une simplicité enfantine dans la foi et l'attachement au Sauveur. Rien ne les trouble, ne les embarrasse; ils ont cru, ils croient, voilà tout. Toutefois, je les recommande spécialement à vos prières, afin qu'ils croissent en connaissance, en jugement, et surtout dans l'amour qui seul peut faire vivre et mourir en paix.

Je compte une demi-douzaine de jeunes gens qui s'occupent sérieusement du chœur et de l'école du dimanche, et j'espère trouver parmi eux un petit noyau de zélés travailleurs à utiliser parmi les tribus voisines.

Nous avons, aux Rapides, une autre école du dimanche, prospère et pleine de promesses. Les enfants font des trajets énormes pour y venir d'une manière assidue. Ils sont obéissants, tranquilles, pleins de respect et de soumission. Ma femme est même parvenue à former un groupe de jeune filles dont elle espère beaucoup. Ces jeunes filles ont quelque chose de comme il faut, de réservé et d'aimable qui attache malgré soi. Elles ont un grand désir d'apprendre, et leurs voix sont remarquablement douces et étendues. Notre école, qui compte plus de cent élèves, et fort peu de sous-maîtres ou sous-maîtresses, est un modèle de calme et d'ordre. Le dimanche, dans l'après-midi, les enfants se réunissent sous notre vérandah et chantent, sous la direc-

tion de ma femme, les hymnes de Sankey ou autres, ce qui leur procure et à nous aussi un agréable délassement.

Nous espérons, sous peu, établir pour les femmes mariées des réunions de lecture de la Bible, dans les parties les plus reculées de la paroisse. Toutes celles à qui nous avons parlé de ce projet l'ont accueilli avec joie et se sont promis un véritable plaisir de les suivre régulièrement.

Je regrette de dire que les cafés ont une tendance à se multiplier parmi nous. On est en train d'en construire un qui sera très beau, sur la route du Gouvernement, à sa jonction avec la grand'rue du village. Mais j'espère, grâce à l'influence d'un de mes paroissiens, dont la propriété touche l'emplacement du futur café, et qui est membre de notre conseil municipal, que l'ouverture n'en sera pas autorisée.

La vieille tentation des Indiens n'est qu'à moitié étouffée, même parmi les plus avancés d'entre eux, et la boisson cause encore dans ce pays bien des malheurs. Je visite en ce moment un pauvre mourant qui a vendu tout son bien pour satisfaire cette passion. Il est vraiment touchant de voir les larmes que cet homme répand en constatant quelle barrière il a laissé élever entre son Sauveur et lui, en se livrant à son vice favori.

Nous avons, en outre, à lutter contre des influences pernicieuses, le prochain établissement du chemin de fer faisant abonder parmi nous des gens de caractères peu recommandables, en quête de travail. Ils exercent sur notre jeunesse une action funeste. Toutefois, j'espère que le sel de la terre ne perdra point sa saveur.

Somme toute, je suis plein d'espérance et je demande à Celui qui m'a envoyé de m'accorder quelque fruit du travail que je désire accomplir pour la gloire de son nom.

INDE.

Une nouvelle station est sur le point de s'ouvrir à Amalapuram, dans le pays des Telougous. Il y a déjà quelques années, le capitaine Taylor avait donné une somme de 7,500 fr., pour faciliter au Comité de Madras l'établissement de ce nouveau champ de travail. Mais jusqu'à ce jour, le manque d'hommes capables avait retardé la possibilité de tirer parti de ce don généreux. Un des catéchistes indigènes, nommé Subburayyudu, a été dernièrement envoyé pour visiter cette localité. Il a trouvé le peuple favorable à ses ouvertures. C'était surtout l'établissement d'une école qui faisait l'objet de tous leurs vœux. Il est question de lui confier les débuts de l'œuvre. Il est originaire de ce district et son influence peut y devenir salutaire.

Un des faits sur lesquels on se base pour appuyer cette assertion est l'empressement avec lequel il a été accueilli par ses proches. Lorsque ces pauvres gens l'ont vu revenir parmi eux, s'informer de l'un et de l'autre, de la santé de celui-ci et des enfants de celui-là, ils se sont groupés autour de lui avec un joyeux étonnement. Ils lui ont ensuite confié qu'ils s'imaginaient que les chrétiens faisaient boire un philtre à leurs prosélytes pour leur faire perdre le souvenir de leurs croyances premières et, naturellement, ils pensaient que l'influence de cette boisson magique s'étendait aussi à la mémoire des événements et des personnes. Cela lui fournit l'occasion de développer la vérité chrétienne, et ces pauvres Indous écoutèrent pendant trois heures, sans se lasser, ces nouvelles si surprenantes pour eux ; ils furent très frappés du parallèle que Subburayyudu sut établir entre le christianisme et l'indouïsme.

Il arriva dans son village natal. Après une absence de onze années, il eut le plaisir de revoir sa vieille mère et son père adoptif. Son frère aîné, animé à son égard des

meilleures dispositions, arrangea pendant la nuit une grande cour avec des nattes et des décorations de sa façon, pensant bien que tout le village s'assemblerait pour voir le voyageur. En effet, le lendemain, dès sept heures du matin, riches et pauvres, jeunes et vieux se pressaient autour de lui. Ses anciens amis et camarades manifestèrent la même surprise que les autres, de le retrouver aussi amical que s'il ne les avait jamais quittés. Bientôt, il put leur parler du grand salut offert à tous ceux qui croient. Il en fut ainsi partout où il alla. Néanmoins, tout en acceptant ses présents et en l'accueillant avec intérêt, ses anciennes connaissances ne l'admirent que dans l'enceinte extérieure de leurs maisons et surent le tenir poliment à l'écart.

Le grand obstacle au christianisme dans cette province est, comme ailleurs, l'esprit de caste; mais on augure bien de cette mission entreprise par un enfant de ce district, fidèle et dévoué surtout comme l'est Subburayyudu.

JAPON.

M. Forest écrit d'Osaka :

Les amis de notre mission n'ont peut-être pas encore appris le terrible incendie qui a failli détruire notre champ de travail et compromettre plusieurs années d'efforts et d'espérances. Qu'il me soit permis de leur faire une courte relation de ce désastre, ainsi que de la conduite admirable du D[r] Gordon vis-à-vis des victimes de cette catastrophe.

Ce fut par une belle matinée de dimanche que le feu éclata, avec une violence inouïe, au centre même d'Osaka. Pendant vingt-quatre heures, nulle résistance humaine ne put en arrêter les progrès. Il se fraya un chemin au milieu des bazars, des habitations et des temples. Tout s'écroulait. L'homme même fuyait épouvanté. Il atteignit, dans la journée du lundi, un mur immense qui sert d'enceinte aux

dépendances du temple le plus important d'Osaka. Là, heureusement, sa furie vint échouer. Il ne dépassa pas cette limite et, le soir même, on pouvait voir des milliers de personnes se presser aux abords de ce vaste monument. Quelques-uns, il est vrai, y venaient dans le dessein d'y chercher un abri temporaire, mais le plus grand nombre retiraient dévotement leurs sandales, entraient avec respect dans le temple, et, à genoux sur des nattes, se recueillaient dans la prière. C'était le Dr Gordon qui, dans les vues de la Providence, devait être l'instrument du salut pour ces malheureux sans pain et sans foyer. Depuis qu'on avait pu juger des proportions atteintes par ce cruel incendie, il n'avait eu qu'une pensée, venir en aide aux premières nécessités. Dans ce but, il avait loué deux hôtels et s'était mis en mesure de fournir gratuitement des repas de riz à tous ceux qui viendraient à lui. Avec l'aide de quelques chrétiens indigènes, il distribua, en six heures, neuf cents repas chauds qui ne lui revinrent qu'à vingt-cinq francs. Il télégraphia aussi à Kob pour demander du secours, et immédiatement, par l'intermédiaire des missionnaires de cette station, une souscription de 300 shellings fut couverte. On offrit cette somme au gouvernement pour les incendiés, mais, par un orgueil aussi inexplicable qu'étrange, cette cotisation fut refusée.

Il n'y a que les Chinois qui puissent rivaliser avec les Japonais pour leur célérité à réparer les dégâts commis par le feu. La reconstruction du quartier incendié recommença avant même qu'on fût certain d'être maître du fléau. Le dimanche, dix mille personnes se trouvaient sans asile; le lundi, des échafaudages de maçons et de charpentiers s'équilibraient de toutes parts, éclairés le soir par les teintes rougeâtres des flammes qui illuminaient l'horizon, et les coulies ou portefaix charriaient à grand'peine des poutres et des pierres de taille sur un sol encore fumant.

VARIÉTÉS

AU COEUR DE L'AFRIQUE.

Sur les pas des hardis explorateurs que l'amour de la science ou des aventures a poussés à la recherche de nouvelles régions inconnues aux peuples civilisés, on est toujours sûr de voir s'élancer les hérauts de l'Evangile. Quiconque donc est persuadé qu'un même sang coule dans les veines de tout le genre humain, et désire d'autant plus vivement le relèvement de ses frères que le péché les a dégradés davantage, doit suivre avec intérêt les découvertes des voyageurs modernes. Dans ces pays que nous décrivent leurs relations, il y a des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort et auxquelles ses disciples ont reçu l'ordre formel d'aller annoncer sa Parole.

Un botaniste distingué, le docteur Schweinfurth, a fait, pour cueillir des fleurs et compléter un herbier, plusieurs centaines de lieues au-delà de Khartoum, dans l'inextricable lacis des affluents occidentaux du Nil blanc, et a découvert dans ces régions plusieurs groupes humains ignorés, dont il nous a rapporté une peinture fidèle et minutieuse; ce sont : les Chillouks, au type particulièrement bizarre; les Nouërs, espèce de pâtres guerriers ; les Dinkas insoumis ; les Diours, peuplade industrieuse, qui se livre à l'agriculture ; les Bonghos, livrés sans défense aux traitants de Khartoum, qui viennent régulièrement les décimer en faisant parmi eux leurs razzias d'esclaves ; les Akkas, dans lesquels on serait tenté de reconnaître les anciens Pygmées d'Hérodote; les Niams-Niams enfin, et les Mombouttous, dont nous esquisserons, d'après le savant voyageur, le caractère physique et moral.

Les Niams-Niams, ou Zandés, ou Manianias, ou O-Ma-

diakas, ou Makkarakas, ou Khoundas, ou Baboungeras, noms divers sous lesquels les désignent leurs voisins, habitent le territoire qui s'étend entre 4 et 6 degrés de latitude nord, et 5 ou 6 degrés de longitude. Ce sont les prétendus hommes à queue, race indépendante, très remarquable par ses traits et sa stature, et chez laquelle persistent des qualités viriles oblitérées ailleurs par la servitude.

Voici leur signalement, aussi succinct que possible : type brachycéphale ; tête ronde, yeux écartés, obliques, en amande; nez peu saillant, terminé carrément; bouche étroite, lèvres très proéminentes; joues pleines, menton rond; cheveux crépus, épais et très longs; taille moyenne, buste long, jambes courtes, tendance à l'embonpoint. Couleur des hommes, chocolat verni ; des femmes, rouge terreux. Tatouage national : carrés ponctués sur le front, les tempes ou les joues; tatouage individuel : dessins variés sur la poitrine et l'humérus. Dents incisives, limées en pointe pour mieux mordre le bras de l'ennemi. C'est la seule déformation qu'ils fassent subir à leur visage. Les hommes prennent un soin extraordinaire de leur chevelure nattée, tordue, gommée, en crête, en coques, en côtes de melon, en rayons tendus sur un cerceau autour d'une toque de paille sans bords, qu'empanachent des plumes, que surchargent des peaux de serval et que fixent des épingles d'ivoire, de cuivre ou de fer, surmontées de boules, de croissants, de tridents. Les femmes, au contraire, timides et réservées, portent les cheveux ras.

Les Niams nouent à leur ceinture des peaux de genette ou de colobe, et, dans la saison des pluies, suspendent à leurs épaules, comme un manteau rayé, la dépouille blanche et aune de l'antilope *scripta*. Ils préfèrent aux verroteries, bien que les perles bleues les amusent, les chapelets de cauris, les colliers de dents arrachées aux chiens, aux rongeurs ou même aux hommes, les morceaux d'ivoire taillés en dents de lion.

Outre les couteaux, les lances et les cimeterres, les guerriers affectionnent le *troumbache* de bois, sorte de boomerang, et un singulier projectile de fer compliqué de crocs et de lames lancéolées. Leur bouclier de rotin, très elliptique, décoré de croix blanches et noires, couvre les deux tiers de leur corps.

Ainsi coiffés, harnachés, armés, tenant d'une main la lance, de l'autre une pipe sans tuyau, les Zandés se pavanent d'un pas ferme, d'un air hautain, avec une pose toute dramatique. Ils n'ont ni villes ni villages, et vivent dans de petits hameaux, sous des huttes pointues, dont le toit débordant forme vérandah. Leurs nombreux chefs sont des despotes absolus, qui tuent volontiers leurs sujets pour se faire la main. Ce que nous appellerions les revenus de la couronne consiste en défenses d'éléphants, en produits de fermes cultivées par les dames du harem et les esclaves; ajoutez chaque année une sorte de conscription de garçons et de filles qui sont vendus aux gens de Khartoum.

Selon l'appel frappé sur un énorme tambour placé à l'entrée des hameaux, les Niams se précipitent soit à l'orgie furibonde, soit à la guerre, soit à la chasse. Les combats sont curieux par les injures préparatoires que se lancent les guerriers assis à califourchon sur la pointe de leurs toits; les rois, loin de marcher à la tête de leurs hommes, attendent à l'écart, prêts à la fuite ou au triomphe, tandis qu'on se bat pour eux. Les engins de chasse sont assez ingénieux, et les Niams n'ignorent ni les trappes, ni les collets, ni le lasso, ni les piéges mortels. Quant à l'éléphant, leur maître gibier, ils le traquent par le feu et en font des boucheries insensées; puis ils reviennent chargés de toute cette viande coupée en lanières et séchée en bâtons racornis.

La gloutonnerie de ce peuple est immonde et sa nourriture souvent plus qu'étrange. Ne possédant ni vaches, ni chèvres, ni moutons, ni ânes, ni chevaux, ni chameaux, ils

sont comme affolés par le besoin de manger de la chair, et ils s'élancent à la chasse ou au combat en criant : *Pouchyo, pouchyo!* ce qui veut dire : Viande! viande! L'anthropophagie règne dans certains de leurs districts, sans réserve et à tout prix, même par le meurtre de leurs propres vieillards, des infirmes ou des abandonnés. La graisse d'homme est chez eux d'un usage courant, et les dents humaines décorent toutes les poitrines.

« Au demeurant, paraît-il, les meilleurs fils du monde!» Bons époux et bon pères, musiciens acharnés jusqu'à gratter vingt-quatre heures durant les cordes de leur mandoline, les nobles zandés boivent leur bière de sorgho en des poteries artistement tournées à la main par leurs fidèles compagnes. A quoi pensent-ils? Leur langue nasale et gutturale, pauvre en mots abstraits, incapable même de marquer les temps du verbe, ne leur permet pas les longues méditations.

Quant aux Mombouttous, ils sont le plus civilisé des peuples de ces régions équatoriales; ils obéissent à de véritables rois, sortes de Louis XIV à étiquette, à posture hiératique, et qui dansent devant leur cour. Les rapports de Schweinfurth avec le roi Moundza et son harem sont des plus amusants. Ce prince a une garde, un entourage, quatre-vingts femmes, des ministres, des fonctionnaires civils, une musique de chambre, des danseurs, des bouffons, des ménestrels, enfin tout ce qui constitue la splendeur monarchique. Il a des arsenaux, des magasins, et touche des contributions régulières. A cette apparence de gouvernement correspond chez le peuple un véritable esprit public. L'industrie du fer, la fabrication du feutre d'écorce et de la poterie, la culture, l'élève du chien comestible et d'une espèce de porc, le *potamochère*, marquent une certaine aptitude au progrès. Les Mombouttous vivent d'ailleurs dans un pays fertile, que sillonnent d'innombrables filets d'eau, qui produit sans culture la patate, la banane,

la canne, le sésame, l'arachide, le tabac, et qui nourrit en ses bois verdoyants l'éléphant, le sanglier, le buffle, les grandes antilopes, le succulent perroquet gris, la pintade, le francolin, l'outarde. Le poisson y abonde aussi. Mais ces ressources ne suffisent pas aux habitants; il faut, pour assaisonner ces mets, l'indispensable graisse d'homme. Ajoutons que la cuisine des Mombouttous est relativement raffinée; ils ont l'art de sécher et de fumer parfaitement leurs voisins les Monvous, réserve alimentaire qui ne leur manque jamais; à ce point que, chaque jour, le cuisinier royal peut servir à Moundza un négrillon pour son déjeuner.

Ces cannibales distingués, couleur de café en poudre, semblent se rattacher aux Sémites par la courbe de leur nez et leurs membres grêles. Un vingtième de la population est atteint d'un albinisme qui décolore leurs cheveux crépus, déteint leur peau, et affecte sensiblement leur vue. Hommes et femmes sont coiffés d'un long chignon oblique, porté en arrière par une carcasse de roseau et surmonté d'un bonnet carré en paille, avec force plumes et fourrures. Les hommes sont vêtus, depuis la poitrine jusqu'au genou, d'écorce battue et feutrée. Les femmes, simplement accoutrées d'une feuille de vigne en feutre végétal, se peignent tout le corps de dessins noirs très variés. Les Mombouttous semblent concevoir la divinité; ils la placent dans le ciel et lui donnent un nom probablement sémitique, *nôro* : c'est le nom du feu en phénicien, *nur*; syriaque, *nuroh*; chaldéen, *nurah*; arabe, *nar*; nubien, *nor*.

La langue de ces peuplades est, comme on doit s'y attendre, infiniment pauvre en termes abstraits. Leur chant, mélange de gloussements et de jappement précipités, semble une imitation des sons extérieurs familiers à leur oreille. La sorcellerie joue dans leurs croyances un rôle prépondérant. Leur médecine est assez inoffensive.

NOUVELLES RÉCENTES

PARIS

Une grande épreuve a frappé récemment M. et Mme Ellenberger, arrivés, il y a quelques mois, du sud de l'Afrique. Ils ont eu la douleur de perdre, à Paris, une jeune fille de sept ans, qui, à la suite d'un refroidissement, avait, le jour même où nos amis quittaient leur station de Massitisi, contracté les germes de la funeste maladie qui l'a enlevée à l'affection de sa famille.

Nous croyons être les interprêtes de tous ceux qui portent intérêt à notre chère mission du Lessouto et à ses dévoués conducteurs, en assurant notre frère et notre sœur affligés de la sympathie des Églises évangéliques de langue française.

ÉTATS-UNIS

L'assemblée annuelle de la grande Société américaine des missions étrangères a eu lieu a Chicago. Les réunions ont été suivies par des foules nombreuses, et marquées par diverses décisions de la plus haute importance. Des nouvelles encourageantes sont venues de divers points où la Société entretient des ouvriers. L'œuvre entreprise parmi les Mahrattas et qui si longtemps n'a produit aucun résultat, est entrée dans une phase nouvelle et donne des sujets de joie et d'espérance.

Nous comptons, d'ailleurs, pouvoir donner, prochainement un aperçu général de l'état actuel des travaux de cette Société.

CHINE.

Il vient d'être rendu à Fou-tcheou, au Yamen (département) des affaires étrangères, une ordonnance qui contribuera, sans nul doute, à faciliter la prédication de l'Evangile dans ce pays. On peut l'appeler, à juste titre, la Charte des chrétiens chinois. Les consuls et les missionnaires sont unanimes à reconnaître que nul document aussi favorable à la propagation de la religion chrétienne n'avait encore paru.

— La mission irlandaise presbytérienne de Niou-chouang a reconnu que son moyen d'action le plus efficace consiste dans la vente des saintes Ecritures et de divers autres livres. Dans l'espace d'un mois, M. Carson, avec l'aide d'un jeune homme, a vendu au-delà de 1,300 Nouveaux Testaments, évangiles détachés, ou publications évangéliques. Ces ventes se sont faites dans des auberges, et l'Evangile est parti de ce point pour être probablement porté dans des milliers de familles. M. Carson y a rencontré un homme qui avait fait vingt-deux jours de marche pour s'y rendre. Quel magnifique champ de travail s'offre aux efforts des serviteurs de Dieu, dans ces vastes régions de la Mantchourie et de la Mongolie, qu'aucun d'eux n'a encore visitées, et où n'a jamais encore retenti la bonne nouvelle du salut!

INDOUSTAN.

On ne compte pas moins de 290,000 villes ou villages dans le Bengale et les provinces avoisinantes. On peut juger par ce chiffre à quelle dépense s'élèverait le dépôt d'une Bible dans chaque famille, et le nombre de chrétiens dont le dévouement serait nécessaire pour évangéliser chacune

de ces localités. Et qu'est ce champ de travail comparé au reste de l'Inde et à l'empire chinois?

— La Société des écoles du dimanche a convoqué une assemblée générale pour les 7 et 8 janvier 1876, dans la ville d'Allahabad. Aux Indes, comme en Europe, ces écoles prennent chaque année un plus grand développement considérable.

— Il en est de même des Unions chrétiennes de jeunes gens. Les membres de celle de Bombay, en particulier, déploient autour d'eux une salutaire activité.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

M. et Mme Ramseyer doivent s'embarquer à Liverpool à la fin de ce mois pour la Côte d'or. Ces missionnaires dévoués sont résolus à retourner parmi les Achantis, pour aller proclamer la glorieuse liberté des enfants de Dieu à ceux-là mêmes qui les ont réduits à une rude captivité de quatre années.

— Nous avons le regret d'annoncer que l'état de santé du vénérable M. Hinderer, le missionnaire qui, on s'en souvient, avait, au prix de bien des souffrances, inauguré la mission d'Ondo, l'a empêché de continuer à s'en occuper comme on l'avait espéré. L'asthme douloureux dont il est atteint ayant redoublé d'intensité ces derniers temps, l'a forcé à une inaction complète. Après être resté longtemps malade à Hadan, il a dû entreprendre le voyage de Lagos pour consulter un médecin. On espère toutefois que sa vie si utile et si dévouée n'est pas sérieusement menacée.

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

Typ. Ch. MARECHAL, 16, passage des Petites-Ecuries.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

CONSÉCRATION ET PROCHAIN DÉPART D'UN NOUVEAU MISSIONNAIRE, M. GUSTAVE CHRISTMANN.

Dans sa dernière séance, le Comité de notre Société a décidé de faire partir pour le Lessouto, dans le courant du mois de janvier, un nouveau missionnaire : M. Gustave Christmann, du Ban-de-la-Roche.

Ce jeune frère a fait ses études dans l'institut des missions de Bâle. Des circonstances qui n'ont en rien diminué son attachement et sa reconnaissance pour la Maison où il s'est préparé, et n'ont porté aucune atteinte à l'estime que les directeurs de cet établissement avaient pour lui, l'ont porté à nous demander de l'employer dans la mission du Lessouto. C'est en lisant les rapports de nos premiers ouvriers que, tout jeune encore, il avait senti s'éveiller en lui le désir de se consacrer au salut des païens. Sa première pensée avait été de demander à être admis parmi nos élèves; mais, il sentait la nécessité de passer d'abord par une école préparatoire et nous n'en avions point alors; cela le décida pour Bâle, où l'on avait cette facilité.

Après s'être assuré qu'en répondant aux avances de M. Christmann, il ne serait pas désapprouvé par la direction d'une Société sœur, notre Comité l'a encouragé à

accepter à Paris l'offre d'une suffragance de trois mois qui lui fournirait l'occasion de se faire mieux connaître et d'ajouter aux études qu'il avait faites de précieuses espériences.

Pendant qu'il remplaçait un pasteur malade, il a résidé à la Maison des missions et nous avons reçu, de sa bouche, des détails sur son histoire et celle de sa famille pendant la guerre, qui nous ont vivement émus et ont fait naître entre nous et lui des sympathies cimentées par le souvenir de souffrances communes. Après les désastres qui nous ont fait perdre l'Alsace, sa mère qui est veuve, est allée s'installer à Valentigney, dans le département du Doubs, non loin de la tombe d'un de ses fils tué dans les rangs de nos gardes mobiles, à Villersexel. Notre ami, quoiqu'il fût déjà élève missionnaire, a pris part, lui aussi, à la défense de notre pays. Enrôlé, le 5 août, pendant qu'il était en vacances auprès de ses parents, il fut placé dans le corps d'armée de Metz. Après la bataille de Gravelote, il devint infirmier et fit son service en dehors des murs, au pied du fort Saint-Quentin, jusqu'à la capitulation de la place. Il tomba alors malade; d'abord, de la petite vérole, plus tard, de la dyssenterie. On le croyait perdu, mais Dieu veillait sur lui et le gardait pour son œuvre. Le 10 janvier, jour où son frère fut tué, il reçut l'ordre de se rendre à la gare, avec plusieurs de ses compagnons d'armes. On l'emmena en Allemagne et, jusqu'à la conclusion de la paix, il resta prisonnier à Wurtzbourg.

Lorsqu'il a été décidé que M. Christmann entrerait au service de notre Société, le Comité a proposé aux pasteurs du Ban-de-la-Roche de le faire consacrer au milieu d'eux. C'était une attention toute naturelle et bien due à des Eglises qui nous ont déjà donné MM. Dieterlen et Preen. Cette offre a été acceptée avec empressement.

La cérémonie a eu lieu, le dimanche 28 novembre. On s'est réuni à Waldersbach, et c'est dans le temple natal,

sous la chaire même d'Oberlin, que le candidat a reçu l'imposition des mains.

M. le pasteur Appia, membre de notre Comité, a eu l'obligeance d'aller représenter ses collègues de Paris. MM. Dietz, président du consistoire de Rothau, Piepenbring, de Fouday, Werner, de Waldersbach, Fallot, de Wildersbach, et Roser, de Neuwiller, étaient les pasteurs consacrants. M. Roser a fait l'allocution principale. Le candidat a rendu compte, en termes touchants, de sa foi et de sa vocation missionnaire. M. Appia, s'inspirant de Jean XV, 5, lui a rappelé que l'œuvre des missions est celle de Dieu lui-même, et que ceux-là seuls sont capables de la bien faire qui vivent en Jésus-Christ. Pendant la consécration, faite d'après le formulaire de notre Société, une fervente prière a été offerte à Dieu par M. le pasteur Fallot, fils de l'un des membres du Comité de Paris.

Depuis lors, M. Christmann est allé en Suisse prendre congé de M. Josenhans, son ancien directeur, lui offrir des remercîments et recevoir ses conseils paternels. C'est en priant et au milieu de chants de cantiques que ses condisciples ont reçu ses adieux, lorsqu'il a franchi la porte d'une institution où il a passé sept années bénies. Quelques jours avant sa consécration, M. Casalis, se faisant l'interprète des sentiments du Comité de Paris, avait écrit à celui de Bâle : « Soyez assurés que si M. Christmann réussit dans son œuvre, c'est principalement à vous, après le Seigneur, que nous attribuerons ses succès ! »

Notre frère est en ce moment à Valentigney. Il va, dans quelques jours, se séparer de sa mère et des pasteurs du Doubs, auxquels il doit beaucoup et qui ont été les premiers à nous faire connaître ses désirs. Il s'embarquera pour le Cap dans le courant du mois de janvier. Ses services sont grandement nécessaires au Lessouto. Nos élèves les plus avancés ne seront prêts que dans un an et l'œuvre souffre de l'absence des deux missionnaires que l'état de leur

santé a forcés de revenir en Europe pour un temps assez long.

Nous sommes heureux de pouvoir faire suivre ces lignes de l'allocution que M. le pasteur Roser a adressée au futur missionnaire.

Genèse XXXII, 24-31.

« Les paroles, que je vous ai lues me semblent indiquer le secret d'une activité missionnaire réellement bénie.

Jacob vient de faire passer ses troupeaux, ses enfants, ses femmes par le gué du torrent de Jabbok. Il demeure seul dans l'obscurité, probablement pour se recueillir devant son Dieu. Tout à coup un homme inconnu, mystérieux, vient lutter avec lui, et cette lutte, aussi réelle que le passage du Jabbok, dure jusqu'à ce que l'aube du jour soit levée. Et quand cet homme voit qu'il ne peut le vaincre, il touche l'endroit de l'emboîture de sa hanche, et l'emboîture de l'os de la hanche de Jacob est démise, pendant que l'homme lutte avec lui.

Cet antagoniste semble vouloir se dérober aux regards de Jacob, qui vont être éclairés par les rayons d'un splendide soleil levant. « Laisse-moi, » dit-il, « car l'aube du jour est levée. » Mais Jacob qui, nous pouvons le penser, a pressenti la nature surhumaine de l'inconnu, lui dit : « Je ne te laisserai point, que tu ne m'aies béni. »

Cher ami, qui êtes au milieu de nous, peut-être pour la dernière fois, ne vous est-il jamais arrivé de dire ces paroles, dans une de ces heures de votre enfance passées auprès d'un père souffrant ? Ne les avez-vous pas prononcées plus d'une fois dans le cours de vos années d'études et de préparation? Ne les avez-vous jamais redites au milieu des horreurs de la guerre? Ne les dites-vous pas, en ce moment même, au fond de votre âme? Quoi qu'il en soit, dites-les, oh! dites-les souvent au milieu de la lutte si sérieuse qui vous attend. Dites-les avec foi dans la prière,

dites-les avec foi au milieu de la lecture et de la méditation de la Parole de Dieu; dites-les avec foi au milieu de votre activité, et certes vous ne travaillerez pas en vain à l'œuvre du Seigneur.

Je ne te laisserai point, je ne cesserai pas de te retenir près de moi, je ne cesserai pas de lutter avec toi, « que tu ne m'aies béni; » jusqu'à ce que tu m'aies fait du bien, jusqu'à ce que tu m'aies rendu heureux, en me pardonnant mon péché ou en me donnant une nouvelle assurance de ce pardon, indiqué par le songe de Béthel, et en me délivrant de l'angoisse que me cause l'approche de mon frère Esaü. Telles pouvaient être les pensées de Jacob, en demandant à l'inconnu de le bénir.

Celui-ci dit au patriarche : « Quel est ton nom? Et il répond : « Jacob. » Jacob, le supplanteur; c'est le vieux nom, qui rappelle Isaac trompé, Esaü privé de la bénédiction paternelle. Ce seul nom peut suffire pour troubler la conscience de Jacob et pour lui dire que, malgré sa foi, il a été jusqu'ici un homme adroit, habile, rusé. Mais, après cette lutte, où il a vaincu, après cette lutte, où il a pleuré et demandé grâce, il est devenu un autre homme. Et l'inconnu le déclare en lui disant : « Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël (le vainqueur de Dieu), car tu as été le plus fort, en luttant avec Dieu et avec les hommes. » Jacob a lutté avec Isaac, avec Laban, il vient de lutter avec un mystérieux inconnu. Mais cet antagoniste lui apprend, ce qu'il avait déjà pu pressentir, qu'il a lutté avec Dieu lui-même. C'est Dieu lui-même qu'il a vaincu dans cette lutte qui a duré jusqu'au lever de l'aurore.

Il ne suffit pas à Jacob, devenu Israël, de savoir que Dieu a daigné se laisser vaincre par lui. Non, il semble vouloir pénétrer d'une manière plus intime dans la connaissance de ce Dieu si redoutable et, pourtant si clément; il lui dit : « Je te prie, apprends-moi ton nom. » Le nom révèle ici le caractère de Celui qui le porte. Le nom exprime

ce qu'est cet antagoniste divin. Mais il répond : « Pourquoi demandes-tu mon nom? » Ce nom, que Jacob désire savoir, ne lui est pas encore révélé. Mais Dieu lui montre de fait ce qu'il est, en le bénissant là, sur-le-champ, sur le lieu même de cette lutte nocturne.

Ce nom, mes amis, ce nom refusé à Jacob, nous le connaissons. Ce nom, c'est celui que l'Ange de l'Eternel disait à Manoah, père de Samson : « Pourquoi t'informes-tu ainsi de mon nom? Il est Miracle. » (Juges XIII, 18.) Ce nom, c'est celui que l'Esprit de Dieu révélait au prophète Esaïe : « On appellera son nom Miracle, Conseiller, Dieu fort et puissant, Père d'éternité, Prince de la paix. » (Esaïe IX, 5.) Ce nom, c'est celui que le même Esprit révélait au même prophète : « On appellera son nom Emmanuel. » (Dieu avec nous.) (Esaïe VII, 14.) Ce nom, c'est celui que l'ange disait à Joseph : « Tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. » (Matthieu I, 21.) Oui ce nom, c'est le saint, le doux nom de Jésus, le seul nom qui ait été donné aux hommes, pour leur salut éternel. (Actes IV, 12.)

Cher ami, ce nom, vous le connaissez; ce nom, vous devez le porter au milieu des gentils. Oh ! portez-l'y avec un ardent amour. Ayez-le vous-même gravé en traits de feu par le Saint-Esprit tout au fond de votre âme. Que le nom de Jésus resplendisse en vous dans vos prières, dans vos lectures, dans vos études, dans vos prédications, dans vos visites aux pauvres, aux malades, dans toute votre activité. Oui, que le nom de Jésus, manifesté à votre âme au sein de la lutte intérieure, glorifié en vous par le Saint-Esprit, soit le mystère intime de votre vie tout entière. Sans cela, quel que soit l'éclat de votre travail, il sera vide et sans fruit réel. Avec cela, avec le nom de Jésus dans le cœur, Jésus en vous et vous en lui, votre vie sera bénie, remplie, féconde, quand même vous ne verriez qu'une

seule âme réellement gagnée à Christ par le moyen de vos humbles efforts.

Délivré du fardeau qni l'oppressait, Jacob nomme le lieu de la lutte « Péniel, » la face de Dieu, « car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été délivrée. « Il a vu devant lui, pendant la lutte, à la fin de la lutte, la face d'un homme, qui était l'Ange de l'Eternel (Osée XII, 4-5), qui manifestait le Fils de Dieu, qui lui-même révélait le Père, le Dieu invisible et caché; « Celui qui m'a vu, a vu mon Père. » (Jean XIV, 9.) Et son âme a été délivrée. En présence de cette face surhumaine, angélique, céleste, divine, la paix de Jacob a été abondante, son âme est devenue calme et heureuse, ses angoisses ont disparu.

O cher ami, vous qui connaissez le nom de Jésus, cherchez, cherchez en cette heure plus que jamais, par une ardente invocation intérieure, la face de votre Dieu. Qu'il se passe ici quelque chose de semblable à ce qui se passait à Péniel, lors de la lutte de Jacob. Que cet humble sanctuaire soit pour vous un nouveau Péniel. Que, dans ce moment même, sous l'influence du Saint-Esprit, votre âme saisisse, par la foi Celui qui nous révèle la face du Père. Que, dans ce moment même, votre âme soit bénie, abondamment bénie, délivrée de tout fardeau, de toute angoisse, de tout ce qui pourrait entraver votre entière consécration au service de Celui qui a été crucifié pour nos offenses et qui est ressuscité pour notre justification. (Romains IV, 25.) Que le Dieu de Péniel soit votre force et la force de votre mère, en cette heure si profondément sérieuse pour elle et pour vous!

Le soleil se leva aussitôt que Jacob eut passé Péniel, et il était boîteux d'une hanche. La lutte avait été bien réelle; il en conservait la trace dans son corps. Mais la bénédiction était bien réelle aussi. Quelle joie dut inonder son âme, lorsqu'aux rayons du Soleil de la justice, brillant au fond de son cœur, se joignirent les rayons du soleil de la

nature, remplissant de ses clartés le beau ciel de l'Orient!

Cher ami, point d'illusion. Plus d'une fois vous trouverez la lutte, soit avec Dieu, soit avec Satan. Soyez ferme et inébranlable. Luttez, luttez, dussiez-vous y laisser toutes vos forces naturelles. Que dis-je? Heureux ceux dont les forces naturelles ont fait place à la force victorieuse du Dieu tout-puissant! Heureux ceux qui, vaincus et vainqueurs de leur Dieu, le laissent déployer sa force dans leur infirmité pour leur propre avancement spirituel et pour le bien de leurs semblables. Cher ami, que le Seigneur fasse de vous un missionnaire selon son cœur et que plusieurs soient amenés par vous à la justice de Christ. Que Lui soit votre force et votre délivrance; qu'il soit la joie et la consolatien de votre mère et de tous ceux dont votre départ pourra faire couler les larmes.

Que le Seigneur bénisse abondamment lá mission française du sud de l'Afrique, et qu'il lui soit donné, ainsi qu'à toutes les missions évangéliques, de contribuer puissamment à préparer les temps bienheureux, où il n'y aura qu'un seul troupeau sous un seul Pasteur. Amen.

SÉNEGAL

La dernière malle du Sénégal nous a apporté une lettre que nous allons reproduire ici, bien assurés qu'elle fera grand plaisir à nos lecteurs. Ils y trouveront la preuve que la mission de Saint-Louis, malgré ses épreuves, reçoit du Seigneur de précieux encouragements. Cette lettre a été écrite par notre cher évangéliste, M. Taylor, Africain de race et de naissance, qui ne porte un nom d'origine européenne que par motif de reconnaissance. Il a été amené à la foi chrétienne par des missionnaires anglais. En sus des enseignements bibliques, il a reçu d'eux une instruction

générale, assez étendue pour le mettre à même de travailler d'une manière efficace à l'évangélisation des populations de même origine que lui. Il avait appris, entre autres choses, à parler notre langue. C'est ce qui lui a inspiré la pensée et le désir de se donner à nous, lorsqu'il a su que les Eglises protestantes de France avaient fondé une mission au Sénégal. Nous avons eu, depuis lors, maintes preuves de son attachement pour nous et de sa ferme résolution de consacrer sa vie à notre œuvre. La lettre que l'on va lire lui a été inspirée par ces sentiments (1). Il s'est dit qu'après les nouvelles épreuves qui nous sont récemment survenues, nous étions en danger de céder au découragement, et il a voulu nous montrer que si nous n'avons pas encore beaucoup fait au Sénégal, nous y avons cependant été suffisamment bénis pour que nous puissions nous attendre à voir notre œuvre se développer et porter des fruits abondants. Il peut en juger mieux que nous, sachant, par son expérience personnelle, ce que sont les difficultés contre lesquelles on a à lutter dans ce pays-là et ce que valent les résultats déjà obtenus.

Saint-Louis, 11 novembre 1875.

Cher directeur,

Dans votre dernière lettre à M. Villéger, vous nous avez exhortés à « faire l'œuvre de prédicateurs de l'Evangile, à rendre notre ministère de plus en plus approuvé de Dieu, » afin que notre Société puisse continuer avec confiance la mission qu'elle a entreprise au Sénégal. Nous avons reçu cette recommandation avec toute l'attention qu'elle méritait. Elle nous a fait sentir que nous devions mettre de côté tout intérêt secondaire, pour ne songer qu'à poursuivre nos travaux dans un esprit de prière et de foi. Je crois

(1) Il a recouru pour l'écrire à la langue anglaise qu'il manie, la plume à la main, plus facilement que la nôtre. (*Note des Réd.*)

cependant devoir vous dire que si l'on supposait que rien n'a encore été fait jusqu'ici dans cette mission, ce serait se tromper étrangement. Je ne dirai pas que beaucoup ait été fait, quoique je pusse le dire dans un certain sens; mais je puis au moins affirmer, sans craindre que personne me contredise, que *quelque chose* d'important a été fait. Je manquerais à la vérité si je ne disais que, par la bénédiction de Dieu, nous avons eu, particulièrement en 1873, des succès *parmi les adultes*. Nous pouvons mentionner Mademba, jeune homme de 27 ans, converti et baptisé; Mamadou Racine, qui a 34 ans et qui, s'il n'a pas encore été baptisé, est fermement attaché à la mission, croit aux vérités de l'Evangile du Christ et nous aide à les propager parmi ses compatriotes; Mamadou Alfa, jeune homme de 18 ans, fils d'un mahométan fanatique qui est, tout à la fois, prêtre et guerrier; Mamadou Alfa nous a remis ses gris-gris, a renoncé à ses habitudes superstitieuses, a été insulté tant par des catholiques que par des musulmans et cependant se tient fidèlement à nos côtés. Je puis encore nommer Mentor Diagné, jeune homme de 28 ans, qui déclare qu'il est convaincu qu'il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ; Mama Ndiayé, jeune fille de 14 ans, qui demande instamment à être baptisée; Amadou Guèyé, jeune homme de 23 ans, qui suit régulièrement notre école, et fait profession de croire à la religion chrétienne; M. Pierre Partarrieu, catholique de naissance, qui est devenu protestant et qui se propose d'envoyer son fils en France et de le placer dans une école normale, à ses frais, afin que lorsqu'il sera instituteur breveté, il vienne nous aider dans la mission; enfin, un certain nombre d'hommes et de femmes, qui bien qu'ils ne nous aient pas encore dit quelle impression nos enseignements produisent sur eux, nous sont cependant plus ou moins attachés. Personne ne peut nier l'exactitude de l'énumération que je viens de faire. Et si des circonstances fâcheuses n'eussent interrompu nos travaux,

qui pourrait dire à quels résultats nous serions déjà parvenus, avec l'aide de Dieu?

Depuis quelque temps, un prêtre mahométan paraît sentir la puissance de l'Evangile. Après avoir résisté à nos appels, il semble maintenant convaincu de ses péchés et désireux de trouver le pardon et la paix. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de lui faire des remontrances au sujet des pratiques indigènes par lesquelles il spéculait sur la crédulité de ses coreligionnaires, pour leur extorquer de l'argent. Il tâchait de se justifier en disant qu'il ne faisait qu'imiter ses confrères ; mais, maintenant, il semble avoir reconnu l'erreur de ses voies et il n'élude plus mes avertissements. Il me disait hier qu'il veut désormais suivre régulièrement notre service, afin de parvenir à bien comprendre ce que nous disons de Jésus-Christ. Je lui avais remis, il y a quelque temps, trois feuilles de papier cousues l'une à l'autre : la première était toute noire d'encre, la seconde était peinte en rouge et la troisième était parfaitement blanche ; cela représentait l'âme humaine souillée et noircie par le péché, puis lavée et purifiée par le sang de l'Agneau. Il m'a assuré que chaque matin il regarde ces trois feuilles avec émotion.

Tout ceci ne prouve-t-il pas que si nous travaillons avec foi et avec prière, la glorieuse lumière de l'Evangile se lèvera sur nos Jolofs et dissipera les ténèbres dans lesquelles ils sont plongés. Nos commencements sont petits, il est vrai ; ils sont encore comme la nuée que vit Elie, du haut du Carmel, et qui n'était pas plus grande qu'une main d'homme ; mais, avec la bénédiction de Dieu, cette nuée grossira et une abondante pluie de grâce fertilisera le Sénégal..

En ce moment, nous travaillons de toutes nos forces et nous faisons tout ce que nous pouvons. M. Villéger donne, tous les mardis, des conférences sur des sujets religieux ; elles sont bien suivies par des catholiques de l'endroit. Nos

services en langue jolof attirent aussi un assez grand nombre d'auditeurs.

M. Villéger vient de rouvrir l'école; en ce moment, nous avons vingt-cinq élèves réguliers. Dans le nombre, est un jeune mulâtre de 15 ans, qui a été élevé dans l'institution des Frères de l'instruction chrétienne et que ses parents nous ont remis parce qu'ils ont trouvé qu'il a encore grand besoin de leçons.

Cher directeur, je n'oublierai jamais les exhortations que contenait votre dernière lettre; que le Seigneur m'accorde la santé dont j'ai besoin pour pouvoir travailler, et la grâce d'être fidèle!

TAYLOR.

D'après une lettre de M. Villéger, écrite presque au même moment, nos frères tiennent trois services par semaine: deux le dimanche; l'un pour les Européens, présidé par M. Villéger, et l'autre pour les Jolofs, tenu par M. Taylor; un le jeudi soir, sous forme de conférence, suivi par des blancs, des mulâtres et quelques noirs.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

LES PROGRÈS DE L'ENSEIGNEMENT DANS LE LESSOUTO,

d'après un journal politique de la colonie du Cap.

On lit dans le *Northern Post* :

« Un de nos correspondants nous écrit de Morija : « Le révérend E. Rolland est venu ici pour s'assurer des aptitudes de trois jeunes gens qui désiraient prendre leur brevet d'instituteurs reconnus par le gouvernement. J'ai assisté avec le plus grand plaisir aux examens des deux écoles de l'endroit et je puis rendre un éclatant témoignage aux

succès des missionnaires français. Les jeunes gens dont ils s'occupent reçoivent une instruction étendue et solide. Ils ont fait de grands progrès, cette année, particulièrement en ce qui concerne l'anglais écrit et parlé. On les a interrogés sur toutes les branches communément enseignées dans les écoles. Leurs connaissances en géographie, en arithmétique, en analyse grammaticale et logique sont quelque chose de vraiment étonnant (*wonderful*); l'aisance et la promptitude avec lesquelles les questions et les réponses ont été faites, ont montré à quel point le travail des maîtres et des élèves est sérieux. Il y a dans l'école préparatoire, trente-six jeunes gens, et vingt-quatre dans l'école supérieure (deux subdivisions de l'école normale). » En présence de tels résultats, les amis des Bassoutos peuvent s'attendre à voir ces indigènes prendre une part active et intelligente au gouvernement du sud de l'Afrique. Ce n'est que dans cette partie du monde que le noir a pu soutenir le contact du blanc sans que son existence paraisse en avoir souffert. Lorsqu'il pourra jouir, en toutes choses, des mêmes avantages que les autres citoyens, on verra s'il saura s'élever à un niveau moral et intellectuel qui fasse entièrement disparaître le stigmate qui s'est attaché si longtemps à sa race. Comme en témoigne la lettre de notre correspondant, des personnes très compétentes, en pareille matière, ont les plus belles espérances pour l'avenir du pays des Bassoutos. La rapidité des progrès de ce peuple l'autorisera bientôt à faire valoir son droit à la *représentation*. »

Nous avons sur notre bureau une lettre dans laquelle M. Dieterlen raconte, comme il sait raconter, les divers incidents de la grande journée des examens dont il vient d'être parlé. Nous ne la reproduisons pas, par la raison que tout récemment, notre jeune frère a fait passer sous nos yeux un tableau du même genre. Il nous est cependant

impossible de résister à la tentation de faire une citation ou deux.

« Si en France, l'approche des examens est marquée par un redoublement de zèle et de travail, c'est bien aussi le cas au Lessouto. Il fallait voir nos jeunes gens bûcher, répéter, se questionner. Je m'amusais à les observer, pendant les heures de travail manuel. Tout en maniant la bêche ou en moulant du blé, l'un criait à l'autre : « Dis donc, quelle est la ville principale du Pérou ? — Quel animal trouve-t-on dans les montagnes de l'Amérique ? — Quelles sont les principales productions de la France ? » — De là, on passait à l'histoire biblique, etc. Puis, chacun de dire son mot sur les péripéties et les succès probables du grand jour. »

« Ce qu'il y eut de plus curieux, ce fut la déclamation. Quelques élèves de la grande école récitèrent des dialogues anglais avec un aplomb rare. Puis, on vit se lever un garçon de l'école préparatoire et commencer la fable du Soleil et du Vent, allongée et habillée en sessouto par M. Coillard avec un talent remarquable. C'était d'abord le Vent. Tout à coup se lève le Soleil : la discussion commence avec des gestes, des regards, des poses d'un naturel étonnant. Puis, ce fut le Lion et le Rat, et enfin le Conseil tenu par les Rats, où figurèrent rats, souris, mulots, taupes, et toutes sortes de rongeurs qui pullulent dans le pays et que représentaient autant d'artistes. Jamais je n'ai vu mieux réciter. On eût dit une assemblée de Bassoutos engagée dans une de ces discussions où une bagatelle donne lieu aux plus grands déploiements de paroles et de gestes. Nous n'en revenions pas, d'autant plus que c'était une surprise que ces braves garçons nous avaient préparée de concert avec un jeune maître indigène.

« Mais j'allais oublier le dernier examen : celui de gymnastique ! Nous avions des spectateurs en grand nombre, voire même les jeunes filles du village à qui d'habitude on

interdit l'approche de l'école avec une sévérité draconienne, mais qui, cette fois, furent admises dans le sanctuaire. Chacun fit de son mieux et je pus produire en public quelques gymnastes qui sont déjà d'une force respectable et qui, l'année prochaine, battront leur maître. Je donnai mon premier prix à un petit homme court, trapu, qui s'enlève sur la barre comme une plume. Dans notre enthousiasme, M. Jousse et moi, nous instituâmes, sur place, deux seconds prix qui furent bien mérités par deux autres gymnastes.

Pour que rien ne manquât à la fête, nous eûmes même un blessé. C'est une espèce de garçon assez rêveur et assez original qui, ne s'étant pas beaucoup exercé pendant le semestre, crut sans doute qu'il attraperait le truc du premier coup et ferait merveille. Il s'élança donc sur les parallèles avec une noble ardeur, et... tomba sur le nez, se râpant les lèvres sur le sol, sans se faire trop de mal, heureusement.

« Actuellement, l'école est déserte et nous nous en plaignons : nos élèves nous manquent, bien que nous soyons contents d'être en vacances. Nous nous flattons aussi de manquer à nos élèves. Chose étrange! ils viennent à tout instant rôder autour des bâtiments comme des âmes en peine, regarder les murs, les fenêtres, et entamer un bout de causette avec nous. Élèves modèles, dont on ne trouverait guère de spécimens dans nos colléges. »

Un détail assez piquant : il se trouve que les élèves de l'école supérieure ont pour uniforme des vareuses de drap qui ont appartenu à nos gardes mobiles et qu'un spéculateur israélite a eu l'idée d'expédier dans nos stations. L'adoption de ce vêtement supérieur a entraîné celle d'un pantalon de velours bleu clair avec passe-poil rouge. La casquette est recouverte d'une toile blanche. Les élèves de l'école préparatoire portent une espèce de petite calotte grise avec bordure rouge, dont les demoiselles Arbousset

ont, paraît-il, envoyé le modèle. Ils ont une jaquette bleue dont la coupe rappelle celle adoptée dans la marine: le reste varie suivant les goûts et la fortune de chacun.

MISSION DU SUD DE L'AFRIQUE.

UN RECENSEMENT DANS LE LESSOUTO.

L'administration du Lessouto a ordonné, il y a quelques mois, un recensement de la population et un relevé de ses moyens d'existence.

Il se trouve qu'après les dernières guerres qui ont fait perdre aux indigènes deux provinces, décimé tant de familles et produit une émigration considérable, il y a encore dans le pays 127,323 habitants, auxquels il faut ajouter 378 blancs, tant missionnaires que commerçants et industriels qui ne comptent pas parmi les possesseurs du sol.

De l'aveu des recenseurs eux-mêmes, leurs chiffres sont restés au-dessous de la réalité, sauf en ce qui concerne les blancs. Les populations ne se prêtaient qu'avec une certaine répugnance à ce dénombrement tout à fait nouveau pour elles, et les hommes chargés du travail ont eu maintes fois égard à des scrupules qu'ils comprenaient. Si, en sus de cela, on tenait compte des Bassoutos qui peuplent, en ce moment, le nouveau district de Matatiélé, et les multitudes qui sont provisoirement allées chercher de l'emploi dans la colonie du Cap, aux mines de diamants et ailleurs, on arriverait facilement à un total de 200,000 au moins. Ce sont là tout autant de gens qui subissent, à des degrés plus ou moins grands, l'influence de notre Société, soit par la prédication directe, soit par l'enseignement de nos écoles, par la diffusion de nos livres, par des visites et par la correspondance.

Le recensement a établi que le nombre des jeunes filles était de 33,010 et celui des garçons de 35,099. Cela frappera les indigènes qui attachent une grande valeur aux démonstrations tirées des faits naturels. En voyant que dans les naissances, l'excédant est du côté des mâles, ils reconnaîtront que la polygamie n'est nullement entrée dans les desseins de Dieu; plus d'un célibataire forcé saura désormais qu'elle constitue un véritable vol.

Enfin, il résulte des chiffres recueillis par les hommes chargés du recensement que dans les familles chrétiennes, et par conséquent monogames, les enfants sont beaucoup plus nombreux que dans les autres.

A propos de cette distinction entre les Bassoutos chrétiens et les Bassoutos païens, la *Petite lumière* qui nous a fourni ces renseignements, nous suggère une réflexion fort encourageante. Si, en faisant le recensement, on eût exigé que chacun dît à quelle religion il appartenait, on eût vu se produire un fait bien significatif. Fort peu de gens parmi *les non chrétiens* se fussent déclarés carrément païens. Ils n'auraient pas osé s'appeler chrétiens, sachant ce que ce nom implique dans les Eglises du Lessouto, mais ils auraient recouru à quelque appellation douteuse, équivalant pour les uns à celle de non chrétiens par habitude ou par indifférence, pour les autres, à celle de chrétiens à l'état de préparation ou d'expectative. Parmi ces derniers, se fussent trouvés des milliers de gens qui bien que n'appartenant pas encore à l'Eglise, sont aussi près du royaume des cieux qu'un grand nombre de nos protestants français.

En ce qui concerne les moyens d'existence et la prospérité matérielle, le recensement a donné les résultats les plus satisfaisants. Les Bassoutos résidant actuellement dans leur pays, possèdent :

2,749 charrues ;
299 wagons;
35,357 chevaux ;

28,194 bœufs de trait ;
195,538 vaches et veaux ;
303,080 brebis et moutons;
215,485 chèvres, dont un grand nombre appartenant à la variété angora;
15,635 porcs (1).

La volaille n'a pas été comptée; cela eût donné trop de travail.

Quant aux céréales, nous savons déjà que les Bassoutos en ont exporté plus de 100,000 sacs l'année dernière, et comme leur nourriture de tous les jours est essentiellement végétale, il est facile de voir quel parti ils tirent de la culture de leurs champs.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

COLOMBIE-BRITANNIQUE.

MISSION DE L'ÉGLISE ANGLICANE PARMI LES INDIENS.

Rapport présenté par M. le pasteur Macler, de Mandeure, à une fête de missions à Glay (Doubs).

Notre Comité auxiliaire de Montbéliard poursuit avec persévérance la réalisation de ses plans pour réveiller l'intérêt missionnaire dans les Eglises du Doubs. L'un des moyens qu'il emploie avec le plus de succès est de convo-

---

(1) L'introduction des chevaux, des chèvres angoras, des moutons à laine fine, des oies, des canards, des dindons, des wagons, des charrues, des céréales européennes est due à l'initiative personnelle ou aux encouragements des missionnaires français. *(Note des Réd.)*

quer les fidèles de paroisses voisines les unes des autres à des fêtes, où l'un des pasteurs, désigné d'avance, présente un rapport sur une mission spéciale. Ces sortes d'études ont l'avantage d'instruire et d'édifier tout à la fois, de produire une impression durable, d'ouvrir aux orateurs un champ déterminé où il leur est facile de faire entrer maintes réflexions, maintes exhortations d'une portée plus générale, mais toutes reliées par l'unité du thème et ayant l'intérêt et la force que donne l'à-propos. Nous avons eu déjà l'occasion de publier une de ces études. L'obligeance de M. le pasteur Macler nous met à même d'en offrir une seconde à nos lecteurs. Nous en sommes fort heureux, non-seulement à cause de la valeur propre de ce travail, mais aussi parce que ce spécimen pourra faire comprendre aux pasteurs d'autres consistoriales combien il leur serait facile, s'ils voulaient imiter leurs frères du Doubs, d'ouvrir à leurs troupeaux une source inépuisable d'instruction religieuse et d'édification, en même temps qu'ils assureraient à notre Société le concours d'amis éclairés et persévérants.—M. Macler s'est exprimé comme suit :

Au printemps de 1856, un secrétaire de la Société des missions anglicanes fit la rencontre, à une réunion de missions à Tunbridge-Wells, du capitaine Prevost. Celui-ci arrivait d'un voyage lointain dans les parages de l'île de Vancouver. Il avait vu de près l'état de profonde misère morale et matérielle des Indiens de ces régions. Saisi de pitié pour ces pauvres peuplades qui s'en allaient, dépérissant, il s'était promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour éveiller la compassion des chrétiens en leur faveur et leur procurer, si possible, les bienfaits de l'Evangile. Il en parla au secrétaire qui lui donna peu d'espoir de voir l'Eglise anglicane, déjà très occupée ailleurs, entreprendre une nouvelle mission de ces côtés; mais, sur son avis, le

capitaine publia dans un journal missionnaire un exposé de la situation des tribus indiennes qu'il avait visitées, et fit un énergique appel pour leur envoyer des missionnaires.

Il reçut en réponse une somme de 12,500 fr. que lui adressaient, dans ce but, « deux amis. » Bientôt après, se trouva l'homme que Dieu avait choisi pour l'œuvre nouvelle : c'était un jeune instituteur, nommé Duncan, qui s'offrait à partir comme simple catéchiste. Le 23 décembre 1856, le capitaine Prevost, heureux d'avoir réussi, emmenait à bord de son bâtiment, *le Satellite*, le courageux serviteur de Dieu qui allait consacrer sa vie au relèvement des Indiens Peaux-Rouges de la Colombie-Britannique.

Ce pays, limité au Sud par les Etats-Unis, au nord par le 60° de latitude, à l'ouest par l'Océan pacifique et la presqu'île d'Alaska, et à l'est par les montagnes Rocheuses et le 120° de longitude occidentale, forme une immense région, offrant les aspects les plus variés : tantôt, ce sont des montagnes aux neiges éternelles, des fleuves et des lacs innombrables, tantôt, de belles vallées, des pâturages, de vastes prairies; on y a découvert de riches mines d'or, d'argent et de cuivre ; le pays abonde en fourrures, en poissons, en bois de construction. Traversée pour la première fois par sir Alex. Mac-Kenzie, en 1790, la Colombie fut bientôt exploitée par des marchands de fourrures qui y construisirent des forts et des dépôts. La Compagnie de la baie d'Hudson jouit du privilége exclusif de trafiquer avec les indigènes jusqu'en 1859, époque à laquelle l'Angleterre se vit obligée, dans l'intérêt de l'ordre, de priver la puissante Compagnie de ses droits et d'ériger le pays en colonie sous le nom de Colombie-Britannique.

On y compte environ 80,000 indigènes, Indiens Peaux-Rouges, divisés en quatre grandes tribus, dont l'une, celle des Tsimchéens, dont nous avons à nous occuper spécialement ici, a établi sa résidence près du fort et du fleuve Simpson. D'une malpropreté repoussante (ils ne se lavent

jamais, prétextant que la saleté sert à préserver du froid en hiver et de la chaleur en été) et d'un extérieur affreux, ils sont cruels, vindicatifs, adonnés à l'ivrognerie; l'esclavage règne parmi eux. Ils ont subi l'influence désastreuse des colons et des mineurs qui affluèrent dans ce pays lors de la découverte de riches mines d'or, en 1858. Bien que croyant à un Etre suprême et bon, qu'ils nomment Manito, ils vivent dans une crainte continuelle des démons qu'ils s'efforcent d'apaiser; ils ont recours pour cela aux sorciers, très nombreux parmi eux, qui exploitent cette crainte superstitieuse et jouissent au sein de ces pauvres peuplades d'une influence immense. On voit chaque année, pendant l'hiver, surtout aux environs de Noël, des bandes de sorciers circuler avec leurs adeptes, se livrant à leurs pratiques diaboliques, répandant partout la terreur par leurs hurlements sauvages; dans leurs accès de frénésie, ils vont jusqu'à manger de la chair humaine et se repaître de cadavres.

A peine débarqué, Duncan fut témoin d'une de ces scènes horribles. Un chef, voulant conjurer le démon qui tenait sa fille malade, avait fait traîner une de ses esclaves sur le bord de la mer; puis on avait égorgé la malheureuse et on l'avait jetée à l'eau. Une foule d'Indiens étaient accourus pour être témoins de ce qui allait arriver. Bientôt, on vit apparaître deux bandes de sorciers, conduites chacune par un chef, remplissant l'air de leurs hurlements. Après avoir tiré de l'eau le cadavre, ils se rangèrent autour et les chefs se mirent à le déchirer de leurs dents jusqu'à ce qu'ils l'eurent partagé en deux; puis, les deux bandes, suivant en triomphe leurs chefs, s'éloignèrent pour aller se livrer à leur horrible festin.

Duncan se sentit pressé de se mettre à l'œuvre. Aidé d'un interprète, il parcourt le vocabulaire anglais, notant 1,500 mots principaux et l'expression indienne correspondant à chacun; puis, il composa 1,100 courtes phrases, et

progressant pas à pas, il arriva bientôt à se rendre maître de la langue. Les Indiens prenaient intérêt à son travail; sa chambre était souvent remplie de curieux qui se penchaient sur ses livres et ses papiers, et riaient de bon cœur, n'y comprenant rien. Il mettait à profit ces visites pour gagner leur confiance. En janvier 1858, il commença à les visiter dans leurs huttes; il les trouva tous désireux de s'instruire. Au mois de mai, il tenta son premier essai de prédication. Les chefs avaient mis leurs maisons à sa disposition; il se rendit de l'un chez l'autre, répétant le même service chez chacun d'eux successivement, de sorte qu'en très peu de temps, 900 païens eurent entendu annoncer l'Evangile pour la première fois; tous avaient écouté avec une grande attention, et, à la prière finale qu'il avait prononcée en anglais, plusieurs de ceux qui comprenaient un peu cette langue, avaient pleuré en entendant « l'homme blanc parler avec Dieu. » Heureux de ce premier essai, Duncan fit un petit présent à chaque chef; aussitôt l'un d'eux offrit sa maison pour y établir une école. Duncan accepta avec joie, et, le 28 juin, il commença avec vingt-six enfants qui arrivèrent proprement vêtus et furent très attentifs. Il rencontrait partout une véritable soif d'instruction; les Indiens pensaient que l'homme blanc était en possession d'un mystère concernant l'autre monde, et ils avaient envie de le connaître. Faisant un jour visite à un chef, il le trouva occupé à apprendre les lettres que son petit garçon, élève de l'école, lui dessinait à la craie sur une planche. En juillet, Duncan fit une deuxième tournée de prédication; tous les chefs s'empressèrent de nouveau de lui offrir leurs maisons pour le culte, et tous y assistèrent, à l'exception d'un seul, chef d'une bande de cannibales; il se jugeait lui-même, et le fait n'échappa pas à l'attention des Indiens. C'était un signe que l'Evangile commençait à agir.

La maison du chef où se tenait l'école, laissant beaucoup

à désirer, Duncan songea à bâtir une école. Ce fut un véritable enthousiasme parmi les Indiens; chacun voulut aider à la construction. Commencée en septembre, elle était achevée le 17 novembre. Jeunes et vieux s'y précipitèrent, avides d'instruction. Quatre chefs promirent, en même temps, de renoncer à leurs usages païens. Le levain commençait à lever; mais l'opposition ne devait pas tarder à se manifester ouvertement. Elle vint, comme on pouvait s'y attendre, de la part des sorciers. Ils avaient de leur côté un des principaux chefs de la tribu, Legaïc. Celui-ci fit prier Duncan de fermer son école pendant un mois; les enfants, disait-il, en allant et venant, gênaient les sorciers dans leurs pratiques. Duncan passa outre. Le 20 décembre l'orage éclata. Le matin, on vint avertir Duncan que Legaïc lui défendait l'entrée de son école; il s'y rendit néanmoins, donna lui-même le signal, les enfants arrivèrent, et la matinée se passa sans incident. Il avait seulement vu, en passant devant une maison, des hommes déguisés qui s'étaient hâtés de se cacher à son approche. Mais l'après-midi, à peine les enfants étaient-ils entrés à l'école, voilà qu'une troupe d'Indiens s'y précipite à leur suite, dans leur attirail de guerre, la tête recouverte de masques tous plus effrayants les uns que les autres, s'agitant, se démenant d'une manière affreuse, pleins de fureur et de menaces de mort. Legaïc chasse les enfants de l'école, puis, avec force injures, apostrophe Duncan, lui déclarant qu'on n'a pas besoin de lui, qu'il n'a qu'à s'en aller, qu'il ne convertira personne, qu'ils ne veulent pas se convertir pour être à jamais séparés de leurs ancêtres, et accompagnant tout ce discours du geste expressif de trancher la tête de l'homme blanc avec la hache qu'il brandissait à la main. La situation était terribles; les Indiens étaient ivres. Calme, maître de lui-même, Duncan tint tête pendant une heure à ces forcenés qui grinçaient des dents contre lui; il essaya de leur faire comprendre leur responsabilité vis-à-vis de leurs enfants

qu'ils voulaient priver d'instruction, les pressa de rentrer en eux-mêmes et de changer de sentiments et leur dit què même pour un meurtrier il y a grâce auprès de Jésus. Pendant ce temps, les Indiens qui se tenaient derrière Legaïc, avaient tous disparu l'un après l'autre, et quand celui-ci, regardant autour de lui, se vit seul, il battit en retraite, mais non sans laisser échapper encore sa colère en frappant violemment la porte et accablant d'injures Duncan. Celui-ci se retrouvant seul, alla fermer la porte et commença l'école avec les seize enfants à demi-morts qui étaient demeurés blottis derrière les bancs. Un instant après, on frappe un coup violent à la porte; c'était Legaïc qui revenait, mais pour dire qu'il n'avait rien contre Duncan, qu'il était l'ami des blancs, et il apportait pour preuve un certificat que lui avaient autrefois délivré les officiers du fort.

A partir de Noël de la même année, où 200 Indiens assistèrent au service auquel Duncan les avait invités, il y eut un culte régulier chaque dimanche, et le serviteur de Dieu put commencer à voir lever çà et là la semence. Il fit imprimer ses premières traductions : quelques cantiques et prières, un petit catéchisme et cinquante-cinq passages bibliques. Les Indiens persévéraient dans leur zèle à s'instruire, et Legaïc lui-même vint s'asseoir sur les bancs de l'école! Aussi quand, en 1860, arriva, sur les instantes prières de Duncan, un missionnaire consacré, Tugwell, pour se mettre à la tête de l'œuvre, grand fut son étonnement de la trouver au point où elle en était déjà! Malheureusement, il tomba bientôt malade et fut, après quelques mois de séjour, obligé de retourner en Europe, mais non sans avoir auparavant admis au baptême 23 Indiens, dont 19 adultes et 4 enfants, après une sérieuse préparation et un sérieux examen; c'étaient les prémices de l'Eglise des Tsimchéens.

Outre l'école et les cultes du dimanche, Duncan avait encore, deux soirs par semaine, une heure de prière et d'ex-

plication biblique avec les chrétiens et les candidats au baptême; l'église étaient fréquentée par 400 Indiens.

Mais l'inimitié contre l'Evangile, tout impuissante qu'elle fût à en entraver les progrès, ne laissait pas que de causer beaucoup de peine à Duncan; les chrétiens étaient sans cesse exposés aux mauvais traitements de la part des païens; on empêchait les enfants de se rendre à l'école. En outre, les tentations étaient grandes pour les nouveaux convertis dans le contact journalier avec les païens et les colons vicieux. Aussi Duncan se décida-t-il à mettre à exécution le projet qu'il méditait depuis longtemps déjà, de quitter le fort Simpson et d'aller fonder avec son petit noyau de chrétiens, loin de tout contact dangereux, un village chrétien. L'endroit qu'il avait choisi pour son nouvel établissement, Métlakatlah, se trouvait à huit lieues au sud du fort Simpson, dans une bonne position, au centre de six tribus indiennes faciles à atteindre. Le 27 mai 1862, on démonta l'école, on la mit sur un radeau, et Duncan partit avec 50 Indiens. Le lendemain, on se remit à l'œuvre et bientôt elle fut relevée et entourée de quelques habitations; des maisons cette fois et plus des huttes.

Peu après, 300 Indiens suivirent, dans trente bateaux, sous la conduite de deux chefs. A la même époque, la petite vérole éclata au fort Simpson où elle fit de grands ravages; 500 Indiens y périrent. A Métlakatlah, où elle sévit aussi, cinq seulement succombèrent, mais dans la foi. Parmi ces cinq se trouvait un ancien cannibale, qui reçut le baptême sur son lit de mort. «Quel changement,» écrivait Duncan; « autrefois un cannibale tout nu, maintenant vêtu et dans son bon sens, croyant au Rédempteur et mourant en paix! »

Métlakatlah prospéra rapidement; de nouveaux Indiens ne cessaient de venir s'y établir. 500 suivaient régulièrement le culte, 70 adultes et 20 enfants étaient baptisés, 200 élèves fréquentaient l'école et 40 jeunes gens se réunissaient cha-

que semaine et avaient entre eux une heure de prière et d'études bibliques.

Tous ceux qui venaient s'établir à Métlakatlah devaient se soumettre au règlement suivant :

1° Renoncer à leurs usages païens ;

2° En cas de maladie, ne pas appeler de sorcier ;

3° Ne pas jouer pour de l'argent ;

4° S'abstenir de participer à certaines solennités, cause de dissipation ;

5° Ne plus se peindre le visage ;

6° Ne pas boire de boisson enivrante ;

7° Sanctifier le dimanche ;

8° Se laisser instruire dans la religion chrétienne ;

9° Envoyer les enfants à l'école ;

10° Etre propre ;

11° Travailler avec ardeur ;

12° N'entreprendre aucun trafic ;

13° Ne pas tromper dans les affaires ;

14° Bâtir des maisons propres et salubres ;

15° Payer la taxe du village.

Quel changement ! Les vieux usages abolis ; la paix ; l'ordre, l'honnêteté, la sécurité régnant en leur place. Métlakatlah était bien une ville située sur une haute montagne, une lumière brillante au milieu des ténèbres païennes !

Ce qui caractérise cette œuvre qu'on peut bien tout particulièrement appeler providentielle, c'est un progrès continu. Tandis que dans la plupart des autres champs de mission, il y a des moments d'arrêt, de sommeil, ici il n'y a aucun ralentissement. L'œuvre se développe, s'étend sans passer par ces périodes de stagnation qu'on a l'habitude de regarder comme inévitables. En avril 1863, l'évêque de la Colombie y baptisa 57 personnes, entre autres Legaïc. A la fin de la même année, 52 autres Indiens reçurent également le baptême. Et ce qui mieux que toute

autre preuve, nous fait voir que nous avons ici des chrétiens sérieux, c'est le zèle qu'ils déploient après leur conversion, pour l'évangélisation de leurs compatriotes. Dans leurs longues pérégrinations, à la chasse, à la pêche, non-seulement ils célèbrent chaque jour leur culte entre eux, mais ils y invitent les païens, et leur annoncent eux-mêmes l'Evangile.

A ce progrès de l'œuvre, sous le rapport spirituel, correspondait un progrès matériel non moins remarquable. Mètlakatlah avait de belles rues ; on y avait construit deux grandes maisons, destinées à servir d'hôtellerie et de halle, des fontaines, une place publique de jeu et de gymnastique. De tous côtés les Indiens y apportaient des fourrures, des fruits secs, de la graisse, du poisson fumé....., ce qui faisait de Métlakatlah un vaste entrepôt d'où toutes ces provisions étaient exportées au loin sur les bâtiments anglais. Mais cette dernière circonstance contrariait Duncan qui ne voyait pas sans crainte ses chrétiens en contact avec les matelots pour la plupart immoraux et impies; il réussit à avoir son propre schooner qui faisait le service régulier de Métlakatlah à Victoria, et rendait désormais impossibles les rapports avec les marins étrangers.

L'aisance régnait ; les bénéfices servaient en partie pour de nouvelles constructions, pour des chantiers, des routes, en partie pour venir en aide aux pauvres et libérer des esclaves. Et toute cette civilisation était dûe au renoncement, au dévouement d'un seul homme!

On peut par là se faire une idée de la multitude des occupations qui partout réclamait la présence de Duncan ; on a peine à comprendre qu'il ait pu seul suffire à la tâche, et cependant quand un aide lui arriva, dans la personne du missionnaire Doolan. en 1864, cet homme entreprenant, infatigable, renonçant à vouloir en profiter pour alléger son lourd fardeau, l'envoya fonder une nouvelle station dans une tribu voisine, chez les Noschkah, du fleuve Naas,

qu'il avait visités déjà deux fois précédemment et qui lui demandaient instamment de leur annoncer l'Evangile. Kincolith, la nouvelle station, bien située, dans une position où des milliers d'Indiens affluent chaque année, attirés par la grande quantité de poissons qui se trouvent dans ses eaux, devint elle aussi une lumière dans les ténèbres.

Mais, à Métlakatlath, tout était sur un pied plus grandiose. Pour donner une idée de l'activité qui y régnait, disons ce qui y fut matériellement construit en une seule année. En 1867, on construisit une grande halle qui devait servir de marché et à l'occasion de lieu de culte, quand il y avait affluence d'Indiens du dehors; une forge; une scierie; on agrandit le local devenu insuffisant pour l'église et l'école; enfin, on bâtit une maison missionnaire. Tout cela, dans la même année! Ce qu'on respirait à Métlakatlath, c'était le bien-être, l'aisance, le contentement : c'était un développement joyeux, un épanouissement.

Au mois d'août de la même année 1867, le doyen de Victoria vint lui-même pour administrer le baptême à 96 adultes et 18 enfants. Ce qui nous fait voir qu'il n'y avait rien de superficiel dans ces nombreux baptêmes, ce sont les quelques paroles que les candidats prononçaient pour rendre compte de leurs motifs ou de leur foi. Ainsi, un vieillard de 65 ans disait, au moment où il reçut le baptême: « Il me semble que je suis un petit enfant, je ne peux pas dire grand'chose, mais, mon cœur est tourné vers Dieu et je sais qu'il a donné son fils pour que mes péchés fussent lavés par son sang. » — Une vieille de 75 ans, s'exprimait ainsi : « Mes péchés me gênaient jusqu'à ce jour, je désirais y renoncer; je crois en Jésus-Christ. » — Assurément, les Indiens sont encore des enfants dans la foi; ils ont encore besoin d'être nourris de lait; mais, celui qui a commencé l'œuvre en eux, l'achèvera certainement.

On peut voir aussi combien ils savaient apprécier

l'homme qui se dévouait pour eux, lors d'un voyage qu'il fit en Angleterre, en 1870. Quel accueil à son retonr, le 27 février 1871! Les salutations, les questions, les communications étaient sans fin. Duncan rapportait de nouvelles connaissances à introduire parmi les Indiens. Pendant ses quelques mois de séjour en Angleterre, il avait appris à tisser, à faire des cordages, à jouer de divers instruments en cuivre, etc... Il rapportait aussi le droit de donner à chaque Indien quelques arpents de terre exempts d'impôt, à charge par eux de les défricher et de les cultiver. Enfin, on lui avait remis aussi quelques centaines de dollars, qui furent immédiatement appliqués à la construction de nouveaux ateliers et d'une belle et grande église, qui devait remplacer l'autre décidément trop petite et indigne de Métlakatlath. Les Indiens contribuèrent, par dons volontaires, pour 4,400 francs à la dépense occasionnée par la construction de la nouvelle église, qui fut entièrement faite par eux. L'amiral Cockrane, se trouvant dans ces parages, et visitant les ateliers, n'eut pas d'autre pensée que ce ne pouvait être que des ouvriers européens qui y étaient occupés. Grande et éclatante fut l'hilarité des Indiens, lorsque Duncan leur raconta la méprise de l'amiral.

Duncan ayant reçu un aide dans la personne du missionnaire Collison, on se lança dans de nouvelles entreprises. L'affluence des Indiens grandissant de jour en jour, il fallait songer à construire un second village, composé de 200 maisons spacieuses, solides, avec de belles rues régulières. En même temps, le gouvernement lui conféra les pleins pouvoirs d'un magistrat, avec 30 Indiens sous ses ordres, pour exercer la police et veiller au maintien de l'ordre et de la propreté.

Le dernier boulevard du paganisme s'écroula enfin ; il avait jusqu'alors réussi à garder le terrain au fort Simpson, et, malgré les prédications que chaque dimauche des chrétiens de Métlakatlah y allaient faire, il semblait défier encore

la puissance de l'Evangile. Maintenant, il a reçu le coup de mort. A Noël 1873, il n'y eut pas de fêtes païennes et l'on ne vit pas circuler, comme c'était l'habitude, des bandes de sorciers. Les chrétiens de Métlakatlah avaient invité les païens du fort Simpson à venir leur rendre visite à cette époque : 21 canots arrivèrent. La ville était en fête, les maisons pavoisées de guirlandes de pervenches ; les drapeaux flottaient, la musique retentissait. 700 Indiens se pressaient à l'église, le jour de Noël et celle-ci ne pouvant tous les contenir, il fallut célébrer un service dans un autre local, pour la jeunesse. Les païens restèrent à Métlakatlah jusqu'au 2 janvier. Chaque jour, il y eut des cultes à leur occasion et quand ils quittèrent pour retourner au fort, assurément ils n'étaient plus guère païens que de noms. Et dans le cœur de Duncan, il y avait comme un écho du cantique des anges : « Gloire soit à Dieu dans le ciel, paix sur la terre et dans les hommes bonne volonté ! »

Le dernier rapport parle de difficultés de plus d'une sorte que rencontre encore l'Evangile ; mais, surtout de riches bénédictions accordées à la jeune Eglise. Aux réunions de prières de la première semaine de janvier, 700 Indiens de plus se firent inscrire au nombre de ceux qui désiraient venir s'y établir et promirent d'obéir au règlement, qui est toujours en vigueur. Il y eut, l'an dernier, 119 baptêmes, dont 84 d'adultes. Le grand événement de l'année a été l'achèvement de l'église dont la consécration eut lieu à Noël, au milieu d'une affluence énorme.

Le rapport se termine par ces mots, qui sont comme le résumé de l'œuvre entière : « En vérité, nous ne pouvons autrement que nous écrier : Le Seigneur a révélé le bras de sa sainteté; il a arraché la proie au fort ! A lui soit la gloire pour toutes choses !

EMPIRE OTTOMAN.

SYRIE.

Nous devons à M. Jessup, missionnaire à Beyrouth, quelques détails pleins d'intérêt et d'actualité sur l'évangélisation de la Syrie.

Bien que de formation récente, l'église de Beyrouth a eu, dans la première moitié de l'année, la joie d'admettre huit membres nouveaux. Celle de Tripoli a fait à peu près le même nombre de recrues, et l'on en compte plus ou moins dans les différentes autres stations des environs. On signale à Beino et à Mont-Hardi un véritable mouvement qui a déjà donné beaucoup de fidèles néophytes à ces jeunes Eglises. A Beyrouth, en outre, il y a présentement, seize candidats au baptême.

Les violentes persécutions qui avaient récemment atteint les protestants du district de Merj-Aïjun ont cessé, et les ennemis de l'Evangile ont pris une attitude beaucoup moins hostile. On constate avec reconnaissance envers Dieu des signes de dispositions meilleures de la part des autorités turques.

Les convertis de Nusairy, dans la légion des dragons turcs cantonnés à Beyrouth, ont été dernièrement soumis à tant de vexations qu'elles ont éveillé en eux un esprit de révolte. Deux d'entre eux se sont enfuis et sont activement recherchés. Ils ne tarderont probablement pas à rentrer dans le devoir, mais, pour le moment, le sentiment des injustices dont ils ont été victimes a fait taire jusqu'à la voix de la prudence. Ils se justifient en alléguant qu'ils ne touchent aucune paye, n'ont pour leur usage que des vêtements de rebut, ne reçoivent aucune instruction militaire et, partant, aucun avancement. On leur réserve toutes les corvées, et, dernièrement, après avoir obtenu la promesse d'un congé, ils ont dû se résigner, grâce à la mauvaise

volonté et aux caprices de leurs supérieurs, à rester indéfiniment à leur poste. C'est là ce qui a déterminé leur coup de tête. Il est certain que l'on pourrait y trouver des circonstances atténuantes. Toutefois, rien n'excuse leur désertion. Malgré les efforts et les remontrances des chrétiens, les Turcs sont déterminés à faire valoir ce qu'ils considèrent comme leur droit, c'est-à-dire l'incorporation dans l'armée de tout converti mahométan susceptible d'en faire partie.

La Syrie a reçu du gouvernement de la Sublime Porte une nouvelle preuve de souvenir et de faveur. Désormais des timbres d'une valeur assez variable devront être apposés sur tous les papiers d'affaires ayant cours dans l'Empire et sur chaque exemplaire de journal. Les journaux scientifiques seront seuls exceptés. La publication médicale du docteur Post se trouve donc exemptée de ce droit, et nous espérons obtenir le même résultat pour notre petite feuille, le *Journal de l'Enfance* qui, en fait, n'a rien de ce qui constitue un journal. Les impôts tombent drus, depuis quelque temps, sur les sujets du sultan. Il paraît qu'il est nécessaire d'avoir recours à ces expédients pour le maintien de l'empire. L'arrivée aux affaires du nouveau grand-vizir, Assad Pacha, a été favorablement accueillie de tous. On en dit le plus grand bien et l'on espère qu'il contribuera à améliorer un peu la triste condition du pays.

Le docteur Thomson et M. Calhoun sont revenus des lointaines tournées qu'ils avaient entreprises dans la Palestine, et tous deux rendent un témoignage enthousiaste à la luxuriance et à la beauté des différentes végétations qu'ils ont eues sous les yeux. Les moissons ont un aspect superbe dont rien en Europe ne saurait donner une idée. D'autre part, ils ont constaté avec douleur le triste sort fait aux agriculteurs, qui arrivent peu à peu, sous l'effet de l'oppression et de la tyrannie, aux dernières limites de la dégradation.

M. Calhoun, en particulier, disait qu'il croissait sans

culture, dans les environs du lac de Tibériade ou mer de Galilée, assez d'herbe pour fournir à la consommation de toute la cavalerie turque, à la condition qu'on prît la peine de la recueillir, de la faner et de la sécher ; mais nul n'aurait une pareille idée et l'on rirait de celui qui voudrait en tenter l'expérience. Ces riches et fertiles pâturages sans emploi se retrouvent sur tous les points du territoire en dehors de la province du Liban. Ristum Pacha, son gouverneur, est revenu après une longue absence. C'est un homme intelligent et impartial, qui met tous ses soins à perfectionner les écoles du gouvernement dans sa juridiction, aussi bien que l'administration de la justice et la gestion des affaires publiques.

La cérémonie longtemps attendue et souvent remise, qui devait marquer l'introduction de la Dog-River dans Beyrouth, a enfin eu lieu dernièrement. On a lâché les eaux limpides de cette rivière, composée d'un grand nombre de torrents descendus du Liban, dans l'immense réservoir supérieur au-dessus duquel on avait construit une voûte non moins immense. L'acquisition de cette eau délicieuse et claire est un immense bienfait pour l'antique cité; le nom Beeroth (Beyrouth), « cité des puits », lui restera, mais les citernes qui, depuis des milliers d'années, avaient seules la charge de son alimentation d'eau tomberont dans l'oubli. Des conduits hydrauliques ont été disposés dans les différents quartiers. Des fontaines commencent à s'élever et à jouer dans les propriétés particulières. Les habitations, les écoles, les églises, les khans, les mosquées, les cafés se disputent la possession de quelque filet de cette eau réellement excellente. Beyrouth semble rajeunir et renaître. Les éditeurs et les poètes rivalisent d'audace pour chanter et publier les louanges de la Dog-River. Damas n'a plus le droit de s'enorgueillir, car sa rivale jouit maintenant des mêmes privilèges.

Quel type frappant cette eau n'offre-t-elle pas des béné-

dictions de l'Evangile! Puissent les courants de la véritable eau vive que Jésus est venu faire circuler dans le monde se répandre bientôt dans chaque maison, ou plutôt dans chaque cœur, non-seulement à Beyrouth, mais dans la Syrie entière! Alors véritablement le désert fleurira comme la rose.

PALESTINE.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs la fin de la désastreuse famine qui a, pendant si longtemps, désolé Césarée et ses environs. Il y a trois mois, personne n'eût osé assigner une limite au fléau, mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. C'est lui qui a envoyé à la moisson la pluie de la première et de l'arrière saison, et l'a rendue assez abondante pour suppléer aux immenses besoins de cette population en détresse. L'agence américaine n'a pas eu à s'occuper de moins de *cent mille* indigents. A mesure qu'on se reconnaît un peu, on constate que plus de 50,000 personnes ont passé de l'état de *producteurs* à l'état de *mendiants*. Bien des misères sont à prévoir pour cet hiver. Il sera impossible de subvenir à toutes, et c'est pour les missionnaires, qui en sont les témoins impuissants, la cause de vives angoisses.

ANTIOCHE.

Nous apprenons que le choléra fait rage dans cette portion de l'Empire ottoman. La ville qui possède à l'ordinaire une quinzaine de mille habitants est dépeuplée de plus de la moitié. Tous ceux qui ont pu prendre la fuite dans les montagnes ont déserté; toutefois, on compte encore par jour de 50 à 80 morts. A Damas, les cas de mortalité se chiffrent quotidiennement par une moyenne de 150. Les affaires sont presque entièrement suspendues. Ceux qui le pouvaient, ont presque tous cherché un refuge dans

l'éloignement. Une quarantaine sévère est imposée aux voyageurs, les correspondances mêmes y sont soumises.

A Aïntab, où ce mal terrible n'a point encore fait son apparition, il est curieux de voir combien il est redouté. On peut en juger par la propreté excessive avec laquelle les rues sont entretenues, chose tout à fait insolite dans une cité turque.

TURQUIE D'EUROPE.

L'œuvre des femmes de la Bible se continue avec un succès marqué. Cependant, à Samokor, sur trois femmes qui s'étaient consacrées à cette tâche périlleuse, deux, Setka et Eleuka, n'ont pu y tenir, l'une qu'un mois et l'autre trois mois, puis elles ont été rappelées dans leur repos. La troisième, Katarinka, poursuit depuis plus longtemps avec succès son œuvre de dévouement. Le plus souvent, elle est obligée de prendre sur son sommeil et sur le peu d'instants qu'elle consacre ses repas, pour répondre à des questions qui témoignent de besoins profonds et réels.

Rien n'est émouvant comme le simple récit qu'elle fait des nombreux dangers dont la main de son Père céleste l'a déjà délivrée. — En butte aux accusations fausses, aux menaces et aux machinations des Arméniens, souvent livrée sans défense à une populace acharnée, elle a jusqu'à présent échappé à tout, même au couteau des assassins. Des centaines de femmes ont déjà entendu de sa bouche le message de paix. Beaucoup l'ont accueilli et bénissent le nom de celle qui a été l'instrument de leur félicité terrestre et future. Somme toute, malgré l'opposition de certaines classes, les rapports de l'œuvre sont satisfaisants et prouvent qu'elle est en bénédiction.

MISSION AU CENTRE DE L'AFRIQUE.

La Société des missions anglicanes se propose de créer une nouvelle mission au centre même de l'Afrique. Cette détermination, dont elle vient de faire part à ses amis, a été amenée par un tel concours de circonstances que nos lecteurs nous sauront gré de leur communiquer quelques détails à ce sujet.

Les dernières dépêches de M. Stanley, l'intrépide voyageur qui a succédé à Livingstone dans l'exploration périlleuse de l'intérieur de l'Afrique, apportaient en Angleterre, entre autres communications importantes, l'assurance que M'tésa, chef ou roi d'Uganda, serait heureux d'accueillir des missionnaires à Uganda même, sa capitale. La tribu partageait les dispositions de son chef et tout porte à croire qu'il y a lieu de faire de cette ville un centre missionnaire d'où l'Evangile rayonnerait dans les contrées voisines et ferait luire sur le continent africain l'aurore de ses plus beaux jours.

Le Comité de la Société des missions de l'Eglise établie se réunit une première fois en séance extraordinaire pour étudier cette grave question et discuter la possibilité de répondre à l'appel de M. Stanley. Le point délicat et difficile était de ne point léser pour une entreprise nouvelle, si importante fût-elle, les intérêts de tant d'autres œuvres dont l'existence repose sur la prévoyance et les soins du Comité.

La chose en fût peut-être restée là si les membres du Comité n'eussent été convoqués une seconde fois pour entendre la lecture d'une lettre reçue par M. Hutchinson, secrétaire honoraire de la Société, sur laquelle il était urgent de délibérer.

Voici le texte même de cette lettre, tel que le *Daily Telegraph* l'a reproduit dans ses colonnes :

Cher monsieur Hutchinson,

Mes yeux et ma pensée se sont bien souvent lassés à contempler, dans les solitudes de l'Afrique qui s'étendent à l'ouest de Mombosa, cette région mystérieuse qui semblait condamnée à un abandon et à une misère morale sans fin. Que de fois mes prières se sont élevées vers le Seigneur pour obtenir de Lui qu'il daignât ouvrir une porte à son Evangile et créer une issue à ses fidèles ambassadeurs!

L'appel daté d'Uganda, capitale du chef M'tésa, et fait à l'Église par l'intrépide explorateur Stanley, rapproché de l'arrivée près des sources du Nil du major Gordon et de son escorte, me semble une indication spéciale pour les soldats de la Croix qu'il est temps pour eux de marcher en avant dans ces régions inconnues.

Si le Comité de votre Société est prêt à organiser immédiatement et disposé à entreprendre avec énergie une mission sur les bords du Victoria Nyanza, je considérerai comme un privilége de mettre à sa disposition une somme de 100,000 francs pour subvenir aux premiers frais de l'expédition.

Je ne suis pas assez enthousiaste pour pouvoir partager toutes les opinions de M. Stanley relativement à un succès éclatant et immédiat. Mais si la mission est commencée dans un esprit de simple et parfaite confiance au Maître de la moisson, il serait inutile et coupable de chercher à faire prévaloir l'admission de difficultés insurmontables. On peut, au contraire, espérer d'avance que, si nous obéissons avec fidélité aux indications de la Providence et au dernier commandement laissé par Jésus à ses disciples, sa présence et sa bénédiction ne nous feront pas défaut.

Je désire seulement être connu dans cette affaire comme

UN SERVITEUR INUTILE (Luc 17, v. 10).

Après mûre délibération, les résolutions suivantes furent adoptées :

1° Le Comité, se souvenant que, lors de la création de la Société, c'était l'orient de l'Afrique qu'elle s'était donné pour mission d'éclairer, et reconnaissant un concours de circonstances providentielles dans l'ouverture simultanée de deux points du continent de l'Afrique équatoriale, accepte avec reconnaissance le don de 100,000 francs offert par un généreux anonyme. Il prend l'engagement, sous le regard de Dieu, de concerter toutes les mesures nécessaires ponr l'établissement prochain d'une mission dans le voisinage du lac Victoria Nyanza, priant avec ardeur pour que cette œuvre soit en bénédiction aux tribus perdues au centre de l'Afrique.

2° Un sous-comité sera chargé d'étudier les moyens les plus efficaces d'arriver promptement à la solution de ce problème, et les soumettre au Comité.

3° Il faut trouver des fonds pour mener à bonne fin cette nouvelle entreprise.

Eugène Casalis, directeur-gérant.

TABLE DES MATIÈRES.

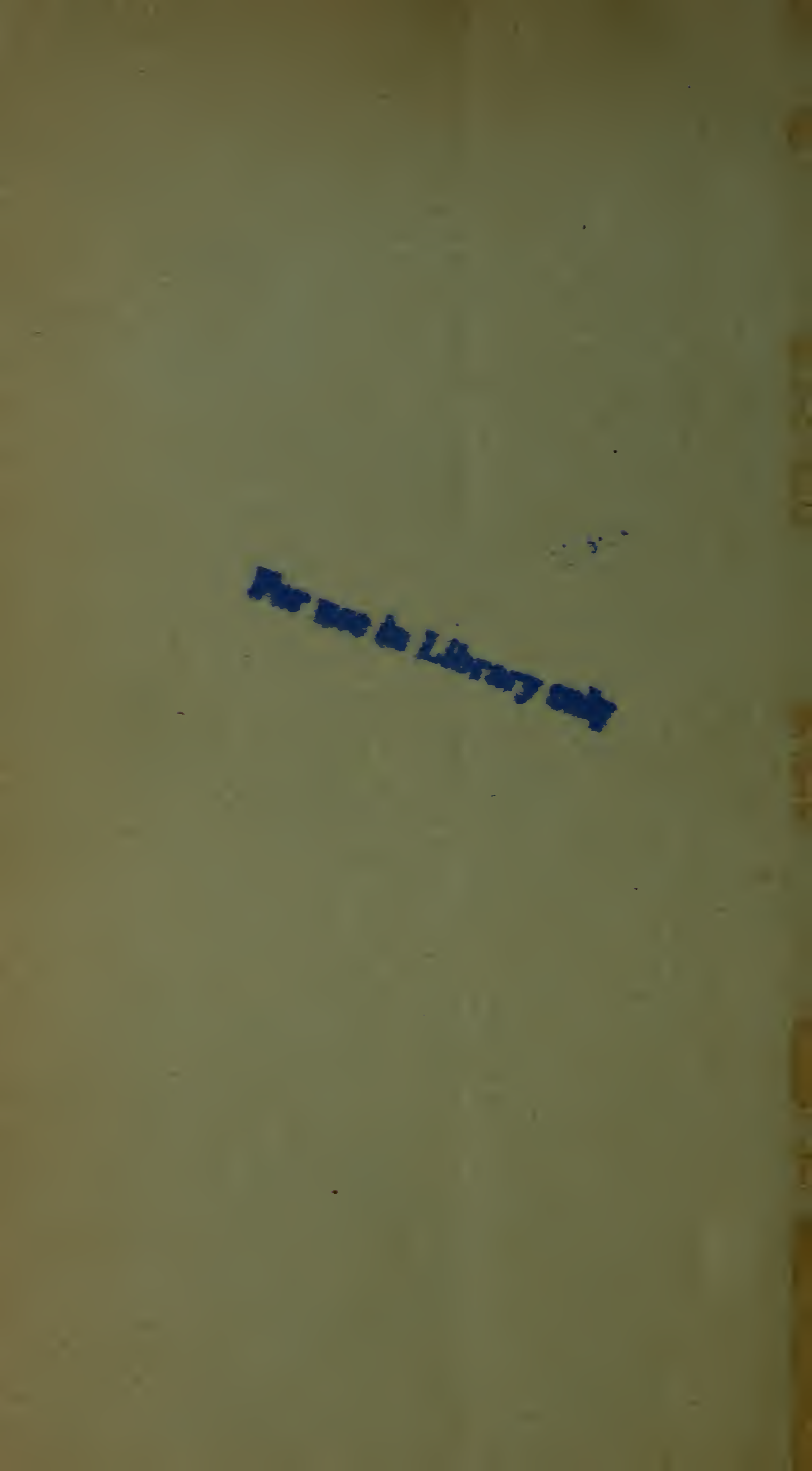
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS ÉVANGELIQUES

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

Typ. Ch. Marechal, 16, passage des Petites-Ecuries.


For use in Library only

